

www.e-rara.ch

Histoire de Polybe

Polybius

A Amsterdam, MDCCXXIX-MDCCXXX [1729-1730]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6253

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-24478>

Livre second.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

TRAITÉ DE LA DÉFENSE

HISTOIRE

D E

P O L Y B E.

LIVRE SECOND.

HISTOIRE

DE

POLYBE

LIVRE SECOND



HISTOIRE

D E

POLYBE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Récapitulation du Livre précédent. Mort d'Amilcar, Asdrubal lui succède dans le commandement des armées. Siège de Mydionie par les Etoliens. Combat entre les Etoliens & les Illyriens. Pouvoir de la fortune. Mort d'Agron Roi des Illyriens. Teuta sa femme lui succède. Phénice livrée par les Gaulois aux Illyriens, & remise en liberté par les Etoliens & les Achéens. Imprudence des Epirotes.

ON a vu dans le Livre précédent, en quel tems les Romains, après s'être établis dans l'Italie, pensèrent à étendre leurs conquêtes au dehors, comment ils passèrent en Sicile, & pourquoi ils eurent, au sujet de cette Isle, la guerre avec les Carthaginois; quand ils commencèrent à se faire des armées navales, & ce qui se passa dans ces deux Etats pendant tout le cours de cette guerre, qui

chassa les Carthaginois de la Sicile, & la soumit toute aux Romains, à l'exception du pais qui obéissoit à Hiéron. On a vû encore comment s'est allumée la guerre entre les troupes étrangères & la République de Carthage, jusqu'où les premiers ont porté leurs excès, & ce qu'ont produit les différens événemens de cette horrible révolte jusqu'à la victoire, qui extermina la plupart des séditieux, & fit rentrer les autres dans leur devoir. Passons maintenant à ce qui s'est fait ensuite, sans nous écarter de la brièveté que nous nous sommes d'abord proposée.

Mort
d'Amil-
car, Af-
drubal
lui suc-
cède.

La guerre d'Afrique terminée, les Carthaginois envoièrent en Espagne une armée sous la conduite d'Amilcar. Celui-ci partit avec Annibal son fils, âgé pour lors de neuf ans, traversa le détroit formé par les Colonnes d'Hercule, & rétablit dans l'Espagne les affaires de sa République. Pendant neuf ans qu'il resta dans ce pais, il soumit à Carthage un grand nombre de peuples, les uns par les armes, les autres par la négociation. Enfin il finit ses jours d'une manière digne de ses premiers exploits, les armes à la main (a) & dans un champ de bataille, où aiant en tête une armée très-nombreuse & très-aguerrie, il fit des prodiges de courage & de valeur. Les Carthaginois donnèrent ensuite le commandement à Asdrubal, parent d'Amilcar, & Commandant des galères.

Siège de
Mydionie
par
les Éto-
liens.

Ce fut vers ce tems-là que les Romains passèrent pour la première fois dans l'Illyrie. Cette expédition doit être considérée avec soin, si l'on veut entrer dans notre projet, & connoître bien les progrès & l'établissement de la domination des Romains. Voici donc pourquoi ils prirent cette résolution. Agron Roi d'Illyrie, & fils de Pleurate, avoit sur terre & sur mer les plus grandes armées qu'eussent jamais eu ses prédécesseurs. A force d'argent Démétrius, père de Philippe, avoit gagné sur ce Roi, qu'il porteroit du secours aux Mydioniens, que les Étoiliens assiégeoient, pour se vanger de ce qu'ils avoient refusé de les associer à leur République. Pour cela ils avoient levé une puissante armée, & s'étant allez camper tout autour de la ville, ils employèrent, pour la réduire, toutes fortes de machines. Déjà Mydionie (b) étoit aux dernières extrémités, & les assiégez sembloient chaque jour devoir se

(a) Il finit ses jours d'une manière digne de ses premiers exploits, les armes à la main.] Tite-Live ne s'accorde pas avec Polybe sur la mort de ce célèbre Chef de guerre, il la raconte tout différemment. Bien loin de le faire mourir les armes à la main & dans le lit d'honneur, il prétend qu'il fut assassiné publiquement par un barbare. D'autres disent par un Gaulois, qui voulut venger la mort de son maître qu'Amilcar avoit tué, sans se soucier de la mort qu'on lui fit souffrir très-cruellement après le coup fait. Qui croirons-nous de ces deux Auteurs? Gardons-nous bien de balancer un instant en faveur de l'Auteur Latin.

Le témoignage du Grec est bien autrement trebuchant que celui de l'autre, qui ne sortit jamais de l'Italie; au lieu que Polybe pouvoit avoir appris cette mort en Espagne ou en Afrique par des gens qui pouvoient s'être trouvez dans cette bataille, où ce grand homme périt, ou des Historiens Puniques, que Tite-Live apparemment n'entend point: car le Grec avoit parcouru l'Afrique, & de la manière qu'il parle des affaires des Carthaginois il paroît assez qu'il entendoit leur langue.

(b) Déjà Mydionie étoit aux dernières extrémités.] Je ne suis pas peu embarrassé, il faut que je l'a-

se rendre, lorsque le Préteur des Etoliens voyant son tems prêt à expirer, dit à ses troupes, qu'ayant essuïé toutes les fatigues & tous les périls du siège, il étoit en droit de demander qu'après que la ville seroit emportée, on lui confiât le soin du butin, & qu'on lui accordât l'inscription des armes. Quelques-uns, mais sur tout ceux qui aspiraient à la même distinction, se récrièrent sur cette demande, & détournèrent les soldats de rien décider là-dessus, avant que la fortune fit connoître à qui cette faveur seroit due. Il fut cependant réglé, que le nouveau Préteur, qui prendroit la ville, partageroit avec son prédécesseur le soin du butin (a) & l'inscription des armes.

Le

l'avoue, sur l'existence de cette ville, dont parle mon Auteur. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que Cellarius, d'ailleurs si exact, n'en dit pas un mot, & cependant elle est le sujet d'un événement très-remarquable dans notre Historien. Comment se peut-il que tant d'Auteurs qui ont si bien écrit de la géographie des Anciens n'en aient point parlé? Le nom d'une ville considérable, qui soutient un si long siège, dont une bataille la délivre, peut quelquefois échapper à un ou deux Auteurs par inadvertance; mais ici on croiroit qu'ils se sont tous donnés le mot pour n'en rien dire. On n'a qu'à lire Cellarius dans sa Grèce pour reconnoître qu'il avoit lu Polybe avec beaucoup de soin, il le cite presque à chaque pas qu'il fait. Il y avoit véritablement un pays ou une nation qu'on appelloit la Mygdonie, mais il étoit enclavé dans la Macédoine & loin de la mer, selon Etienne de Byfance, & on ne sçait pas même quelle en étoit la capitale. Il est besoin ici de conjectures pour trouver la Mydionie de notre Auteur, ce qui n'est pas fort aisé. Ne seroit-ce point un peuple limitrophe des Etoliens, dont la capitale devoit être assez proche de la mer? C'est de quoi je ne doute nullement. Mais où la placer, puisqu'aucun Géographe n'en a fait mention? J'avois d'abord pensé à la mettre un peu dans les terres du golfe d'Embracie; mais je me suis ravisé, par cette raison, qu'il y a deux villes des deux côtes du détroit qui forment deux anses, qui laissent une fort petite ouverture: de sorte que les Illyriens n'eussent pu l'emboucher sans être découverts; outre que Polybe ne dit pas que les Illyriens fussent entrez par un détroit pour l'exécution de leur entreprise. D'ailleurs le golfe d'Embracie me semble un peu trop éloigné de l'Etolie & dans l'Acarmanie. Si les Etoliens se fussent ouvert une entrée dans ce pays, Polybe nous en eût appris quelque chose. Ce n'est pourtant pas une preuve fort concluante, puisque ces peuples avoient quelquefois poussé plus loin leurs brigandages; mais comme il faut aller toujours au plus sûr dans les choses où il n'y a que doutes & incertitudes, je panche fort à croire que cette ville étoit peu éloignée du pays des Etoliens, & que se trouvant à leur bien-séance, & peut-être assez riche pour

leur donner envie de s'en rendre les maîtres, pour la piller, & la laisser là comme ils faisoient toutes les autres qu'ils ne pouvoient garder. Au sentiment de Polybe, de Tite-Live, & d'une infinité d'autres Auteurs Grecs & Latins, les Etoliens étoient regardez comme les brigands & les voleurs de la Grèce: c'étoit leur métier, & leur réputation étoit toute établie sur ce point. Je ne fais pas un port de mer de cette ville, je la place à une lieue de la côte entre le fleuve Achelois & Leuvenus, puisque mon Auteur rapporte que les Illyriens, ayant débarqué de nuit ce qu'ils avoient de troupes, marchèrent au secours de la ville, où ils arrivèrent vers le jour.

(a) *Que le nouveau Préteur qui prendroit la ville partageroit avec son prédécesseur le soin du butin.* C'est ici le conte de la peau de l'ours, qu'il ne faut pas vendre que la bête ne soit prise. Il ne faut pas partager un butin ou le pillage d'un pays en espérance de gagner une bataille qui n'est pas donnée, ni partager celui d'une ville qui n'est pas prise, comme il arriva aux Etoliens à Mydionie, qui partagèrent leur proie avant que de la tenir. Il leur tomba souvent de ces sortes de peaux imaginaires, pour avoir ignoré le conte qui a dégénéré en proverbe, & qui a tout l'air de la vérité. On l'a appliquée à bien des Princes, à des Généraux d'armées, & à des Puissances liguées contre une autre que l'on croioit accabler; c'est une peau d'ours qui est encore toute entière sur l'animal, tout plein de vie.

La plus célèbre de toutes les peaux dont l'Histoire fasse mention, est celle de cette fameuse ligue de 1214. contre Philippe-Auguste Roi de France, contre lequel les puissances les plus redoutables de l'Europe s'unirent. L'Empereur Othon, Jean Sans-Terre Roi d'Angleterre, Ferrand Comte de Flandres, le Comte de Boulogne, ses vassaux mêmes, se déclarèrent ses ennemis. On lui en suscita jusques dans sa famille, puisqu'Henri Duc de Brabant se révolta contre lui. Ajoutez à tant d'embarras des sujets révoltez dans le cœur de son Roiaume, c'est-à-dire les Albigeois, qui se mirent de la partie, soutenus du Roi d'Aragon. Philippe n'eut pas même la consolation, dit le Père d'Orléans dans son Histoire

des

Combat
entre les
Etoliens
& les Il-
lyriens.

Le lendemain de cette décision, jour que le nouveau Préteur devoit être élu & entrer en charge, selon la coutume des Etoliens, arrivent pendant la nuit proche de Mydionie cent bâtimens portant cinq mille Illyriens, qui débarquant sans bruit au point du jour, & s'étant rangez en bataille à leur manière, s'en vont, partagent en cohortes, droit au camp des Etoliens. Ceux-ci furent d'abord frappez d'une descente si subite & si hardie, mais ils ne rabattirent pour cela rien de leur ancienne fierté; ils comptoient sur le nombre & la valeur de leurs troupes, & firent bonne contenance. Ce qu'ils avoient d'infanterie pesamment armée & de cavalerie, & ils avoient beaucoup de l'une & de l'autre, ils le mirent en bataille dans la plaine à la tête du camp. Il y avoit là quelques postes élevez & avantageux, ils les firent occuper par une partie de la cavalerie & des armez à la légère. Mais ceux-ci ne purent tenir contre les Illyriens, qui au premier choc les accablèrent & de leur nombre & de leur pesanteur, & menèrent battant la cavalerie jusqu'aux pesamment armez des Etoliens. Fondant ensuite des hauteurs sur les troupes rangées dans la plaine, ils les renversèrent avec d'autant plus de facilité, que les Mydioniens firent en même tems sur elles une vigoureuse sortie. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille, mais on fit un plus grand nombre de prisonniers, & on se rendit maître des armes & de tout le bagage. Les Illyriens, après avoir exécuté l'ordre de leur Prince, chargèrent le butin sur leurs bâtimens, & reprirent la route de leur pais. Ainsi fut sauvée Mydionie, lorsqu'elle s'y attendoit le moins.

Pouvoir
de la for-
tune.

On convoqua ensuite une assemblée des Citoiens, où l'on discuta entr'autres choses l'affaire de l'inscription des armes, & on y régla que l'on suivroit la loi que les Etoliens venoient d'établir, en sorte que l'inscription des armes seroient commune & au Préteur qui étoit actuel-
lement

des Révolutions d'Angleterre, dans une guerre où il n'avoit à combattre que des ennemis de l'Eglise, d'avoir le Pape dans ses intérêts. Ce qui n'est pas surprenant, pour peu qu'on connoisse la politique de ce tems-là. Aussi les liguez ne manquèrent pas de se partager la peau de l'ours, tout plein de vie & de force. On auroit cru que la bête étoit par terre, qu'il n'y avoit plus qu'à l'écorcher, tant ils en étoient avides.

Dindenant priroit moins ses moutons qu'eux leur ours. Le Comte de Flandres devoit avoir l'Isle de France, le Comte de Boulogne le Vermandois, l'Empereur la Bourgogne & la Champagne, le Roi d'Angleterre se contenta du pais de delà la Loire. Le Roi d'Aragon & les Albigeois ne comptèrent pas moins sur une bonne portion de la fortune. Cela fait, nos chasseurs se mettent en campagne: l'ours se présente, & leur va au-devant. Les Albigeois sont défaits & taillez en pièces à Muret, & le Roi d'Aragon y périt. Voilà

deux portions de la peau de moins à distribuer. Le Roi d'Angleterre rencontre l'ours victorieux, tous les chasseurs prennent la fuite; l'épouvante saisit le Roi, il abandonne ses bagages & ses machines pour s'enfuir, & fait neuf lieues sans débri-der, autre bonne partie de la peau dont l'Empereur & ses autres alliez doivent profiter. Point du tout, l'ours paroît dans la plaine de Bouvines. Là se donne cette célèbre bataille, où plus de deux cens mille hommes furent défaits par une armée infiniment inférieure. L'Empereur s'enfuit, & ne fit pas moins de chemin en tournant le dos, que Jean Sans-Terre en tournant le sien. Le Roi, qui vit cette action d'Othon, s'écria d'un ton moqueur, nous ne verrons d'aujourd'hui son visage.

La ligue de 1688. fut à peu près semblable: mais celle sur laquelle les ennemis de la France comptèrent le plus, fut celle de 1701. malheureusement l'affaire de Denain arriva fort mal à propos, elle fit évanouir tous les projets.

lement en charge, & à ceux qui le feroient dans la fuite. La fortune montre bien ici quel est son pouvoir sur les choses humaines, en favorisant tellement les Mydioniens, qu'ils couvrent leurs ennemis de la même infamie dont ils s'attendoient d'être eux-mêmes couverts, & la défaite inopinée des Etoliens nous apprend que l'on ne doit pas délibérer sur l'avenir, comme s'il étoit déjà présent; qu'il ne faut point compter par avance sur des choses qui peuvent encore changer; & qu'étant hommes nous devons en toute occasion, mais sur tout dans la guerre, nous attendre à quelque événement que nous n'aurons pu prévoir.

Au retour de la flotte, Agron s'étant fait faire par les Chefs le récit du combat, fut dans une joie extrême d'avoir rabaisé la fierté des Etoliens: mais s'étant adonné au vin & à d'autres plaisirs semblables, il y gagna une pleurésie, qui le mit en peu de jours au tombeau.

Mort
d'Agron
Roi des
Illyriens.

Le Roiaume passa entre les mains de Teuta sa femme, qui se remit d'une partie des affaires sur la foi de ses amis. Cette Reine, dont l'esprit n'avoit rien au-dessus des personnes de son sexe, ne pensoit qu'à la dernière victoire. Sans égard pour les Etats voisins, elle permit d'abord à ses sujets de pirater. Ensuite ayant équipé une flotte, & levé une armée aussi nombreuse que la première, elle exerça de côté & d'autre par ses Généraux toutes sortes d'hostilités.

Teuta sa
femme
lui suc-
cède.

Les Eléens & les Messéniens furent les premiers à s'en ressentir. Mais ces deux pays n'étoient en repos ni en sûreté contre les Illyriens, parce que la côte étant fort étendue, & les villes, dont ils dépendent, bien avant dans les terres, les secours qu'ils en pouvoient tirer étoient trop foibles & trop lents pour empêcher la descente des Illyriens, qui par cette raison fondoient sur eux sans crainte, & mettoient tout au pillage. Ils avoient poussé un jour jusqu'à Phénice, ville d'Epire, pour y chercher des vivres. Là s'abouchant avec des Gaulois qui y étoient en garnison à la solde des Epirotes, au nombre d'environ huit cents, ils prirent avec eux des mesures pour se rendre maîtres de la ville. Les Gaulois donnent les mains au complot, les Illyriens font une descente, emportent la ville d'insulte, & s'emparent de tout ce qu'ils y trouvent. A cette nouvelle les Epirotes se mettent sous les armes. Arrivez à Phénice, ils campent devant la ville, ayant devant eux la rivière, & pour être plus en sûreté ils enlèvent les planches du pont qui étoit dessus. Sur l'avis qu'ils reçoivent ensuite que Scerdilaïde arrivoit par terre à la tête de cinq mille Illyriens, qu'il faisoit filer par les détroits qui sont proche d'Antigonée, ils envoient un détachement à la garde de cette ville; & du reste se tranquillisent, font bonne chère aux dépens du pays, & ne s'embarrassent pas du service du camp. Les Illyriens avertis que les Epirotes avoient partagé leurs forces, & que le

Phénice
livrée
aux Illy-
riens par
les Gau-
lois.

service se faisoit avec nonchalance, partent de nuit, jettent des planches sur le pont, (a) passent dessus; puis s'emparant d'un poste avantageux, ils demeurent là jusqu'au jour. Alors on se met de part & d'autre en bataille devant la ville. Les Epirotes sont défaits, on en tua un grand nombre, beaucoup plus furent pris prisonniers le reste se sauva chez les Atintaniens.

Après cette défaite, ne voyant plus chez eux-mêmes de quoi se soutenir,

(a) *Jettent des planches sur le pont & passent dessus, puis s'emparant d'un poste avantageux.* Cette négligence des Epirotes, à se tenir si peu sur leurs gardes au voisinage d'un ennemi vigilant & hardi, n'est pas une de ces choses qu'on regarde comme très-rare à la guerre. Il y a toujours de mauvais Officiers dans les armées, & un grand nombre qui regardent l'art des précautions comme une marque de timidité & de crainte de l'ennemi. Il ne faut pas s'étonner s'ils tombent souvent dans les pièges qu'on leur tend, & qu'ils soient surpris par tout où il plaît à cet ennemi de les aller voir.

Rien n'est moins rare que les surprises d'armées, de camps & de postes. Si l'on sçavoit la facilité qu'il y a de tenter ces sortes d'entreprises, elles seroient encore moins rares qu'elles ne le sont. L'art des précautions étoit beaucoup moins connu des Anciens que des Modernes. Ces exemples de négligence, de paresse, ou d'imprévoyance, s'il m'est permis de lâcher ce mot, sont d'une instruction admirable aux gens de guerre qui aiment leur métier: car les fautes, particulièrement celles de grand éclat, sont des leçons qui frappent bien davantage l'imagination, & s'impriment bien plus dans notre mémoire que les belles actions. En évitant les unes, on parvient aux autres. Il est certain que le désir d'imiter les grands exemples nous touche toujours moins que celui d'éviter les grandes fautes, & de s'en souvenir, pour ne pas tomber dans les malheurs qui naissent de la négligence & du manque de prévoyance. Lorsqu'on est surpris & battu pour être tombé dans ces deux défauts, qui sont toujours sensibles à tout homme de guerre, outre la crainte des reproches que l'on mérite, on a encore le chagrin de ne pouvoir éviter la perte entière de sa réputation, sans qu'il soit guères possible d'éviter un si grand deshonneur, parce que la surprise ne nous donne presque jamais le tems de nous reconnoître. Il naît de là, outre les reproches de négligence & d'ignorance de nos devoirs, un très-grand soupçon de lâcheté. Belle leçon pour les gens de guerre, & qui nous apprend à nous tenir sans cesse sur nos gardes.

Les Epirotes se croient fort en sûreté, aiant une rivière devant eux & la ville à dos; les Officiers n'ont-ils pas raison de se donner du bon tems, & de se réjouir dans la ville? Les soldats, qui voient cela, s'en donnent aussi à leur exemple. Il le faut bien dans un poste si assuré, & si fort à l'abri de toute surprise. Il est vrai qu'il y avoit

sur la rivière un pont dont l'ennemi pouvoit profiter. Ils se contentent d'en enlever seulement les planches ou les madriers, & de laisser les poutres. L'ennemi, qui n'ignore rien d'une si admirable précaution, & qui veut tenter quelque chose, fait provision de planches; il n'a qu'à les poser dessus, & avant qu'il arrive assez de monde pour soutenir la garde qui se présente pour le défendre, le voilà de l'autre côté. Cette faute des Epirotes est une de celles qui sont les plus ordinaires dans les armées.

J'en ai vu mille fois de toutes semblables, mais heureusement ceux qui y tomboient n'ont point trouvé des Illyriens qui leur apprissent aux dépens de leur réputation & de celle de toute une armée à se précautionner un peu mieux. La plupart, pour ne pas dire presque tous, se contentent d'imiter les Epirotes, de retirer les madriers d'un pont & de les remettre le jour. J'avoue qu'on est souvent obligé d'en user ainsi dans un poste avancé, où il y a une rivière ou un ruisseau de difficile abord; mais cette précaution ne suffit pas lorsque le poste est de grande importance. Il faut non seulement ôter les planches & les retirer de son côté dès l'entrée de la nuit pour les remettre au jour, mais il faut encore fortifier la tête du pont d'un retranchement, ou d'arbres abattus avec toutes leurs branches, qu'on retire le matin pour le passage des fourrageurs, ou des détachemens qu'on envoie à la guerre.

Monglat me fournit un exemple dans ses Mémoires, qu'il est bon de remarquer à propos des planches. Il rapporte que le Duc de Weimar aiant assiégé Brisac en 1638. le Général Guents aiant inutilement attaqué ses lignes, fit la nuit du lendemain attaquer le fort qui étoit au bout du pont de bateaux du côté de Neubourg, & s'en rendit le maître; mais comme les ennemis craignirent que M. le Duc de Weimar ne vint le reprendre par le pont, ils en firent enlever les planches en beaucoup d'endroits: la cavalerie voulant venir au secours par dessus le pont, eut bien de la peine à passer, parce que les cavaliers tomboient au fond des bateaux aux endroits où les planches manquoient, d'où l'on avoit grand-peine à les retirer; mais le Colonel Schomberg étant arrivé avec son infanterie, fit raccommoder les planches qu'on avoit ôtées, au lieu de les jeter dans le Rhin, ou de les transporter plus loin.

tenir, ils députèrent aux Etoliens & aux Achéens pour les supplier de venir à leur secours. Ces peuples touchés de compassion se mettent en marche, & vont à Helicrane; là se rendent aussi les Illyriens qu'avoit amenez Scerdilaïde, & qui s'étoient emparez de Phénice. Ils se posent auprès des Etoliens & des Achéens, dans le dessein de leur donner bataille. Mais outre que le terrain étoit defavantageux, ils reçurent de Teuta des lettres qui les obligeoient de revenir incessamment dans l'Illyrie, parce qu'une partie de ce Roiaume s'étoit tournée du côté des Dardaniens. Ainsi après avoir ravagé l'Epire, ils firent une trêve avec les Epirotes; leur rendirent, avec la ville de Phénice, ce qu'ils avoient pris sur eux d'hommes libres, pour une somme d'argent, & aiant chargé sur des barques les esclaves & le reste de leur bagage, les uns se mirent en mer, les autres que Scerdilaïde avoit amenez s'en retournèrent à pied par les défilez d'Antigonée. Cette expédition répandit une extrême fraieur parmi les Grecs qui habitoient le long de la côte. Auparavant ils craignoient pour leurs campagnes; mais depuis que Phénice, la ville de toute l'Epire la plus forte & la plus puissante, avoit passé sous d'autres loix d'une façon si extraordinaire, ils crurent qu'il n'y avoit plus de sûreté ni pour eux-mêmes ni pour leurs villes.

Les Epirotes remis en liberté, loin de se vanger des Illyriens, ou de marquer leur reconnoissance aux Etats qui les avoient secourus, envoieient des Ambassadeurs à Teuta, & de concert avec les Acarnaniens firent alliance avec cette Reine: alliance en vertu de laquelle ils prirent dans la suite les intérêts des Illyriens contre les deux peuples qui les en avoient délivrez: aussi grossièrement ingrats à l'égard de leurs bienfaiteurs, qu'ils avoient auparavant été peu habiles à se conserver Phénice. Que nous tombions quelquefois dans des malheurs que nous n'avons pu ni prévoir ni éviter, c'est une suite de l'humanité, nous n'en sommes pas responsables, on en rejette la faute ou sur la fortune, ou sur quelque trahison: mais quand le péril est évident, & que l'on n'y tombe que faute de jugement & de prudence, alors on ne doit s'en prendre qu'à soi-même. Un revers de fortune attendrit, s'excuse, attire du secours; une sottise, une grossière imprudence ne mérite de la part des gens sages que de l'indignation & des reproches. C'est aussi la justice que les Grecs rendirent aux Epirotes. Sçachant que les Gaulois passoient communément pour suspects, pouvoient-ils sans témérité leur donner en garde une ville riche, puissante, & qui par mille endroits irritoit leur cupidité? Pourquoi ne se pas défier d'un corps de troupes chassé de son païs par sa propre nation, pour les perfidies qu'il avoit faites à ses amis & à ses parens: dont plus de trois mille hommes reçus ensuite par les Carthaginois, qui étoient alors en guerre, avoient pris occasion d'un soulèvement des soldats contre les Chefs au sujet de la solde, pour piller Agrigente, où ils avoient été mis pour la garder, qui jettez

dans Eryce pour la défendre contre les Romains qui l'assiégeoient, après avoir inutilement tenté de la leur livrer par trahison, s'étoient venus rendre dans leur camp : qui laissez ensuite dans Eryce sur leur bonne foi par les Romains, avoient pillé le Temple de Venus-Erycine : qui enfin aussi-tôt après la guerre de Sicile, connus par les Romains pour des traîtres & des perfides, avoient été dépouillez de leurs armes, mis sur des vaisseaux, & chassés de toute l'Italie. Après cela étoit-il de la prudence de confier à des gens de cette trempe la garde d'une République & d'une ville très-puissante ? Et les Epirotes ne furent-ils pas bien les artisans de leurs malheurs ? Cette imprudence valloit la peine d'être remarquée : elle apprendra qu'en bonne politique une garnison ne doit jamais être trop forte, sur tout lorsqu'elle est composée d'étrangers & de barbares.

O B S E R V A T I O N S

Sur le combat de Mydionie.

§. I.

ON croiroit en lisant le siège de Mydionie & la défaite des Etoliens devant cette place, que c'est une de ces aventures de roman, où l'on voit tout à coup paroître une armée qui semble n'être venue que par enchantement & par art magique. En effet n'est-ce pas un grand sujet d'étonnement à un Général, qui se voit au moment de se rendre maître d'une place, d'apprendre que l'ennemi est à deux pas de lui, qu'il fait sa disposition, se range en bataille, & qu'il l'aura bientôt sur les bras, sans sçavoir d'où il est venu, & sans avoir sçu ni même soupçonné que la mer pût produire une telle aventure ? Ce sont là de ces événemens très-rares dans une Histoire, & qui plaisent infiniment.

Il faut avouer qu'un Général d'armée qui se trouve surpris de la sorte, doit être bien étonné. Ces sortes d'événemens sont rares à la guerre ; mais il devroit être encore plus rare de se laisser surprendre. Cependant il n'est rien de plus ordinaire, quoique la guerre soit une science de prévoyance, de vigilance & de précautions. Le bon est que les Généraux Etoliens tenoient leur conquête pour certaine & infaillible. Il y a plus, ils se brouillèrent si fort sur le partage du butin & de la gloire, & leur démêlé alla si loin, qu'il ne fallut rien moins que l'assemblée des Etoliens pour les mettre d'accord. Cette assemblée décida assez peu équitablement à l'égard de l'ancien Préteur. Elle ordonna que le nouveau, „ qui prendroit la ville, partageroit avec son prédécesseur l'administration du butin & l'inscription des armes, quoique le premier eût essuié tous les travaux & les périls du siège. Si le dernier eût prévu ce qui devoit arriver, il ne se fût pas si fort pressé, ni si fort échauffé, l'événement s'en moqua. Il ne fut pas si heureux que Pompée, qui prenoit le soin d'une guerre lorsqu'il s'apercevoit qu'elle tiroit à sa fin par les succès & la conduite des autres. Il n'arrivoit que lorsqu'ils étoient à la veille de recueillir le fruit de leurs peines & de leur courage. Le délié Romain laissoit défricher le champ pendant qu'il disposoit ses brigues, & n'arri-
voit

voit qu'au moment de la moisson. C'étoit acquérir de la gloire à fort bon marché, si ce n'étoit la voler.

Le débat des deux Préteurs, & plus encore le résultat de l'assemblée des Etoliens sur cette affaire, me paroît assez burlesque. Notre Auteur fait là-dessus des réflexions très-sensées sur l'incertitude des affaires humaines, & sur les conjonctures fatales que la providence de Dieu se plaît à produire de tems en tems pour confondre les espérances les mieux fondées, & qu'on regarde comme infaillibles, tant il est véritable, qu'il ne faut pas compter par avance sur des événemens qui peuvent encore changer, ni délibérer sur l'avenir, comme s'il étoit présent. C'est ce qui arriva aux deux Préteurs, sans penser à un tiers qui viendrait, & qui les mettroit tous deux d'accord, non quant au partage de la gloire & du butin, mais quant à celui de la honte.

Le même Pompée, que je viens de citer, & ceux de son parti, tombèrent dans un semblable ridicule peu de jours avant la bataille de Pharsale. Car dans le conseil qui fut tenu, on ne disputa pas seulement sur la part que chacun prétendoit à la gloire de la défaite d'un ennemi aussi redoutable que César; mais encore sur des choses bien plus agréables & pas moins chimériques, je veux dire sur la proscription de leurs ennemis riches & puissans, dont ils se flattoient de se partager les charges & les dépouilles. César survient là-dessus, qui les bat & les met en déroute, & fait évanouir toutes ces belles idées de vengeance & de butin: ils deviennent eux-mêmes la proie du vainqueur.

Les Etoliens attaquèrent les Mydioniens dans le dessein de les piller, plutôt que de les forcer d'entrer dans la ligue, & les Illyriens songèrent bien moins à la gloire de faire lever le siège en attaquant les Etoliens, qu'à se rendre les maîtres de leur camp & de le piller.

Cette entreprise des Illyriens paroît folle & téméraire à certains esprits trop bornés, qui n'examinent pas un dessein dans tout ce qui peut le faire réussir, & qui ne font aucune différence du douteux à l'impossible, dans le fond le dessein des Illyriens n'étoit que hardi. Il s'agissoit d'une surprise, tout le succès dépendoit du secret & de la promptitude de l'exécution: l'un & l'autre coupoit court aux expédients & aux ressources que donne le tems, que les attaques subites & imprévûes nous ôtent.

Les Etoliens n'avoient ni vaisseaux sur mer pour croiser sur ce parage, ni forces navales pour s'opposer au secours; ils ne soupçonnoient pas même qu'il pût en arriver aucun, Mydionie se trouvant trop éloignée de la mer pour qu'on pût craindre un secours capable de faire lever le siège. Quant à la diligence, elle n'étoit nécessaire que par rapport à l'extrémité où les assiégés se trouvoient. On la porte loin lorsqu'on se trouve dans l'attente d'un secours dont on est assuré. Les ressources sont infinies dans ce cas, il ne faut pas les attendre des lâches.

Ceux de la place étoient convenus avec eux qu'ils feroient une grande sortie pendant le combat, pour faire distraction des forces de l'ennemi. Les Illyriens se mettent en mer, abordent dans un endroit très-propre à un débarquement, mettent leurs troupes à terre à la faveur des ténèbres, sans que l'ennemi s'en fût aperçu. Quelle négligence! N'est-il pas étonnant que cela arrive à des gens aussi vigilans & aussi fins que les Etoliens? Ce qui paroît encore plus surprenant, c'est que cinq mille hommes d'infanterie aient eu la hardiesse d'attaquer une armée infiniment supérieure, & formée de bonnes troupes; il s'agissoit véritablement d'une surprise, & d'une surprise d'armée, où le nombre n'est guères mis en considération, lorsque ces sortes de desseins sont bien conduits & bien concertés, comme il paroît que celui-ci l'étoit.

Les Illyriens étant donc débarqués, marchent droit au camp ennemi. Les Etoliens surpris d'une aventure si extraordinaire, sortent de leur camp, & se rangent dans la plaine.

plaine. Il y a tout lieu de croire qu'ils se formèrent sur une seule ligne, la phalange au centre (2), & la cavalerie (3) sur les ailes. Ils firent occuper les hauteurs qu'ils avoient en tête par des détachemens de cavalerie & d'infanterie légère (4), (5), soutenus les uns par les autres.

Les Illyriens n'avoient que de l'infanterie en fort petit nombre à opposer à de si grandes forces; ils se mirent en bataille *à leur manière*, & cette manière l'Auteur nous l'explique, & elle n'est pas si mauvaise qu'on croiroit bien. Ils se partagèrent par cohortes ou par bataillons (6), auxquels ils dûrent donner beaucoup plus de hauteur que de front. C'est une conjecture de notre façon, diront quelques Lecteurs: nullement, leur répondrons-nous, c'est une vérité incontestable, & fondée sur les règles de la guerre & du bon sens. Ces gens-là avoient à combattre selon la méthode des Grecs, c'est-à-dire, en phalange, & la phalange étoit un corps sur seize de hauteur; il falloit donc attaquer du moins sur une épaisseur équivalente à celle de la phalange: car sans cela ces corps n'eussent fait que reboucher. Ils formèrent donc de petites Colonnes à certaines distances les unes des autres, pour occuper les ennemis sur tout le front de leur ligne, afin que chacune pût agir indépendamment l'une de l'autre, & attaquer ou se défendre soit contre le choc de l'infanterie, soit contre celui de la cavalerie. Il n'y avoit pas à marchander, c'étoit un coup de nécessité de percer, de passer sur le ventre de l'une, & d'affronter l'autre. La retraite leur étoit interdite: point de salut que dans la victoire.

Les choses en cet état, les Illyriens marchent à ces hauteurs qu'ils avoient à leur droite & à leur gauche, & les attaquent brusquement. Le tems pressoit, il y avoit à craindre que les Etoliens ne revinssent de leur surprise. Ils renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, & fondent d'en haut sur l'armée Etolienne, déjà étonnée de la défaite de sa cavalerie prise en flanc & à ses ailes, pendant que les Colonnes l'attaquent vigoureusement & par différens endroits sur tout le front de la phalange. Sur ces entrefaites les assiégés de concert font une grande sortie, & les attaquent à dos: ce qui donna le branle, & causa l'entière ruine des Etoliens. C'est le sort des armées surprises, & qui ne s'attendent à rien moins que de l'être, de ne tenir pas un instant; la ville fut sauvée, & le camp abandonné à des gens bien plus avides du butin, que poussés par des idées de gloire: objet trop délié pour des corsaires, & même pour des Etoliens, qui firent paroître moins de courage & de conduite à conserver leur bien qu'à prendre celui d'autrui.

Le rôle qu'ils jouent dans cette Histoire, est assez mêlé; ils éprouvèrent de grandes disgrâces, & la plupart de leurs victoires n'ont jamais été bien complètes. Mais comme ils étoient aussi peu sensibles dans les unes, que peu touchés des autres, cette espèce d'indifférence ne leur ôtant rien de leur courage, qu'ils avoient très-grand, ni de leur jugement, que les autres perdent dans les malheurs de la guerre, leur ouvroit des ressources infinies qui les tiroient des embarras où ils tomboient par leurs fautes.

Polybe nous les représente comme des brigands & des voleurs, qui faisoient la guerre pour le pillage des villes & de la campagne. Ils étoient très-braves & d'une hardiesse surprenante dans tout ce qu'ils entreprenoient, ils paroissent tout autres dans cette affaire-ci: car bien qu'ils fussent tombez dans des fautes très-groffières, il leur étoit aisé de les réparer par le nombre & la valeur de leurs troupes: tant il est vrai que les surprises qui viennent d'une trop grande opinion de ses forces, & des avantages précédens, ne laissent ni vigueur ni courage aux hommes les plus déterminez. C'est une maxime de deux mille ans que celle-ci. La raison en est évidente, c'est que les choses imprévûes, & que l'on ne conçoit pas encore, sont estimées plus grandes qu'elles ne le sont en effet; on croit que l'ennemi n'oseroit entreprendre un dessein si hardi s'il n'avoit des ressources, qui



BATAILLE DE MYDIONIE ENTRE LES ETOLIENS ET LES ILLYRIENS .

qui cependant sont plus dans l'imagination que dans la chose même : & sur ce fondement on ne fait presque aucune résistance , cette peur artificielle produit toutes les suites de la réalité , & si la valeur ne manque ni aux troupes ni aux Généraux , ceux-ci manquent dans la conduite , parce que la surprise nous ôte le jugement , ou tout au moins le tems de penser aux moïens qui pourroient nous guérir des chimères , dont les Généraux ne sont jamais exemts : car la surprise n'est jamais sans avoir la crainte & la peur pour compagnes inséparables , & alors il est impossible que l'on prévoie les accidens , & par conséquent que l'on y apporte du remède. Or il est mille fois plus aisé de les prévoir & d'y couper court en se précautionnant , que d'y apporter du remède lorsqu'ils sont arrivez. Cette matière est très-importante , dévelopons-la un peu plus que nous n'avons fait dans nos Observations sur la guerre d'Eryce. Nous la connoissons par notre propre expérience , & nous ne raisonnons ici que sur ce que nous avons vû dans la dernière guerre de 1701. la plus féconde en événemens extraordinaires.

§. II.

Que les événemens de la guerre ne sont pas au-dessus de la prévoyance humaine. Qu'un habile Chef d'armée est souvent plus embarrassé contre un malhabile Général, que contre un autre qui l'égaleroit en intelligence. Raisons de l'Auteur.

JE ne dis pas qu'on puisse prévoir certains accidens , où les différentes manœuvres d'une science certaine & infaillible , sont quelquefois tomber les plus habiles , quoique nous sçachions parfaitement qu'une longue expérience peut nous les faire prévoir. Mais supposons que cela ne se puisse pas , je soutiens qu'on peut tout au moins les rendre vains & inutiles par une défiance , non de celles qui sont assez ordinaires aux esprits trop fins , qui la poussent trop loin , mais de celles qui se bornent aux précautions que la guerre nous enseigne , qui sont de la compétence de tout le monde , & qu'on peut apprendre avant même qu'on ait dormi à l'air d'un camp. Qui est le Général qui les ignore , s'il n'est le plus stupide de tous les hommes ? Qui ne connoît pas au moins celles qui regardent sa conservation & sa sûreté dans un siège de place ? Car hors de là , comme dans la conduite des armées , dans l'art de les ranger , dans les mouvemens généraux & dans la castramétation , il est besoin d'une prudence & d'une prévoyance plus subtile , plus raffinée , plus profonde , & qu'on acquiert bien plus par l'étude que par l'expérience , qui ne fait tout au plus que nous perfectionner , & nous donner des ouvertures beaucoup plus aisées : car cette expérience ne nous met au fait qu'à l'égard de ce que nous avons vû & éprouvé nous-mêmes. Dans les autres cas , qui nous sont encore inconnus , nous ne sommes pas grands prophètes sans l'étude. Il n'y a qu'elle qui puisse nous mener à la connoissance des événemens futurs. Ce qu'il y a de fâcheux dans un homme qui l'auroit , c'est qu'il se trouve souvent plus embarrassé contre un Général malhabile , comme nous l'avons dit ailleurs , qu'avec un autre qui lui seroit égal en sçavoir & en expérience. Avec celui-ci allant à ses fins par les principes & les règles de l'art , qu'il accommode à tout ce qu'un heureux génie peut inventer de fin & de rusé il sçait comment l'autre par les mêmes principes & les mêmes règles peut rendre tous ses desseins inutiles : au lieu que le malhabile agissant contre toutes les règles , peut faire des manœuvres qu'il n'est pas possible de prévoir. On se souviendra de celles de César & d'Afranius en Espagne , & de celles de Pompée à Dyrrachium.

C'est ainsi que deux habiles Généraux passent toute une campagne en divers mouvemens , sans aucun fruit & sans rien faire , sinon de s'attirer les éloges & l'admiration des experts

experts & le blâme des fots, chacun dans son parti. Tels ont été ceux dont j'ai parlé plus haut, & tel a été Fabius Maximus contre Annibal.

Il n'en est pas ainsi d'un habile homme contre un ignorant. Celui-ci fait mille démarches fausses & ridicules, auxquelles l'autre ne s'attend pas. Il croit qu'il doit faire certains mouvemens qui devroient naître des précédens, ou de ceux qu'on lui oppose, & cependant il ne les fait pas; l'habile en est étonné, surpris & tout-à-fait déconcerté. Il trouve que les devants qu'il a pris lui sont inutiles, & souvent dangereux: de sorte qu'il ne sçait comment s'y prendre avec un tel Antagoniste, à qui les sottises & les faillies déréglées tiennent souvent lieu d'habileté. Ses fausses manœuvres devroient se terminer par quelque rude mortification. Il arrive tout au contraire que l'autre plus habile succombe quelquefois très-malheureusement, ou qu'il se voit réduit à l'absurde, parce qu'il a pris des mesures toutes différentes de son ennemi, s'imaginant que celui-ci fait la guerre en homme du moins sensé. Aussi voit-on des Généraux, qui à force d'être fots & ignorans en matière de guerre, évitent les pièges d'un habile homme. Semblables aux filles du village de M. de Balzac, qui étoient trop sottes & trop stupides pour être trompées par un homme d'esprit.

Que dirons-nous d'Agésilaus, qui au jugement de Plutarque & de Cornelius Nepos trompoit ses ennemis, lors même qu'il leur faisoit sçavoir ses véritables desseins? Mais il ne trompoit que parce qu'il les avoit finement cachez en d'autres rencontres. Un Général d'armée qui s'est établi sur un tel système de conduite, met un Antagoniste bien en peine, s'il n'est tout aussi fin & aussi rusé que lui. De tous les stratagèmes, je n'en vois point de plus incommodes que ceux-là.

J'ai ouï dire au feu Comte du Gua, que M. de Turenne s'étoit servi trois ou quatre fois de ces ruses Grèques, & jamais en vain. Je le crois bien, mais il ne faut pas les mettre à tous les jours, & particulièrement contre un ennemi qui n'est ni sot ni stupide. On me permettra d'en supposer un, qui est tout-à-fait tel, qu'il a évité nos pièges par cela seul, & que par cela seul le Général habile s'est trouvé la dupe d'un mouvement qui lui promettoit la victoire. Comptez que lorsque l'habile connoitra les allures de son Antagoniste, & qu'il sera bien au fait de sa façon d'agir, il n'y fera plus attrapé, il s'y prendra de toute autre manière. Qu'arrive-t-il alors à ces Généraux fots? On les joue, & on les bat si bien & si pleinement, que l'opinion où l'on étoit de leur mérite à la guerre par une ou deux victoires remportées, se dissipe bientôt & se change en mépris.

Pharnaces étoit un de ces gens-là qui font la guerre sans art & fort étourdiment. Fier d'une grande victoire qu'il avoit remportée, & qu'il ne dut jamais à son intelligence, n'osa-t-il pas se mesurer avec César, & tenter l'aventure? Celui-ci avoue lui-même dans ses Commentaires, qu'il se vit un peu embarrassé contre un tel ennemi, qui dans sa façon de faire la guerre tenoit la conduite du monde la plus irrégulière, sans art & sans raison: de sorte qu'il ne sçavoit d'abord par où le prendre, ni par où employer utilement ses stratagèmes. Je vais rapporter le passage, que je tire de la version de d'Ablancourt. (a)

César, à qui il tardoit de se délivrer des embarras de cette guerre, marche droit à Pharnaces, & va se camper dans un poste très-avantageux, le croiant un fort habile homme. „ Il n'étoit séparé de l'ennemi, dit-il, que par un grand vallon, quoique „ d'une hauteur à l'autre il y eût un quart de lieue. Pharnaces ne l'eut pas plutôt ap- „ perçû, qu'il rangea son armée en bataille devant son camp, ce que César crut que „ c'étoit pour faire montre de ses forces, comme c'est la coutume, ou pour interrompre „ son

(a) *Ces. Com. Guer. d'Alex.*

„ son travail ; de sorte qu'il fit continuer l'ouvrage , après avoir rangé seulement les troupes de la première ligne à la tête du retranchement.

Par tout le passage , & le commencement de cette fameuse journée , qui décida de cette guerre , on voit manifestement que César , comptant sur l'avantage de son poste , négligea les précautions ordinaires , persuadé que son ennemi ne pouvoit entreprendre sur lui sans la plus étrange de toutes les folies. Pharnaces cependant descendit la montagne avec toutes ses forces , en un lieu , dit César , où jamais homme sage ne l'eût osé attaquer. Il crut qu'il le faisoit par vanité , & fut quelque tems à rire de cette rodomontade ; mais comme il le vit descendre en bataille , & remonter à lui de même , alors touché d'une si incroyable hardiesse ou témérité , il retira en hâte les troupes du travail , & leur fit prendre les armes , tandis que les autres s'appretoient à soutenir l'ennemi. Les chariots armés de faux causèrent quelque désordre d'abord dans l'étonnement & la confusion , avant que l'armée fût en état de combattre ; mais enfin accablés de tous côtes à coups de traits , Pharnaces , qui les suivoit , vint aux mains avec de grands cris. L'avantage du lieu servit de beaucoup à soutenir son effort , outre l'assistance des Dieux qui président aux batailles , & principalement à celles où il ne se peut rien faire par la raison.

Souvent les fausses démarches , les mouvemens irréguliers partent d'un dessein rusé & profond , il est aisé à un habile homme d'en connoître la ruse & l'artifice. M. de Turenne & M. le Prince de Condé ont souvent employé ces moïens avec toute l'adresse & le succès possible. Ils ont souvent attaqué par où on auroit cru qu'ils n'eussent pas dû entreprendre. Le dernier , qui se mettoit toujours au-dessous de l'autre , tant il en faisoit estime , bien qu'il fût lui-même comparable aux plus grands Capitaines ; celui-ci , dis-je , fit un trait d'un habile Général au secours de Cambrai , lorsqu'il servoit contre la France. Buflî-Rabutin rapporte le fait dans ses Mémoires. Je le trouve digne d'avoir place ici.

„ Le Maréchal avoit posté d'abord l'aîle droite de sa cavalerie sur une grande avenue ; mais deux heures après ayant fait réflexion que le Prince , qui sçavoit que le moindre Capitaine du monde seroit assez fin pour se poster en pareille rencontre sur un petit sentier plutôt que sur un grand chemin , auroit assez bonne opinion de lui pour croire qu'il seroit autre chose , changea de poste , & vint prendre celui d'une petite avenue. Il est vrai que pour son malheur , le Prince jugea qu'il auroit fait la même réflexion , & venant avec près de trois mille chevaux par le grand chemin où il n'y avoit que des escadrons clairsemés , entra dans Cambrai.

Je ne sçai d'où Buflî a tiré cela , apparemment de quelque Lettre écrite de l'armée. Monglat dans ses Mémoires rapporte la chose tout autrement. Il falloit que l'un ou l'autre fût mal informé. Celui-ci ne dit pas qu'il fût alors à l'armée. Je conclus de là que Buflî apprit cette action de M. le Prince de bon endroit , & je le crois plutôt que l'autre.

Par tout ce que je viens de dire , on peut juger combien la science du Général d'armée est vaste & profonde , & combien elle exige de connoissances & d'esprit rusé. Il est difficile , quelque habile qu'il puisse être , qu'il pare jamais aux nouvelles ruses : car pour s'en garantir , il faut les avoir pensées soi-même. Je ne vois pas que cela se rencontre en même tems dans deux Généraux qui se font la guerre. Je me souviens d'un trait de l'Histoire de Cyrus (a) sur l'article des nouvelles ruses de guerre.

Cambyse père de Cyrus , dans les instructions qu'il donne à son fils , les compare aux nouveaux airs de musique. „ Au reste , lui dit-il , il ne faut pas que vous vous contentiez

(a) Charpentier , Hist. de Cyrus.
Tom. III.

„ contentiez de vous servir des ruses que vous avez apprises : il faut que de vous-mêmes vous en inventiez de nouvelles à l'exemple des Musiciens, qui ne se contentent pas de chanter les airs qu'ils ont appris de leurs Maîtres, mais tous les jours en composent de nouveaux. En un mot, comme dans la musique les chansons qui sont faites depuis peu sont celles qu'on estime davantage; de même dans la guerre, les stratagèmes les plus récents sont les plus estimez, parce qu'ils ont plus d'effet, & qu'on n'a sçu les prévoir. On le peut quelquefois, lorsqu'on est par tout sur ses gardes, & qu'on n'est pas moins attentif aux postes les plus inabordables que dans ceux où l'on a le plus de raison de craindre.

§. III.

Que la science aidée d'une longue expérience, nous met en état de juger & de prévoir l'avenir, & de gagner les devants contre les desseins les mieux concertez.

LA prévoyance va plus loin qu'on ne pense dans les hommes d'un certain ordre d'esprit, de grande prudence, d'une expérience & d'une capacité consommée; mais il ne faut pas qu'on s'imagine que je porte cette prévoyance au-delà des bornes raisonnables. Ce seroit trop exiger d'un Général d'armée, & donner plus d'étendue à l'idée de la prévoyance qu'il ne lui en faut donner. Je ferois en un mot des hommes inspirez d'en haut, si j'y enfermois certains événemens extraordinaires : ce qu'il n'est pas possible de prévoir de loin ni de près, comme les terreurs paniques, certaines tempêtes de vents impétueux, qui portent la pluie ou la poussière en face d'une armée, & mille autres accidens que la prudence humaine ne sçauroit prévoir ni parer. Dans le reste il ne me paroît pas vrai que les événemens de la guerre soient au-dessus de la prévoyance des hommes, ils peuvent non seulement prévenir les mauvais, mais encore faire naître & produire les bons, & s'en rendre les maîtres par le moien des conséquences, mais on n'en doit négliger aucune.

Tous les cas différens qui peuvent arriver à la guerre, quelque singuliers & extraordinaires qu'ils puissent être, sont arrivez, & par conséquent doivent nous être connus, autant par notre propre expérience, que par l'étude de l'Histoire qui nous les représente. Tout ce qui arrive aujourd'hui est arrivé il y a un siècle, il y en a deux, il y en a dix, si l'on veut.

Tous les stratagèmes de guerre qui se trouvent dans Frontin, dans Polyen, dans une infinité d'Historiens anciens & modernes, ont été imitez par mille Généraux. Ceux de l'Ecriture Sainte, dont il y en a un fort grand nombre de très-remarquables, ont trouvé des imitateurs. Qui les ramasseroit, & y ajouteroit un Commentaire & de bons éclaircissémens, feroit un ouvrage d'une instruction merveilleuse, & fort sçavant. Quoiqu'ils soient surannez, & qu'ils aient été répétez mille fois, soit par les Grecs, soit par les Romains, soit par les autres peuples jusqu'à nous, nous y sommes au moins la plupart toujours nouveaux. Tout est dit & tout est fait, c'est une circulation d'événemens toujours semblables, sinon dans toutes les circonstances, du moins dans le fond.

Un Général d'armée qui se trouve surpris, comme ceux des Etoliens, est inexcusable à tous égards : n'est-ce pas sa faute après tout? Y seroit-il tombé, s'il eût pris les devants que la guerre nous enseigne, s'il eût réfléchi sur ce qu'il faut éviter & sur ce qu'il faut faire, s'il eût été sur ses gardes, s'il eût bien compris que la place pouvoit être secourue? Il suffit de sçavoir qu'on ne doit point compter sur la foi des peuples qui nous environnent, qu'il faut être dans une perpétuelle défiance, & qu'on ne doit rien négliger

négliger des précautions que la guerre nous prescrit. Si on les suit, l'ennemi se trouve lui-même enveloppé dans son propre piège, & s'il sçait qu'on est sur ses gardes, & qu'on est préparé à le bien recevoir, il n'entreprend rien. Voilà la prévision militaire, si je puis hasarder ce mot dogmatique.

Celui qui dans une bataille ne s'aperçoit pas que l'ennemi ruse à une de ses aîles, qu'il fait couler adroitement & sourdement des troupes de l'une qu'il affoiblit, pour les faire passer à l'autre par les derrières de sa première ou de sa seconde ligne, ou qu'il fait passer une bonne partie des aîles de celle-ci; celui qui ne prévoit pas que cela peut arriver, qui n'est pas attentif à tous ces mouvemens, qui n'y apporte pas les remèdes qui dépendent de sa vigilance & de la prévoiance, c'est un très-malhabile Général. Il dépend de lui de s'empêcher de tomber dans ces sortes de filets, & d'être battu & accablé à une de ses aîles. Les précautions en sont très-aisées, les Généraux du plus bas étage en sont capables. Néanmoins il y en a eu de ceux mêmes qui lèvent la tête par-dessus les autres, & des plus grands hommes mêmes anciens & modernes qui sont tombez glorieusement dans ces pièges.

Les Anciens convenoient qu'ils n'avoient nullement besoin de recourir aux Oracles pour prévoir les événemens de la guerre, ou pour les faire naître. Un Général profond dans la science des armes, & d'ailleurs instruit à fond des desseins primitifs de son ennemi, de la nature de ses forces, du pays où il s'engage pour venir à ses fins, de ce qu'il peut raisonnablement tirer de ses troupes & de sa tête, comme de son courage, peut aisément prévenir ses desseins & les réduire à l'absurde; & comme ces grands hommes étoient persuadés qu'à cet égard la prévision des choses futures étoit une science dont la connoissance n'avoit pas besoin de la biche de Sertorius, ou de la Nympe de Scipion; ils la mettoient au rang des qualitez nécessaires à un Général d'armée. Les grands Capitaines ont tous été remplis de cet esprit prophétique, qui plus, qui moins, selon l'étendue de leur sçavoir. Qu'on suive M. de Turenne, celui de tous les grands Capitaines modernes que j'aie le plus en admiration. qu'on le suive dans toutes ses actions, & l'on verra qu'aucun ni des Anciens ni des Modernes ne l'a surpassé sur cet article.

Thémistocle disant un jour qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un Général d'armée étoit de sçavoir pressentir & prévoir les desseins des ennemis, Aristide lui repartit par une autre maxime qu'il oubloit, & qui portoit peut-être quelque reproche de rapine & d'avarice: que c'étoit assurément une qualité nécessaire; mais qu'il y en avoit une autre dont il ne parloit point, qui étoit belle, & très-digne d'un Général: c'est d'avoir les mains nettes, & de ne se laisser pas dominer par l'argent. Jamais Thémistocle ne fut accusé d'avarice & de rapacité, quoique nous sçachions fort bien que les Anciens ont eu leurs Saint-Fremonts comme les Modernes.

Quoique César en dise dans ses Commentaires (a) à l'égard de la bataille contre ceux de Hainault & de Cambresis, qu'il donna sur les bords de la Sambre, il est certain que sa prévoiance lui joua un très-mauvais tour en cette occasion. Il se laissa surprendre, & peu s'en fallut qu'il n'y pérît avec toute son armée. Car enfin il se vit réduit à l'extrémité, pour n'avoir pas fait reconnoître les bords de la rivière, & de là les endroits couverts qui en étoient proche. Il fut attaqué inopinément, & ce fut une espèce de miracle qu'il pût se tirer d'affaire. Sans Labiénus sa perte étoit infaillible, & sa honte toute assurée.

Pourquoi remonter si haut? Descendons jusqu'à notre tems. L'action de Steinkerque en 1692. qui fut une suite de plusieurs combats très-sanglants, & d'abord défavantageux

(a) *Césaris Comm. lib. II.*

tageux aux François, n'est-elle pas toute semblable à celle du Général Romain? Celui-ci fut surpris, l'autre le fut-il moins? Tous les deux se tirèrent d'affaire par leur grande habileté & par la valeur de leurs troupes. Si l'un & l'autre eussent prévu qu'ils pouvoient être attaquez, ils eussent acquis à la vérité moins de gloire; mais ils se fussent aussi épargné la honte qu'il y a toujours d'être surpris.

M. le Maréchal de Luxembourg est entré un peu tard dans le catalogue des grands Capitaines; mais enfin il y est entré, & dans un rang très-honorable, après les Turennes & les Condez. Semblable à César, il s'est trouvé deux fois surpris: celui-ci dans le combat dont j'ai parlé plus haut, & dans celui de Dyrracchium contre Pompée: l'autre à la bataille de Saint Denis en 1678. & à celle de Steinkerque.

A la bataille de 1690. M. le Prince de Waldeck ne pouvoit-il pas tourner à son avantage la manœuvre hardie & délicate du Maréchal de Luxembourg, qui dégarnit toute la droite de sa cavalerie pour la transporter à sa gauche, en lui dérobant ce mouvement à la faveur des haies & des hauteurs des bleds? Il pouvoit bien prévoir que cela se pouvoit faire par ces haies & par ces bleds. Combien d'exemples ne citerois-je pas? Mais il faut attendre mes Mémoires pour apprendre les fautes de bien des gens.

Qu'un Général ne dise pas après cela, pour excuser ses bévûes, sa défaite & sa honte, qu'il n'y a qu'une intelligence d'en haut qui puisse pousser si loin la prévoiance. C'est illusion toute pure. M. de Turenne étoit-il une intelligence d'en haut? & cependant il prévoyoit tout. Il faisoit usage de son esprit, de ses talens, de sa capacité, tout cela très-grand & très-étendu. Il dépend de nous de faire usage du premier, & de cultiver les autres, ou de les acquérir par l'étude, & de les perfectionner par l'expérience.

Tout ce qu'on peut faire, diront ceux qui n'aiment point à être conduits à la vérité par principes & par raisonnemens, est de remédier au présent, de prendre conseil de la chose même, & de se régler sur ce que l'on voit. Fort bien, j'y consens, mais ce n'est pas là la question. Il s'agit de prévoir les événemens qui rencontrent les remèdes présents; s'ils arrivent, on s'y fera préparé d'avance, on y coupera donc court, & cela dépend des mesures & des précautions. Peut-on disconvenir de cette maxime inviolable, & si souvent répétée, qu'un Général d'armée doit être en perpétuelle défiance, & perpétuellement sur ses gardes? Pourra-t-on dire que c'est un grand préjugé de foiblesse & de crainte dans un Chef d'armée? Dites plutôt un grand préjugé de courage, d'habileté & de prudence. Il y a une fort grande différence entre la précaution & la peur. Ce n'est pas manquer de courage que de craindre le danger, d'y jeter l'ennemi en commençant par bien établir le présent par des remèdes de prévention, qui sont toujours doux en comparaison de ceux qu'il faut apporter aux maux lorsqu'ils sont arrivés, ou qui nous menacent de trop près. Ils sont alors fort incertains, fort douteux, & souvent impossibles, parce qu'on n'a pas le tems de les appliquer sans se précipiter dans un danger encore plus grand que le mal.

On sçait assez que les Officiers paresseux, inappliqués & ignorans appellent inquiétude dans un Général ce qui est un soin nécessaire & raisonnable. Ils s'imaginent même qu'on a peur, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on est sur les sûretés nécessaires qui les fatiguent, & qui interrompent le plaisir de ne rien faire, sans songer qu'on ne sçauroit être trop en garde & en défiance, particulièrement dans les sièges. Les gens entendus distinguent assez les précautions d'un habile homme d'avec celles d'un ignorant. J'en ai vu beaucoup s'attacher uniquement aux inutiles, & négliger les nécessaires faute d'esprit.

Croit-on que les Généraux Etoliens eussent fait un trait de malhabiles gens, d'aller bien loin au-delà des précautions ordinaires? Il s'en fallut bien, ils ne firent pas même

ce que les Généraux les plus malhabiles pratiquent ordinairement ; ils furent surpris. Ils eussent dû avoir continuellement des partis en campagne, & des postes mêmes du côté de la mer. S'ils ignoroient qu'il y eût une armée navale en mer, s'ils ne croioient pas que cela fût possible, il n'étoit pas impossible que les alliez des Mydioniens ne fissent descendre quelque petit secours pour jeter dans la place. Cela ne suffisoit-il pas pour les obliger à se tenir sur leurs gardes ? Cette négligence est impardonnable. Ils furent battus très-honteusement. Qui doute qu'ils ne dûssent l'être ? Vous voyez rarement la vigilance jointe avec le malheur, dit un Jurisconsulte du quatorzième siècle, (a) mais vous ne le pouvez séparer que rarement d'avec la paresse.

Les Etoliens étoient d'ailleurs informez que les Illyriens couroient la mer en grand nombre, & qu'ils n'étoient pas ennemis des Mydioniens. Je doute même que les Etoliens pussent ignorer l'alliance qu'il y avoit entre ces deux peuples ; & quand même ce dernier article leur eût été caché, ils n'eussent pas moins dû se précautionner contre les accidens inopinez : car bien que les devants dont j'ai parlé soient ordinaires & connus de tous les hommes, & un remède efficace contre les surprises d'armées ; il y en a encore un autre qui ne l'est pas moins, & qu'on doit ajouter aux mesures proposées. Nous allons en donner une idée générale : car s'il falloit traiter cette matière dans une juste étendue, j'irois trop au-delà des bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage.

Je dis donc qu'un Général qui se trouve dans un cas semblable à celui des Etoliens, outre ses lignes de circonvallation & contrevallation contre les entreprises de la place, ses postes avancez, ses partis en campagne & ses patrouilles en dehors, il doit prendre encore d'autres sûretés qui ne me paroissent pas moins importantes & moins nécessaires. Il doit examiner tout le terrain aux environs de son camp, & tous les endroits par où l'ennemi peut venir pour le secours de la place, choisir le champ de bataille le plus avantageux qu'il est possible, & où chaque arme puisse être en sa place, s'il veut sortir de ses lignes & décider du succès du siège par une action générale.

Un homme qui observe une pareille conduite, ne sçauroit jamais être surpris, parce qu'il est préparé à tout événement. Ses troupes marchent au premier avis, elles connoissent leur champ de bataille. Chacun sçait son poste, & s'y porte sans confusion. On sçait même le terrain que l'ennemi doit occuper, on en connoît les avantages, comme les défauts, on se régle là-dessus. Le Général ne se trouve point embarrassé & incertain dans ses ordres. Il a tout son projet bien digéré dans la tête, il sçait ce qu'il a à faire, l'ennemi l'ignore entièrement. S'il y a quelque mouvement à faire, c'est sans confusion & sans trouble. Il connoît sa ligne d'opposition, il la suit & coule dessus selon les mouvemens de l'armée du secours.

Voilà ce que les Etoliens négligèrent, voilà ce que je conseillerois de pratiquer à tout Général qui s'engage dans un siège, lorsqu'il se trouve assez fort pour sortir de ses lignes, ce qui est sans doute le meilleur parti qu'on puisse prendre & que le Maréchal de Marfin assez médiocre Général, empêcha qu'on ne prît à Turin en 1706. par un ordre secret de la Cour qu'il produisit, & qui lioit les mains à un Prince (b) mille fois plus éclairé que lui ; Voilà enfin une méthode toute simple, toute sensée, la plus sûre & la plus salutaire.

(a) Philip. de Leyden, *Tractatus juridico politici*.

(b) S. A. R. M. le Duc d'Orléans.

§. IV.

Cause de la défaite des Eoliens. Leur ordre de bataille. Celui des Illyriens par corps séparés. Excellence de cet ordre.

Les Eoliens, braves, hardis & entreprenans autant qu'aucun peuple de la Grèce, ne furent battus que pour avoir manqué dans les sûretés que je viens de dire : s'ils eussent déterminé un champ de bataille, puisqu'ils étoient dans la résolution de sortir de leurs lignes, ils eussent combattu sans aucune distraction de leurs forces, au lieu qu'ils occupèrent un champ de bataille très-désavantageux, aiant en face à leurs ailes deux hauteurs qu'ils firent occuper par une partie de leur cavalerie (4) entrelassée de leur infanterie légère (5) ils dégarnirent par là leurs ailes (7) où il ne falloit point toucher, la cavalerie ne pouvant être en sa place sur ces hauteurs contre de l'infanterie, qui eut trouvé à qui parler, si ces deux postes eussent été occupez par des troupes pesamment armées ; de sorte que leur phalange (2), quoiqu'infiniment supérieure aux Illyriens, se trouvant entièrement dépouillée de ses ailes, outre l'étonnement où la jeta la surprise, de voir la défaite de la cavalerie postée sur les deux éminences, perdit entièrement courage, car il paroît par les paroles de Polybe, que les ennemis ne leur donnèrent pas même le tems de se reconnoître, ils furent d'abord frappez d'une descente si subite & si hardie, cela marque que les Eoliens furent surpris : de sorte qu'ils furent attaquez avec toute sorte de désavantage par une armée infiniment inférieure, comme on le verra bientôt par l'exposition de la conduite & l'ordre de bataille des Illyriens où nous allons bientôt entrer.

Les entreprises sur les armées sont du nombre de celles qu'un rien est capable de faire avorter, quelque bien concertées qu'elles puissent être, tout dépend du secret & de la diligence & de compasser si bien son tems, qu'on n'ait de nous aucunes nouvelles : j'ai donné dans mon premier tome, la méthode qu'on doit suivre dans ces sortes de desseins. On sçait bien qu'on ne sçauroit guère espérer de réussir dans le plein jour, quoiqu'il y ait des exemples que des petites armées en ont surpris & battu de grandes, car il y a des surprises de plein jour comme il y en a de nocturnes, mais il ne s'agit ici que de surprises. Or les surprises d'armées sont semblables aux sorties des places assiégées ; c'est-à-dire, qu'elles consistent dans cette impétuosité qui ne nous donne pas le tems d'examiner le danger & de le faire connoître aux soldats, d'autant qu'on ne le surmonteroit jamais si l'on en connoissoit la grandeur. Je ne sçai où j'ai lû cette maxime, que tout ce qui est hâzardeux ne l'est pas, & qu'il est presque toujours sage.

On doit considérer l'entreprise des Illyriens sur ce pied-là, elle étoit d'autant plus facile, qu'elle exigeoit moins de précautions & de mesures que celles qui nous obligent de fonder notre dessein sur une marche qu'on fait par terre & qui peut être aisément découverte. Or les Illyriens vinrent par mer, il ne s'agissoit que de débarquer secrètement & diligemment ; & comme ils vinrent sur de simples galères qui tiroient peu d'eau, & qui n'avoient qu'un seul rang de quarante ou cinquante rames, (a) d'une construction à peu près semblable à celle de nos galères, la descente ne fut pas difficile, à peine furent-ils à terre, qu'ils allèrent à l'ennemi, ils furent bientôt en présence : l'Auteur dit que les Illyriens arrivèrent pendant la nuit proche de Mydionie, cent bâtimens portant cinq mille hommes qui débarquent sans bruit au point du jour, & s'étant rangez en bataille à leur manière, s'en vont partagez en cohortes droit au camp des Eoliens, c'est-à-dire, sur plusieurs corps séparés (6), sur plus de profondeur que de front. S'ils se

fuf-

(a) Thucyd. l. I.

fussent formez selon la méthode des Grecs, quelque effort qu'ils eussent fait pour percer la phalange Etolienne, celle-ci infiniment supérieure en nombre, les eût débordez & enveloppez; au lieu qu'ils laisserent un grand espace d'un corps à l'autre, parce qu'étant ferrez & unis & les files fort hautes, ils pouvoient agir indépendamment les uns des autres. Car pour résister à des troupes ordonnées de la sorte, c'est-à-dire, en colonnes, il eût fallu que les Etoliens se fussent réglez sur cette disposition à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, & qui leur étoit peut-être inconnue, quoiqu'Epaminondas eût été le premier des Grecs qui l'eût pratiquée. Quand même cette façon de combattre leur eût été connue, ils n'eussent jamais eu le tems de doubler & couper leur phalange en plusieurs sections pour un plus grand effort; outre que la surprise & le peu de jour ne leur permettoit pas de reconnoître l'ordre & les forces qu'ils avoient en tête. Cette petite armée toute pleine de résolution & d'audace, attaque d'abord les deux éminences & les emporte. Elle n'eut garde d'en demeurer là, elle profite de ce premier avantage, fond d'en haut sur la phalange (2) & les autres corps (6) l'ayant en même tems attaquée par différens endroits la rompirent, pendant que les assiégés sortant en armes tombèrent sur les derrières & achevèrent la défaite. Ce qui paroîtra bien hardi, c'est que ces corps aient osé affronter la cavalerie & la battre. Mais outre qu'il n'est rien d'impossible à une infanterie qui connoît sa force, lorsqu'elle est bien conduite & bien menée, il est apparent que les Illyriens étoient armez de ces fortes d'armes dont les Anciens se servoient aux combats de mer, c'étoit des especes de pertuisanes de la longueur de nos espontons, nous en traiterons dans le fixième Livre par un ordre de bataille, selon notre nouvelle méthode de se ranger & de combattre.

§. V.

Qu'une armée en bataille dans un pais de plaines, rangée selon la méthode ordinaire, extraordinairement supérieure, ne scauroit résister contre le petit nombre qui l'attaquera sur trois corps composez & ordonnez selon la méthode de l'Auteur.

Les plus grands Capitaines anciens & modernes n'ont jamais compté sur le nombre de leurs ennemis, ni demandé combien ils étoient, mais où ils étoient, pour marcher à eux & les combattre. Bien des raisons leur faisoient prendre ce parti, entr'autres la valeur de leurs troupes & la confiance qu'ils avoient en elles, leur grande habileté dans l'art de se ranger, la sçavante distribution de chaque arme, & leurs divers ordres de bataille toujours plus rusez & toujours différens de celui de leurs ennemis: car tout dépend de cette différence pour être assuré de vaincre, & sur tout lorsqu'on est le plus foible, & qu'on a en tête une armée qui n'est pas moins aguerrie & moins bien disciplinée. Il est donc besoin de ruser du moins dans la façon de combattre.

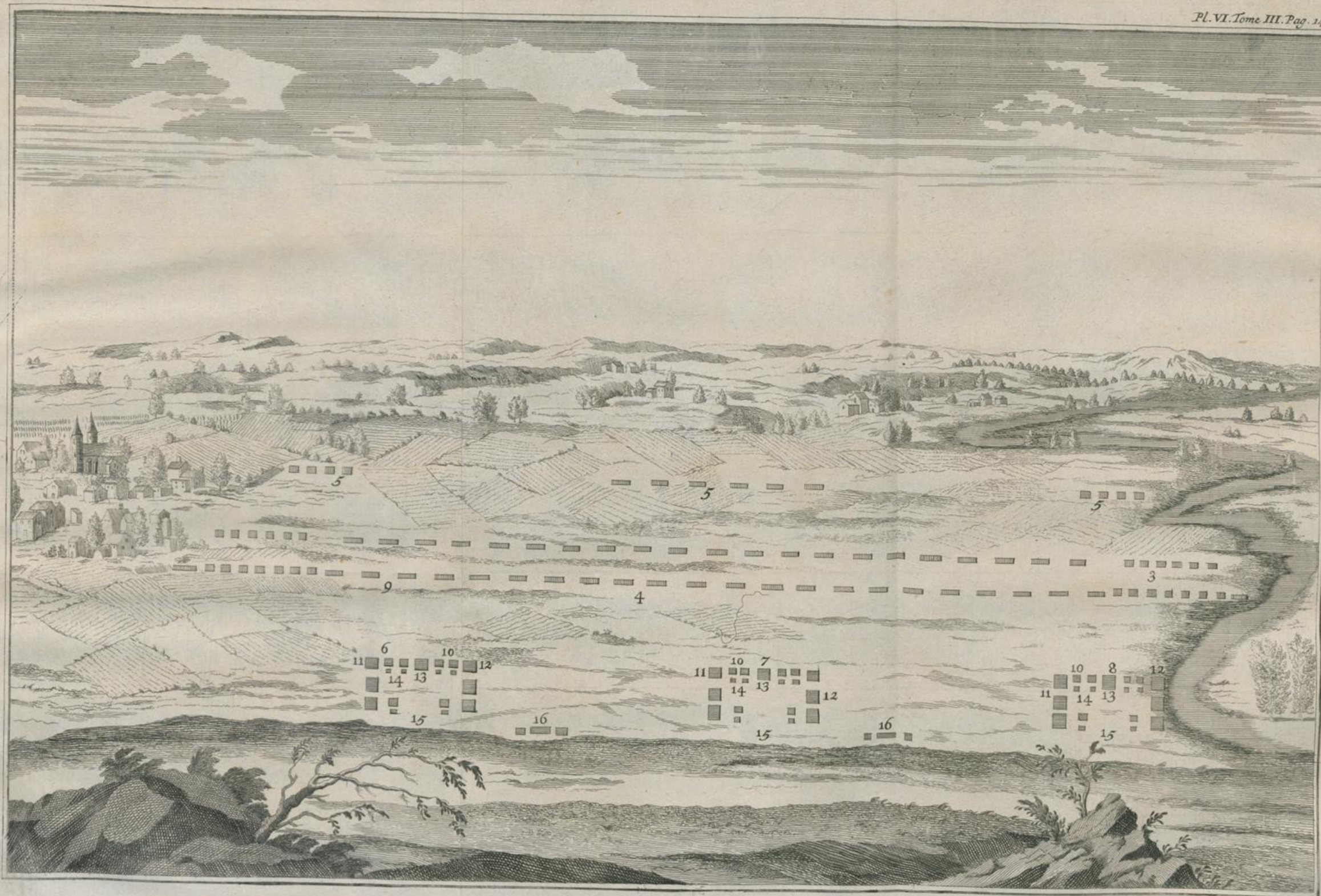
Je parle ici de deux armées qui se trouveroient à peu près dans le même cas que celles des Etoliens & des Illyriens, l'une plus forte en cavalerie & en infanterie, & l'autre bien foible dans l'une & dans l'autre: à l'égard de celle-ci, il y a trois choses à observer pour espérer de réussir, le secret & la diligence dans la marche, si l'on sçait que l'ennemi sortira de ses lignes; c'est ce que nous supposons ici. D'ailleurs la surprise est toujours sûre, parce qu'il est rare qu'une grande armée supérieure à tout, & maîtresse de la campagne, soit beaucoup sur ses gardes par l'opinion de ses forces, & par celle où elle est de l'extraordinaire foiblesse de l'ennemi. C'est dans ces occasions que l'audace & la témérité apparente surmontent & applanissent tous les obstacles du nombre & des lieux. Mais comme il est à craindre qu'il ne s'en trouve beaucoup plus de ceux qui

qui verront clair que des autres, il faut choisir la nuit pour ces fortes d'entreprises & mesurer si bien son tems, qu'on puisse arriver, se ranger & attaquer du moins une petite heure avant le jour. Voici donc l'ordre sur lequel je voudrois combattre, supposant mon armée de vingt-trois bataillons & de vingt-deux escadrons contre une autre de deux tiers plus forte, rangée selon la méthode ordinaire, la cavalerie sur les ailes (2) (3), & l'infanterie (4) au centre avec une réserve (5) je marche à elle sur trois corps (6), (7), (8), il n'y auroit pas moien de tenir, si je me rangeois dans un ordre tout semblable à mon ennemi, puisque chaque arme ne se soutient pas reciproquement, au lieu que la cavalerie devoit servir de soutien à l'autre, ce qui ne scauroit arriver, si la cavalerie est sur les ailes, & l'infanterie au centre: méthode aussi peu sensée qu'elle est contraire aux règles de la guerre: cette méthode subsiste cependant, & fait tranquillement son chemin, quoiqu'une infinité de grands Capitaines s'en soient souvent éloignez.

Je dispose donc mes trois corps l'un (7) pour donner au centre (4), afin de le séparer de ses ailes, & ceux de la droite (8) (6), destinez pour tomber sur les ailes (8) donnant en partie sur la cavalerie (3) & l'autre attaquera la droite (9) de l'infanterie, tous les trois en même tems, je me range comme l'on peut voir dans la figure pour faire un plus grand effort, & présenter par tout une force & une puissance égale. Je couvre les escadrons (10) des deux Colonnes (11) & (12) de trois sections chacune, la Colonne (13) entre la cavalerie entrelassée de compagnies de grenadiers (14); je fais soutenir cette première ligne d'une seconde (15) de deux ou trois escadrons & une réserve (16) entre les intervalles de mes corps, pour les accidens inopinez.

Voilà l'ordre sur lequel je voudrois combattre. Il n'est pas possible qu'une armée, quelque supérieure qu'on veuille la supposer, disposée selon la manière ordinaire, les bataillons sur quatre de hauteur; il n'est pas possible, dis-je, qu'elle puisse jamais résister au choc de ces trois corps, lorsqu'elle se trouve ouverte à son centre & à ses ailes en même tems. Si l'on m'objecte que les bataillons qui resteront en entier se repliront sur les flancs de chacun de mes corps, je répondrai qu'ils reboucheront contre les Colonnes, & ne feront rien, outre qu'il ne s'agit pas seulement de percer, mais de se replier ensuite sur les flancs à droit & à gauche. Je demande si ces bataillons seront bien en état de faire ce mouvement: tout ce qu'ils peuvent faire, si la tête ne tourne pas à ceux qui les commandent, c'est de faire une conversion pour s'empêcher d'être pris en flanc; mais je demande si cette manœuvre est bien aisée contre des corps qui se meuvent d'une légèreté surprenante, & qui tournent subitement sur les flancs des corps qui restent en entier après avoir percé; je demande même si ces conversions sont bien aisées, & exemptes de flottement avec des bataillons minces, & par conséquent sur un très-grand front.

Un Général vigilant & entendu qui se trouve avoir en tête un ennemi sans cesse en action, & dont on craint l'audace & l'habileté, doit toujours craindre de l'avoir sur les bras, lorsqu'il y pense le moins: on doit toujours être en perpétuelle défiance contre un général habile & entreprenant qui se trouve à la tête d'une petite armée accoutumée aux occasions, & toute remplie d'estime & de confiance pour celui qui la commande, qui ne la trompe jamais, qui l'aguerrit aux entreprises les plus extraordinaires, qui par sa conduite & par son intelligence réussit en tout ce qu'il entreprend, quelque insurmontable que la chose paroisse aux esprits communs & à la valeur la plus épurée. Tel fut Sertorius, un des plus grands Capitaines de l'antiquité, s'il n'est peut-être au-dessus de tous, par sa façon de faire la guerre, qu'on ne scauroit trop admirer, par la vivacité de son esprit fertile en inventions pour se tirer de l'embaras où la foiblesse de ses troupes le précipitoit quelquefois, par ses talens extraordinaires dans l'art des surprises d'armées,



ORDRE DE BATAILLE SUR TROIS CORPS SELON LE SYSTEME DE L'AUTEUR

d'armées, & dans toutes les parties des armes qu'il possédoit au degré le plus éminent : combien de siècles se sont-ils écoulés depuis ce grand homme jusqu'à M. de Turenne, qui a fait voir en lui le grand & le beau de la guerre & toutes les vertus de l'honnête homme ? Ces hommes à petites armées sont très-rare, & ne paroissent que de loin à loin ; j'en pourrais pourtant nommer un bon nombre anciens & modernes. Entre ces anciens, je n'en vois point qui égalent les Macchabées : je ne dis pas dans la hardiesse, dans la valeur & la confiance de leurs troupes, l'Histoire en fournit quelques-uns ; mais dans la façon dont ces grands hommes se rangeoient & combattoient contre des armées infiniment supérieures : l'excellence de leur tactique les mettoit à couvert contre l'avantage du nombre ; ils combattirent toujours sur trois, sur quatre corps séparés, sur plus de hauteur que de front, c'est-à-dire en Colonnes ; mais l'on voit par l'Ecriture, que cette méthode admirable étoit commune aux anciens Juifs. Comme ils étoient toujours ou presque toujours inférieurs à leurs ennemis, la nécessité de se défendre contre la puissance formidable de leurs voisins, leur fit inventer cette excellente façon de se ranger, qui finit avec les Macchabées. Je renvoie mon Lecteur pour en être convaincu au Supplément du Dictionnaire de la Bible de Dom Calmet Bénédictin, où j'ai donné tous les plans des batailles de l'Ecriture Sainte, avec des observations & des éclaircissements sur chaque ordre. Cela est digne de la curiosité des Lecteurs.

CHAPITRE II.

Plaintes portées au Sénat Romain contre les Illyriens. Succès de l'Ambassade envoyée de sa part à Teuta leur Reine. Les Illyriens entrent par surprise dans l'Epidamne, & en sont chassés. Combat naval auprès de Paxos, & prise de Corcyre par les Illyriens. Descente des Romains dans l'Illyrie. Exploits de Fulvius & de Posthumius, Consuls Romains. Traité de paix entre eux & la Reine.

Longtems avant la prise de Phénice, les Illyriens avoient assez souvent inquiété ceux qui par mer venoient d'Italie. Mais pendant leur séjour dans cette ville, il s'en détacha de la flotte plusieurs, qui courant fus aux Marchands, pilloient, tuoient & emmenoient des prisonniers. D'abord le Sénat ne fit pas grand compte des plaintes qu'on lui portoit contre ces pirates. Mais alors ces plaintes devenant plus fréquentes, il envoya en Illyrie Caius & Lucius Coruncanius pour s'assurer des faits. Quand Teuta vit au retour de ses vaisseaux, le nombre & la beauté des effets qu'ils avoient apportés de Phénice, ville alors la plus riche & la plus florissante de l'Épire, cela ne fit que redoubler la passion qu'elle avoit de s'enrichir des dépouilles des Grecs. Les troubles intestins dont son propre Roiaume étoit agité, la retinrent un peu de tems : mais dès qu'elle eut rangé à leur devoir ceux de ses

sujets qui s'étoient révoltez, elle mit le siège devant Issa, la seule ville qui refusât de la reconnoître.

Succès
de l'Ambassade
envoyée
de sa part
à Teuta
leur Reine.

Ce fut alors qu'arrivèrent les Ambassadeurs Romains. Dans l'audience qu'on leur donna, ils se plaignirent des torts que leurs Marchands avoient soufferts de la part des corsaires Illyriens. La Reine les laissa parler sans les interrompre, affectant des airs de hauteur & de fierté. Quand ils eurent fini, sa réponse fut qu'elle tâcheroit d'empêcher que leur République n'eût dans la suite sujet de se plaindre de son Roiaume en général; mais que ce n'étoit pas la coutume des Rois d'Illyrie, de défendre à leurs sujets d'aller en course (a) pour leur utilité particulière. A ce mot le feu monte à la tête au plus jeune des Ambassadeurs, & avec une liberté à qui il ne manquoit que d'avoir été prise à propos : *Chez nous, Madame, dit-il, une de nos plus belles coutumes, c'est de venger en commun les torts faits aux particuliers, & nous ferons, s'il plaît à Dieu, en sorte, que vous vous portiez bientôt de vous-même à réformer les coutumes des Rois Illyriens.* La Reine prit cette réponse en femme, c'est-à-dire, en très-mauvaise part. Elle en fut tellement irritée, que sans égard pour le droit des gens, elle fit poursuivre les Ambassadeurs; & tuer celui qui l'avoit offensée. Là-dessus les Romains indignez font des préparatifs de guerre, lèvent des troupes, équiperent une flotte.

Les Illyriens entrent par surprise dans Epidamne, & en font chasser.

Au commencement du Printems Teuta aiant fait construire un plus grand nombre de bâtimens qu'auparavant, envia encore faire le dégât dans la Grèce. Une partie passa à Corcyre, les autres furent mouiller à Epidamne, sous prétexte d'y prendre de l'eau & des vivres, mais en effet dans le dessein de surprendre la ville. Les Epidamniens les laissent entrer bonnement & sans précaution. Ils abordent les habits trouffez, un pot dans la main, comme pour prendre de l'eau, & un poignard dans le pot. Ils égorgent la garde de la porte, & se rendent bientôt maîtres de l'entrée. Alors de leurs vaisseaux accourut vite un se-

(a) *Que ce n'étoit pas la coutume des Rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière.* Je crois que les Illyriens étoient sur la mer ce que les Etoliens étoient sur terre, c'est-à-dire, que la subsistance de ces deux peuples étoit fondée sur le bien d'autrui. C'est une chose surprenante que les Grecs, qui étoient si puissans sur mer en ce tems-là, n'aient pas été en humeur de réprimer les courses de ces forbans, & qu'il ait fallu qu'ils aient eu recours aux Romains, qui n'avoient pas moins raison de s'en plaindre. C'est dans cette guerre contre Teuta, qu'ils commencèrent de se rendre redoutables dans la Grèce par la conquête de l'Illyrie. Ce que cette Reine répondit aux Ambassadeurs Romains, qui lui demandoient raison des prises faites sur les Grecs, que ce n'étoit pas la coutume des Rois

d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière; ces paroles méritoient assez la réponse que lui fit le plus jeune de l'Ambassade. Cette excuse de Teuta étoit-elle bien solide? Comme s'il n'étoit pas en son pouvoir de l'empêcher; car quand même elle ne se feroit pas attirée une juste guerre par l'assassinat de l'un des Ambassadeurs, la guerre n'eût pas été moins juste & moins solennelle, puisqu'elle étoit en pouvoir d'arrêter les courses de ses sujets sur mer: car celui qui fait le mal n'est pas si coupable à mon avis, fait dire Thucydide à un Envoyé de Corinthe, que celui qui le néglige, lorsqu'il peut y donner ordre. Voilà un juste sujet de déclarer la guerre à une Puissance qui permet que ses peuples fassent le métier de Corsaires.

secours, selon le projet qui avoit été pris, & avec ces nouvelles forces il leur fut aisé de s'emparer de la plus grande partie des murailles. Mais les habitans, quoiqu'attaqués à l'improviste, se défendirent avec tant de vigueur, que les Illyriens (a) après avoir longtems disputé le terrain, furent enfin obligés de se retirer. La négligence des Epidamniens dans cette occasion, pensa leur coûter leur propre patrie; mais leur courage, en les tirant du danger, leur apprit à être plus vigilans à l'avenir, & plus attentifs.

Les Illyriens repoussés mirent aussitôt à la voile, & aiant joint ceux qui les devançoient, ils cinglèrent droit à Corcyre, & firent descente, & entreprirent d'assiéger cette ville. L'épouvante fut grande parmi les Citoiens, qui ne se croiant pas en état de résister & de se soutenir par eux-mêmes, envoièrent implorer l'assistance des Achéens & des Etoiliens. Il se trouva là en même tems des Ambassadeurs de la part des Apolloniates & des Epidamniens, qui prioient instamment qu'on les secourût, & qu'on ne souffrît point qu'ils fussent chassés de leur pais par les Illyriens. Ces demandes furent favorablement écoutées: les Achéens avoient sept vaisseaux de guerre, on les équipa de tout point, & l'on se mit en mer. On comptoit bien faire lever le siège de Corcyre. Mais les Illyriens aiant reçu des Acarnaniens sept vaisseaux, en vertu de l'alliance qu'ils avoient faite avec eux, vinrent au-devant des Achéens, & leur livrèrent bataille auprès de Paxès. Les Acarnaniens avoient en tête les Achéens, & de ce côté-là le combat fut égal, on se retira de part & d'autre sans s'être fait d'autre mal que des blessures.

Pour

Combat
naval au-
près de
Paxès, &
prise de
Corcyre
par les
Illyriens.

(a) *Que les Illyriens après avoir longtems disputé le terrain furent enfin obligés de se retirer.*] On n'est jamais assuré de la victoire lors même qu'on croit la tenir, ou du succès d'une entreprise qui nous réussit & qui ne pouvoit nous échapper sans une espèce de prodige, lorsqu'on a en tête des soldats intrépides & des Chefs pleins de courage & de ressource, qui ne désespèrent jamais dans les plus grandes infortunes. Voici des gens qui ne sont pas moins braves & moins bien conduits qui surprennent une ville, qui sont dedans, & cependant ils ne tiennent rien. Ils en sont chassés après avoir fait tout ce qu'on peut humainement faire pour s'épargner cette honte. Nous avons vu de nos jours un événement semblable dans presque toutes ses circonstances à celui d'Epidamne par les Illyriens. On entend bien que je veux parler de la surprise de Crémone en 1702. C'est une chose surprenante que cet événement, que nos faiseurs d'éloges regardent comme unique, comme une chose sans exemple dans l'Histoire, qui n'est pourtant rien moins que ce qu'ils en pensent, & cependant cette Histoire fourmille d'événemens tout pareils à celui-là, & même plus éclatans. Il s'en trouve plusieurs dans l'Ecriture, & ils sont en si grand nombre dans les Historiens

de l'antiquité, dans ceux de la moienne, & jusqu'au seizième siècle, que je ne puis m'empêcher de rire de l'ignorance de nos Auteurs panegyristes, qui nous débitent gravement que l'Histoire ne nous fournit rien de semblable ni de comparable au fait de Crémone, comme s'ils parloient à des gens tombez du Ciel de la Lune. Je trouve plus de cent exemples parallèles à celui-là dans les Historiens de l'antiquité. Thucydide nous en apprend trois ou quatre très-remarquables, & Polybe tout autant, qui ne le sont pas moins. Celui d'Egire, qu'il rapporte dans son quatrième Livre, me fournira l'occasion de donner un détail entier de l'événement de Crémone, qui ne déplaira pas à ceux qui veulent sçavoir la vérité pour s'instruire ou pour leur plaisir: car tout ce qui opère des surprises d'éclat est toujours précieux, toujours recherché dans l'Histoire, & très-digne d'être conservé avec grand soin. Rien ne satisfait tant que cela, & sur tout les choses qui peuvent régler l'avenir par le passé & nous viennent de bonne main, qu'on a vues ou apprises de gens dignes de foi, & qui en ont été les témoins, & sur tout lorsqu'ils n'ont aucun intérêt de mentir ou de flater.

Pour les Illyriens , aiant lié leurs vaisseaux quatre à quatre , ils approchèrent des ennemis. D'abord il ne sembloit pas qu'ils se souciaient fort de se défendre. Ils prêtoient même le flanc , comme pour aider aux ennemis à les battre. Mais quand on se fut joint , l'embaras des ennemis ne fut pas médiocre, accrochez qu'ils étoient par ces vaisseaux liez ensemble , & suspendus aux éperons des leurs. Alors les Illyriens fautent dessus les ponts des Achéens , & les accablent de leur grand nombre. Ils prirent quatre galères à quatre rangs , & en coulèrent à fond une de cinq avec tout l'équipage. Sur celle-ci étoit un Carynien nommé Marcus , qui , jusqu'à cette fatale journée , s'étoit acquité envers la République de tous les devoirs d'un excellent Citoyen. Ceux qui avoient eu affaire aux Acarnaniens , voiant que les Illyriens avoient le dessus , cherchèrent leur salut dans la légèreté de leurs vaisseaux , & poussez d'un vent frais arrivèrent chez eux sans courre de risque. Cette victoire enfla beaucoup le courage aux Illyriens : mais autant qu'elle leur donna de facilité à continuer le siège de Corcyre , autant elle ôta aux assiégés toute espérance de le soutenir avec succès. Ils tinrent ferme quelques jours : mais enfin ils s'accommodèrent , & reçurent garnison , & avec cette garnison Démétrius de Phares. Après quoi les Illyriens retournèrent à Epidamne , & en reprirent le siège.

Descente des Romains dans l'Illyrie.

C'étoit alors à Rome le tems d'élire les Consuls. Caius Fulvius aiant été choisi , eut le commandement de l'armée navale , qui étoit de deux cens vaisseaux ; & Aulus Posthumius son Collègue celui de l'armée de terre. Caius vouloit d'abord cingler droit à Corcyre , croyant y arriver à tems pour donner du secours ; mais quoique la ville se fût rendue , il ne laissa pas de suivre son premier dessein , tant pour connoître au juste ce qui s'y étoit passé , que pour s'assurer de ce qui avoit été mandé à Rome par Démétrius : qui aiant été desservi auprès de Teuta , & craignant son ressentiment , avoit fait dire aux Romains qu'il leur livreroit Corcyre , & tout ce qui étoit en sa disposition.

Exploits de Fulvius & de Posthumius.

Les Romains débarquent dans l'Isle , & y sont bien reçus. De l'avis de Démétrius on leur abandonne la garnison Illyrienne , & l'on se rend à eux à discrétion , dans la pensée que c'étoit l'unique moien de se mettre à couvert pour toujours des insultes des Illyriens. De Corcyre Caius fait voile vers Apollonie , menant avec lui Démétrius , pour exécuter sur ses avis tout ce qui lui restoit à faire. En même tems Posthumius part de Brindes , & traverse la mer avec son armée de terre , composée de vingt mille hommes de pied & de deux mille chevaux. A peine les deux Consuls paroissent ensemble devant Apollonie , que les habitans les reçoivent à bras ouverts , & se rangent sous leurs loix. De là sur la nouvelle que les Illyriens assiégeoient Epidamne , ils prennent la route de cette ville , & au bruit qu'ils approchent , les Illyriens lèvent tumultuairement le siège , & prennent la fuite. Les Epidamniens pris

pris sous leur protection, ils pénétrèrent dans l'Illyrie, & rangent à la raison les Ardyéens. Là se trouvent des Députés de plusieurs peuples, entr'autres des Parthins & des Atintaniens, qui les reconnoissent pour leurs maîtres. Ensuite ils marchent à Issa, qui étoit aussi assiégée par les Illyriens, font lever le siège, & reçoivent les Isséens dans leur alliance. Le long de la côte ils emportent d'assaut quelques villes d'Illyrie; entr'autres Nytrie, où ils perdirent beaucoup de soldats, quelques Tribuns & le Questeur. Ils y prirent vingt brigantins qui emportoient du païs un gros butin. Des assiégeans d'Issa, les uns, en considération de Démétrius, furent ménagés, & demeurèrent dans l'Isle de Pharos; tous les autres furent dissipés, & se retirèrent à Arbon. Pour Teuta, elle se sauva avec un très-petit nombre des siens à Rizon, petite place propre à la mettre en sûreté, éloignée de la mer, sur la rivière qui porte le même nom que la ville.

Les Romains aiant ainsi augmenté dans l'Illyrie le nombre des sujets de Démétrius, & étendu plus loin sa domination, se retirèrent à Epidamne avec leur flotte & leur armée de terre. Caius remena à Rome la plus grande partie des deux armées: & Posthumius aiant ramassé quarante vaisseaux, & levé une armée sur plusieurs villes des environs, prit là ses quartiers d'hiver, pour tenir en respect les Adryéens, & les autres peuples qui s'étoient mis sous la sauvegarde des Romains.

Le Printemps venu, il vint à Rome des Ambassadeurs de la part de Teuta, lesquels, au nom de leur Maîtresse, proposèrent ces conditions de paix: *Qu'elle paieroit le tribut qui lui avoit été imposé, qu'à l'exception de peu de places, elle quitteroit toute l'Illyrie; & ce qui étoit de plus de conséquence, sur tout par rapport aux Grecs, que passé le Lisse elle ne pourroit mettre sur mer (a) que deux brigantins*

Traité
de paix
entre
Teuta &
les Ro-
mains.

T 3

sans

(a) Elle ne pourroit mettre sur mer que deux brigantins sans armes.] La première guerre Punique avoit appris aux Romains combien une Puissance se rend redoutable à ses voisins, lorsqu'elle est fournie d'une bonne & excellente marine, & qu'elle met tous ses soins à se la conserver forte & nombreuse. Les Romains avoient éprouvé combien les Carthaginois s'étoient fait craindre sur mer par le grand nombre de leurs navires de guerre, & encore plus sur terre, car qui est maître de la mer l'est de la terre. Il seroit à souhaiter que cette maxime fût écrite sur toutes les portes de l'appartement d'un Roi de France, qui a des voisins qui en connoissent parfaitement la vérité. Faute de l'entendre, les Grecs & les Romains perdirent leur liberté, & les Athéniens se perdirent eux-mêmes, & la France l'aient négligée dans la guerre de 1701. éprouva toutes sortes de malheurs. Ce n'est que d'aujourd'hui que nous commençons à ouvrir les yeux, par la sagesse d'un Ministre si digne de nous gouverner.

La République Romaine fut si attentive & si

alerte sur les forces navales de ses voisins, qu'elle fit tous ses efforts pour les surpasser en vaisseaux, & les accabler de leur nombre; & après les avoir vaincus, les réduire à abandonner la mer, & à s'en tenir au seul commerce. Les Illyriens reconnoissent-ils à peine combien il leur est avantageux d'avoir une forte marine & de bons hommes de mer, que les Romains leur déclarent la guerre avant qu'ils se fortifiasent davantage. A peine sont-ils vaincus, & leur flotte dissipée, qu'ils entrent dans leur païs, dont ils se rendent les maîtres, & obligent Teuta par un Traité qu'ils font avec elle, après lui avoir laissé un petit coin de ses Etats; à consentir que ses sujets ne navigueront point au-delà de Lisse avec plus de deux galiotes, qui même ne seroient point armées en guerre. Dans leur Traité fait avec Antiochus, il fut convenu qu'il abandonneroit tous ses vaisseaux de guerre, à la réserve de dix seulement, & qu'il détruiroit tout le reste, & qu'enfin il ne passeroit pas en deçà des caps Calycadrie & de Sarpédon; ils excep-
toient

sans armes. Ces conditions acceptées, Posthumius envoya des Députés chez les Etoliens & les Achéens, qui leur firent connoître pourquoi les Romains avoient entrepris cette guerre, & passé dans l'Illyrie. Ils racontèrent ce qui s'y étoit fait, ils lûrent le Traité de paix conclu avec les Illyriens, & retournèrent ensuite à Corcyre, très-contens du bon accueil qu'on leur avoit fait chez ces deux nations. En effet ce Traité, dont ils avoient apporté la nouvelle, délivroit les Grecs d'une grande crainte. Car ce n'étoit pas seulement contre quelque partie de la Grèce que les Illyriens se déclaroient, ils étoient ennemis de toute la Grèce. Tel fut le premier passage des armées Romaines dans l'Illyrie, & la première alliance qui se fit par Ambassades entre les Grecs & le peuple Romain. Depuis ce tems-là il y eut encore des Ambassadeurs envoyés de Rome à Corinthe & à Athenes, & ce fut alors pour la première fois, que les Corinthiens reçurent les Romains dans les combats Isthmiques. Revenons maintenant aux affaires d'Espagne, que nous avons laissées au tems où nous sommes.

toient seulement les navires qui porteroient la paie des troupes, ou qui transporteroient des Ambassadeurs ou des otages. Ils ne furent pas longtems sans soumettre les Carthaginois à de plus dures conditions. On dit qu'on ne peut imposer de servitude à la mer; je crois que cela est juste à certains égards. Je crois que les Espagnols, les Portugais, les Hollandois peuvent

exiger dans un Traité, que les vaisseaux qui ne seront pas de leur nation ne pourront trafiquer dans leurs Colonies ou dans leurs possessions aux Indes; mais prétendre que ceux de toute autre nation ne pourront commercer chez les autres Princes Indiens, cette prétention me paroît injuste & exorbitante, on n'en trouvera point de pareille dans l'antiquité.

C H A P I T R E III.

Construction de Carthage la neuve par Asdrubal. Traité des Romains avec ce grand Capitaine. Abrégé de l'Histoire des Gaulois. Description de la partie de l'Italie qu'ils occupoient.

Asdrubal revêtu du commandement des armées, se fit beaucoup d'honneur dans cette dignité par son intelligence & par sa conduite. Entre les services qu'il rendit à l'Etat, un des plus importants, & qui contribua le plus à étendre la puissance de sa République, ce fut la construction d'une ville, que quelques-uns appellent Carthage, & les autres Ville-neuve, ville dans la situation la plus heureuse, soit pour les affaires d'Espagne, soit pour celles de l'Afrique. Nous aurons ailleurs une occasion plus favorable de décrire cette situation, & les avantages que ces deux pays en peuvent tirer. Les grandes conquêtes qu'Asdrubal avoit déjà faites, & le degré de puissance où il étoit parvenu, firent prendre aux Romains la résolution de penser sérieusement à ce qui se passoit en Espagne. Ils se voulurent du mal de s'être

s'être endormis sur l'accroissement de la domination des Carthaginois, & songèrent tout de bon à réparer cette faute.

Ils n'osèrent pourtant pas alors ni leur prescrire de loix trop dures, ni prendre les armes contre eux: ils avoient assez à faire de se tenir en garde contre les Gaulois, dont ils étoient menacez, & que l'on attendoit presque de jour en jour. Il leur parut qu'il étoit plus à propos d'user de douceur avec Asdrubal, jusqu'à ce que par une bataille ils se fussent débarrassés des Gaulois, ennemis qui n'épioient que l'occasion de leur nuire, & dont il falloit nécessairement qu'ils se défissent, non seulement pour se rendre maîtres de l'Italie, mais encore pour demeurer paisibles dans leur propre patrie. Ils envoièrent donc des Ambassadeurs à Asdrubal, & dans le Traité qu'ils firent avec lui, sans faire mention du reste de l'Espagne, ils exigeoient seulement qu'il ne portât pas la guerre au-delà de l'Ebre: ces conditions acceptées, ils tournèrent toutes leurs forces contre les Gaulois.

Traité
des Ro-
mains
avec As-
drubal.

A propos de ce peuple, nous ne ferons pas mal d'en donner ici l'Histoire en raccourci, & de la reprendre au tems qu'il s'étoit emparé d'une partie de l'Italie. Le dessein que je me suis proposé dans mes deux premiers Livres, demande que j'en dise quelque chose. D'ailleurs outre que cette Histoire est digne d'être connue, & transmise à la postérité, elle est encore nécessaire pour connoître en quels pais Annibal eut la hardiesse de traverser, & à quels peuples il osa se fier, lorsqu'il forma le projet de renverser l'Empire Romain. Mais montrons d'abord quel est, & comment est situé, par rapport au reste de l'Italie, le terrain qu'ils occupoient: cette description aidera beaucoup à faire concevoir ce qu'il y aura de remarquable dans les actions qui s'y sont passées.

Toute l'Italie forme un Triangle, dont l'un des côtez, qui est à l'Orient, est terminé par la mer d'Ionie, & le golfe Adriatique qui lui est joint; & l'autre qui est au Midi & à l'Occident, par la mer de Sicile & celle de Tyrrhénie. Ces deux côtez se joignant ensemble, font la pointe du Triangle, & cette pointe c'est ce promontoire d'Italie qu'on appelle Cocinthe, & qui sépare la mer d'Ionie de celle de Sicile. Au troisième côté, qui regarde le Septentrion & le milieu des terres, sont les Alpes, chaîne de montagnes, qui depuis Marseille & les lieux qui sont au-dessus de la mer de Sardaigne, s'étend sans interruption jusqu'à l'extrémité de la mer Adriatique, à l'exception d'un petit terrain où elles finissent, avant que de se joindre à cette mer. C'est du pied de ces montagnes, qui doivent être regardées comme la base du Triangle, & du côté du Midi, que commencent ces plaines dont nous avons à parler; plaines situées dans la partie la plus Septentrionale de l'Italie, & qui par leur fertilité & leur étendue surpassent tout ce que l'Histoire nous a jamais appris d'aucun pais de l'Europe. Elles sont aussi en forme de Triangle. La jonction des Apennins & des Alpes auprès de la

Descrip-
tion de
cette
partie
d'Italie,
que les
Gaulois
occu-
poient..

mer

mer de Sardaigne au-dessus de Marseille, fait la pointe du Triangle. Les Alpes bornent le côté du Septentrion à la longueur de 2200. stades, & au Midi sont les Apennins qui s'étendent à 3600. La base de ce Triangle, c'est la côte du golfe Adriatique, & cette côte qui s'étend depuis Sène jusqu'à l'extrémité du golfe, est longue de plus de 2500. stades, en sorte que ces plaines ne renferment guères moins de 10000. stades dans leur circonférence.

Pour la fertilité du pays, il n'est pas facile de l'exprimer. On y recueille une si grande abondance de grains, que nous avons vu le boisseau de froment, mesure de Sicile, à quatre oboles, & celui d'orges à deux. La métrete de vin s'y donne pour une égale mesure d'orges. Le mil & le panis y croissent à foison : les chênes répandus çà & là fournissent une si grande quantité de glands, que quoiqu'en Italie on tue beaucoup de porcs, tant pour la vie que pour les provisions de guerre, cependant la plus grande partie se tire de ces plaines. Enfin les besoins de la vie y sont à si bon marché, que les voyageurs dans les Hôtelleries ne demandent pas ce que leur coûtera chaque chose en particulier, mais combien il en coûte par tête, & ils en sont souvent quittes pour un semisse, qui ne fait que la quatrième partie d'une obole, rarement il en coûte davantage, quoiqu'on y donne suffisamment tout ce qui est nécessaire. Je ne dis rien du nombre d'hommes dont ce pays est peuplé, ni de la grandeur & de la beauté de leurs corps, ni de leur courage dans les actions de la guerre, on en doit juger par ce qu'ils ont fait. Les deux côtes des Alpes, dont l'un regarde le Rhône & le Septentrion, & l'autre les campagnes dont nous venons de parler, ces deux côtes, dis-je, sont habitez, le premier par les Gaulois Transalpins, & le second par les Taurisques, les Agones & plusieurs autres sortes de Barbares. Ces Transalpins ne sont point une nation différente. Ils ne sont ainsi appelez, que parce qu'ils demeurent au-delà des Alpes. Au reste, quand je dis que ces deux côtes sont habitez, je ne parle que des lieux bas & des douces collines : car pour le sommet de ces montagnes, personne jusqu'à présent ne s'y est logé : la difficulté d'y monter, & les neiges dont il est toujours couvert, le rendent inhabitable. Tout le pays depuis le commencement de l'Apennin au-dessus de Marseille & sa jonction avec les Alpes, tant du côté de la mer de Tyrrhénie jusqu'à Pise, qui est la première ville de l'Etrurie au Couchant, que du côté des plaines jusques aux Arretins, tout ce pays est habité par les Liguriens ; au-delà sont les Tyrrhéniens, & après eux les Umbriens, qui occupent l'un & l'autre côté de l'Apennin : après lesquels cette chaîne de montagnes, laquelle est éloignée de la mer Adriatique d'environ 500. stades, se courbant vers la droite, quitte les plaines, & traversant par le milieu tout le reste de l'Italie, va gagner la mer de Sicile. Ces plaines, dont l'Apennin s'écarte, s'étendent jusqu'à la mer & à la ville de Sène.

Le Pô, que les Poètes ont tant célébré sous le nom d'Eridan, prend sa source dans les Alpes à la pointe du dernier Triangle dont nous avons parlé; il prend d'abord son cours vers le Midi, & se répand dans les plaines; mais à peine y est-il entré, qu'il se détourne du côté du Levant, & va par deux embouchures se jeter dans la mer Adriatique. Il se partage dans la plaine, mais de telle sorte, que le bras le plus gros est celui qui coule vers les Alpes & la mer Adriatique. Il roule autant d'eau qu'aucune autre rivière d'Italie, parce que tout ce qui sort d'eau des Alpes & des Apennins du côté des plaines, tombe dans son lit, qui est fort large & fort beau, sur tout lorsqu'au retour de la belle saison, il est rempli par les neiges fondues qui s'écoulent des montagnes dont nous parlions tout à l'heure. On remonte ce fleuve sur des vaisseaux par l'embouchure nommée Olana, depuis la mer jusqu'à l'espace d'environ 2000. stades. Au sortir de sa source, il n'a qu'un lit, & le conserve jusqu'aux Trigaboles, où il se divise en deux. L'embouchure de l'un s'appelle Padoa, & celle de l'autre Olana, où est un port qui pour la sûreté de ceux qui y abordent, ne le cède à aucun autre de la mer Adriatique. Ce fleuve est appelé par les gens du pays Bodencus.

On me dispensera bien de discuter ici tout ce que les Grecs racontent de ce fleuve, l'affaire de Phaëton & sa chute, les larmes des Peupliers, la nation noire qui habite le long du fleuve, & qui porte encore le deuil de Phaëton, & tout ce qui regarde en un mot cette Histoire tragique, & peut-être d'autres semblables. Une exacte recherche de ces sortes de choses ne convient pas à un préambule. Cependant nous en dirons ce qu'il faudra dans une autre occasion, ne fût-ce que pour faire connoître l'ignorance de Timée sur les lieux que nous venons de décrire.

Ces plaines au reste étoient autrefois occupées par les Tyrrhéniens, lorsque maîtres du pays, où est Capoue & Nole, & qu'on appelle les champs Phlégréens, ils se rendirent célèbres par la généreuse résistance qu'ils firent à l'ambition de plusieurs voisins. Ainsi ce qui se lit dans les Historiens des Dynasties de ce peuple, il ne faut point l'entendre du pays qu'ils occupent à présent, mais des plaines dont j'ai parlé, & qui leur fournissoient toutes les facilités possibles pour s'agrandir. Depuis, les Gaulois qui leur étoient voisins, & qui ne voioient qu'avec un œil jaloux la beauté du pays, s'étant mêlés avec eux par le commerce, tout d'un coup sur un léger prétexte fondirent avec une grosse armée sur les Tyrrhéniens, les chassèrent des environs du Pô, & s'y mirent en leur place. Vers la source de ce fleuve étoient les Laëns & les Lébiciéens : ensuite les Insubriens, nation puissante & fort étendue : après eux les Cenomans : auprès de la mer Adriatique les Vénètes, peuple ancien qui avoit à peu près les mêmes coutumes & le même habillement que les autres Gaulois, mais qui parloit une autre langue. Ces Vénètes sont célèbres chez les Poètes tragiques, qui en ont débité force prodiges.

diges. Au-delà du Pô autour de l'Apennin, les premiers qui se présentoient étoient les Anianes, ensuite les Boiens ; après eux vers la mer Adriatique les Lingonois, & enfin sur la côte les Sénonois. Voilà les nations les plus considérables qui ont habité les lieux dont nous avons parlé.

C H A P I T R E IV.

Prise de Rome par les Gaulois. Différentes entreprises de ce peuple contre les Romains.

Tous ces peuples étoient répandus par villages qu'ils ne fermoient point de murailles. Ils ne sçavoient ce que c'étoit que meubles : leur manière de vie étoit simple, point d'autre lit que de l'herbe, ni d'autre nourriture que de la viande, la guerre & l'agriculture faisoient toute leur étude, toute autre science ou art leur étoit inconnu. Leurs richesses consistoient en or & en troupeaux, les seules choses qu'on peut facilement transporter d'un lieu en un autre à son choix, ou selon les différentes conjonctures. Ils s'appliquoient sur tout à s'attacher un grand nombre de personnes, parce qu'on n'y étoit puissant & formidable qu'à proportion du nombre des clients dont on dispoit à son gré. D'abord ils ne furent pas seulement maîtres du païs, mais encore de plusieurs voisins qu'ils se soumirent par la terreur de leurs armes. Peu de tems après ayant vaincu les Romains & leurs alliez en bataille rangée, & les ayant mis en fuite, ils les menèrent battant pendant trois jours jusqu'à Rome, dont ils s'emparèrent, à l'exception du Capitole. Mais les Vénètes s'étant jettés sur leur païs, ils s'accommodèrent avec les Romains, leur rendirent leur ville, & coururent au secours de leur patrie. Ils se firent ensuite la guerre les uns aux autres. Leur grande puissance excita aussi la jalousie de quelques-uns des peuples qui habitoient les Alpes. Piquez de se voir si fort au-dessous d'eux, ils s'assemblèrent, prirent les armes, & firent souvent des excursions sur leur païs.

Pendant ce tems-là les Romains s'étoient relevés de leurs pertes, & avoient pour la seconde fois composé avec les Latins. Trente ans après la prise de Rome, les Gaulois s'avancèrent jusqu'à Albe, avec une grande armée. Les Romains surpris, & n'ayant pas eu le tems de faire venir les troupes de leurs alliez, n'osèrent leur aller au devant. Mais douze ans après, les Gaulois étant revenus avec une armée nombreuse, les Romains, qui s'y attendoient, rassemblent leurs alliez, s'avancent avec ardeur, & brûlent d'en venir aux mains. Cette fermeté épouvanta les Gaulois, il y eut différens sentimens parmi eux sur ce qu'il y avoit à faire ; mais la nuit venue, ils firent une retraite qui approchoit fort

fort d'une fuite. Depuis ce tems-là ils restèrent chez eux, sans remuer, pendant treize ans.

Ensuite voyant les Romains croître en puissance & en force, ils conclurent avec eux un Traité de paix, auquel pendant quatre ans ils ne donnèrent aucune atteinte. Mais menacés d'une guerre de la part des peuples de delà les Alpes, & craignant d'en être accablez, ils leur envoièrent tant de présens, ils sçûrent si bien faire valoir la liaison qu'il y avoit entre eux & les Gaulois d'en deça les Alpes, qu'ils leur firent tomber les armes des mains. Ils leur persuadèrent ensuite de les reprendre contre les Romains, & s'engagèrent de courre avec eux tous les risques de cette guerre. Joint ensemble, ils passent par la Tyrrhénie, gagnent les peuples de ce país à leur parti, font un riche butin sur les terres des Romains, & en sortent sans que personne fasse mine de les inquiéter. De retour chez eux, une sédition s'élève sur le partage du butin, c'est à qui aura la meilleure part, & leur avidité leur fait perdre la plus grande partie, & du butin & de leur armée. Cela est assez ordinaire aux Gaulois, lorsqu'ils ont fait quelque capture, sur tout quand le vin & la débauche leur échauffent la tête.

Quatre ans après cette expédition, les Samnites & les Gaulois, joignant ensemble leurs forces, donnèrent bataille aux Romains dans le país des Camertins, & en défirent un grand nombre. Les Romains irrités par cet échec, revinrent peu de jours après avec toutes leurs troupes dans le país des Sentinates. Dans cette bataille, les Gaulois perdirent la plus grande partie de leurs troupes, & le reste fut obligé de s'enfuir à vauderoute dans leur país. Ils revinrent encore dix ans après, avec une grande armée pour assiéger Arretium. Les Romains accoururent pour secourir les assiégés, & livrèrent bataille devant la ville; mais ils furent vaincus, & Lucius qui les commandoit, y perdit la vie. M. Curius son successeur, leur envoya demander les prisonniers, mais contre le droit des gens, ils mirent à mort ceux qui étoient venus de sa part. Les Romains outrez, sur le champ se mettent en campagne, les Sénonois se présentent, la bataille se donne, les Romains victorieux tuent la plus grande partie, chassent le reste, & se rendent maîtres de tout le país. C'est dans cet endroit de la Gaule qu'ils envoièrent pour la première fois une colonie, & qu'ils bâtirent une ville nommée Sène du nom des Sénonois, qui l'avoient les premiers habitée. Nous avons dit où elle est située, sçavoir près de la Mer Adriatique, à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô.

La défaite des Sénonois fit craindre aux Boiens qu'eux-mêmes & leur país n'eussent le même fort. Ils levèrent une armée formidable, & exhortèrent les Tyrrhéniens de se joindre à eux. Le rendez-vous étoit au lac Oadmon, & ils s'y mirent en bataille. Presque tous les Tyrrhéniens y périrent, & il n'y eut que quelques Boiens qui échappèrent par la fuite. Mais l'année suivante ils se liguerent une seconde fois, & aiant

enrôlé toute la jeunesse, ils donnèrent bataille aux Romains. Ils y furent entièrement défaits, & contraints malgré qu'ils en eussent, de demander la paix aux Romains, & de faire un Traité avec eux. Tout ceci se passa trois ans avant que Pyrrhus entrât dans l'Italie, & cinq ans avant la déroute des Gaulois à Delphes. De cette fureur de guerre, que la fortune sembloit avoir soufflé aux Gaulois, les Romains tirèrent deux grands avantages. Le premier fut, qu'accoûtumés à être battus par les Gaulois, ils ne pouvoient ni rien voir ni rien craindre de plus terrible que ce qui leur étoit arrivé; & c'est pour cela que Pyrrhus les trouva si exercez & si aguerris (a). L'autre avantage fut, que les Gaulois

(a) *C'est pour cela que Pyrrhus les trouva si exercez & si aguerris.* Cet endroit de mon Auteur m'engage à quelques remarques qui me paroissent d'assez grande importance, pour mériter que je m'y arrête un peu. Pyrrhus, Roi des Epirotes, issu d'un Pyrrhus fils d'Achille, qui naquit un peu avant la guerre de Troie, & qui se rendit si célèbre par sa guerre contre les Romains, fut un des plus grands & des plus excellents Chefs de guerre de l'antiquité. C'est de celui-là dont mon Auteur veut parler; mais il n'a garde de dire comme certains Auteurs anciens, & une foule de modernes qui le suivent en queue dans leurs opinions, que les Romains avoient appris de lui ce que nous voions d'admirable dans leur castramétation. Je les trouverois sûrement ces Auteurs moins déraisonnables, s'ils avoient dit qu'ils l'avoient tirée des Hébreux du tems de Moïse, qui campoient tout comme les autres, bien qu'ils ignorassent en ce tems-là qu'il y eût jamais eu un Moïse au monde. Il est si peu vrai qu'ils aient trouvé un Maître dans ce grand Capitaine à cet égard-là comme dans bien d'autres, qu'il les trouva tout parfaits dans cet art qu'il croioit posséder lui seul. Car étant monté à cheval, & s'étant avancé sur le bord de la rivière de Siris, au-delà de laquelle l'armée Romaine venoit de camper, il fut tout émerveillé de leur bel ordre dans les campemens. Il s'étoit imaginé d'y trouver un sujet de gloire, & de là un très grand préjugé de la victoire; mais ne trouvant rien à redire, on peut bien juger qu'il en fut fâché, & s'adressant à un de ses amis qui étoit près de lui : *Mégacles, lui dit-il, cet ordre des Barbares n'est nullement barbare, nous verrons si le reste y répondra.* Ce ne fut donc pas dans l'école du Roi des Epirotes que les Romains prirent leur leçon. Après cela fiez-vous à de tels Auteurs, qui nous débitent si absolument leurs songes creux & leurs rêveries. Dom Bernard de Montfaucon m'a prévenu dans ce sentiment : s'il ne les appelle pas rêveurs, c'est qu'il ne dit pas tout ce qu'il en pense. J'aurois voulu qu'il se fâchât un peu pour l'honneur de la République, & pour les guérir d'une erreur dont nos Sçavans sont fort entêtés. Je ne sçai comment Saint-Evremond a pu s'en coiffer.

Il se présente encore une autre question à discuter qu'il est besoin de résoudre; nous n'aurons nul

recours aux forces d'Hercule pour y réussir, du moins je le pense ainsi. C'est à l'égard de la méthode des Romains dans leur tactique, c'est-à-dire, dans leur façon de se ranger du tems de Pyrrhus. Il est surprenant que Tite-Live & Plutarque aient gardé un si profond silence sur les raisons qu'eurent les Romains de changer leur ancienne méthode pour en prendre une autre fort différente, qui tint bon jusqu'à Trajan, & disparut ensuite pour faire place à la phalange, qui se maintint encore fort longtems jusqu'au Prince Maurice, qui prit l'ancienne sous sa protection, que nous avons gâtée depuis plus de soixante ans, bien loin de la perfectionner.

Si Tite-Live avoit été un homme du métier, il eût déterré l'époque de l'ordonnance en quinconce, & nous eût peut-être appris le nom de l'Auteur. Je suis persuadé que l'ordre en phalange, c'est-à-dire, sur une seule ligne, étoit connu & pratiqué des Romains dès le tems des Rois, & qu'ils continuèrent dans cette manière de se ranger jusqu'après la guerre de Pyrrhus, qu'ils ne changèrent que vers la première Punique. Avant celle-ci ils se rangèrent toujours à la façon des Grecs & de tous les autres peuples du monde, c'est-à-dire, en phalange; mais leurs armes étoient différentes & plus avantageuses, comme nous le dirons ailleurs. Cela se remarque dans tous leurs combats; pour peu d'attention qu'on y apporte. Je désire qu'on puisse trouver des lignes qui se succèdent les unes aux autres, & qui aillent tour à tour au combat. Pour être convaincu de mon sentiment, il n'y a qu'à examiner le récit des batailles les plus opiniâtres & les plus violemment disputées, & qu'à les suivre dans le cours de l'action comme dans ce qui la termine.

Personne, dira quelqu'un, ne s'en étoit coiffé: soit, mais je m'en coiffe moi avec beaucoup de raison, & je crois que cela me sied à merveille. Sans parler des batailles en grand nombre dont Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Plutarque & tant d'autres nous régaler dans leurs Histoires, où il ne paroît nulle trace de l'ordre sur trois lignes & par corps séparez les uns vis-à-vis les intervalles de ceux qui précèdent, je prie le Lecteur de jeter les yeux sur celle qui fut donnée contre Pyrrhus sur le bord de la rivière de Siris, bataille plus opiniâ-

lois réduits & domptez, ils furent en état de réunir toutes leurs forces, contre Pyrrhus d'abord, pour défendre l'Italie; & ensuite contre les Carthaginois, pour leur enlever la Sicile.

Pendant les quarante-cinq ans qui suivirent ces défaites, les Gaulois restèrent tranquilles, & vécurent en bonne intelligence avec les Romains. Mais après que le tems eut fait sortir de ce monde ceux qui avoient été témoins oculaires de leurs malheurs, la jeunesse, qui leur succéda, gens brutaux & féroces, & qui jamais n'avoient ni connu ni éprouvé le mal, commença à se remuer, comme il arrive ordinairement. Elle chercha querelle avec les Romains pour des bagatelles, & entraîna dans son parti les Gaulois des Alpes. D'abord le peuple n'eut point de part à ces mouvemens séditieux, tout se tramoit secrètement entre les Chefs. De là vint que les Transalpins s'étant avancés avec une armée jusqu'à Ariminum, le peuple, parmi les Boiens, ne voulut pas marcher avec eux. Il se révolta contre ses Chefs, s'éleva contre ceux qui venoient d'arriver, & tua ses propres Rois Atis & Galatus. Il y eut même bataille rangée, où ils se massacrèrent les uns les autres. Les Romains épouvantés de l'irruption des Gaulois, se mirent en campagne; mais apprenant qu'ils s'étoient défaits eux-mêmes, ils reprirent la route de leur pays.

Cinq ans après, sous le Consulat de Marcus Lepidus, les Romains partagèrent entr'eux les terres du Picenum, d'où ils avoient chassé les Sénonois. Ce fut C. Flaminius, qui pour capter la faveur du peuple, introduisit cette nouvelle loi, qu'on peut dire qui a été la principale cause de la corruption des mœurs des Romains, & ensuite de la guerre qu'ils eurent avec les Sénonois. Plusieurs peuples de la nation Gauloise entrèrent dans la querelle, sur tout les Boiens, qui étoient limitrophes aux Romains. Ils se persuadèrent que ce n'étoit plus pour commander & pour faire la loi, que les Romains les attaquoient, mais pour les perdre & les détruire entièrement. Dans cette pensée, les Insubriens & les Boiens, les deux plus grands peuples de la nation, se liguent ensemble, & envoient chez les Gaulois qui habitoient le long des Alpes &

trée qu'aucune que les Romains aient jamais donnée, & qu'ils perdirent pourtant. L'on voit assez que l'on combattit de part & d'autre sur une seule ligne & sur une très-grande profondeur, avec une perte infinie de part & d'autre. Le victorieux n'en sortit guères moins débilé que le vaincu, ce qui lui fit dire : *c'est fait de nous, si nous remportons encore une victoire* : c'étoit celle de Cadmus, un Malplaquet, celle d'Asculum, qui fut assez équivoque pour que chacun des deux partis pût s'en attribuer la victoire sans scrupule. On n'y voit rien encore qui pût faire soupçonner que les

Romains eussent combattu sur trois lignes; les éléphants y firent merveilles, parce qu'ils ne trouvèrent point des issues entre les corps. On ne voit ni Hastaires, ni Princes, ni Triaires. Denys d'Halicarnasse dit bien un mot de ceux-ci, comme de soldats d'élite & expérimentez qu'on laissoit pour la garde du camp, ou pour servir quelquefois de réserve, & puis c'est tout. Je conclus de tout ceci que l'apparition de l'ordre en quinconce arriva un peu avant la première guerre Punique, sans qu'il m'ait été possible d'en déterrer l'inventeur, dont j'ai grand regret.

& du Rhône, & qu'on appelloit Gésates (a), parce qu'ils servoient pour une certaine solde, car c'est ce que signifie proprement ce mot.

Pour

(a) On les appelloit Gésates, parce qu'ils servoient pour une certaine solde.] Les Gésates étoient les peuples du Languedoc, ou plutôt, si je ne me trompe, ceux des Provinces méridionales des Gaules, qui comprennoient les Gascons, les Provençaux & les Liguriens. C'est mon opinion, les sçavans Bénédictins qui travaillent à l'Histoire du Languedoc ne l'embrancheront peut-être pas. Il se pourroit qu'ils aient raison, sans que je m'en fâche. Ils composoient différentes nations ou Cantons, en façon de Républiques ou Principautés; ils avoient des noms différens. Mais comme les Gésates étoient les plus puissans, tous les autres paroissent sous ce titre de Gésates. C'est le nom générique de tous ces peuples, qui, comme je l'ai dit, prenoient des dénominations particulières des Cantons où ils demouroient, comme ils prennent aujourd'hui, chacun étant connu sous le nom de sa Province. On appelle Gascons tout ce qui est en delà de la Loire, en un mot toutes les Provinces méridionales de la France; & bien que les Avignonnais ne soient pas sujets de la France, nous ne laissons pas que de passer pour Gascons, & non pour Italiens, dont grâces à Dieu nous n'avons pas les défauts, qui ne sont pas des plus petits. Revenons à nos Gésates.

Lorsqu'il prenoit envie aux Princes de ces Cantons de se décharger de leur jeunesse pour chercher fortune ailleurs que dans leur pays, qui ne les pouvoit nourrir; ils en sortoient tous en foule, comme un torrent qui rompt ses digues, sous le nom de Gésates, & alloient dans un autre, dont ils chassoient les anciens habitans pour se mettre en leur place. Ces peuples sont aujourd'hui ce qu'ils étoient en ce tems-là, du moins depuis la rivière du Var jusqu'à l'Océan, braves, belliqueux, tout pleins de feu & d'ardeur; enfin une pépinière de soldats, un Arsenal d'hommes tout faits pour la guerre. Mais cet Arsenal n'est pas si bien rempli qu'il l'étoit en ce tems-là, & s'ils n'en sortent pas pour occuper les terres de leurs voisins, pour les cultiver, & se mettre en leur place, on peut en voir la raison dans les Discours politiques de Machiavel.

Carthage n'étoit devenue redoutable que par son commerce sur mer & ses flottes. Lorsqu'elle sentit qu'elle ne manquoit que de soldats pour étendre sa domination dans les Îles & dans le continent en Afrique & en Espagne, les Provinces méridionales dans les Gaules, c'est-à-dire, les Gésates en général, leur fournirent tant de soldats qu'ils voulurent. Les Carthaginois les transportoient dans le pays de leur domination, avec lesquels ils faisoient de bonnes conquêtes, qui les dédommageoient assez de ce qu'il leur en coûtoit non seulement pour leur solde, dont ils convenoient; mais encore pour les sommes qu'ils donnoient aux Princes qui leur permettoient ces levées. Cela se remarque dans Polybe & dans Tite-Live. Ces Gaulois faisoient

métier d'aller tuer les autres pour de l'argent, & de s'entretenir quelquefois comme bons Compatriotes, parce qu'ils se vendoient indifféremment aux deux partis: de sorte que les mêmes drapeaux se trouvoient souvent opposés les uns contre les autres. Cela sembloit fort barbare & fort inhumain, comme s'il n'étoit pas libre à chacun d'aller exercer son métier par tout où il trouvera de l'ouvrage. On reprochoit la même chose aux Etoiliens. Polybe & Tite-Live se fâchent bien fort contre cette conduite, comme si la guerre n'étoit pas semblable à l'amour, une passion violente & sujette à bien des bizarreries, & quelquefois monstrueuses.

Philippe de Macédoine, si célèbre par sa guerre contre les Romains, & qui fera belle figure dans ces Commentaires, traitant de la paix avec Q. Flaminius, reprocha à un Préteur des Etoiliens son infidélité & l'avarice de sa nation, qui n'avoit nulle honte de fournir des troupes à une Puissance, & d'en envoyer à son ennemi; en sorte, lui disoit-il, que l'on voit vos enseignes dans les deux armées. Les Gésates faisoient plus que cela, car ils servoient indifféremment toutes les Puissances qui vouloient d'eux. On pouvoit comparer leurs Princes à des marchands de bœufs & de moutons, qui après les avoir vendus, les envoient à différentes boucheries pour être égorgés. Il y a bien des Etats aujourd'hui qui font le même métier.

Si les Suisses n'étoient pas Gésates ou Etoiliens, nous étalerions bien autrement notre mauvaise humeur que n'ont fait Polybe & Tite-Live. Aujourd'hui que nous vivons dans les doux liens du Christianisme, qui bride & réprime nos passions les plus défordonnées, il n'est plus permis de s'échapper contre personne. Mais les Suisses nous ont tellement accoutumés à voir cette conduite, qu'ils nous l'ont fait trouver fort peu étrange. Ils vendent bravement leurs sujets à la France, son ancienne alliée, & sans doute celle de toutes dont les intérêts & la conservation leur doit être plus chère & en plus grande recommandation, & pour laquelle on ne trouvera jamais à redire qu'ils sacrifient la vie de leurs sujets, & qu'ils en retirent de bonnes pensions pour sa défense & pour son salut, puisqu'ils n'ont pas & n'auront jamais de meilleurs Alliez & d'amis plus sincères que les François, & qui leur en donnent de plus grandes marques: car l'on diroit qu'ils sont plus que leurs alliés, leurs frères plutôt. L'amitié qu'ils ont pour eux semble couler du sang dans le cœur, & c'est de toutes les nations celle qu'ils ont le plus en estime. Cela se remarque jusques dans la Maison de nos Rois. Il faut avouer aussi qu'on a raison d'estimer un peuple qui n'a point encore dégénéré de son ancienne vertu, & qui n'a d'autre reproche à se faire que celui dont je viens de parler, de donner des troupes à différentes Puissances, à la façon des Princes d'Allemagne, pour les servir dans leurs guerres

Pour gagner leurs deux Rois Concolitan & Aneroeſte, & les engager à armer contre les Romains, ils leur font préſent d'une ſomme conſidérable; ils leur mettent devant les yeux la grandeur & la puiffance de ce peuple: ils les flatent par la vûe des richèſſes immenſes qu'une victoire gagnée ſur lui ne manquera pas de leur procurer: ils leur promettent ſolemnellement de partager avec eux tous les périls de cette guerre: ils leur rappellent les exploits de leurs ancêtres, qui aiant pris les armes contre les Romains, les avoient battus à plate couture, & avoient pris d'emblée la ville de Rome; qui en étoient reſtez les maîtres & de tout ce qui étoit dedans pendant ſept mois; & qui après avoir cédé & rendu la ville non ſeulement ſans y être forcez, mais même avec re-

con-

guerres réciproques: car par cette conduite il arrive qu'ils mettent aux mains leurs propres ſujets, les pères contre leurs enfans, les enfans contre leurs pères, les frères contre les frères, les parens & les amis les uns contre les autres, qui s'entrégorgent: & pour qu'aucun d'eux ne doute qu'il a commis un homicide, & quelque choſe de plus grand & de plus grave, leurs drapeaux les empêchent de tomber dans l'erreur. Quel nom donner à des gens qui s'engagent au ſervice de deux ou trois Puiffances qui ſont en guerre, ſinon celui de Géſates, de gens qui ſe louent pour & contre? Nous avons vû un corps de Suiffes au ſervice des Hollandois, qui ſubiſte encore, oppoſez pendant la dernière guerre à nos Suiffes qui ſervent en France.

Les premières enſeignes des Suiffes parurent dans les armées de France ſous Louis XI. Il voulut caſſer les francs Archers que Charles VII. avoit établis, au nombre de vingt-deux mille, & obliger les peuples à cultiver les arts & le commerce (a); & depuis ce tems-là, cette nation fert la France. Voilà une alliance bien antique. Ce peuple ſ'acquît une grande réputation dans nos armées par ſon courage du tems de Louis XI, & peu après il étoit en état de ſe rendre maître de l'Italie, & de ſ'étendre au long & au large, ſ'il avoit voulu profiter des occasions qui ſe préſentoient; mais ils ne ſe ſont jamais propoſé aucune gloire ni aucune grande conquête pour leur République. Ils ſont aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois; ils travaillent à cultiver leurs terres, ſans autre commerce que celui des Géſates: car les Puiffances auxquelles ils fourniffent des troupes leur font des penſions, pour avoir la liberté d'en lever autant qu'il leur eſt néceſſaire, & dans le tems qu'il leur plaît.

Cette ſorte de commerce n'étoit pas moins en uſage parmi certains peuples de l'Asie. Dans la guerre de David contre les Ammonites, ceux-ci craignant d'être accablés de ſes forces, implorèrent le ſecours d'Adarézzer Roi de Syrie; mais celui-ci n'oſant ſe déclarer ouvertement contre David, qui l'avoit vaincu, & réduit à paier tribut, ni à abandonner les Ammonites, envoya ſécrite-

ment en Méſopotamie acheter des troupes pour marcher à leur ſecours, avec Sobac ſon Général pour les commander. On voit les mêmes Ammonites dans le Chapitre 10. des Rois acheter vingt mille hommes d'infanterie des Syriens de Rohob & de Soba: mais l'on ne voit pas que ces peuples fourniffent également aux deux partis.

Je ne demanderai pas ſi cette politique eſt chrétienne ou non, je laiſſe ce point à diſcuter aux Caſuiſtes. Il ſ'en trouvera peut-être qui diront que cela eſt permis, en conſidérant la guerre comme un métier, où chacun a la liberté de s'engager ou de ne pas s'engager pour ou contre la Puiffance pour laquelle ils inclinent plus ou moins. On répondra qu'il ne leur appartient pas de choiſir; que c'eſt à la République, aux Magiſtrats des villes, ou aux divers Princes qui ſont ce commerce, à opter pour l'un ou pour l'autre, ſans qu'il leur ſoit permis ſelon Dieu de fournir des troupes aux divers Etats qui ſont en guerre les uns contre les autres. Il me le ſemble ainſi, au lieu que nous voions le contraire. Un frère prend parti chez les Hollandois, l'autre s'engage pour la France: celui-ci pour l'Eſpagne ou pour l'Angleterre, afin qu'à la première occaſion ils puiſſent ſe tirer réciproquement en gens de bien & d'honneur, & en vrais Géſates, qui prenoient de l'argent de toutes parts, pour aider au ſalut des uns & à l'eſclavage des autres. Je laiſſe à de plus habiles à examiner cette queſtion, je ſuis perſuadé qu'elle eſt également probable des deux côtés: car lorſqu'un pais ne peut fournir à l'entretien d'un peuple qui multiplie tous les jours, & qu'il ne peut ſans injuſtice ſ'agrandir aux dépens de ſes voiſins, pour les chaſſer de leurs héritages & ſe mettre en leur place, je pancherois fort à croire que les Princes Géſates faiſoient fort bien de ſe débarrasser de leur jeuneſſe moiennant certain profit. Je conclus de là que les Cantons, comme les autres Princes d'Allemagne, ne font point mal; leurs peuples ſ'aguerriffent, leur puiffance devient redoutable, & perſonne n'oſe attenter à leur liberté, non plus qu'eux à celle des autres: ce qui me ſemble fort légitime, & un acte de prévoiance & de grande ſageſſe.

(a) Mem. recon. de Vitt. Siri. l. 2.

connoissance de la part des Romains , étoient retournez sains & saufs & chargez de butin dans leur patrie.

Cette harangue échauffa tellement les esprits , que jamais on ne vit sortir de ces Provinces une armée plus nombreuse , & composée de soldats plus braves & plus belliqueux. Au bruit de ce soulèvement , on tremble à Rome pour l'avenir , tout y est dans le trouble & dans la fraieur. On lève des troupes , on fait des magasins de vivres & de munitions , on mène l'armée jusques sur les frontières , comme si les Gaulois étoient déjà dans le pais , quoiqu'ils ne fussent pas encore sortis du leur.

C H A P I T R E V.

Traité des Romains avec Asdrubal. Irruption des Gaulois dans l'Italie. Préparatifs des Romains.

EN Espagne la puissance des Carthaginois s'étendoit & s'affermissoit de plus en plus pendant tous ces mouvemens , sans que les Romains pussent y mettre obstacle. Les Gaulois les pressoient l'épée dans les reins ; comment veiller sur ce qui se passoit dans un Roiaume éloigné ? Ce qui leur importoit le plus , étoit de se mettre en sûreté contre les Gaulois , ils y donnèrent tous leurs soins. Après avoir mis des bornes aux conquêtes des Carthaginois par un Traité fait avec Asdrubal , & dont nous avons parlé plus haut , ils ne pensèrent plus qu'à finir une bonne fois avec l'ennemi le plus proche.

Huit ans après le partage des terres du Picenum , les Gésates & les autres Gaulois franchirent les Alpes , & vinrent camper sur le Pô. Leur armée étoit nombreuse & superbement équipée. Les Insubriens & les Boiens soutinrent aussi constamment le parti qu'ils avoient pris. Mais les Vénètes & les Cénomans se rangèrent du côté des Romains , gagnés par les Ambassadeurs qu'on leur avoit envoyés : ce qui obligea les Rois Gaulois de laisser dans le pais une partie de leur armée pour le garder contre ces peuples. Ils partent ensuite , & prennent leur route par la Tyrrhénie , aiant avec eux cinquante mille homme de pied , vingt mille chevaux , & autant de chariots. Sur la nouvelle que les Gaulois avoient passé les Alpes , les Romains firent marcher Lucius Emilius , l'un des Consuls , à Ariminum , pour arrêter les ennemis par cet endroit. Un des Préteurs fut envoyé dans la Tyrrhénie. Caius Attilius , l'autre Consul , étoit allé devant dans la Sardaigne. Tout ce qui resta dans Rome de Citoiens , étoit consterné , & croioit toucher au moment de sa perte. Cette fraieur n'a rien qui doive surprendre. L'extrémité où les Gaulois les avoient autrefois réduits , étoit encore pré-

présente à leurs esprits. Pour éviter un semblable malheur, ils assemblent ce qu'ils avoient de troupes, ils font de nouvelles levées; ils mandent à leurs alliez de se tenir prêts; ils font venir des Provinces de leur domination les Regîtres où étoient marquez les jeunes gens en âge de porter les armes, afin de connoître toutes leurs forces. On donna aux Consuls la plus grande partie des troupes, & ce qu'il y avoit de meilleur parmi elles. Des vivres & des munitions, on en avoit fait un si grand amas, que l'on n'a point d'idée qu'il s'en soit jamais fait un pareil. Il leur venoit des secours, & de toutes sortes, & de tous les côtez. Car telle étoit la terreur que l'irruption des Gaulois avoit répandue dans l'Italie, que ce n'étoit plus pour les Romains que les peuples croioient porter les armes; ils ne pensoient plus que c'étoit à la puissance de cette République que l'on en vouloit; c'étoit pour eux-mêmes, pour leur patrie, pour leurs villes qu'ils craignoient, & c'est pour cela qu'ils étoient si prompts à exécuter tous les ordres qu'on leur donnoit.

Faisons le détail des préparatifs (a) de cette guerre, & des troupes

Préparatifs des
que Ro-
mains.

(a) *Faisons le détail des préparatifs de cette guerre, & des troupes que les Romains avoient alors.* Le dénombrement des forces des Romains, & les préparatifs qu'ils firent pour la subsistance de leurs troupes, sont à peine concevables, tant les irruptions Gauloises faisoient peur. Si Polybe n'avoit tiré des Regîtres publics tous les peuples qui se joignirent aux Romains pour soutenir cette guerre, je croirois qu'il nous débiteroit une fable. Ce qui est digne de remarque, c'est que tous ces peuples étoient alliez des Romains. Cela veut dire qu'ils leur étoient soumis, du moins la plupart de ceux en qui consistoit le capital de leurs forces: car il y avoit autant de gens de guerre en Italie, qu'il y a maintenant à proportion de gens d'Eglise, de Capucins & de Capuchons, ce qui prouveroit presque que tout étoit soldat. Il me vient ici une réflexion sur la puissance Romaine.

Peu avant la guerre d'Annibal, Rome seule avoit pour la garde de la ville lorsque les Gaulois entrèrent en Italie, outre les autres armées qui étoient dans la Campanie & en Sicile, cent cinquante mille hommes de pied & six mille chevaux. Les troupes de la Campanie composoient en tout deux cens cinquante mille hommes de pied & vingt trois mille chevaux, & toutes ces troupes étoient sous les ordres du Senat, & prêtes à marcher au premier ordre. Toutes ces forces formidables alloient à sept cens mille hommes d'infanterie & soixante & dix mille chevaux.

Je demanderois volontiers à mon Auteur les faits & gestes de cette armée envoyée en Toscane, je ne vois pas qu'elle mit le moindre obstacle à la marche des Gaulois; ils font leur voyage tranquillement, & traversent les Apennins & des pas de montagnes très-dangereux, qu'il étoit

très-aisé aux Romains de détendre & de chicaner, jusqu'à faire perdre patience aux Gaulois, & les obliger à se retirer faute de vivres. Cela me feroit soupçonner que les Romains s'endormirent, & qu'ils ne prirent pas les devans qu'ils auroient dû prendre: la tête ne leur avoit-elle pas tourné, ou à leurs Généraux, qui n'étoient que trop malhabiles? Du moins Annibal les fit trouver tels à son arrivée. Je crois que l'épouvante avoit tellement saisi & empoigné tous ces peuples, que les armes leur tombèrent des mains: car les Gaulois entrèrent dans la Toscane sans la moindre résistance. Encore une fois, il étoit aisé aux Romains de prévenir l'ennemi dans la Toscane, & de lui en fermer l'entrée; & cependant ils négligent de les aller attendre au passage des Apennins.

J'admire Polybe, qui dit, après avoir fait voir quelle étoit alors la puissance des Romains: *ce sont pourtant là ceux qu'Annibal vint attaquer jusques dans l'Italie, quoiqu'il n'eût pas vingt mille hommes.* Je ne le nie pas; mais lorsqu'Annibal y entra, ce ne fut plus la même chose: car l'on croiroit, à voir leur puissance contre les Gaulois, & leur foiblesse à proportion contre Annibal, que tout ce que nous apprend Polybe de cette puissance contre les premiers n'est qu'une chimère. Leurs alliez disparoissent, peu embrasent le parti d'Annibal, & aucun ne joint ses forces à celles des Romains. Cela paroît surprenant. N'est-ce pas que les Puissances de l'Italie regardoient les Gaulois comme les ennemis communs, & que tous s'armoient généralement pour défendre leur liberté? Au lieu que la guerre d'Annibal contre les Romains regardoit uniquement ceux-ci, & non leurs voisins ni leurs alliez.

que les Romains avoient alors. De là on jugera en quel état étoient les affaires de ce peuple, lorsqu'Annibal osa l'attaquer ; & combien ses forces étoient formidables, lorsque ce Général des Carthaginois eut l'audace de lui tenir tête ; quoiqu'il l'ait fait assez heureusement pour le jeter dans de très-grands embarras. Il partit avec les Consuls quatre légions Romaines, chacune de cinq mille deux cens hommes de pied & de trois cens chevaux : il y avoit encore avec eux du côté des alliez, trente mille fantassins & deux mille chevaux ; plus de cinquante mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux, tant des Sabins que des Tyrrhéniens, que l'alarme générale avoit fait accourir au secours de Rome, & que l'on envia sur les frontières de la Tyrrhénie avec un Préteur pour les commander. Les Umbriens & les Sarfinates vinrent aussi de l'Apennin au nombre de vingt mille, & avec eux autant de Vénètes & de Cénomans, que l'on mit sur les frontières de la Gaule ; afin que se jettant sur les terres des Boiens, ils détachassent des autres, & rappellassent chez eux ceux qui en étoient sortis. Ce furent là les troupes destinées à la garde du pais. A Rome on tenoit prêt, de peur d'être surpris, un corps d'armée, qui dans l'occasion tenoit lieu de troupes auxiliaires, & qui étoit composé de vingt mille piétons Romains & de quinze cens chevaux, de trente mille piétons des alliez & de deux mille hommes de cavalerie : les Régîtres envioient au Sénat portoient quatre-vingt mille hommes de pied & cinq mille chevaux parmi les Latins, & chez les Samnites soixante & dix mille piétons & sept mille chevaux. Les Iapyges & les Métapyges fournissoient outre cela cinquante mille fantassins & seize mille cavaliers ; les Lucaniens trente mille hommes de pied & trois mille chevaux ; les Marses, les Maruciniens, les Férentiniens & les Vestiniens vingt mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Dans la Sicile & à Tarente il y avoit encore deux légions, composées chacune de quatre mille deux cens hommes de pied & de deux cens chevaux. Les Romains & les Campaniens faisoient ensemble deux cens cinquante mille hommes d'infanterie, & vingt-trois mille de cavalerie. De sorte que l'armée campée devant Rome étoit de plus de cent cinquante mille hommes de pied & de six mille chevaux : & ceux qui étoient en état de porter les armes, tant parmi les Romains que parmi les Alliez, montoient à sept cens mille hommes de pied & soixante & dix mille chevaux. Ce sont pourtant là ceux qu'Annibal vint attaquer jusques dans l'Italie, quoiqu'il n'eût pas vingt mille hommes, comme nous le verrons plus au long dans la suite.

A peine les Gaulois furent ils arrivez dans la Tyrrhénie, qu'ils y firent le dégât sans crainte, & sans que personne les arrêtât. Ils s'avancent enfin vers Rome. Déjà ils étoient aux environs de Clusium, ville à trois journées de cette Capitale, lorsqu'ils apprennent que l'armée Romaine, qui étoit dans la Tyrrhénie, les suivoit de près & alloit les attein-

atteindre. Ils retournerent aussi-tôt sur leurs pas pour en venir aux mains avec elle. Les deux armées ne furent en présence que vers le coucher du Soleil, & campèrent à fort peu de distance l'une de l'autre. La nuit venue, les Gaulois allument des feux, & aiant donné ordre à leur cavalerie, dès que l'ennemi l'auroit apperçue le matin, de suivre la route qu'ils alloient prendre, ils se retirent sans bruit vers Fésule, & prennent là leurs quartiers, dans le dessein d'y attendre leur cavalerie; & quand elle auroit joint le gros, de fondre à l'improviste sur les Romains. Ceux-ci à la pointe du jour voiant cette cavalerie, croient que les Gaulois ont pris la fuite, & se mettent à la poursuivre. Ils approchent, les Gaulois se montrent & tombent sur eux: l'action s'engage avec vigueur, mais les Gaulois plus braves & en plus grand nombre eurent le dessus. Les Romains perdirent là au moins six mille hommes: le reste prit la fuite, la plupart vers un certain poste avantageux, où ils se cantonnèrent. D'abord les Gaulois pensèrent à les y forcer; c'étoit le bon parti, mais ils changèrent de sentiment. Fatiguez & harassés par la marche qu'ils avoient faite la nuit précédente, ils aimèrent mieux prendre quelque repos; laissant seulement une garde de cavalerie autour de la hauteur où les fuyards s'étoient retirez, & remettant au lendemain à les assiéger, en cas qu'ils ne se rendissent pas d'eux-mêmes.

Pendant ce tems-là Lucius Emilius, qui avoit son camp vers la mer Adriatique, aiant appris que les Gaulois s'étoient jettez dans la Tyr-<sup>Les Gau-
lois re-
prennent
la route
de leur
patrie.</sup>rhénie, & qu'ils approchoient de Rome, il vint en diligence au secours de sa patrie, & arriva fort à propos. S'étant campé proche des ennemis, les fuyards de dessus leur hauteur virent les feux, & se doutant bien de ce que c'étoit, ils reprirent courage. Ils envoient au plus vite quelques-uns des leurs sans armes pendant la nuit & à travers une forêt pour annoncer au Consul ce qui leur étoit arrivé. Emilius, sans perdre le tems à délibérer, commande aux Tribuns, dès que le jour commenceroit à paroître, de se mettre en marche avec l'infanterie; il se met lui à la tête de la cavalerie, & tire droit vers la hauteur. Les Chefs des Gaulois avoient aussi vû les feux pendant la nuit, & conjecturant que les ennemis étoient proche, ils tinrent conseil. Anéroeste leur Roi dit qu'après avoir fait un si riche butin, (car ce butin étoit immense en prisonniers, en bestiaux & en bagages) il n'étoit pas à propos de s'exposer à un nouveau combat, ni de courir le risque de perdre tout; qu'il valoit mieux retourner dans leur patrie; qu'après s'être déchargez là de leur butin, ils seroient plus en état, si on le trouvoit bon, de reprendre les armes contre les Romains. Tous se rangeant à cet avis, avant le jour ils lèvent le camp, & prennent leur route le long de la mer par la Tyrrhénie. Quoique Lucius eût joint à ses troupes celles qui s'étoient réfugiées sur la hauteur, il ne crut pas pas pour cela qu'il fût de la prudence de hazarder une bataille rangée;

il prit le parti de fuivre les ennemis, & d'observer les tems & les lieux où il pourroit les incommoder & regagner le butin.

CHAPITRE VI.

*Bataille & victoire des Romains contre les Gaulois
proche de Télamon.*

LE hazard voulut que dans ce tems-là même Caius Atilius venant de Sardaigne débarquât ses légions à Pise, & les conduisit à Rome par une route contraire à celle des Gaulois. A Télamon, ville des Tyrrhéniens, quelques fourageurs Gaulois étant tombez dans l'avant-garde du Consul, les Romains s'en saisirent. Interrogez par Atilius, ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé, qu'il y avoit dans le voisinage deux armées, & que celle des Gaulois étoit fort proche, aiant en queue celle d'Emilius. Le Consul fut touché de l'échec que son Collègue avoit souffert : mais il fut charmé d'avoir surpris les Gaulois dans leur marche, & de les voir entre deux armées. Sur le champ il commande aux Tribuns de ranger les légions en bataille, de donner à leur front l'étendue que les lieux permettoient, & d'aller gravement au-devant de l'ennemi. Sur le chemin il y avoit une hauteur, au pied de laquelle il falloit que les Gaulois passassent. Atilius y courut avec la cavalerie, & se logea sur le sommet, dans le dessein de commencer le premier le combat, persuadé que par là il auroit la meilleure part à la gloire de l'événement. Les Gaulois, qui croioient Atilius bien loin, voyant cette hauteur occupée par les Romains, ne soupçonnèrent rien autre chose, sinon que pendant la nuit Emilius avoit battu la campagne avec sa cavalerie pour s'emparer le premier des postes avantageux. Sur cela ils détachèrent aussi la leur & quelques armez à la légère pour chasser les Romains de la hauteur. Mais aiant sçu d'un prisonnier que c'étoit Atilius qui l'occupoit, ils mettent au plus vite l'infanterie en bataille, & la disposent de manière que rangée dos à dos, elle faisoit front par devant & par derrière; ordre de bataille qu'ils prirent sur le rapport du prisonnier & sur ce qui se passoit actuellement, pour se défendre & contre ceux qu'ils sçavoient à leurs trouffes, & contre ceux qu'ils auroient en tête.

Emilius avoit bien ouï parler du débarquement des légions à Pise, mais il ne s'attendoit pas qu'elles seroient si proche; il n'apprit sûrement le secours qui lui étoit venu que par le combat qui se donna à la hauteur. Il y envoya aussi de la cavalerie, & en même tems il conduisit aux ennemis l'infanterie rangée à la manière ordinaire.

Dans

Dans l'armée des Gaulois , les Gésates , & après eux les Insubriens , faisoient front du côté de la queue , qu'Emilius devoit attaquer ; ils avoient à dos les Taurisques & les Boiens , qui faisoient face du côté qu'Atilius viendrait. Les chariots bordoient les ailes ; & le butin fut mis sur une des montagnes voisines , avec un détachement pour le garder. Cette armée à deux fronts n'étoit pas seulement terrible à voir , elle étoit encore très-propre pour l'action. Les Insubriens y paroissoient avec leurs braies , & n'ayant autour d'eux que des saies légers. Les Gésates , aux premiers rangs , soit par vanité , soit par bravoure , avoient même jeté bas ces habits , & ne gardoient que leurs armes , de peur que les buissons qui se rencontroient là en certains endroits ne les arrêtaient , & ne les empêchassent d'agir. Le premier choc se fit à la hauteur , & fut vu des trois armées , tant il y avoit de cavalerie de part & d'autre qui combattoit. Atilius perdit la vie dans la mêlée , où il se distinguoit par son intrépidité & sa valeur , & sa tête fut apportée aux Rois des Gaulois. Malgré cela la cavalerie Romaine fit si bien son devoir , qu'elle emporta le poste , & gagna une pleine victoire sur celle des ennemis.

L'infanterie s'avança ensuite l'une contre l'autre. Ce fut un spectacle fort singulier , & aussi surprenant pour ceux qui sur le récit d'un fait , peuvent par imagination se le mettre comme sous les yeux , que pour ceux qui en étoient témoins. Car une bataille entre trois armées tout ensemble , est assurément une action d'une espèce & d'une manœuvre bien particulière. D'ailleurs aujourd'hui , comme alors , il n'est pas aisé de démêler , si les Gaulois attaquent de deux côtes , s'étoient formez de la manière la moins avantageuse , ou la plus convenable. Il est vrai qu'ils avoient à combattre de deux côtes ; mais aussi rangez dos à dos , ils se mettoient mutuellement à couvert de tout ce qui pouvoit les prendre en queue. Et ce qui devoit le plus contribuer à la victoire , tout moyen de fuir leur étoit interdit ; & une fois défaits , il n'y avoit plus pour eux de salut à espérer : car tel est l'avantage de l'ordonnance à deux fronts.

Quant aux Romains , voyant les Gaulois ferrez entre deux armées & enveloppez de toutes parts , ils ne pouvoient que bien espérer du combat : mais d'un autre côté , la disposition de ces troupes & le bruit qui s'y faisoit , les jettoit dans l'épouvante. Le nombre des cors & des trompettes y étoit innombrable , & toute l'armée ajoutant à ces instrumens , ses cris de guerre , le vacarme étoit tel que les lieux voisins , qui le renvoioient , sembloient d'eux-mêmes joindre des cris au bruit que faisoient les trompettes & les soldats. Ils étoient encore effrayez de l'air & des mouvemens des soldats des premiers rangs , qui en effet frapoient autant par la beauté & la vigueur de leurs corps , que par leur nudité : outre qu'il n'y en avoit point dans les premières compagnies , qui n'eût le cou & les bras ornez de colliers & de bracelets d'or.

A l'aspect de cette armée, les Romains ne purent à la vérité se défendre de quelque fraieur, mais l'espérance d'un riche butin enflamma leur courage.

Les Archers s'avancent sur le front de la première ligne, selon la coutume des Romains, & commencent l'action par une grêle épouvantable de traits. Les Gaulois des derniers rangs n'en souffrirent pas extrêmement, leurs braies & leurs saies les en défendirent : mais ceux des premiers, qui ne s'attendoient pas à ce prélude, & qui n'avoient rien sur leurs corps qui les mît à couvert, en furent très-incommodez. Ils ne sçavoient que faire pour parer les coups. Leur bouclier n'étoit pas assez large pour les couvrir, ils étoient nuds, & plus leurs corps étoient grands, plus il tomboit de traits sur eux. Se vanger sur les Archers mêmes des blessures qu'ils recevoient, cela étoit impossible, ils en étoient trop éloignez ; & d'ailleurs comment avancer au travers d'un si grand nombre de traits ? Dans cet embarras, les uns transportez de colère & de desespoir, se jettent inconsidérément parmi les ennemis, & se livrent volontairement à la mort : les autres pâles, défaits, tremblans, reculent & rompent les rangs qui étoient derrière eux. C'est ainsi que dès la première attaque fut rabaislé l'orgueil & la fierté de Gésates.

Quand les Archers se furent retirez, les Insubriens, les Boiens & les Taurisques en vinrent aux mains. Ils se battirent avec tant d'acharnement, que malgré les plaies dont ils étoient couverts, on ne pouvoit les arracher de leur poste. Si leurs armes eussent été les mêmes que celles des Romains, ils remportoient la victoire. Ils avoient à la vérité comme eux des boucliers pour parer, mais leurs épées ne leur rendoient pas les mêmes services. Celles des Romains tailloient & perçoient, au lieu que les leurs ne frapotent que de taille.

Ces troupes ne soutinrent que jusqu'à ce que la cavalerie Romaine fût descendue de la hauteur, & les eût prises en flanc. Alors l'infanterie fut taillée en pièces, & la cavalerie s'enfuit à vauderoute. Quarante mille Gaulois restèrent sur la place, & on fit au moins dix mille prisonniers, entre lesquels étoit Concolitan un de leurs Rois. Anéroeste se sauva avec quelques-uns des siens en je ne sçai quel endroit, où il se tua lui & ses amis de sa propre main. Emilius aiant ramassé les dépouilles, les envoya à Rome, & rendit le butin à ceux à qui il appartenait. Puis marchant à la tête des légions par la Ligurie, il se jeta sur le païs des Boiens ; y laissa ses soldats se gorger du butin, & revint à Rome en peu de jours avec l'armée. Tout ce qu'il avoit pris de drapeaux, de colliers & de brasselets, il l'employa à la décoration du Capitole ; le reste des dépouilles & les prisonniers servirent à orner son triomphe. C'est ainsi qu'échoua cette formidable irruption des Gaulois, laquelle menaçoit d'une ruine entière non seulement toute l'Italie, mais Rome même.

Après

Après ce succès, les Romains ne doutant point qu'ils ne fussent en état de chasser les Gaulois de tous les environs du Pô, ils firent de grands préparatifs de guerre, levèrent des troupes, & les envoièrent contre eux sous la conduite de Q. Fulvius & de Titus Manlius, qui venoient d'être créés Consuls. Cette irruption épouvanta les Boiens, ils se rendirent à discrétion. Du reste les pluies furent si grosses, & la peste ravagea tellement l'armée des Romains, qu'ils ne firent rien de plus pendant cette campagne.

L'année suivante Publius Furius & Caius Flaminius se jettèrent encore dans la Gaule, par le pais des Anamares, peuple assez peu éloigné de Marseille. Après leur avoir persuadé de se déclarer en leur faveur, ils entrèrent dans le pais des Insubriens, par l'endroit où l'Ad-dua se jette dans le Pô. Aiant été fort maltraitez au passage & dans leurs campemens, & mis hors d'état d'agir, ils firent un Traité avec ce peuple, & sortirent du pais. Après une marche de plusieurs jours, ils passèrent le Cluson, entrèrent dans le pais des Cénomans, leurs alliez, avec lesquels ils retombèrent par le bas des Alpes, sur les plaines des Insubriens, où ils mirent le feu, & saccagèrent tous les villages. Les Chefs de ce peuple voiant les Romains dans une résolution fixe de les exterminer, prirent enfin le parti de tenter la fortune, & de risquer le tout pour le tout. Pour cela ils rassemblent en un même endroit tous leurs drapeaux, même ceux qui étoient relevez d'or, qu'ils appelloient les drapeaux immobiles, & qui avoient été tirez du Temple de Minerve. Ils font provision de toutes les munitions nécessaires, & au nombre de cinquante mille hommes, ils vont hardiment & avec un appareil terrible se camper devant les ennemis.

Les Romains de beaucoup inférieurs en nombre, avoient d'abord dessein de faire usage dans cette bataille, des troupes Gauloises qui étoient dans leur armée. Mais sur la réflexion qu'ils firent que les Gaulois ne se font pas un scrupule d'enfreindre les Traitez, & que c'étoit contre des Gaulois que le combat devoit se donner, ils craignirent d'employer ceux qu'ils avoient dans une affaire si délicate & si importante; & pour se précautionner contre toute trahison, ils les firent passer au-delà de la rivière, & plièrent ensuite les ponts. Pour eux, ils restèrent en deçà, & se mirent en bataille sur le bord; afin qu'ayant derrière eux une rivière qui n'étoit pas guéable, ils n'espérassent de salut que de la victoire.

Cette bataille est célèbre par l'intelligence avec laquelle les Romains s'y conduisirent. Tout l'honneur en est dû aux Tribuns, qui instruisirent l'armée en général, & chaque soldat en particulier de la manière dont on devoit s'y prendre. Ceux-ci, sur les combats précédens, avoient observé que le feu & l'impétuosité des Gaulois, tant qu'ils n'étoient pas entamés, les rendoit à la vérité formidables dans le premier choc; mais que leurs épées n'avoient pas de pointe, qu'elles ne fra-

poient

poient que de taille & qu'un seul coup ; que le fil s'en émouffoit , & qu'elles se plioient d'un bout à l'autre : que si les soldats , après le premier coup , n'avoient le loisir de les appuyer contre terre & de les redresser avec le pied , le second n'étoit d'aucun effet. Sur ces remarques les Tribuns donnent (a) à la première ligne les piques des Triaires qui sont à la seconde , & commandent à ces derniers de se servir de leurs épées. On attaque de front les Gaulois , qui n'eurent pas plutôt porté les premiers coups , que leurs sabres leur devinrent inutiles. Alors les Romains fondent sur eux l'épée à la main , sans que ceux-ci puissent faire aucun usage des leurs : au lieu que les Romains aiant des épées pointues & bien affilées , frappent d'estoc & non pas de taille. Portant donc alors des coups & sur la poitrine & au visage des Gaulois , & faisant plaie sur plaie , ils en jettèrent la plus grande partie sur le carreau. La prévoyance des Tribuns leur fut d'un grand secours dans cette occasion. Car le Consul Flaminius ne paroît pas s'y être conduit en habile homme. Rangeant son armée en bataille sur le bord même de la rivière , & ne laissant par là aux cohortes aucun espace pour reculer , il ôtoit à la manière de combattre des Romains ce qui lui est particulier. Si pendant le combat les ennemis avoient pressé & gagné tant soit peu de terrain sur son armée , elle eût été renversée & culbutée dans la rivière. Heureusement le courage des Romains les mit à couvert de ce danger. Ils firent un butin immense , & enrichis (b) de dépouilles considérables , ils reprirent le chemin de Rome.

L'an-

(a) *Sur ces remarques les Tribuns donnent à la première ligne les piques , ou les pertuisannes des Triaires.* Je ne comprends point mon Auteur dans ce passage. Je ne vois nulle part dans son sixième Livre de la discipline des Romains , ni dans aucun endroit de son Histoire , ni dans aucun des Auteurs qui ont écrit de leur milice , qu'on désarmât les Triaires de leurs pertuisannes , pour les donner aux Hastaires , & qu'on fit combattre ceux-ci avec l'épée & le bouclier. Je vois bien qu'ils s'enchaînèrent entre les distances des cohortes de la première ligne ; mais pourquoi leur ôter leurs armes , puisqu'ils combattent avec elles ? D'ailleurs les Triaires formoient la troisième ligne , ou pour mieux dire la réserve. On sçait bien qu'on les inféroit souvent dans les Princes , ou dans les Hastaires ; mais on croiroit , de la façon dont l'Auteur s'exprime , que le poste des Triaires étoit à la seconde ligne. Cet endroit est obscur & fort embarrassé. J'ai cru devoir passer cela , & dire qu'on fit passer les Triaires à la première ligne.

(a) *Enrichis de dépouilles considérables , ils prirent le chemin de Rome.* Polybe vient de nous dire deux pages plus haut , que les Consuls Publius Furius & Caius Flaminius entrèrent avec une armée dans le pays des Gaulois de l'autre côté du

Pô sans aucune résistance , & qu'ils se portèrent jusques sur l'Adda pour entrer dans le pays des Gaulois Insubriens. Jusqu'ici je ne vois aucun embarras ; mais lorsqu'il s'agit de la bataille qui fut donnée en deçà de cette rivière , & qui fut si glorieuse aux Romains , il ne fait non plus de mention de Furius que s'il n'eût jamais été au monde. Il paroît assez qu'il n'y étoit pas. N'auroit-il pas eu sa part de la gloire des Officiers de l'armée , s'il s'y fût trouvé ? Car on lui reprocha de ne s'être pas conduit en habile Général , pour avoir rangé son armée & combattu trop près du bord de la rivière qu'il avoit à dos. Notre Auteur attribue toute la gloire de cette victoire à Flaminius , après avoir dit que l'intelligence des Tribuns & la valeur de ses troupes réparèrent la faute du Général. Orose (a) n'a parlé que de Flaminius , & ne dit pas un seul mot de l'autre. Venons à son triomphe , on le chercheroit inutilement dans Polybe. Son silence à cet égard me surprend un peu , il faut qu'il ait oublié qu'il triompha. Cela est cependant si vrai , que non seulement Tite-Live & Plutarque le disent , mais que le triomphe se trouve dans un monument de pierre. Si l'on me demandoit où j'ai appris cette nouvelle , je serois fort embarrassé ; mais je

(a) *Oros. lib. IV. cap. 13.*

L'année suivante les Gaulois envoièrent demander la paix : mais les deux Consuls Marcus Claudius & Cn. Cornélius ne jugèrent pas à propos qu'on la leur accordât. Les Gaulois rebutez, se disposèrent à faire

un

me souviens de l'avoir lû dans un Antiquaire qui en donne l'inscription.

Tite-Live prétend que les deux Consuls triomphèrent. Il me permettra de n'en rien croire. Je me souviens très-bien de ne l'avoir pas remarqué dans l'inscription, où il n'est parlé que de Flaminius, non plus que dans Plutarque, qui dit seulement que les deux Consuls marchèrent dans le pais des Gaulois Infubriens, & que le Sénat aiant appris que leur élection s'étoit trouvée irrégulière, leur écrivit de revenir incessamment à Rome, afin de se démettre de leur charge ; mais que Flaminius soupçonnant le contenu de cette lettre ne pûvrit qu'après sa victoire. Ce qui choqua si fort le Sénat, pour avoir manqué au respect qu'il devoit à ses ordres, qu'il s'en fallut de bien peu qu'il n'entrât dans Rome sans triompher. Il triompha pourtant l'an 553. de Rome, pour descendre ensuite avec son Collègue de la qualité de Consul à celle d'un simple Sénateur. Cela prouve manifestement que Furius ne triompha point. Apparemment qu'il fut détaché quelque part pour s'opposer aux Gaulois, qui n'avoient point bougé, craignant qu'ils ne prissent les armes, & qu'il ne se trouvât entre deux armées, dont l'une lui eût pû fermer le passage, pendant que l'autre l'auroit tenu en échec de l'autre côté, sans savoir comment se démêler d'un si mauvais pas, ni d'où tirer ses vivres.

Qui me diroit que Flaminius ne fut point chansonné & brocardé des soldats & des Officiers de son armée dans son triomphe, je n'en croirois rien. Ils ne pouvoient ignorer qu'ils avoient réparé, par leur valeur, & par la conduite des Tribuns, la sottise de leur Général. On peut juger que chacun la chanta de son mieux, & bien des choses de sa vie que nous ignorons aujourd'hui. Un recueil de vaudevilles en ce tems-là comme aujourd'hui, étoit une pièce très-nécessaire à un Historien qui vouloit écrire sincèrement. Il ne faut pas douter que les Curieux de Rome ne fissent des recueils de chansons triomphales : c'est dommage qu'elles soient perdues. Il est certain que nous sçaurions bien des choses de la vie des Triomphateurs, qui ne leur faisoient pas beaucoup d'honneur. Je suis persuadé que les chansons contre les Généraux ne valent pas celles que nous faisons contre les nôtres, lorsque leur conduite dans certaines entreprises prête le flanc à la glose des railleurs.

On n'entend plus parler de triomphe depuis les Romains, cela excitoit furieusement à bien faire. Bien que nos Généraux modernes victorieux ne traversent point une Capitale sur un char, cela n'empêche point qu'ils ne soient chantez, & qu'on ne leur reproche quelquefois qu'ils ont fait le moins

lorsqu'ils pouvoient le plus, & qu'on ne leur fasse voir que la gloire ne leur est pas toujours due ; qu'ils la doivent uniquement au courage de leurs troupes, à la bonne conduite de quelque Officier Général qui a fait de sa tête, & non de la leur, ou à la fortune : car il faut bien qu'il y entre l'une de ces trois choses dans les victoires des Généraux malhabiles, qui triomphent toujours de la gloire des autres. Ils ont beau s'en faire fête à la Cour & à la ville, ils ne prouvent rien ; on s'en tient aux chansons, qui ne sont pas toujours des chansons, mais de bonnes vérités rimées. Ils sont encore moins épargnez lorsqu'ils se font battre.

Du tems même de Camillus, qui fut un grand Capitaine, ces sortes de chansons satyriques étoient déjà tout établies dans les triomphes. Il éprouva dans le sien que sa conduite n'étoit pas si nette qu'on ne pût y trouver à reprendre. Je m'en rapporte à Plutarque. Il ne fut pas plus épargné pour être monté sur un char, traîné par des chevaux blancs, que s'il eût été à pied dans la ville pour rendre grâces aux Dieux immortels de ses belles actions : jusques-là que les quatre chevaux blancs de son char fournirent matière aux soldats de le bien railler. C'étoit la coutume dans les triomphes de tomber sur les fautes du Général, & de lui dire ses vérités. C'est à quoi chacun n'avoit garde de manquer.

L'origine de cette coutume est expliquée dans le septième Livre de Denys d'Halicarnasse. Les chansons sur les batailles perdues étoient sans doute les meilleures, aussi tout le monde se mêloit d'en faire. Je les crois aussi anciennes que la guerre. La raison de cela est, que les soldats sont naturellement railleurs, & fort alertes sur les sottises & le ridicule de leurs Généraux, ce qui fait que ces Généraux se corrigent de leurs défauts autant qu'il leur est possible. Les Grecs étoient grands faiseurs de chansons ; leurs Généraux, qui n'alloient pas du bon pied en besogne, s'en trouvoient souvent accablez, bien que le triomphe leur fût inconnu. Polybe nous l'apprend. Alcée fit une chanson sur la bataille que Philippe Roi de Macédoine perdit en Thessalie contre les Romains. Ce Prince ne fit autre chose que d'y retorque par une autre. Quel dommage que nous n'aions pas celles que les soldats chantèrent dans les triomphes de César ! Comme ils n'avoient rien à lui dire à l'égard de ses péchez de commission à la guerre, car sa conscience étoit fort nette sur ce point-là, ils l'attaquèrent sur les foiblesses de sa vie. Le mal n'étoit pas grand, puisqu'il avoit cela de commun avec tout le reste des hommes. Comme il étoit un peu paillard, on le prit par cet endroit-là : il parut sous ce titre dans son triomphe.

un dernier effort. Ils furent lever à leur folde chez les Gésates le long du Rhône environ trente mille hommes, qu'ils tinrent en haleine, en attendant que les ennemis vinssent. Au Printemps les Consuls entrent dans le païs des Insubriens, & s'étant campez proche d'Acerres, ville située entre le Pô & les Alpes, ils y mettent le siège. Comme ils s'étoient les premiers emparez des postes avantageux, les Insubriens ne purent aller au secours: cependant pour en faire lever le siège, ils firent passer le Pô à une partie de leur armée, entrèrent dans les terres des Adréens, & assiégèrent Clastidium. A cette nouvelle Marcus Claudius à la tête de la cavalerie & d'une partie de l'infanterie, court au secours des assiégez. Sur le bruit que les Romains approchent (a), les Gaulois laissent là Clastidium, viennent au-devant des ennemis, & se rangent

phe. Il y parut encore sous celui d'avoir été un très-beau & très-aimable garçon dans sa jeunesse: aussi l'accusoit-on d'avoir été la femme de tous les maris, & le mari de toutes les femmes. On n'eut garde de laisser échaper cet article dans ses triomphes. Les soldats ne manquoient pas d'appeler les Romains à ce spectacle. Venez, leur disoient-ils dans leurs chansons; approchez; mais avant toutes choses & pour cause, gardez bien vos femmes, mettez-les sous la clef, si vous croiez qu'elles en valent la peine. Nous vous amenons des Gaules le plus grand Capitaine du monde, & le plus grand paillard de la terre. S'il est chauve comme la main, le mal n'est pas grand: sa tête est si bien couverte de lauriers, qu'il ne paroît rien de cette disgrâce; & sa bourse est si bien remplie de l'or des Gaulois, qu'il a pillé sans miséricorde, que nous aurons tous lieu d'être contents, puisqu'il ne se plaît pas moins à donner généreusement qu'à prendre à toutes mains, lorsque l'occasion s'en présente.

*Urbani servate uxores, Machum calvum adducimus.
Aurum in Gallia effutivisti, hic sumpisti munus.*

Suétone nous a conservé ce Distique chanté au triomphe de ce fameux Capitaine. Il n'étoit pas sans doute des plus mauvais, mais en voici un autre qu'il nous fournit qui emporte la pièce.

*Gallias Caesar subegit, Nicomedes Casarem:
Ecce Caesar nunc triumphat, qui subegit Gallias.
Nicomedes non triumphat, qui subegit Casarem.*

Si M. de Turenne avoit triomphé à Paris après tant de victoires remportées, les soldats dans leurs chansons lui auroient donné tous les éloges dont César étoit digne, sans qu'il fût possible de trou-

ver le moindre défaut en lui. Il y fût entré triomphant comme le Héros Romain dans sa patrie, orné de la vertu militaire toute pure, & de toutes les autres qui manquoient au premier, quoiqu'en petit nombre. Si Marlborough, que les Anglois ont comparé à ce fameux Romain, eût traversé Londres sur un char pour les victoires remportées sur nous, que de bons mots rimez les soldats n'auroient-ils pas décoché sur son avarice, qui a terni toutes ses belles actions, vice presque inconnu dans les Grands de cette nation.

(a) Sur le bruit que les Romains approchent, les Gaulois laissent là Clastidium, & viennent au-devant des ennemis. Il eût été à souhaiter que Polybe fût entré dans un détail un peu plus circonstancié de cette bataille. Il n'en dit que deux mots, & nous laisse là: car il paroît que cette affaire fut considérable, on se choqua de front. Il paroît que les Gaulois furent dépouillez de leurs ailes de cavalerie, & que celle des Romains s'étant repliée sur l'infanterie, comme fit M. de Gassion à Rocroi, & M. d'Avarey à Almanza; & les ayant ensuite enveloppez, dit l'Auteur, & attaquez en queue & en flanc, ils plièrent de toutes parts: une partie fut culbutée dans la rivière, & le plus grand nombre taillé en pièces. Voilà un fait qui porte avec lui deux bonnes leçons, dont peu de Généraux ont sçu profiter. Les fuyards ne peuvent plus nuire, & la plus grande de toutes les folies est de les pousser trop loin. Il faut leur lâcher quelques troupes après, & revenir sur ses pas avec le gros, pour tomber sur les flancs & sur les derrières de ce qui reste en entier, comme firent les Romains. C'est le défaut de la nation Françoisé de perdre le fruit de sa valeur par l'excès de sa valeur même, plus impétueuse & plus étourdie que celle des autres nations moins vives & plus slegmatiques. J'ai cité deux Généraux François qui n'ont pas donné dans ce défaut, je les cite comme des gens rares. Il est certain que nous donnons beaucoup à l'art dans le commentement

gent en bataille. La cavalerie fond sur eux avec impétuosité, ils souffrent de bonne grace le premier choc : mais cette cavalerie, les ayant ensuite envelopés & attaqués en queue & en flanc, ils plièrent de toutes parts. Une partie fut culbutée dans la rivière, le plus grand nombre fut passé au fil de l'épée. Les Gaulois qui étoient dans Acerres abandonnèrent la ville aux Romains, & se retirèrent à Milan, (a) qui est la capitale des Insubriens.

Cornelius se met sur le champ aux trousses des fuiards, & paroît tout d'un coup devant Milan. Sa présence tint d'abord les Gaulois en respect : mais il n'eut pas si-tôt repris la route d'Acerres, qu'ils sortent sur lui, (b) chargent vivement son arrièregarde, en tuent une bonne par-

cement d'une affaire générale; mais j'ai remarqué en bien des occasions que nous y donnons peu, dès que le succès nous paroît assuré, & que le premier avantage remporté semble nous assurer de la victoire.

Les esprits vifs & pleins de feu doivent être dans une perpétuelle défiance d'eux-mêmes, & prier quelqu'un de leurs amis de les avertir lorsqu'ils se laisseront emporter trop loin après les fuiards: car il ne se rencontre pas tous les jours des Princes Roberts, qui tombent trois fois dans les mêmes fautes sans pouvoir s'en corriger. Ce Prince étoit frère de l'Electeur Palatin, son étourderie fut la cause de tous les malheurs arrivés à Jacques II.

La seconde leçon qu'on peut tirer du fait dont parle mon Auteur, est de ne jamais attendre l'ennemi dans ses lignes, lorsqu'on est engagé dans un siège, & qu'on a assez de forces pour lui aller au-devant. Les Gaulois prirent ce parti, sans que l'événement pût faire preuve que ce n'est pas le plus sage & le plus prudent. Si feu Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orléans ne se fût pas trouvé bridé par les ordres de la Cour, & que tous eussent concouru dans le Conseil à suivre le sentiment de ce Prince, les ennemis eussent été infailliblement battus.

(a) *Se retirèrent à Milan, qui est la capitale des Insubriens.* Milan étoit en ce tems-là, & longtemps avant une ville très-grande & très-peuplée, & si ancienne qu'elle peut être mise au nombre des villes dont on ignore l'origine. Elle a été de tout tems la Métropole de tout le pays, elle l'est encore aujourd'hui. Cellarius auroit fort bien fait de nous en dire quelque chose en passant, c'est ce qu'il ne fait point. „ Je me souviens, „ dit Mission dans son *Voïage d'Italie*, d'avoir lû dans „ quelque Auteur Latin, que *Mediolanum* ou *Mediolana* fut ainsi appelée à *sue dimidia lana*. Ce „ pourceau demi revêtu de laine fut trouvé dans „ le lieu où furent jettés les fondemens de la ville. „ *Circa annum mundi 4809. Mediolana civitas conditur sic dicta, quod sibi apparuit sus, qua*

pro media parte portabat lanam pro pilis.

Et qua Lanigera de sue nomen habet. Sidon. Apol.

Voilà ce qui arrive de toutes les villes dont on ignore l'origine. On invente toujours quelque fable impertinente pour trouver sa fondation. Justin remonte plus haut, & me paroît plus raisonnable. Il la met sous l'an du monde 3605. sous le règne de Denys le Tyran. Il dit que les Gaulois s'étant ligués avec ce Prince, qui faisoit la guerre aux Crotoniates, passèrent en Italie quelques mois après la prise de Rome; qu'ils chassèrent les Tolcans de leur pays, où ils s'établirent, & où ils fondèrent les villes de Milan, de Côme, de Bresse, de Veronne, de Bergame, de Trente & de Vicence.

(b) *Il n'eut pas si-tôt repris la route d'Acerres, qu'ils sortent sur lui, chargent vivement son arrièregarde.* L'attaque d'une arrièregarde demande de grandes précautions & des mesures prises d'avance. Peu de gens sont capables de conduire ces sortes d'actions. Nous manquons même de règles dans l'attaque & dans la défense, & personne n'en a écrit: cette partie de la guerre est englobée dans celle des retraites d'armées, que nous traiterons dans toute son étendue.

La plupart de nos attaques d'arrièregardes consistent en de grandes escarmouches, & cela ne va pas plus loin: marque évidente que ceux qui se chargent de cette besogne n'y entendent rien; ce qui fait que l'ennemi qui se retire fait son voïage tranquillement: au lieu qu'il faut joindre & aborder l'ennemi avec tout le poids & la force imaginable, & tâcher de le percer sans lui donner aucun relâche, pour pousser, s'il se peut, jusqu'à l'avantgarde ou au gros de l'armée & aux bagages dans le plus grand ordre qu'il est possible de faire. La cavalerie est de peu d'usage dans ces sortes d'actions; elle ne doit servir qu'à soutenir l'infanterie, qui doit charger sur plusieurs Colonnes, les escadrons entre leurs distances; mais il faut observer de ne pas pousser trop loin après le premier

partie, & en mettent plusieurs en fuite. Le Consul fait avancer l'avant-garde, & l'encourage à faire tête aux ennemis, l'action s'engage, les Gaulois fiers de l'avantage qu'ils venoient de remporter, font ferme quel-

mier avantage remporté, à moins qu'on ne soit en forces, soutenu de toute l'armée, & en état d'attaquer l'ennemi dans sa marche: alors il faut pousser aussi loin qu'on peut, vivement & tête baissée, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, & celui de tourner & de débrouiller ses Colonnes parmi l'embarras des bagages. Mais lorsqu'on s'aperçoit que l'ennemi commence à se rallier & à se remettre de son trouble, par les secours qui lui arrivent à tout moment, qu'il tourne visage, & tient bon aux endroits favorables, c'est une marque que la résistance augmentera toujours jusqu'à se voir attaqué soi-même. Il est alors de la prudence de tenir la bride un peu haute à ses troupes, de laisser aller l'ennemi, & de le voir s'éloigner peu à peu, de peur que le Général ne se trouve trompé dans ce qu'il s'étoit résolu de faire, qui étoit d'attaquer cette arrière-garde, sans penser que pour avoir poussé trop loin il se voit peu à peu, & sans y prendre garde, engagé dans une action générale, sans pouvoir l'éviter, & à laquelle il ne s'étoit pas préparé, & rarement s'y trouve-t-on: car il faut un si grand art pour cela, que j'en connois peu de capables de mettre ce bel art en œuvre; & comme le pais change à chaque pas qu'on fait, il faut une attention infinie, & changer l'ordre de la marche selon la nature des lieux: ce qui ne seroit pas difficile, si cette partie de la guerre étoit réduite en principes & en méthode. Il vaut donc mieux prendre le parti que j'ai proposé, à moins que la situation des lieux ne nous soit si favorable & si avantageuse, que nous puissions espérer de tenir bon & d'y attendre l'ennemi, avec espérance de réussir.

Si les Gaulois, contents de leur premier avantage, ne se fussent pas abandonnez à leur impétuosité naturelle, les Romains n'eussent pas eu le tems de tourner sur eux avec toutes leurs forces, & se fussent retirez sur leurs pertes. Cette affaire, qui s'étoit d'abord engagée avec beaucoup d'ordre & de conduite, eut une fin malheureuse; elle devint générale. C'est à quoi les Gaulois ne s'étoient pas attendus, & selon toutes les apparences ils se trouverent mal postez, & obligez de combattre malgré qu'ils en eussent pour s'être emportez trop loin, tant leur valeur étoit étourdie.

M. le Prince de Condé tomba dans la même faute à Senef en 1674. mais comme il ne s'est guères vu de Héros de sa force, il se tira beaucoup mieux & plus glorieusement d'affaire que les Généraux des Gaulois, qui n'étoient pas si habiles; mais il y perdit tant de monde, qu'il avoua lui-même qu'il n'y avoit pas de quoi se féliciter. Il

tomba fort à propos sur l'arrière-garde de l'armée du Prince d'Orange, la battit pleinement, se rendit maître des équipages, y mit le feu, & poussa toujours en avant. Tout autre moins ardent se fût contenté de cet avantage, il ne pouvoit être plus grand contre un ennemi infiniment supérieur. Le Prince d'Orange, averti de ce desordre, accourt en hâte au secours de son arrière-garde qu'on taille en pièces. Il la joint à la tête d'un grand corps de troupes, pendant que le gros s'avance en bataille: les ennemis font ferme à la faveur des haies & des houblonnières qui bordaient le champ de bataille, d'où ils firent pleuvoir sur nos gens une grêle affreuse de mousquetades.

Le Prince de Condé fit attaquer tout ce front-là à diverses reprises, sans qu'il lui fût possible d'en déloger l'ennemi. Cette affaire fut terrible, & le Général plus qu'elle, c'est une des plus sanglantes dont on ait ouï parler depuis longtems. Ce grand Capitaine se gouverna au commencement en Guerrier profond & déterminé, il poussa fort avant dans ces houblonnières sans en voir le fond, tout lui réussit comme aux Gaulois; mais la fin ne répondit pas tout-à-fait au commencement, il trouva à chaque pas qu'il faisoit de nouveaux obstacles & de nouveaux ennemis qui succédoient aux autres. Il y perdit une infinité de monde, sans se rebuter ni sans vouloir quitter partie, trouvant l'affaire trop engagée: tant il est ordinaire aux courages un peu trop embrasés de continuer à suivre une entreprise, quand on s'y est une fois embarqué, & à laquelle on ne s'engageroit pas, si on prévoyoit quand on l'a commencée où elle doit aboutir.

S'il se comporta en grand homme, on ne peut s'empêcher de dire qu'il se piqua un peu trop au jeu, il en passa même les bornes. On le vit enveloppé d'un feu effroyable de mousquetades. Il y parut en vrai Héros qui voit tout perdu, s'il ne se livre lui-même aux plus grands dangers, en Hercule, *Hercules furens*, en Hercule faisi de fureur, plus mauvais que celui de Sénèque, qui conserve pourtant ce qu'il y a de divin en lui: car au milieu de cet orage sa cervelle ne se démonta jamais, tant il l'avoit bonne & ferme. S'il en falloit croire bien des gens, qui ont été les témoins de cette sanglante journée, cette tête tergiversa. Ils disent qu'il fut au commencement grand Capitaine, sur le milieu plus soldat que Capitaine; & sur la fin ni l'un ni l'autre, puisqu'il est sûr qu'il ne sçavoit plus où il en étoit, non plus que les autres. Je suis bien assuré que les ennemis ne le sçavoient pas mieux que nous, & qu'ils ne se vivent pas peu embarrassés lorsque nous eûmes péné-

quelque tems; mais bien-tôt enfonchez, ils prirent la fuite vers les montagnes. Cornelius les y poursuivit, ravagea le pais & emporta de force la ville de Milan. Après cette dérouté les Chefs des Infurbriens ne voiant plus de jour à se relever, se rendirent aux Romains à discrétion.

Ainsi se termina la guerre contre les Gaulois. Il ne s'en est pas vû de plus formidable, si l'on en veut juger par l'audace desespérée des combattans, par les combats qui s'y sont donnez, & par le nombre de ceux qui y ont perdu la vie en bataille rangée; mais à la regarder du côté des vûes qui ont porté les Gaulois à prendre les armes & de l'inconsidération avec laquelle chaque chose s'y est faite, il n'y eut jamais de guerre plus méprisable; par la raison, que ces peuples, je ne dis pas dans la plupart de leurs actions, mais généralement dans tout ce qu'ils entreprennent, suivent plutôt leur impétuosité, qu'ils ne consultent les règles de la raison & de la prudence. Aussi furent-ils chassés en peu de tems de tous les environs du Pô, à quelques endroits près qui sont au pied des Alpes; & cet événement m'a fait croire, qu'il ne falloit pas laisser dans l'oubli leur première irruption, les choses qui se sont passées depuis, & leur dernière défaite. Ces jeux de la fortune sont du ressort de l'Histoire, & il est bon de les transmettre à nos neveux, pour leur apprendre à ne pas craindre les incursions subites & irrégulières des Barbares. Ils verront par là qu'elles durent peu, & qu'il est aisé de se défaire de ces sortes d'ennemis, pourvû qu'on leur tienne tête, & que l'on mette plutôt tout en œuvre, que de leur rien céder

pénétré le village du Fay, & jusqu'à la ravine que les ennemis mirent devant eux dans leur retraite, où ils lui firent périr tant de monde, que la terre en fut toute couverte. Heureusement la nuit arriva, & le silence avec elle, sans qu'aucun vit goutte dans ce qu'il restoit à faire pour la victoire: de sorte que tout finit là, sans qu'on ait pu sçavoir encore qui des deux Généraux l'avoit gagnée. Chacun se l'attribua, & chacun de son côté remercia le bon Dieu par un *Te Deum*. Les plus équitables décidèrent nettement en faveur du Prince, je suis de leur avis. Il passa la nuit sur le champ de bataille, tout prêt à recommencer le lendemain. Les ennemis n'eurent garde de l'inviter, ils s'en allèrent. Franchement de telles journées ne méritent pas un triomphe, lorsqu'elles n'aboutissent qu'à inonder un champ de bataille de sang & de carnage. Chez les Anciens le Prince de Condé eût été couronné; son action n'eût point passé pour équivoque, il en eût eu tout l'honneur, puisque l'ennemi se retira à la faveur des ténèbres, & laissa là le champ, les morts, & tout ce qu'il faut pour dresser un trophée très-sanglant à la vérité, mais en sçauroit-on dresser d'autre lorsqu'on commence une action en grand

Capitaine, & qu'on la finit dans la résolution de surmonter ce qu'il n'est guères possible de vaincre? Il ne laissa pas que d'aller jusqu'au ravin, qu'il eût emporté, si la nuit ne fût survenue.

Les manes de M. le Prince d'Orange me le pardonneront; il pouvoit fort bien se dispenser de s'attribuer la victoire, & les autres auroient fort bien fait d'épargner les frais du *Te Deum*: les Musiciens de Bruxelles & de Madrid ne seroient pas pour cela morts de faim, bien qu'en ce tems-là ces sortes de chants de réjouissance fussent presque oubliés. La victoire étoit uniquement due à M. le Prince. Il étoit demeuré maître du champ de bataille, des morts, & des blessés, du bagage, des houblonnières, du bois, du village du Fay & des prisonniers. Est-ce avoir remporté la victoire que de s'être bien défendu? Si cela étoit, il y auroit bien des batailles perdues qui se trouveroient gagnées, & celle de Malplaquet pourroit être mise au nombre de celles-là, quoiqu'à dire vrai elle ne fut jamais perdue. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il a dépendu toujours de nous de la gagner au commencement & vers le milieu de l'action. Je décrirai cette bataille, l'on verra si elle vient d'un bon Peintre.

céder de ce qui nous appartient. Je suis persuadé que ceux qui nous ont laissé l'Histoire de l'irruption des Perses dans la Grèce & des Gaulois à Delphes, ont beaucoup contribué au succès des combats que les Grecs ont soutenus pour maintenir leur liberté. Car quand on se représente les choses extraordinaires qui se firent alors, & le nombre innombrable d'hommes, qui malgré leur valeur & leur formidable appareil de guerre, furent vaincus par des troupes, qui sûrent dans les combats leur opposer la résolution, l'adresse & l'intelligence; il n'y a plus de magasins, plus d'arsénaux, plus d'armées qui épouvantent, ou qui fassent perdre l'espérance de pouvoir défendre son pays & sa patrie. Or comme les Gaulois n'ont pas seulement autrefois jetté la terreur dans la Grèce, mais que cela est encore arrivé plusieurs fois de nos jours, ç'a été pour moi une nouvelle raison de reprendre de plus haut, & de rapporter en abrégé les principaux points de leur Histoire. Revenons maintenant à celle des Carthaginois.

O B S E R V A T I O N S

Sur la bataille de Télamon.

§. I.

Réflexions sur le combat qui précéda la journée de Télamon. Défaite des Romains, & la retraite des Gaulois jusqu'à Télamon.

VOici un événement fort singulier & très-remarquable, l'Histoire ne nous offre rien qui en approche, au moins quant aux circonstances. Mettons-le au nombre de ceux qui ne sont pas liés à une cause déterminée, & qui nous sont aussi cachés, qu'ils sont au-dessus de la prévoyance humaine. On ne sauroit par conséquent accuser les Princes Gaulois d'en avoir manqué. On ne peut pas dire non plus que les Généraux des deux armées Romaines durent le succès de cette fameuse journée à la sagesse de leur conduite, ou à un dessein profond & concerté entr'eux.

Le Consul Emilius étoit si peu informé de la marche d'Atilius, qu'il ne soupçonnoit même pas où il étoit, ni même trop où il avoit débarqué avec son armée navale, bien qu'il le sût en mer, & qu'il accouroit à son secours; mais il ne pensa jamais qu'il vînt à la rencontre des Gaulois: ceux-ci ne l'ignoroient pas moins. Ils croioient n'avoir affaire qu'à Emilius, qu'ils avoient à dos & sur leur marche. Atilius ne savoit pas même qu'ils tirassent de son côté, & qu'il fussent suivis par son Collègue.

Il y a plus, Atilius étoit dans la marche des ennemis sans savoir lui-même qu'il y étoit, & qu'il les auroit bientôt sur les bras. Voilà sans doute une aventure tout-à-fait extraordinaire, qui pareroit fort un roman: trois armées dans une erreur, & une égale surprise. Ce fut un pur effet du hazard; & tout ce qu'on peut rapporter à la conduite, c'est que chacun agit conformément aux circonstances, & se régla sur ce qui en dépendoit. Mais avant que d'entrer dans l'analyse de cette bataille, il est ce me semble à propos de ne point écarter le combat qui précéda cet-

te grande action. Il me paroît digne d'être un peu plus développé qu'il n'est dans le texte, & d'être accompagné de quelques observations pour l'instruction des gens de guerre : car les fautes des Romains sont du nombre de celles qui méritent le plus d'être remarquées. Les embuscades d'armées ou d'un grand corps de troupes, comme celles d'un petit, sont trop ordinaires à la guerre pour n'être pas remarquées. L'Histoire ancienne & moderne ne s'en trouvant que trop remplie, les François comme moins flegmatiques & plus étourdis que les autres nations, sont un peu sujets à donner dedans.

L'Auteur en dit bien quelque chose, mais il coule plutôt légèrement dessus qu'il ne l'explique. Cependant c'est un combat qui peut être comparé aux plus grandes défaites : six mille hommes tuez sur la place, une partie de l'armée Romaine envelopée & assiégée dans un endroit avantageux, & le reste en fuite.

Cette entreprise des Gaulois est belle & bien conduite ; mais que les Romains aient donné dans une embuscade de toute une armée, cela me semble un peu surprenant : je dis un peu, car ils sont tombez fort souvent dans de pareils pièges. Car enfin ce stratagème n'étoit pas autrement fort nouveau, ni fort fin pour des Romains & des Capitaines expérimentez, & s'il vous plaît dans leurs propres païs qu'ils auroient dû connoître.

Ce décampement nocturne de l'armée Gauloise, & cette cavalerie qu'ils laissent dans leur camp jusqu'au jour, pendant que le gros de l'armée est en pleine marche & déjà posté, marquoit deux choses ; l'une une retraite que cette cavalerie couvroit, ou un dessein qui avoit tout l'air d'un stratagème : il étoit aisé de comprendre que l'infanterie n'étoit pas fort éloignée de cette cavalerie, autrement ç'eût été exposer celle-ci à une défaite assurée ; tout étoit également à craindre, tout devenoit un sujet de défiance, de doute & de circonspection dans l'attaque de cette cavalerie, comme dans la poursuite, où les Romains s'engagèrent sans réflexion & fort étourdiment.

Dès qu'ils s'aperçurent qu'elle se retiroit sans entrer dans aucun engagement, qu'au contraire elle l'évitoit, & qu'elle avoit attendu le jour pour cette retraite, il y avoit lieu de soupçonner quelque piège. Dans des cas semblables on marche la sonde à la main, & l'on ne fait point un pas, qu'on ne sache ce qu'il y a à fix au delà. On détache de tous côtez & sur les aîles de petites troupes de cavalerie, & avec ordre de fouiller les villages & les endroits couverts aux environs & sur la marche. Si les Généraux Romains eussent observé pareille conduite, il leur eût été très-facile d'éviter le piège qu'on leur tendoit. Ces précautions sont celles que les Généraux les plus médiocres n'ignorent jamais, & dont ils se servent dans les plus communes, comme dans leurs marches à l'ennemi.

Le Général Romain, qui selon toutes les apparences, suivoit l'ennemi dans cette espèce de désordre & de désunion, qu'on remarque ordinairement dans ceux qui croient courir à une victoire assurée ; ce Général, dis-je, trompé par cette fuite simulée de la cavalerie Gauloise, lâche imprudemment toute la sienne contre ces prétendus fuyards, pendant que son infanterie marche sur les traces de sa cavalerie qu'elle suit en hâte, pleine d'ardeur & du désir de partager avec elle la gloire d'une défaite vaine & imaginaire ; les Gaulois fuirent, & les menèrent si loin par cet artifice, qu'ils les firent donner dans une embuscade déjà préparée : elle se lève & paroît tout à coup comme une machine ; en même tems que cette cavalerie fait volteface, ils sont attaquez & pris de toutes parts. Les événemens subits & imprévus, & auxquels l'on ne s'attend point, produisent toujours l'oubli des remèdes, la terreur & l'étonnement ; & quand même le courage ne nous manqueroit pas dans un cas où les armes tombent des mains aux armes les plus intrépides, il ne sert de rien que pour retarder de quelques momens notre perte.

Les Romains las & recrues d'une marche forcée & tout hors d'haleine se défendirent avec tout le courage qu'on sçauoit desirer dans une surprise, c'est-à-dire, que ceux qui sont le mieux résistent peu lorsqu'ils sont surpris; tout ne périt pas, il s'en trouva un très grand nombre qui percèrent; c'est la première chose à laquelle l'on doit d'abord penser dans une embuscade, & qui se sauvèrent par différens endroits: le reste aiant donné par un autre, gagnèrent une hauteur avantageuse, où l'ennemi ne pensa pas d'abord à les attaquer.

Les Gaulois délivrez d'un ennemi si incommode, n'avoient rien de mieux à faire que de forcer les débris de cette hauteur; ils se contentent de les investir, & remettent au lendemain ce qui eût dû être exécuté sur le champ & tout à la chaude: voilà ce que j'ai crû devoir dire & démêler de ce combat, qui précéda la bataille de Télamon, une des plus mémorables & des plus célèbres de l'antiquité; mais comme la gloire & les longues prospérités des Roiaumes & des Empires ne sont pas comme des flots de la mer qui s'arrêtent à un certain point, sans que jusqu'ici nous en aions pû découvrir la raison ni la cause, & qu'il est facile au contraire de trouver l'une & l'autre dans les causes des bons & des mauvais succès des affaires humaines, sur tout de celles de la guerre, qui dépendent du plus ou du moins d'esprit, de cœur, d'intelligence & de conduite dans ceux qui en sont chargés: on ne sera pas étonné si cette guerre contre les Gaulois fut heureuse & glorieuse aux Romains, par les devans qu'ils avoient pris contre un ennemi si redoutable, sans prétendre pourtant qu'ils ne dussent pas beaucoup au hasard ou à la fortune: car l'Histoire tant féconde en événemens singuliers & tout extraordinaires, ne nous fournit aucune guerre où le merveilleux ait plus dominé que dans celle-ci, sans être faux; elle commença & finit la même campagne, & toujours avanturrière de roman. Il falloit que la gloire & les prospérités des Romains finissent par des coups de bonheur imprévus: car ce qui précéda la victoire elle-même tient du surprenant; leur gloire & leurs prospérités atteignirent jusques-là, c'étoit-là la dernière borne, il ne leur fut plus permis d'aller plus loin, & de monter plus haut. La guerre d'Annibal, ce Guerrier habile & entreprenant, fécond en desseins extraordinaires, fit éclipser l'étoile de Rome, par l'ascendant qu'il prit sur elle: guerre malheureuse qui arriva peu après, & qui fit connoître à ce peuple qu'il falloit descendre: ce ne fut qu'un tissu de défaites, de plaies & d'infortunes, qui le réduisirent au dernier degré de ruine & d'humiliation, & qui couvrit cette Capitale si fière & si orgueilleuse d'une honte éternelle, & d'autant plus grande, que tous les maux qu'elle souffrit, elle les dut uniquement à la mauvaise conduite de son Sénat, & à l'ignorance étourdie de ses Généraux. Après cette digression je reviens à mon sujet.

J'ai déjà dit que les Gaulois avoient fait investir les débris de l'armée Romaine qui s'étoient retirez sur la hauteur; leur circonspection est un peu trop outrée dans une nation naturellement vive & prompte, & qui agit plutôt qu'elle ne délibère, particulièrement dans les desseins, dont le succès dépend d'une résolution prompte & subite. Pour le coup les Gaulois sortirent de leur sphère d'activité, & l'on peut dire que la prudence des Généraux dégénéra en une vraie imprudence. Ils songent à se reposer des fatigues d'un combat contre des gens plus fatiguez encore, & dans l'espérance de les vaincre sans combattre, ils remettent la partie au lendemain. Ne sçait-on pas qu'on ne doit jamais remettre au lendemain une affaire qui peut être exécutée sur le champ? Leur faute ne sçauoit être excusée. On se souviendra du proverbe ancien dont l'origine nous vient de Thèbes: *à demain les affaires.*

Il en coûta cher à Archias, Gouverneur de Thèbes, qui le premier lâcha ces paroles, pour avoir remis au lendemain la lecture d'une lettre, où il eût appris, s'il eût ouverte, le détail d'une conjuration des Thébains, qui éclata quatre ou cinq heures après, &

& il n'en falloit qu'une pour la faire tomber. Thèbes secoua le joug des Lacédémoniens, & les suites leur furent autant fâcheuses & honteuses, qu'elles furent glorieuses aux Thébains, tant la paresse & la négligence sont dangereuses à la guerre, & forment presque toujours une queue dont on voit à peine le bout.

Les Gaulois anciens comme les modernes ont eu leur *Archias* comme Lacédémone. Si ces premiers n'eussent pas remis au lendemain ce qu'ils pouvoient faire sur l'heure, leur victoire eût été complete, & Télamon ne se fût pas rendu célèbre par leur défaite. Emilius arriva tout à propos avec son armée, sans que le reste des vaincus scût même qu'il fût en chemin, encore moins ceux qui s'étoient réfugiés sur la hauteur. Frapé du malheur de cette armée, qu'il eût pû joindre à la sienne, il se pressa d'aller dégager les tristes restes de ces troupes réfugiées sur la hauteur, qu'il délivra par miracle, & qui augmentèrent de beaucoup ses forces. Ce renfort le consola par l'espérance de réparer bientôt un si grand échec. Il n'eût peut-être jamais pensé, ni eu la hardiesse de se mettre aux trouffes des victorieux, & de les suivre dans leur retraite sans cette jonction, ou du moins se fût-il contenté de les serrer de moins près, & par là les Gaulois se fussent trouvez en état de combattre l'armée d'Atilius qui alloit donner dans leur marche sans le sçavoir : ils l'eussent infailliblement surpris & battu avant qu'Emilius en eût la moindre nouvelle. On peut juger par ce que je dis, combien une faute qui ne semble rien est sujette à propagation à la guerre : aussi dit-on qu'il n'y fût jamais de petites fautes, & qu'elles grossissent à chaque moment.

Je ne sçai même si les Généraux Gaulois, après la défaite des troupes de la hauteur, s'ils l'eussent tentée, & celle de l'autre Consul, n'eussent pas tourné tête sur Emilius, animez par la défaite de deux armées. Dans ces cas il est très-rare qu'une troisième ose tenir tête & tenter la fortune d'un combat contre un ennemi victorieux de deux. Ces exemples sont fort rares, il s'en trouve pourtant dans l'Histoire de tous les tems, & c'est dommage que je ne puisse en citer quelqu'un : je résisterai à la tentation, de peur de sortir du sujet que je traite.

Il semble que les Généraux Gaulois se défièrent du succès de leur entreprise à la venue de l'armée d'Emilius, dont ils redoutoient l'audace & la force. Leur butin les inquiétoit, ils en avoient trop pour une entreprise qui doit être exemte de tous embarras, & trop peu pour satisfaire leur avarice & leur avidité. Il fallut une bonne harangue pour les rendre plus modérez, & se contenter de leur pillage. Ils ouvrirent alors les yeux sur les difficultez qui se présentoient lorsqu'ils commencèrent à craindre, & se contentèrent de leur butin lorsqu'ils apperçurent qu'ils se mettoient en danger de le perdre. En effet ils avoient une infinité de raisons de se défier du succès d'un aussi grand dessein que celui de marcher à Rome. Ils trouvèrent les Romains & toute l'Italie en armes. Ils ne doutoient point non plus que l'armée d'Emilius, qui venoit d'arriver fortuitement, ne se renforçât toujours plus par la jonction des troupes des alliez, dont ils ne pouvoient ignorer la marche. Ils venoient à peine de battre & de dissiper une armée entière, qu'il en reparoit une autre le même jour, c'étoit la tête de l'Hydre ; ils sçavoient d'ailleurs que toute l'Italie étoit remplie de troupes qui filoient de toutes parts, & qui prenant des routes différentes, signifioient assez qu'on cherchoit à les arrêter d'un côté, pendant qu'on songeoit à leur couper les vivres & la retraite de l'autre. Ils avoient, comme je l'ai déjà dit, remporté une grande victoire, & dissipé une armée dont les parties séparées s'étoient déjà réunies, par leur négligence, à une autre toute fraîche & plus forte, qu'ils virent arriver avec étonnement un moment après la déroute de la première.

§. II.

Bonheur des Romains avant la bataille de Télamon.

ON est tellement prévenu en faveur des Anciens Grecs & Romains, que ceux qui se font chargez de leurs éloges, qui ne sont pas sans doute d'un goût médiocre, leur distribuent l'encens avec tant de profusion, qu'Alexandre n'en a jamais tant brûlé pour ses Dieux : de l'autre part ceux qui sont du parti des Modernes n'en font pas un moindre dégât ; mais c'est de l'odeur & de la fumée perdue, dont les gens raisonnables se trouvent très-incommodez. Les premiers sont peu modérez sur l'article de l'éloge à bien des égards, & les autres en tout sur celui des Modernes. Il est certain qu'en ce qui regarde l'éloquence, les Anciens nous laissent assez loin d'eux. De peur que l'imagination de mes Lecteurs n'aille trop loin, je les avertis que je ne prétens point m'ériger en Juge sur cette matière : je sens trop bien mon incompetence pour n'en pas faire un aveu public. Je veux bien m'en tenir aux décisions des plus grands génies, qui tous déposent en faveur du mérite des Anciens : que les autres, dont l'autorité est moins respectable, gardent leur encens pour quelque autre sujet qui fasse un peu plus d'honneur à leur jugement. Je suis donc pour les Anciens quant à l'éloquence en vers & en prose de toute espèce ; mais ceux qui les poussent si haut sur ce point-là, ne nous les donnent pas toujours pour infaillibles à l'égard de leurs guerres. J'écarte celles des Grecs, où nous entrerons bientôt, & même la seconde Punique, que mon Auteur appelle la guerre d'Annibal, laquelle a mis en œuvre une infinité de sçavans Ecrivains anciens & modernes, que la partialité ou la prévention a poussé jusqu'au point de farder les défauts & les infortunes. Je parle ici des Romains : car leurs Historiens sont si bien par leur éloquence ou par leur ignorance dans un métier qu'ils ne sçavent pas, qu'ils font trouver le grand & le beau dans des dits, dans des faits & dans une conduite, où un homme de guerre qui les écoute avec attention trouve à peine le médiocre, & souvent la sottise dans toute son étendue.

Les éloges verséz à grands flots sur la conduite & l'habileté des Généraux Romains dans la guerre qui fait le sujet de ces observations, & qui finit par la victoire de Télamon, ne sont ni solides ni vrais : la prévention est telle en leur faveur, que tout ce qui arriva de fortuit dans cette guerre, est attribué à sagesse, à prévoyance, à profondeur de génie & d'intelligence, & ce n'est rien de tout cela : on le voit par la narration ; c'est au hazard, c'est à la fortune des Romains, encore d'intelligence avec eux, qu'il faut faire honneur de tous ces grands événemens : la victoire de Télamon est l'effet & la suite nécessaire de cette bizarrerie.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'aucun de ceux qui se font mêlez de faire des remarques sur les guerres des Romains ; ni Plutarque qui a traité de la fortune des Romains, ni Rapin qui avoit l'esprit si solide, & qui les connoissoit si bien, ni Saint-Evremont qui a pris leur esprit dans tous leurs âges par leurs guerres ; ni enfin l'Abbé de Saint-Réal, ni mille autres, n'aient fait paroître qu'ils aient pris garde à un événement de fortune si remarquable que celui de Télamon, qui leur eût fourni une infinité de belles réflexions à faire : car lorsque tout sembloit concourir au succès des affaires des Gaulois, qu'ils passent les Apennins sans opposition, qu'ils entrent dans la Toscane, qu'ils la traversent, qu'ils ne sont qu'à trois marches de Rome, qu'ils défont en chemin une grande armée qui s'oppose à leur passage ; lorsqu'il semble que tout leur rit pour faire leur voiage tranquillement, qu'ils se félicitent d'un si grand bonheur ; une autre armée, encore plus forte & mieux commandée que celle qu'ils viennent d'anéantir, survient



PLAN DE LA BATAILLE DE TELAMON OU LES GAULOIS SE TROUVERENT ENFERMEZ ENTRE DEUX ARMÉES ROMAINES.

survient à l'improviste, qui les fait tomber en admiration du pouvoir de la fortune, & dans la crainte & l'étonnement d'avoir encore un ennemi plus fort à combattre. Il y a là de quoi donner à penser aux hommes les plus résolus & les plus intrépides, il y parut aussi par le parti que les Gaulois prirent d'abandonner leurs entreprises, & de s'en aller d'où ils étoient venus; ils délibèrent là-dessus, & tous s'y déterminent.

Ils quittent donc le chemin de Rome, & rebroussent vers leur pays. Emilius, qui est averti de leur marche, les suit de fort près, bien moins dans le dessein d'entrer dans aucun engagement, que dans celui de tomber sur leur arrièregarde; ce qui lui étoit aisé contre un ennemi embarrassé d'équipages & d'un butin immense, dit mon Auteur, qui fut, selon mon sentiment, le sujet capital de leur retraite plutôt que de leur crainte. Ils arrivent auprès de Télamon, où ils campent en front de bandière dans un poste avantageux, & dans une plaine rase & découverte, où toutes leurs troupes se trouvoient en état d'agir sur un grand front, & sans craindre à leurs aîles, faisant face à Emilius, qui plante son camp tout auprès.

„ Le hazard voulut, dit mon Auteur, que dans ce tems-là même Caius Atilius venant de Sardaigne débarquât ses légions à Pise, & les conduisit à Rome par une route contraire à celle des Gaulois. Ceci est un peu obscur. Il est certain qu'Atilius tomboit sur leur marche, qui étoit sur le chemin de Rome, d'où les Romains n'étoient pas encore partis; cette route contraire ne veut dire autre chose, sinon que le Consul ne tournoit pas du côté où ils marchaient. La narration le prouve, puisque Polybe ne dit pas qu'Atilius eût fait une contremarche, ou ait quitté la route qu'il avoit déjà prise.

Il marchait droit à l'ennemi sans le sçavoir. Autre hazard, on prend un fourrageur Gaulois qui étoit au fourrage, on le questionne, & l'on est fort étonné d'apprendre qu'on est tout près de l'armée Gauloise, qu'Emilius la suivait en queue, & qu'il étoit campé en présence. Atilius surpris d'une aventure si extraordinaire & si favorable, marche en grand ordre, & vient se poster sur les derrières des ennemis, leur coupe par ce mouvement leur retraite & les vivres. Les Gaulois surpris d'une telle aventure, & de se trouver entre deux armées, les vivres coupez, & leur retraite à la pointe de leurs armes; comme ils ne s'épouvantaient pas aisément, & que la nécessité de se défendre élève plutôt le cœur qu'elle ne l'abat, ils songèrent à se tirer d'un pas si dangereux par leur courage & par leur conduite.

Ils rangent leur infanterie en phalange selon leur façon de combattre; mais comme ils se trouvoient entre deux armées, & par conséquent dans la triste nécessité de s'opposer à toutes les deux, il fallut diminuer de la moitié de l'étendue de leur front, & former deux phalanges rangées dos à dos, dit l'Auteur, dont (1) faisoit face à Atilius, & l'autre (2) étoit opposée à Emilius. Ils mettent leur cavalerie (3) (4) sur deux lignes aux aîles de leur infanterie, ils les couvrent de part & d'autre des chariots (5) (6). Cette précaution aux aîles de leur cavalerie ne laisse aucun lieu de douter de la supériorité des Romains, qui les surpassaient à leurs aîles.

Les Gaulois avoient une éminence (7) peu éloignée d'une de leurs aîles, où ils firent passer leur butin & tous leurs bagages (8), qu'ils firent garder par un corps de leur infanterie (9). C'est dans cet ordre admirable que les Gaulois attendirent le choc des deux armées Romaines, qui n'eurent garde de laisser échapper une si belle occasion & leurs avantages.

Les Généraux Gaulois avoient en face, à l'aîle de leur cavalerie opposée à celle d'Atilius, une hauteur (10) dont il leur importoit de se rendre les maîtres, & dont les Romains s'étoient saisis; & comme elle pouvoit beaucoup les incommoder dans le détail du combat, ils la firent attaquer. Il paroît par ce qui suit de la narration de mon

Auteur, que le combat fut très-vif & fort obstiné. Les Gaulois, qui connoissoient la conséquence de ce poste, y firent marcher des troupes fraîches pour tâcher d'en déloger les Romains, lorsqu'ils apprirent qu'Atilius étoit là en personne : ce qui leur fit changer de dessein. Emilius, qui ignoroit que son Collègue étoit arrivé, apprit avec étonnement par ce combat engagé sur cette hauteur, qu'on contemploit de son aînée, que l'ennemi étoit enfermé de toutes parts. Une chose si extraordinaire remplit son armée d'espérance & d'ardeur. On n'en étoit pas moins plein dans l'autre. Les trois armées ne tardèrent pas longtems d'en venir aux mains. Les Gaulois soutinrent le choc avec un courage & une obstination extraordinaire, Polybe nous le fait assez voir, & se battirent en gens qui n'ont d'autre salut à espérer que dans la victoire, en vrais desespérez, réduits au parti de combattre à forces inégales pour vaincre ou pour mourir à la peine. Après un combat très-grand & très-contesté, les Gaulois sont enfin rompus & enfoncés à leur cavalerie : l'infanterie dépouillée de ses aîles est environnée de toutes parts. Les Romains en font un carnage horrible. La phalange du côté d'Emilius est poussée sur les derniers rangs de celle qu'elle avoit à dos, & qui combattoit contre les légions d'Atilius, qui la rejettent sur l'autre ; toutes les deux sont enfin percées, le trouble & la confusion s'y mettent sans aucun remède à un si grand mal. Les Romains serrez & dans un grand ordre, les pressent de toutes parts, & les égorgent comme des bêtes. Ainsi périt cette armée formidable, bien moins par faute de conduite, de courage & de résolution, que par le désavantage de ses armes, qui seules furent la cause de son malheur.

On croira, à l'aspect d'un événement si extraordinaire, que l'Histoire ne nous fournit rien de semblable, qu'il est unique dans son espèce, nullement : c'est ce que nous ferons voir dans le cours de ces observations, & une habileté égale dans l'ordre & la distribution des troupes à celle que les Généraux Gaulois firent paroître dans le leur : car l'on peut dire à leur gloire, qu'ils se gouvernèrent avec tout l'art & toute l'adresse possible ; c'est de toutes les ordonnances à deux fronts, celle qui paroît la meilleure, suivant la tactique de ces tems antiques, & sans qu'on puisse les accuser d'avoir manqué en rien de ce qui dépendoit de leur courage & de la profondeur de leur vûe.

Notre Auteur, qui est homme du métier, forme d'abord une question qui lui paroît digne d'être proposée. „ D'ailleurs, dit-il, aujourd'hui, comme alors, il n'est pas aisé „ de démêler, si les Gaulois attaquent des deux côtes, s'étoient formez de la manière „ la moins avantageuse, ou la plus convenable. Il est vrai qu'ils avoient à combattre de „ deux côtes ; mais aussi rangez dos à dos, ils se mettoient mutuellement à couvert „ de tout ce qui pouvoit les prendre en queue. Et ce qui devoit le plus contribuer à „ la victoire, tout moyen de fuir leur étoit interdit ; & une fois défaits, il n'y avoit „ plus pour eux de salut à espérer : car tel est l'avantage de l'ordonnance à deux fronts.

L'Auteur est un peu équivoque dans cette première proposition, on ne comprend pas trop bien ce qu'il veut dire. Il est certain qu'au sens qu'on doit l'entendre, la situation où se trouvoient les Gaulois, étoit très-délicate & très-dangereuse à tous égards, la raison en est évidente : car supposant que la ligne opposée à Emilius eût tenu bon, & poussé même les Romains, & que celle contre Atilius eût été battue, mise en déroute, & suivie chaudement, qui peut disconvenir que les fuyards n'eussent été rejettés & renversés sur celle qu'ils avoient à dos, & qu'ils n'y eussent mis le trouble & la confusion ? Et par-là la victoire échappoit au Consul, puisque la ligne eût été attaquée à chaque bout en même tems, ce qui est le grand défaut de l'ordre à deux fronts des Anciens. Aussi les Gaulois l'éprouvèrent-ils : nous ferons bientôt voir qu'on en peut trouver un meilleur. Il faut avouer que leur situation étoit triste & fâcheuse, dans un sens : c'é-

toit

toit sans doute ce qu'on pouvoit imaginer de meilleur & de plus sûr pour résister contre deux armées par rapport à leur tactique.

Si cette conduite des Généraux Gaulois fut l'effet de l'extrémité où ils se trouvèrent, elle n'est pas moins digne de louange : car dans ces cas imprévus, où les difficultés & les obstacles se présentent en foule, les esprits & les courages communs perdent le jugement, & la tête leur tourne ; ils ne voient aucun moien ni nulle ressource pour s'en délivrer, au lieu que les autres n'en manquent jamais. Il est certain que les Gaulois eussent infailliblement ruiné & culbuté ces deux armées, si leurs armes eussent été égales à celles de leurs ennemis.

Quant à la seconde proposition de notre Auteur, il n'y a aucune réplique : elle est fondée sur la nécessité de vaincre, ou de succomber les armes à la main. Les Gaulois se trouvèrent dans cette nécessité, qui fait vaincre effectivement : des Généraux en très-grand nombre s'en sont toujours bien trouvez ; soit que le hazard les y ait précipitez, ou de dessein prémédité ; elle avoit d'autant plus de force sur l'esprit des soldats en ce tems-là, qu'ils n'avoient que deux choix à faire, la victoire ou un honteux esclavage, sans esperance d'en revenir : sujet de harangue très-court & très-persuasif, qui portoit les troupes dans le généreux desespoir de remporter l'une pour éviter l'autre. Il n'y a pas ce me semble de meilleur motif que celui-là pour se tirer d'un mauvais pas, lorsque toute notre fortune se trouve à la pointe de nos armes. Il arrive assez souvent même que les soldats sont animez par un tout autre motif que celui de leur gloire & de leur salut ; un butin de rien, une plaisanterie lâchée à propos en guise de harangue, fait quelquefois le coup, & fait remporter la victoire. Un petit conte nous le fera voir, il vient très à propos pour égayer la matière. Je le tiens d'un Officier digne de foi, qui fut du nombre des auditeurs de la harangue.

Un Lieutenant-Colonel de je ne sçai quel régiment, car j'ai tout oublié, se trouvant à Fleurus tout prêt à charger, & ne sçachant comment animer ses soldats, très-mécontents d'être entrez en campagne sans être habillez, leur dit : Mes amis, voici de quoi vous consoler, puisque vous avez le bonheur d'être en présence d'un régiment tout vêtu de neuf ; le besoin ne sçauroit être plus grand, chargeons vigoureusement, & habillons-nous. Cette plaisanterie, qui marquoit un fort grand mépris pour l'ennemi, fit un tel effet sur l'esprit de ses soldats, qu'ils coururent dessus, le battirent, & chacun s'habilla de la tête aux pieds presque sur le champ.

En certaines occasions, & sur tout dans les batailles, le sérieux fait moins d'impression dans l'esprit & dans le cœur des soldats pour les animer à bien faire, que ne fait le plaisant, & dans celui-ci deux mots suffisent. Témoin Léonidas ; lorsqu'il alla défendre le pas des Thermopyles, quelqu'un lui criant, voilà les Perses qui s'approchent de nous : & nous d'eux, lui répondit-il. Comme la plupart étoient étonnez de leur nombre, un autre se prit à dire, que le Soleil seroit obscurci de leurs flèches lorsqu'ils seroient à portée : tant mieux, lui dit Léonidas, nous combattons à l'ombre. Nous trouverons ailleurs que dans ce Paragraphe, qu'il faut finir, l'occasion de parler des harangues militaires, que j'approuve fort, lorsqu'elles consistent en trois ou quatre mots, comme celles d'Henri IV.

§. III.

Bataille de Telamon.

LA victoire est toujours louable, soit que le Général la doive au hazard ou à son adresse : cela a été dit en Grec & en Latin, & l'Arioste s'en est accommodé.

*Fu il vincer sempre mai laudabil cosa
Vincasi o per fortuna o per ingegno.*

J'y consens : mais comme toutes les maximes sont à facettes, & qu'elles ne se battent pas moins entr'elles que les erreurs & les véritez, l'on peut fort bien, sans donner le moindre soupçon d'esprit vain & singulier, envisager cette maxime du côté contraire ; puisqu'il est souvent arrivé qu'une armée battue, abîmée, & ruinée de fond en comble, sans qu'elle ait pû de longtems s'en relever, a paru sous ses débris mille fois plus glorieuse & plus digne de nos éloges, que celle qui l'a accablée de ses forces & de sa puissance : je ne parle pas ici d'une belle retraite, qui dans l'opinion des connoisseurs vaut pour le moins une victoire complete : je parle de nos Gaulois bien battus en bataille rangée, sans qu'on puisse en attribuer la cause, ni aux Généraux qui la commandoient, ni au peu de courage & de fermeté des soldats qui la composoient, ni même à l'ordre de la guerre : quelque Dieu s'en est donc mêlé, dira-t-on, quelque-une de ces machines d'Homère qu'il produisoit dans les grands besoins ? Non : mais le hafard, ou plusieurs hazards accrochez les uns aux autres, qui concoururent tous au bonheur des Romains, sans que leurs Chefs pussent légitimement rapporter le succès d'une si grande victoire ni à leur prévoyance, ni à leur habileté : ils profitèrent de l'occasion heureuse de combattre, qu'ils ne pouvoient éviter, quand même ils l'auroient voulu. On ne voit d'ailleurs rien que de commun dans tout ce qu'ils firent, rien que de grand, de courageux & de profond dans les Chefs des Gaulois.

Que Polybe, si fertile en réflexions & en digressions sur les événements les plus mémorables de son Histoire, n'ait pas pris à tâche d'établir ici tout ce qu'il sçavoit du lieu commun du grand pouvoir de la fortune, j'avoue qu'il a grand tort en si beau sujet de parler. Je n'en vois point qui en soient plus dignes. Ceux qui ne croient pas que les cas fortuits favorisent certains Généraux très-ignorans & très-malhabiles, & traversent les autres sans aucun égard aux talens & aux grandes qualitez dont ils sont ornez pour remporter la victoire, & n'avoir nul besoin de grandes victimes dans les mesures qu'ils prennent pour ranger de leur côté bon gré mal gré cette fortune inconstante ; ceux-là, dis-je, se trompent beaucoup : car ils prétendent que pour réussir en tout, il suffit d'avoir de bons & gros escadrons & des bataillons de même force, & de se comporter avec cela selon les règles les plus fines & les plus sûres de l'art, en y joignant toutes celles de la prudence & du courage. Tout cela s'est trouvé dans les Généraux Gaulois au degré le plus éminent, sans qu'ils aient réussi avec de tels avantages ; les cas fortuits ont fait pancher la balance, ils ont été tous pour les Romains, & le médiocre de cet art & de ces règles, comme je l'ai déjà dit. Il s'en falloit bien même qu'ils fussent aussi braves & déterminés que leurs ennemis, quoiqu'ils le fussent beaucoup.

Ce qu'il y a de bien singulier & de fort rare dans cette action célèbre, qu'on ne voit jamais ou presque jamais dans les autres : (car, pour le dire en passant, la cause ordinaire de la perte ou du gain d'une bataille, est que l'un des deux partis fait moins de fautes, & que l'autre en commet une infinité,) c'est qu'on ne voit rien de tout cela dans cette journée ; les vaincus comme les victorieux n'en commirent aucune, pas la moindre inadvertance : chose merveilleuse & presque incroyable, si la vérité n'y paroît pas dans tout son éclat.

Je n'oserois assurer si les Gaulois étoient plus foibles, ou plus forts. Polybe ne s'explique pas là-dessus, il ne paroît pas par le commencement & les suites du combat, qu'ils surpassassent les Romains à leurs aïles ; les précautions qu'ils prirent pour n'être pas doublez de ce côté-là, me portent à croire qu'ils étoient inférieurs aux Romains. Véritablement

tablement, ils diminuèrent le front de leur armée de la moitié, pour faire face des deux côtes ; mais cela ne prouveroit point qu'ils fussent plus forts, puisqu'ils se trouvoient enfermez entre deux armées, qui eussent combattu sur une étendue double : j'infère de là, que les Gaulois devoient être plus foibles. Ce que notre Auteur dit des premiers rangs des deux phalanges, marque une grandeur de courage & un mépris de la mort à peine concevable ; ils avoient jetté leurs habits, & paroissoient nuds de la ceinture en haut. Il leur arrivoit souvent de combattre de la sorte ; mais ils ne sont pas les seuls qui aient paru ainsi nuds dans le combat. Strada dans son Histoire de la guerre de Flandre, rapporte qu'à la bataille de Malines (a) on fut surpris de voir les Ecoissois combattre nuds, ou pour faire montre de leur hardiesse, ou à cause de la chaleur. Quoiqu'il en soit, ils se dépouillèrent de leurs habits, se contentant de leur chemise, & quelques-uns même l'ayant quittée & l'ayant mise à l'entour de leurs hanches : ils paroissoient nuds parmi des soldats armez ; & la plupart n'en étoient pas moins forts ni moins assurés que ceux qui étoient couverts de leurs armes.

Des hommes aussi intrépides & aussi bien ordonnez, qu'il étoit possible de l'être, méritoient de vaincre, & cependant ils furent vaincus, après un combat très-opiniâtré, bien moins par un plus grand courage & par une plus grande habileté dans les Généraux Romains, que par un avantage très-grand qui ne les quitta jamais, & qui contribua infiniment plus à leurs victoires, & que l'excellence de leur discipline militaire, quoiqu'elle semble venir d'une inspiration divine plutôt que d'une tête mortelle, & qu'elle soit capable non seulement de former d'excellents Officiers & des soldats intrépides & obéissans, mais encore d'honnêtes gens de tous les deux. Devineroit-on quel peut être cet avantage dans toutes leurs guerres contre les Gaulois, comme contre toutes les autres nations qu'ils soumirent à leur Empire, indépendamment de cette discipline admirable ? Il est bon de l'expliquer sans épuiser la matière.

Cet avantage, dont je parle, se trouvoit dans la nature de leurs armes offensives & défensives, & dans leur façon de combattre, le tout dans un si haut degré de perfection, qu'aucun de leurs ennemis ne leur en opposa de comparables ; & l'aveuglement de ceux-ci fut tel, qu'ils ne pensèrent jamais à les imiter que lorsque toute la terre fut soumise à leur Empire, si l'on excepte Pyrrhus & Annibal. Plutarque & tant d'autres Auteurs qui ont traité de la fortune des Romains, n'en ont presque rien dit. Les Gaulois, les Allemands, comme les plus dignes de leur être opposez ; les Grecs mêmes, & tous les autres peuples de l'Occident & de l'Asie, ne leur opposèrent presque que des armes offensives ; mais quelles armes ! très-mauvaises, très-foibles en comparaison de celles des Romains. Elles devenoient sans forces & de nul effet de près, & comme l'on dit boucliers contre boucliers. Celles des Gaulois, car il s'agit ici de ce peuple, étoient très-petites : de loin ils ne se trouvoient point à couvert des armes de jet des Romains ; de près elles les embarrassoient bien plus qu'elles ne leur étoient utiles. Leurs épées sans pointe n'étoient d'usage que dans les coups de taille, encore falloit-il les redresser au second, tant elles étoient de mauvaise trempe. C'est ce que Polybe nous apprend dans la description de la bataille de l'Adda. Il leur falloit un espace pour assener leur coup & frapper avec force ; comment conserver cet espace, ses rangs & ses files, & être obligé de reculer pressé & poussé par la profondeur des rangs de derrière ? Cela doit sembler impossible contre des troupes ferrées & unies qui avançaient toujours, & qui les obligeoient à reculer pour conserver cet espace qu'on leur enlevait. J'y reviens encore, mouvement impraticable, ou tout au moins très-difficile contre des ennemis qui vont toujours en avant armez de toutes pièces, couverts de leurs grands boucliers, & dont les épées courtes & tranchantes servoient également à frapper d'estoc comme de taille : au lieu

(a) Cette bataille se donna en 1578, dans une plaine entre la rivière de Demer & une forêt.

lieu que les Gaulois ne pouvoient se servir que du tranchant, mais de nueffet sur des casques & des cuirasses à toute épreuve; étoit-il bien aisé de vaincre de telles gens armez de la sorte, & bien difficile à ceux-ci de tuer beaucoup de monde, & d'en perdre peu? Si les Gaulois eussent armé leurs troupes à la Romaine, je ne sçai si Rome se fût élevée au point où elle parvint. Quel aveuglement! que l'expérience de tant de guerres contre Rome ne leur ait pû ouvrir les yeux pour changer dans la façon de leurs armes, tant la coutume a de force & de pouvoir sur les hommes: non seulement elle résiste aux oppositions de la raison, au simple bon sens, à l'expérience même qui nous presse de changer ce qui est visiblement mauvais, ruineux & absurde même, en ce qui est visiblement bon & salutaire contre les avantages que nos ennemis remportent sur nous, qui ne viennent uniquement que du défaut de nos armes & de l'excellence des leurs; encore une fois, cet aveuglement des Gaulois est à peine concevable. Polybe ne dit-il pas lui-même que *si leurs armes eussent été semblables, ils remportoient la victoire*? Qui peut douter un instant d'une vérité si palpable? La coutume n'agit-elle pas avec la même force sur nous à l'égard de certaines pratiques dont nous ne sçaurions nous guérir, quoique contraires à la raison & aux règles de la guerre? ne sommes-nous pas encore Gaulois sur ce point-là?

Parlons de bonne foi, croit-on que les Turcs fussent si aisés à vaincre aujourd'hui, s'ils étoient armez comme nous? Cette nation est très-brave, mais mal disciplinée; mais du moins elle combat à la Gauloise, elle en vient d'abord aux mains. Il ne lui manque que de changer dans ses armes pour remporter la victoire. Sont-ils plus grossiers que les Moscovites? Il s'en faut bien: Dieu veuille qu'ils ne se ravissent pas comme eux, & qu'ils ne changent pas en leur discipline & en leurs armes. Ils sont aveugles aujourd'hui, ils peuvent ouvrir les yeux demain; qui doute qu'ils ne les ouvrent? Quelque Visir ou quelque Bacha réfléchira sur les disgraces passées, pour peu qu'il ait de bon sens. Le moi, dira-t-il, de pénétrer un bataillon ou une ligne Chrétienne, ferrée & hérissée de leurs fusils & de leurs baionnettes? Nos défaites nous ont assez fait voir qu'il n'y a rien de plus dangereux & de plus mal aisé contre des armes si redoutables. Nos épées ou nos sabres ne sçauroient fraper que de taille à une certaine distance contre les coups alongez des baionnettes des soldats Chrétiens, contre lesquels nous ne sçaurions jamais résister. Il faut donc imiter les Chrétiens, & les combattre avec des armes semblables: quelqu'un raisonnera bien. C'est ce qu'un Visir peut faire, sans être pourtant fort habile.

Pour revenir aux Romains, ils avoient par dessus les avantages dont j'ai parlé, leurs armes de jet, qu'ils lançoient avec beaucoup d'adresse avant que d'en venir aux mains: si l'on y ajoute encore les armez à la légère, qui étoient des escarmoucheurs qu'on lâchoit avant le combat, qui se répandoient sur tout le front de l'armée, & qui faisoient pleuvoir une grêle de flèches & de pierres, dont l'effet étoit d'autant plus grand & les coups plus assurés, que les Gaulois ne connoissoient point alors cette espèce de milice, du moins elle n'étoit pas alors en usage parmi eux.

Voilà en peu de mots ce que j'avois à dire de l'avantage des armes des Romains sur celles des Gaulois; mais comme cette matière est fort intéressante & guères moins instructive, & que notre Auteur en parle en plusieurs endroits de son Histoire, & particulièrement dans la bataille de l'Adda, qui suit de près celle-ci, nous en dirons quelque chose dans nos observations sur cette fameuse journée.

Moralement parlant, il étoit impossible que les Romains ne fussent pas victorieux; ils combattoient avec trop d'avantage contre des troupes intrépides à la vérité, bien commandées, bien menées, & en grand nombre; mais ce n'étoit pas assez. Il falloit à de tels ennemis des armes capables de soutenir & de résister contre une infanterie aussi bien armée que celle des Romains. Je laisse à ceux-ci leurs armes défensives, cet avan-

tage étoit peu considérable contre des Gaulois : bien qu'ils n'en eussent pas eux-mêmes, il leur importoit peu d'être nuds contre des gens armez de toutes pièces ; la victoire ne leur eût jamais échappé, si leurs armes offensives eussent été semblables à celles des Romains. On a pû voir si leurs épées n'étoient pas la chose du monde la plus méprisable. Ajoutez encore à ce désavantage qu'ils étoient dénués d'armes de jet, qui ne laissent pas que de tuer bien du monde avant qu'on ait joint l'ennemi. Il paroît assez que les Gaulois ne s'en soucioient guères ; il en périssoit quelques-uns avant que d'en venir aux mains, après quoi toutes ces armes devenoient inutiles. Ce n'étoit sûrement pas le plus fâcheux, mais c'étoit leurs épées qui ne valoient rien : car si elles eussent été courtes, pointues, de bonne trempe, en un mot semblables à celles de leurs ennemis, c'étoit fait des deux armées Romaines. Polybe l'assûre positivement. Il connoissoit la valeur & l'audace déterminée de cette nation. Il met cette bataille entre les plus mémorables de l'antiquité, car je doute qu'on eût vû ni jamais ouï parler d'un semblable événement avant ce tems-là, ni je ne pense pas que l'Histoire nous en fournisse beaucoup après. Il se peut que ma mémoire m'ait failli sur ces sortes d'événemens extraordinaires, j'ai cherché inutilement dans les Historiens Grecs & Latins. Il y a quelques exemples d'armées enfermées entre deux ; mais avec des circonstances si différentes de celles de Télamon, qu'on ne sçauroit guères les mettre en parallèle ensemble. J'en trouve deux seulement, l'un admirable qui fera le sujet du Paragraphe suivant, & l'autre que je tire de l'Auteur de la conquête de l'Espagne par les Mores, que je vais rapporter.

Abencimague Roi de Fez faisant la guerre à celui de Suz, ce dernier nommé Abenragel s'étant mis en campagne avec des forces égales à celles de son ennemi, „ à quel-
 „ ques trois mille chevaux près, mais qui devint bientôt supérieure par la jonction de
 „ trois mille piétons, dit l'Auteur, & quatre mille hommes de cavalerie qui lui fu-
 „ rent envoyez par Abensuleiman. Abenragel ordonna que ce renfort prît les ennemis
 „ par leurs derrières, pendant qu'il les attaqueroit lui-même de front ; & en attendant
 „ que ce secours qui se tenoit en embuscade exécutât ce qui lui étoit ordonné, Aben-
 „ ragel en vint aux mains avec les ennemis pour les amuser : la nuit sépara les combattans,
 „ & favorisa la marche des troupes d'Abensuleiman ; elles donnèrent le lendemain en
 „ même tems qu'Abenragel avec tant de furie, que l'armée de Fez fut entièrement
 „ rompue ; & comme elle se trouvoit entre deux armées, & toute retraite enlevée, on
 „ en fit un carnage épouvantable.

§. IV.

Bataille à deux fronts de Médaba. Explication de cet ordre célèbre. Remarques sur les chariots de guerre. Que le terme de Currus peut être équivoque dans l'Hébreu.

L'Auteur de l'art d'élever un Prince, qui est un très-bon Livre, dit que la con-
 noissance de l'Histoire est non seulement une science qui regarde le passé, mais qu'elle
 est encore la science de l'avenir, qu'on y apprend ce qui se fera par ce qui s'est déjà
 fait. Ce qui est arrivé de grand, de surprenant & de merveilleux il y a mille, deux
 mille ans, arrivera dans cent ans, dans trois siècles, mille ans après, si l'on veut ; mais
 enfin il arrivera. La raison qu'il en donne est fort remarquable : c'est qu'il y a dans le
 monde moral, dit-il, une certaine révolution d'événemens : à peu près comme il y a
 dans le monde physique une succession de saisons.

La bataille de Télamon est sans doute un événement fort singulier & fort extraordi-
 naire, il tient même du merveilleux. Ce qui la produisit, hors ce merveilleux dont
 l'Histoire ne nous fournit aucun exemple, bien qu'il soit peut-être arrivé, j'y trouve

plusieurs faits à peu près parallèles. J'ai crû longtems que celui-ci étoit le premier en tête l'original de toutes les batailles sur un semblable modèle ; mais il est bon d'hésiter en tout , & d'aller le moins vite qu'il est possible dans nos décisions : car le hazard , plutôt que ma mémoire , m'a fait rencontrer un exemple tout pareil à celui de Télamon , c'est-à-dire une armée entre deux , & dans un ordre tel que celui des Gaulois. Mais il y a un si grand nombre de siècles entre celui-ci & l'autre , que cela surprend. Ce n'est pas un espace de trois ou quatre siècles , mais de plusieurs autres au-delà : car cette bataille s'est donnée l'an du monde 2967 , 1037. avant l'Ere Chrétienne , environ cent ans après la guerre de Troie , & huit cens soixante ans avant celle de Télamon.

On peut juger combien il faut remonter & pousser loin dans l'antiquité des tems & au-delà d'Hérodote & d'Homère , puisqu'on le fourre par tout , tant son Poëme est révééré , & tant il a fait & fait encore de bruit dans le monde , quoiqu'il ne nous ait débité que des fables : car l'on soupçonne fort l'existence de la guerre de Troie , qui n'est peut-être qu'une imagination tirée toute entière de son cerveau. Quoiqu'il en soit , j'ai remonté au-delà des Grecs , & le hazard m'a fait trouver dans l'Ecriture , en cherchant toute autre chose , que les Gaulois ne sont pas les premiers qui se sont trouvez obligés de combattre entre deux armées , en belle plaine & en bataille rangée , faisant front des deux côtez.

Le règne de David , fécond en événemens extraordinaires , nous expose un Télamon , mais beaucoup plus admirable & plus merveilleux : car les Gaulois n'eurent jamais intention de s'enfermer entre deux armées , de faire front de deux côtez , & de gagner deux victoires en un jour , sur le même terrain & à la même heure. Je ne pense pas qu'on ait lû ni ouï parler d'une action plus brillante & plus remarquable.

Joab , Général de ce Prince belliqueux , se mit en tête d'attaquer deux armées formidables , & de se mettre entre deux , quoiqu'il en pût arriver. Il sentit bien qu'il ne pouvoit l'éviter , & nonobstant il s'embarque dans une entreprise si délicate , tant il étoit brave , résolu & capable de s'en bien démêler. L'événement est si digne de la curiosité de mes Lecteurs , & de ceux particulièrement qui se nourrissent de l'Ecriture ; enfin si grand & si éclatant , qu'il paroît assez que l'Auteur sacré l'a jugé digne d'une mémoire éternelle : car il ne le rapporte pas seulement au second des Rois , mais encore dans le premier des Paralipomènes , dans la guerre des Israélites contre les Ammonites & les Rois alliez de ce peuple. Il paroît que les armées de ceux-ci étoient fort considérables. L'Ecriture n'explique pas le nombre des troupes Ammonites , elle dit seulement „ qu'ils envoièrent vers les Syriens de Rohob & les Syriens de Soba , & qu'ils firent „ lever à leurs dépens vingt mille hommes de pied , & qu'ils prirent aussi mille hommes du Roi de Maacha & douze mille d'Istob. Mais on va voir par les Paralipomènes que les troupes des Ammonites devoient composer une puissante armée. Ecoutons la suite.

„ Tous ces gens s'étant mis en marche , vinrent camper vis-à-vis de Médaba , & „ les Ammonites s'étant assembles de toutes leurs villes , se préparèrent à la guerre.

„ Lorsque David eut été informé de tous ces préparatifs , il envoya Joab avec toutes „ ses meilleures troupes.

„ Les Ammonites s'étant avancez pour le combattre , rangèrent leur armée en bataille , près de la porte de la ville , & les Rois qui étoient venus à leur secours , campèrent séparément dans la plaine.

C'est-à-dire les Syriens de Soba , de Rohob , d'Istob , & de Maacha , qui formoient une armée de trente-trois mille hommes d'infanterie , comme il est marqué dans les Rois.

„ Ainsi

„ Ainsi Joab ayant remarqué qu'on se préparoit à le combattre , & de front & par
 „ derrière, prit l'élite des troupes d'Israël , & marcha contre les Syriens.

„ Et donna le reste de l'armée à Abisaï son frere , pour marcher contre les Ammo-
 „ nites;

„ Et il lui dit: si les Syriens ont de l'avantage sur moi, vous viendrez à mon secours:
 „ & si les Ammonites en ont sur vous, j'irai aussi pour vous secourir.

„ Agissez en homme de cœur , & combattons généreusement pour notre peuple , &
 „ pour les villes de notre Dieu : & le Seigneur ordonnera de tout , comme il lui plaira.

„ Joab marcha contre les Syriens avec les troupes qu'il commandoit , il les battit &
 „ les mit en fuite.

„ Les Ammonites voyant la fuite des Syriens , s'enfuirent aussi eux-mêmes de devant
 „ son frere Abisaï , & se retirèrent dans la ville , & Joab s'en retourna à Jérusalem.

Voilà ce que nous apprend l'Ecriture de cette mémorable journée , rien de plus pré-
 cis & de plus net dans ses circonstances les plus capitales. L'Auteur sacré ne spécifie
 point l'ordre & la distribution des troupes des trois armées ; mais comme nous n'igno-
 rons pas la tactique des Juifs , il est presque impossible de s'y méprendre , pour peu d'ex-
 périence que l'on ait de la guerre , quand même on ne feroit pas guerrier , puisqu'il ne
 faut que lire la description des faits ; & pour peu d'attention que l'on leur donne ,
 on est assuré de réussir : ajoutez à cela que l'Ecriture elle-même en une infinité d'en-
 droits , nous explique clairement la manière dont on se rangeoit , qui étoit la même que
 celle des autres peuples de l'Asie , & qu'ils ont conservée jusqu'aujourd'hui , à la pro-
 fondeur des files près , qui ne la défigurent point : nous ne sçaurions donc nous trom-
 per dans l'ordonnance que nous en donnons.

Les Juifs combattoient à leur infanterie par grands corps sur une même ligne droite ,
 avec de petits espaces entre eux , pour laisser des retraites & des issues pour les blesez &
 pour les ordres qu'on avoit à donner. Cela veut dire qu'ils combattoient le plus ordi-
 nairement en phalange parfaite , & sur un front de grande profondeur. Xénophon dit
 dans son Histoire de Cyrus que l'infanterie de Crésus , dans la bataille qu'il perdit con-
 tre les Perses , étoit sur trente de hauteur. Je suis persuadé que les Juifs se rangeoient
 sur les mêmes principes de leurs voisins lorsqu'ils se trouvoient en force ; mais lorf-
 que leur foiblesse ne leur permettoit point de se ranger de la sorte , ils combattoient sur
 plusieurs corps d'infanterie séparés les uns des autres en manière de Colonnes , pour per-
 cer en différens endroits de la ligne : ce qui leur réussit toujours.

Joab , jugeant bien qu'il ne pouvoit combattre les Ammonites (2) , sans avoir en
 même tems les Syriens (3) à dos , qui étoient auparavant postez en (4) , & qu'ils tour-
 neroient infailliblement leur armée , se forma sur deux lignes ou deux phalanges (5) (6)
 la cavalerie (7) sur les aîles , & l'infanterie (5) (6) au centre. On me dira peut-
 être qu'il n'est point question de cavalerie dans cette bataille , que l'Ecriture n'en
 dit pas un mot. Je n'ai garde de le nier ; mais j'ai des raisons qui me déterminent
 à mettre de la cavalerie dans les trois armées. Ces raisons sont si fortes , que je ne
 crois pas qu'on puisse les révoquer en doute. Je sçai bien qu'il est parlé dans les Pa-
 ralipomènes , qui suppléent à ce qui manque de cette bataille au Livre des Rois , de
 trente-deux mille chariots de guerre.

Dom Calmet prétend , non pas sans beaucoup de fondement , dans son Commén-
 taire , que ce nombre lui paroît excessif. Je suis de son avis. *Il se peut faire* , dit-il
encore , qu'il y ait quelque faute dans les nombres , & qu'on ait mis trente-deux mille
chariots pour trente-trois mille hommes. Dans ce cas-ci je croirois assez qu'il se trom-
 pe : qu'il laisse les trente-deux mille hommes tels qu'ils sont. L'Auteur des Paralipo-
 ménés ne se méprend point ; il n'en parle pas , parce qu'il ne fait que suppléer dans

ce qui manque au Livre des Rois. Quoiqu'il ait manqué dans l'exactitude historique, il peut y avoir trente mille chariots au pied de la lettre; mais il se peut bien que le terme de *Chariot* dans l'Hébreu signifiait toute autre chose, & qu'il fût pris pour de la cavalerie.

Ce nombre de trente-deux mille chariots de guerre n'est pas moins excessif dans une armée de ce tems-là, que les sept mille que David défit dans la seconde bataille qui termina cette guerre contre les Ammonites: car ce nombre de chariots au sens littéral, me paroît aussi peu croiable que les trente-deux mille; & quand il n'y auroit que deux hommes à chacun, cela feroit soixante & quatre mille hommes, & deux chevaux à chacun, voilà autant de chevaux. Quelle étendue de pays ces chariots sur une ligne ne contiendroient-ils pas? Le calcul ne seroit pas difficile; mais il le seroit beaucoup de croire que le front de l'armée occupât un égal terrain: il faudroit sans doute un million d'hommes. Ce n'est pas là ce qui embarrasse le plus. Les chariots de guerre ont été longtems en usage chez les peuples de l'Asie; voit-on que les Rois d'Assyrie, des Médés, des Perses, en aient jamais eu autant qu'il est dit des Rois & des peuples voisins des Hébreux? A peine en verra-t-on deux cens. Xénophon nous assure que Cyrus avoit trois cens chariots de guerre dans la bataille qu'il donna contre Crésus Roi de Lydie. Il ne paroît pas que celui-ci en eût davantage, quoiqu'il fût presque plus fort de la moitié que son ennemi.

On en voit beaucoup moins dans celle de Cyrus le jeune contre son frère Artaxerxès, de même que dans l'armée de Darius contre Alexandre le Grand. On en voit fort peu dans l'armée de Darius contre Alexandre le Grand. On en voit fort peu dans l'armée de Xerxès contre les Grecs; enfin on n'a jamais ouï parler d'un tel nombre de chariots de guerre, je ne dis pas de trente-deux mille, mais de sept cens, dans aucune armée: inutilement les chercheroit-on dans l'Histoire. Concluons de là que ces chariots n'étoient rien moins que des chariots, & que ce mot étoit peut-être équivoque dans l'Hébreu. Je m'en rapporte aux Sçavans dans cette langue, qui se trouvent souvent bien embarrassés dans un nombre infini de termes qui fournissent différens sens & différentes choses.

Je viens maintenant à la cavalerie, dont cette digression qui m'a paru nécessaire, m'a un peu éloigné. Je suis d'autant plus persuadé qu'il y en avoit dans les trois armées, qu'il en paroît un très-grand nombre dans la dernière bataille qui décida du sort des Ammonites & des Rois leurs alliez peu de tems après: car pourquoi y en auroit-il si prodigieusement dans celle-ci, & point dans l'autre? Puisque l'Ecriture nous apprend dans les Rois, „ que l'armée d'Israël les mit en fuite, & que David tailla en pièces sept „ cens chariots de leurs troupes, & quarante mille chevaux. *Occidit David de Syris septingentos currus, & quadraginta millia equitum.* Je ne sçai s'il n'eût pas été mieux de traduire, que David se rendit maître de tous ces chariots, & qu'il tailla en pièces tous ceux qui étoient dessus. Le terme *Occidit* à la lettre & sans équivoque, signifieroit que David tua sept cens chariots: ce qui seroit ridicule. Si l'on traduisoit de la sorte, les termes de tailler en pièces me paroissent fort équivoques: car bien des Lecteurs croiront que David fit rompre & mettre en pièces les chariots sans toucher aux hommes; au lieu que l'on conservoit les chariots comme une marque de victoire, & dont on peut se servir.

Cette bataille à deux fronts de Médaba est infiniment plus remarquable que celle de Télamon. Il paroît que Joab commença cette grande action par les Syriens, qu'il attaqua les premiers: bien assuré que s'il venoit à les battre avant qu'Abisai eût rien engagé contre les Ammonites, ceux-ci prendroient aussi-tôt la fuite, de peur d'avoir affaire aux deux frères après la défaite des Syriens. C'est ce qui arriva: car les



BATAILLE SUR DEUX FRONTS DES ISRAELITES CONTRE LES DEUX ARMÉES DES AMMONITES, ET DES SYRIENS.

Ammonites éfraiez d'une si subite déroute , ne tinrent pas un instant. Joab , qui étoit si grand homme de guerre , & qui comptoit de rendre bientôt raison de l'armée qu'il avoit en tête , ne manqua pas de prendre tout ce qu'il avoit de troupes d'élite dans son armée pour faire un bon coup , & d'avertir son frère d'aller un peu moins vite de son côté , comptant que la défaite de ceux de Syrie amèneroit infailliblement la ruine des autres. Venez à moi , dit-il à son frère , si j'ai du pire ; je serai à votre secours , si la fortune ne vous est pas favorable. Mais son frère n'en eut nul besoin , les Ammonites lâchèrent le pied au premier avantage de Joab , comme ce grand homme l'avoit prévu.

Il est surprenant que l'Histoire nous fournisse un si grand nombre d'exemples , & que l'on ne voie cependant nulle part dans les Auteurs stratagématiques anciens & modernes , à moins que ma mémoire ne soit en défaut , qu'ils les aient remarquez , bien que les Tacticiens , entre autres Elien & l'Empereur Leon , beaucoup au-dessus de l'autre , parlent fort des armées à deux fronts , sans nous citer aucun exemple. Ils en parlent même comme d'une chose qui peut arriver , sans qu'il paroisse qu'elle soit arrivée. Il me paroît nécessaire de traiter cette façon de combattre , comme digne d'être réduite en principes & en méthode , & comme d'une chose qui est souvent arrivée , & qui arrivera infailliblement dans la suite des tems. Tâchons donc de prescrire des règles , & une manière de se ranger qui puisse servir un jour à ceux qui pourront en avoir besoin : car nos principes & notre méthode seront bien différens de ceux des Anciens , qui ne sont pas sans de grands défauts ; au lieu que nous tâchons de les lever , & que nous les levons même par notre principe des Colonnes , qui s'accommode à tout : car la vérité est toujours suivie d'une foule d'autres vérités , & rien ne l'arrête en son chemin : elle amène avec elle les remèdes & le salut.

§. V.

Qu'un Général d'armée qui s'est engagé dans un pays tout ennemi , doit être préparé à tout événement , tant contre les forces qu'il sçait avoir en tête , que contre celles qu'il peut avoir en même tems en queue. Précautions dans la marche. Explication de l'ordre de bataille à deux fronts , selon le principe de l'Auteur. Qu'il y a différentes méthodes de combattre , lorsqu'on se trouve enfermé entre deux armées.

ON a pû remarquer que l'ordre de bataille à deux fronts des Anciens , n'est pas sans quelque défaut ; la phalange est de tous celui qui y est le moins sujet. Celui des Romains : qui est le nôtre d'aujourd'hui , y est si peu propre , que je ne vois pas qu'il fût possible de soutenir un moment contre deux armées en face de deux côtes , en combattant sur un tel principe. Je suis persuadé qu'aucun Général n'oseroit le faire , & qu'il se verroit obligé de combattre sur deux lignes sans intervalles entre les corps , comme les Allemans le pratiquent contre les Turcs. Concluons de là , que tout ordre de bataille , qui ne s'accommode pas à tout , qui n'est pas formé pour être en état de combattre des deux côtes , au cas d'un malheur semblable à celui des Gaulois ; concluons , dis-je , qu'il ne vaut rien , ou qu'il vaut peu. Il seroit même aisé de démontrer , si c'étoit ici le lieu , que l'ordre en quinconce , c'est-à-dire sur deux lignes & une réserve , les bataillons de la seconde vis-à-vis les espaces de ceux de la première , du moins à l'égard de la nation Françoisé , est très-foible , & peu capable d'un bon effort. Nous n'aurons garde de nous servir de celui-ci , non plus que de celui des anciens , beaucoup meilleur : nous prendrons un peu de l'un & de l'autre , sans nous éloigner de notre système des Colonnes , sur lequel nous demeurerons toujours

ferme & constant, comme étant le plus parfait, le plus simple, & celui contre lequel personne n'a pû encore trouver la moindre objection, tant la vérité a de force & de pouvoir.

Lorsqu'une armée entre dans un païs tout ennemi, qu'elle s'y engage autant qu'elle peut pour une expédition importante, comme celle des Gaulois, qui en vouloient à une Capitale, à Rome même; on marche avec une extrême circonspection, parce qu'on n'est pas toujours assuré des mouvemens des ennemis, dont les forces en grand nombre sont répandues en différens endroits. On n'est pas toujours informé de leur véritable dessein. Dans ces sortes de conjonctures, & lorsqu'on craint également par tout, on se dispose de telle sorte, qu'on puisse éviter d'être surpris de quelque côté que l'ennemi paroisse, & faire en sorte qu'on soit préparé à tout événement, que chaque arme se trouve en sa place, & réponde à la nature du païs qui lui est propre dans les mouvemens qu'on est obligé de faire dans les cas imprévus. Il y a mille choses, mille détails en certains momens qui dépendent bien plus de la science que de l'expérience. Il y a une profondeur & un art surprenant dans certaines marches. Montécuculi excelloit particulièrement dans cet art des mouvemens généraux de toute espèce; ses marches étoient nettes, simples, sçavantes, & ses Colonnes disposées & distinguées de telle sorte, que de quelque côté que l'ennemi parût, elles se trouvoient tout d'un tems & d'un même mouvement en bataille. Peu l'ont approché dans cette science. C'est où le Maréchal Duc de Villeroi excelloit particulièrement, & ce n'est pas l'éloge d'un Général du commun: il a été malheureux avec un si beau talent, mais il méritoit de réussir, & il auroit réussi, s'il eût eu des Lieutenans qui eussent sçu le seconder.

Il ne s'agit pas ici des Modernes, chacun sçait combien les Anciens nous surpassent dans cette grande partie de la guerre: car je ne vois point dans l'Histoire qu'aucun Général moderne ait connu ce grand art des précautions dans les marches où l'on craint de se trouver enfermé entre deux armées. Quoi de plus grand, de plus profond & de plus rusé que la marche de Cyrus contre Crésus! Xénophon n'auroit-il pas eu dessein de traiter ces sortes de marches d'une façon historique, pour ôter la sécheresse & les épines du dogme, afin de joindre ensemble l'instruction & le plaisir à la douceur de son stile? Ce grand Capitaine, plus heureux qu'un César & qu'un Turenne, a sçu trouver pour trompette de ses belles actions un Historien du premier ordre, & un Guerrier parfait; ce grand Capitaine, dis-je, fit une marche dans la vaste plaine de Tymbraia, en homme qui craignoit de se trouver enfermé entre deux grandes armées: car bien qu'il marchât dans le dessein de donner la bataille, il chercha à rendre inutile ce qui pouvoit l'attaquer à dos, & à être toujours en état de se défendre ou d'attaquer, sans qu'il fût possible à l'ennemi de le surprendre dans l'embarras d'une marche. Quoi de plus admirable que ce qu'il fit! Il traversoit une plaine d'une vaste étendue pour aller à l'ennemi. Il marchoit en bataille & sur un grand front, sa cavalerie sur les aîles, & son infanterie au centre, sur douze de profondeur. Comme la disproportion de ses forces étoit infinie, que Crésus le surpassoit extraordinairement à ses aîles, qu'il pouvoit totalement l'environner de ses forces, même de sa seule infanterie, quoiqu'elle fût rangée sur trente-deux de file, il songea à s'empêcher d'être attaqué à dos; il faisoit donc marcher ses chariots de guerre sur une seule ligne: son armée venoit ensuite. Une troisième ligne étoit composée de ses troupes légèrement armées: ensuite son camp suivoit, c'est-à-dire, ses bagages, femmes, enfans, valets; enfin tout l'attirail d'une grande armée entre deux lignes de chariots, marchant près-à-près les uns des autres, laissant très-peu d'intervalle entre eux. Ce camp enfermé formoit un carré long sur un front égal à son armée en bataille, les côtes étant
couverts

couverts d'une longue file de chariots marchant à la queue les uns des autres, & couverts encore d'une autre ligne de chariots de guerre.

La première ligne des chariots étoit composée de chariots à tours chargez d'Archers, chacun étant traîné par seize paires de bœufs. Voilà comme ce grand Capitaine traversa cette plaine immense de Tymbraia pour aller à l'ennemi, sans craindre de combattre dans un poste défavantageux : aussi ne combattit-il qu'où il voulut ; mais comme tous les pays ne sont pas les mêmes, une grande armée qui craindrait de s'enfermer entre deux autres, se trouveroit fort embarrassée dans un ordre tout différent. Il faut quelque chose de moins composé & de plus simple : ni l'ordre en phalange, ni l'ordre en quinconce, c'est-à-dire, celui des Romains ou le nôtre, que Plutarque appelle en Spirale dans la vie de Philopœmen, ne sont pas trop aisez à se débrouiller promptement dans une marche où l'on est sans cesse au moment d'être attaqué ou d'être investi : ce qui n'arrive point dans mon système des Colonnes, qui se déploient & se dégagent aisément dans une marche ; puisqu'elles agissent & combattent indépendamment les unes des autres, & qu'un corps ne peut s'enchaîner entre elles sans s'exposer à être vû, chargé & chauffé de tous les côtez.

Le sçavant Valière, Maréchal des camps & armées du Roi, a bien eu raison de dire, qu'avec dix mille hommes rangez sur ce principe, & marchant dans le même ordre, il percera une armée de trente mille hommes, se fera faire large sans rien craindre, & passera outre. Nous ferons voir bientôt que c'est tout autre chose d'une armée enfermée entre deux, & qu'elle ne peut combattre sur mes principes sans percer aisément & sans peine des deux côtez, & passer sur le corps à tout ce qui osera s'opposer à son passage ; mais tout dépend d'une prompte résolution & d'un effort vigoureux : car de s'amuser à brûler de la poudre, c'est s'exposer au plus grand de tous les dangers.

Il y a plusieurs choses à observer ; mais celle qui me paroît la plus importante à un Général qui se trouve dans un tel coupe-gorge, est la connoissance des troupes de son armée, & des armes sur lesquelles il compte le plus, soit dans le nombre ou dans le courage. En ce cas, si l'infanterie est plus foible ou moins en réputation que la cavalerie, ce qu'on ne remarque pas dans l'infanterie Françoisse, qui est le bouclier de l'Etat, on fait soutenir l'une par l'autre. Je suis persuadé qu'il faut toujours suivre cette méthode comme la plus sûre, la plus sensée & la plus conforme aux règles de la guerre, quand même il n'y auroit aucune disproportion dans le nombre, dans la valeur & dans l'expérience. On doit s'en faire un axiome constant & inviolable. Voici l'ordre sur lequel je voudrois combattre, c'est aux Connoisseurs à en juger.

En ce tems-ci un Général d'armée qui se trouveroit coupé dans une plaine & dans une situation semblable à celle des Gaulois, c'est-à-dire, fort approchante de la surprise, seroit sans doute front des deux côtez. Il ne formeroit que deux lignes, & sa réserve entre deux pour le secours de l'une ou de l'autre. Mais s'il en usoit ainsi, les bataillons rangez selon la belle méthode d'aujourd'hui, sur quatre de file, en conservant des intervalles entre eux, il seroit perdu. Quelles mesures faudroit-il donc prendre, & sur quel ordre faudroit-il combattre, dira-t-on, pour s'empêcher de tomber dans un si grand malheur, ou s'épargner la honte de mettre armes bas ? Je répondrai à cela qu'il y a des moyens infailibles pour se tirer d'affaire très-aisément, & qu'il n'y a rien de désespéré. Il y a plusieurs cas qui peuvent changer & varier la disposition & la distribution de chaque arme, cela dépend du tems & des lieux. Nous nous en tiendrons au cas où se trouvèrent les Gaulois, sans négliger les autres, où la surprise nous donne le tems de prendre certaines précautions, pour remédier aux événemens fortuits.

Je suppose une armée campée dans une plaine, la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie

au

au centre. Au premier avis que les ennemis sont prêts à nous attaquer, on donnera divers ordres en même tems. On fera d'abord abattre les tentes, & chaque régiment fera un monceau de ses équipages pour débarrasser la plaine du camp; on ordonnera en même tems de fermer & d'envelopper tout cet espace des chariots (2) de l'armée, attachez bout-à-bout l'un à l'autre, laissant des sorties & des retraites (3) vis-à-vis de chaque brigade de la largeur d'un chariot en long. Pendant qu'on se parquera de la manière dont je viens de l'expliquer, le Général changera toute la disposition de son armée, & la rangera sur deux lignes, l'une opposée à l'armée A, & l'autre à B, la cavalerie (4) entrelassée des Colonnes (5) de deux bataillons chacune. Que si les bataillons sont de huit cents hommes, on n'en formera qu'une, & l'on repartira les autres derrière la cavalerie (4) pour lui servir non seulement de réserve, mais pour se couler entre eux, & tomber en même tems du même choc sur la seconde ligne ennemie C, observant de ne point toucher aux Colonnes des aîles. Chaque escadron sera entrelassé de deux compagnies de grenadiers (6), pour s'enchâsser entre les escadrons ennemis & les prendre en flanc.

Comme les aîles sont toujours les premières attaquées, & qu'on engage ordinairement en ces endroits-là, non pas toujours avec raison, je les fortifie d'autant plus, que je me suppose également débordé de l'armée A, & de l'autre B. Je les couvre d'une file de chariots (7) bout-à-bout, comme l'enceinte (2) entre ces chariots (7), outre les Colonnes (8) qui couvrent mes deux lignes à dos l'une de l'autre; je les fortifie des deux Colonnes (9) & (10), l'une faisant face du côté de A, & l'autre de B.

On s'imaginera peut-être que cette enceinte ou ce parc de chariots & de charettes dételées, n'est que pour couvrir mes équipages, & tout ce qui regarde l'attirail d'une armée; il y a plus que cela: car il faut mettre tout à profit dans une armée, & sur tout dans ces sortes d'affaires où il s'agit du salut de tous. Je mets donc ces chariots à plus d'un usage; on fera monter dessus tout ce qu'il y a de cavaliers démontez de l'armée, de soldats convalescens ou hors d'état de marcher, les valets armez, ceux des vivres & de l'artillerie qu'on mêlera parmi: de sorte que l'ennemi ne sçaurait attaquer ni s'approcher des deux lignes sans s'exposer à une grêle de coups de fusil qui leur seront tirez d'en haut.

On me dira peut-être qu'il vaudrait beaucoup mieux attendre l'ennemi derrière ce retranchement de chariots, que d'en sortir des deux côtes, & de le combattre en rase campagne, où le nombre fait beaucoup contre le foible, lorsque celui-ci n'a nul obstacle à lui opposer qui puisse suppléer à ce défaut. Sans doute que ce parti seroit beaucoup meilleur dans toute autre conjoncture, mais dans celle-ci il n'y a pas à choisir. Il faut nécessairement combattre fort ou foible, & ne pas même attendre au lendemain: car si un Général attendoit l'ennemi qu'il a en tête & à dos derrière ses retranchemens, il rendroit sa perte infaillible. Il n'y a point de Général, quelque mal-habile qu'il soit, auquel il puisse venir à l'esprit d'attaquer une armée qu'on peut détruire sans combattre; en un mot qui va se ruiner, non dans un mois ni dans deux, mais dans trois ou quatre jours faute de vivres, lorsqu'il peut se dispenser de le faire, & de mettre tout au hazard contre des gens qui n'ont d'autre espérance de salut que dans leur desespoir & les armes à la main. Les plus lâches dans ces sortes d'occasions prennent généreusement ce parti comme les plus braves. A plus forte raison une armée telle que celle des Gaulois, & commandée par des Généraux d'une valeur & d'une conduite éprouvée: contre de tels ennemis, c'est le seul parti qu'on ait à prendre que de ne rien hasarder. On se retranche dans son camp, & on se met en état de ne rien craindre contre une résolution desespérée, comme fit Amilcar contre les rebelles d'Afrique, & l'on attend que la faim fasse ce qu'on ne peut emporter par la force sans se mettre en risque de tout perdre. Il est

est aisé à celui qui se voit enfermé entre deux armées, & dans une situation si affreuse, de s'apercevoir du dessein de son ennemi.

On peut se résoudre à se retrancher lorsqu'on attend quelque secours, bien qu'on se trouve enfermé entre deux armées. On doit alors insulter le camp des deux côtes. Qui croiroit qu'on peut trouver un tel exemple? J'en ai pourtant à citer, & ces sortes de faits méritent d'avoir place, dans un ouvrage tel que celui-ci. C'est Plutarque qui me le fournit dans la Vie de Camillus.

Dans la guerre que les Romains eurent à soutenir contre les Æques, les Volsques & les Latins, „ Camillus ayant été élu Dictateur pour la troisième fois, sur les nouvelles „ que l'armée commandée par les Tribuns militaires étoit assiégée par les Latins & par „ les Volsques, fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter; & „ faisant un grand circuit autour du mont Marcius, sans être aperçu des ennemis, il „ alla camper derrière eux; & par un grand nombre de feux, qu'il fit allumer, il aver- „ tit les assiégés de son arrivée. A cette vue ils reprirent courage, & résolurent de „ sortir pour combattre; mais les Latins & les Volsques se renfermèrent dans leur camp, „ qu'ils retranchèrent & fortifièrent avec de bonnes palissades, & avec quantité d'ar- „ bres qu'ils mirent en travers, parce qu'ils étoient entre deux armées, & résolurent „ d'attendre de leur pays de nouvelles troupes, & le secours des Toscans.

„ Camillus s'aperçut de leur dessein, & pour ne pas tomber dans le même incon- „ vénient, en se laissant envelopper, il se hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs „ retranchemens étoient de bois, & que tous les matins il se levoit un vent très-fort du „ côté des montagnes. Aiant donc préparé beaucoup de feux, & mis à la pointe du „ jour son armée en bataille, il commanda à une partie d'aller commencer l'attaque d'un „ côté à coups de traits avec de grands cris; & lui à la tête de ceux qui devoient jet- „ ter les feux dans le camp du côté où le vent avoit accoutumé de donner, il atten- „ doit l'heure favorable: dès que le Soleil fut levé, & que le vent eût commencé à „ souffler avec violence, l'attaque étant déjà commencée de l'autre côté, il donna le „ signal à ses troupes. En même tems on jeta dans les retranchemens un nombre infi- „ ni de dards enflammés, qui tombant sur les pieux, qui étoient fort serrez, & sur les „ arbres entassés les uns sur les autres, les embrasèrent dans le moment. La flamme, „ avec une extrême rapidité, se communiqua à toute l'enceinte, & gagna le dedans du „ camp. Les Latins, qui n'avoient aucun moien pour l'éteindre, se voyant de tous „ côtés environnez de feux, se serrèrent d'abord tous ensemble dans un lieu fort étroit; „ mais enfin la nécessité les obligeant de sortir, ils tombèrent entre les mains de leurs „ ennemis, qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens. Tous ceux qui „ sortirent furent presque taillez en pièces, ceux qui restèrent furent la proie des flam- „ mes, jusqu'à ce que les Romains se mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le „ camp.

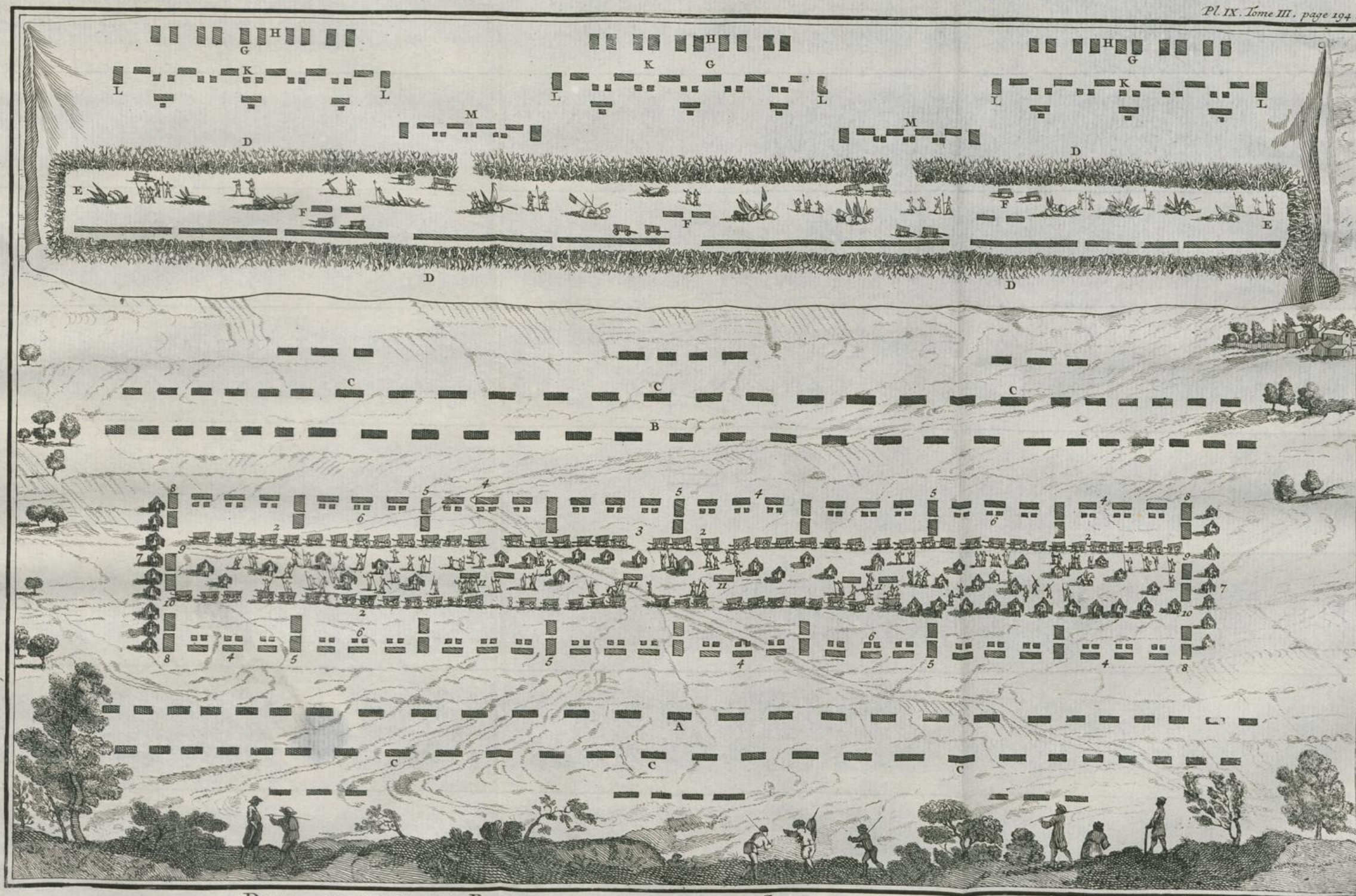
Le meilleur & le plus prudent de tous les partis qu'un Général puisse prendre pour se tirer d'embarras dans une conjoncture si délicate, lorsqu'il est averti assez à tems qu'ou- tre l'armée qu'il a en queue dans sa retraite, il y en a une autre en tête prête à lui tom- ber sur les bras; le meilleur parti, dis-je, qu'il ait à prendre, est de se camper dans le poste le plus avantageux qu'il trouvera sur sa marche. S'il ne peut tomber sur celle qui le harcèle avant la venue de l'autre, il doit choisir un terrain où il y ait des arbres en quantité dans son camp & aux environs, détacher un grand nombre de travailleurs avec des haches, avec ordre d'abattre tous les arbres qui se trouveront dans la plaine du camp ou aux environs, avec toute la hâte & la diligence possible. Lorsque l'armée sera arrivée au campement, on détachera autant de soldats qu'il sera nécessaire pour ame- ner & traîner ces arbres à force de bras, par le moien de plusieurs cordages qu'on attache- ra

chera au tronc, selon leur grosseur : on emploiera encore les chevaux de l'artillerie, des vivres, & des chariots d'équipages, pour hâter l'ouvrage. A mesure qu'ils arriveront, on formera une enceinte de ces arbres autour du camp, on les rangera près-à-près l'un de l'autre sur une même ligne droite D, les branches s'entrelaçant les unes dans les autres. On en usera de même aux deux côtes E, obstacle admirable, infiniment plus redoutable que les meilleurs retranchemens. Tandis qu'on se parquera de la sorte, les soldats s'occuperont à aiguïser les bouts des branches les plus capables de résister, sans toucher aux plus foibles, & sans les défeuiller.

Si le païs ne permet pas de se parquer de la sorte, & s'il n'y a pas un assez grand nombre d'arbres, on y suppléera par les chariots dont j'ai parlé, qu'on enfoncera jusqu'au moieu des roues pour être plus fermes, comme firent les Spartiates pour défendre leur ville contre Pyrrhus. Si l'on n'a pas le tems de se couvrir entièrement, on aura du moins celui d'opposer une ligne de chariots ou d'arbres abattus contre l'une des deux armées qu'on redoute le plus, pour l'amuser de ce côté-là, tandis qu'on se préparera à attaquer l'ennemi de l'autre côté avec toutes ses forces, & qu'on laissera un nombre de troupes capables de garnir tout l'abattis. C'est dans ces occasions, comme par tout, où l'on reconnoît combien les armes de longueur sont nécessaires & avantageuses dans la défense des retranchemens, & plus encore dans les abattis, c'est-à-dire, la pique, les halebardes & les pertuisannes. Au défaut de ces armes, où l'on reviendra sans doute, car il ne faut pas désespérer que le bon sens ne nous revienne, on se servira de baionnettes ; qu'on mettra par la douille au bout de longs bâtons, qui est une arme fort dangereuse, & dont les soldats se servent ordinairement en maraude.

Comme il faut mettre tout à profit dans les cas extraordinaires, & où il s'agit du salut de tous, on armera les valets de l'armée de ces sortes d'armes, & des mousquetons de la cavalerie qu'on leur distribuera : je dis les mousquetons de la cavalerie, qu'on se gardera bien de lui laisser, pour l'obliger à combattre l'épée à la main, moien infaillible pour la réduire dans l'avantageuse nécessité de joindre l'ennemi à coups d'armes blanches. Les valets, les soldats & les cavaliers combattront entremêlez ensemble : ce mélange ne peut faire qu'un bon effet, car les uns s'animent à l'exemple des autres.

Pendant qu'on se préparera pour défendre l'abattis, & qu'on y aura laissé un nombre d'escadrons partagez en trois corps F, pour servir de réserve ; on mettra l'armée en bataille, pour attaquer une des deux armées en belle plaine. Voici l'ordre sur lequel je voudrois combattre. Je range mon armée sur trois ou quatre corps G, l'infanterie sur autant de Colonnes qu'il y a de bataillons. Deux Colonnes H, opposées à chaque bataillon ennemi du côté où l'on veut donner pour un plus grand effort, & pour être en état, par la facilité de percer la première ligne, de pousser à la seconde, sans perdre aucun tems. La cavalerie K, sera en seconde ligne, les escadrons entremêlez de compagnies de grenadiers & de pelotons des soldats les plus ingambes de l'armée. Les dragons à pied L, partagez aux aîles sur douze ou seize de profondeur, ou en Colonnes. Le reste de la cavalerie M, entre les intervalles des corps. On marchera à l'ennemi dans cet ordre, sans tirer un seul coup, sinon à la longueur d'une halebardo. Dès l'instant qu'on aura percé, la cavalerie s'abandonnera sur l'ennemi déjà rompu ou à demi desordonné ; pour l'empêcher de se reconnoître, elle repliera sur ses flancs. Comme elle se trouvera sans mousqueton, elle se verra dans la nécessité de se servir de l'épée & de le ferrer de près pour ne pas lui donner le tems de charger ses armes, soit contre la cavalerie, soit contre l'infanterie, pendant que les pelotons & les compagnies de grenadiers s'introduiront dans les espaces des escadrons & des bataillons ennemis pour les prendre en flanc.



DEUX ORDRES DE BATAILLE SELON LE SYSTEME DE L'AUTEUR.

Il ne faut point douter que l'abattis qui couvre le camp, ne soit en même tems attaqué : mais pour peu qu'on le soutienne, cela suffit pour être en état de lui donner du secours. Car l'on peut voir par mon système & ma façon d'attaquer, qu'une affaire est bientôt expédiée contre des gens qui combattent d'une manière toute opposée à ma méthode, contre laquelle des bataillons minces ne sçauroient tenir un moment.

Il y a peu d'exemples dans l'Histoire, comme il me semble l'avoir dit, d'une aventure aussi extraordinaire que celle des Gaulois. Il est très-difficile de se tirer d'embaras & de s'empêcher de combattre, lorsqu'on se trouve ainsi enfermé entre deux armées. Il faut nécessairement passer sur le corps de l'une pour espérer de venir à bout de l'autre : il peut y avoir quelque espérance de retraite, lorsqu'on peut marcher par l'un de ses flancs ; mais lorsqu'elles sont si proches, je ne vois aucun remède que celui que j'ai proposé, qui est sans doute le seul capable de nous sauver. Les Gaulois auroient pû prendre ce parti. Ils ne le prirent pas, & se virent dans la fâcheuse nécessité de faire front des deux côtes : le défaut de leurs armes fut l'unique cause de leur malheur. Dans ces cas une petite armée se tirera plutôt d'affaire qu'une grande ; dans une nécessité le plus court est d'abandonner ses équipages & tout ce qui peut retarder la marche, & de tâcher de profiter de l'avantage de la nuit, ou de percer, quoiqu'il en puisse arriver. La nuit est toujours l'heure la plus commode. Télésinus le Samnite ne se tira d'affaire contre Sylla, (qui l'avoit enfermé entre son armée & celle de Pompée) qu'en abandonnant tout ce qui pouvoit l'embarasser. Il y a toute sorte d'apparence qu'il se servit de cette ruse, & sans attendre que toute retraite lui fût interdite. Cet exemple mérite d'être rapporté.

Télésinus, aiant ramassé assez de troupes avec un Appulien, nommé Lamponius, se hâtoit de marcher à Preneste, pour délivrer Marius qui y étoit assiégé ; mais voyant que Sylla & Pompée venoient à lui à grandes journées chacun de son côté, l'un pour le rencontrer de front, & l'autre pour le joindre, & tomber sur la queue de son armée, & ne pouvant avancer ni reculer, il prit son parti sur le champ en grand homme de guerre, & en Capitaine très-expérimenté, qui s'étoit trouvé en des occasions très-difficiles & très-dangereuses. Il décampe à la faveur de la nuit, & marche droit à Rome, il s'en fallut de fort peu qu'il n'y entrât d'emblée, car elle étoit sans défense & sans gardes, mais quand il fut à dix stades de la porte Colline, il se contenta de passer la nuit devant ses murailles, se glorifiant en lui-même & en se promettant de grandes choses de ce qu'il avoit abusé tant de Capitaines, & sur tout deux Généraux aussi habiles & d'une aussi grande réputation que Sylla & Pompée.

Passons maintenant à l'Analyse de ces deux ordres de bataille, il m'importe de la faire, car tout le monde n'est pas en état d'en bien comprendre l'avantage.

Je déclare qu'on ne me sçauroit opposer des raisons bien solides contre mon premier ordre de bataille, encore moins contre le second. On sera d'abord surpris qu'étant inférieur à l'ennemi, & attaqué de front & à dos, je dispose mes troupes sur une seule ligne hors de l'enceinte de mes chariots ; ne vaudroit-il pas mieux, dira-t-on, s'enfermer entre les deux lignes de chariots ? Non, il ne seroit pas mieux, il ne s'agit point ici de se défendre : car l'on voit bien que si l'ennemi est repoussé, il n'aura garde de se retirer sur ses pertes & d'abandonner l'entreprise ; il se retranchera des deux côtes, & nous réduira bientôt à sa miséricorde, & à nous rendre faute de vivres. Il s'agit donc d'attaquer plutôt que de se défendre, & l'ordre que je propose est très-propre pour un violent effort, auquel il est moralement impossible de résister. Chaque arme se trouve épaulée par l'autre ; la cavalerie est entrelassée de compagnies de grenadiers qui combattent avec elle & de grosses Colonnes entre chaque régiment de cavalerie. Or ces Colonnes, en s'ouvrant un passage, donnent lieu à la cavalerie de pénétrer plus aisément entre

deux, & d'empêcher que ce qui est rompu ne se rallie jamais. Les aîles sont fortifiées de bonnes Colonnes pour un plus grand effort de ce côté-là. Ajoutez la réserve (11), composée de tous les dragons de l'armée. Que si l'ennemi attaque, comme il est à présumer, il se verra accablé du feu des troupes qui sont sur les chariots qui le voient tout à découvert. On a encore cet avantage, qu'en battant l'une des deux armées, l'autre ne sauroit plus résister. Voilà quant au premier. Quant au second, je me contente de me défendre derrière mon abattis d'un côté, pendant que j'emploie toutes mes forces de l'autre sur quatre corps, assuré de percer par tout, n'étant pas possible qu'une armée qui se trouve ouverte en quatre endroits puisse jamais en revenir & se rallier, étant par tout séparée, outre qu'on tourne d'abord sur les aîles aux endroits où l'on a percé.

OBSERVATIONS.

Sur la bataille de l'Adda entre les Romains & les Insubriens.

§. I.

Fautes de Polybe difficiles à excuser.

LEs Romains n'ignoroient sans doute pas où Flaminius combattit contre les Insubriens, la victoire étoit trop éclatante : je veux que les Grecs en fussent également informez ; est-ce qu'un Historien n'écrit que pour ceux de son tems ? Ne doit-il pas considérer la postérité ?

Quelque dessein que l'on ait d'aller ferré dans une Histoire, il y a certains petits détails qu'on ne sauroit écarter sans manquer aux règles qu'elle nous prescrit, & sans la dépouiller de circonstances en apparence peu importantes, mais qui fournissent des lumières pour l'intelligence des faits que Polybe rapporte, & sans lesquelles il est difficile de les bien comprendre. Dans celui-ci il me laisse dans un défilé de doutes & de conjectures, dont j'ai eu toute la peine du monde à trouver l'issue.

Qui sait sur quelle rivière cette bataille a été donnée ? Notre Auteur ne la nomme pas ; c'est un péché d'omission & de commission qui passe le véniel dans un Historien tel que le mien. Ceux qui sont un peu exercez dans la Géographie, savent parfaitement que cette rivière ne peut être que l'Adda ; mais ceux qui l'ignorent, & qui seroient curieux de savoir où elle est, ne la trouveront pas, si l'Auteur ne le leur apprend.

On ne peut pas dire que ce grand Historien ignorât la Géographie, c'est peut-être de tous les Anciens celui qui a le moins commis de fautes sur ce point. Je dis le moins, car il est tombé dans quelques-unes. Celle dont je vais parler me paroît assez considérable pour mériter d'être relevée. Il est certain qu'il avoit beaucoup voyagé, mais il me permettra de lui dire qu'il ne connoissoit pas parfaitement le bas Pô : s'il l'eût examiné avec un peu plus d'attention, ou qu'il eût consulté les gens du pays, il n'eût jamais pris la Paduse (a) ou le petit Pô pour une rivière qui se décharge dans ce fleuve ; ç'en est un bras qui se jette dans la mer entre *Spina & Brutium*, c'est aujourd'hui le Pô de *Ariana*.

C'est au-dessus de la Paduse que Flaminius passa avec toute son armée pour entrer dans le pays des Insubriens ; il fit le trait d'un habile homme de passer le plus gros bras de

(a) *Padusa sive Spineticum*.

de ce fleuve, pour n'avoir plus que l'*Eridan* à traverser, qui en est un autre bras. Il le passa en effet, non pas sans quelques obstacles que lui firent trouver les Gaulois de ces quartiers-là.

Les Romains traversèrent ensuite tout le pays des Cénomans, auxquels ils se joignirent, pour marcher droit dans celui des Insubriens. On sent assez par tout ce que nous dit l'Auteur de la marche de l'armée Romaine, depuis le Pô jusqu'à l'Adda, qu'il ne connoissoit pas trop bien le pays : car pourquoi nous parler du passage du Cluson, qui n'est qu'un ruisseau à peine connu, plutôt que de celui du Mincio & de l'Oglio, qui sont deux rivières navigables, où il les passa? Il nous importoit fort peu de sçavoir la marche, il pouvoit la laisser, sans que qui que ce soit y prît garde le moins du monde; mais les gens du métier comme les autres lui reprocheront d'avoir négligé d'entrer dans l'explication du champ de bataille des deux armées. Il ne dit pas si les Gaulois surpassoient les Romains à leurs aîles, ou si l'Adda faisant un coude, Flaminius s'y étoit appuyé pour couvrir ses flancs : encore falloit-il nous apprendre où ce Général passa la rivière. Ajoutons encore aux fautes de notre Auteur celle d'avoir oublié de nous donner l'ordre de bataille des Insubriens : négligence d'autant moins pardonnable, qu'il est d'une exactitude admirable à l'égard de celui de Flaminius.

§. II.

Passage de l'Adda par Flaminius.

LE pays (a) des Insubriens étoit l'objet de l'ambition des Romains. Ils avoient tenté plusieurs fois cette conquête sans aucun succès, & même avec honte. Leurs guerres contre ces peuples belliqueux n'eurent d'abord pour principe que la bienséance & leur agrandissement; mais dans celle-ci il y avoit plus que ces deux raisons, elle devint nécessaire & indispensable. Elle eût été très-difficile & très-dangereuse dans un autre tems; mais les succès de la précédente aiant changé toute la face des affaires, & amené des conjonctures plus favorables, la guerre fut résolue, & Flaminius eut ordre de passer le Pô avec son armée, & d'entrer dans le pays des Insubriens. Toute la force de ces peuples consistoit dans leur union, ils formoient plusieurs petites Républiques & plusieurs Principautés différentes. Il étoit difficile que les divers intérêts & la jalousie entre les plus puissans qui tâchoient d'opprimer les plus foibles, ne les portassent pas à conspirer également & tous ensemble à leur mutuelle conservation.

Les Romains comprirent parfaitement les difficultés de cette entreprise, s'ils les avoient tous sur les bras par une ligue générale, & qu'ils n'en viendroient jamais à bout, s'ils ne les combattoient par parties. Ils tâchèrent donc de les défunir & de s'allier avec les uns pour s'en servir à la ruine des autres. C'étoit là leur politique, & celle que je conseillerois de prendre contre toute puissance formée de plusieurs Souverainetés telles que celles des Princes d'Allemagne.

La défection des Cénomans du parti des Insubriens, fut un effet de l'intrigue & de l'adresse des Romains. Si ces premiers eussent connu leurs véritables intérêts, ils se fussent bien gardés de se ranger du côté des derniers, & de les aider dans la conquête d'un pays, laquelle seroit bientôt suivie de la perte de leur liberté.

Flaminius n'ignoroit pas que les Princes des Insubriens étoient à la tête de cinquante mille hommes, & qu'ils lui venoient au-devant, il voulut les prévenir lui-même; & craignant qu'ils ne se portassent sur l'Adda pour lui en défendre le passage, il fit une telle diligence, qu'il y arriva devant eux.

(a) *Le Milanois.*

Je n'ai que des conjectures à donner à l'égard de l'endroit où l'armée Romaine traversa la rivière, s'il m'est permis d'en juger par la connoissance que j'ai de son cours. Je suis tenté de croire qu'ils la passèrent au dessous du lac de Come, peut-être au même endroit où le Prince Eugène tenta inutilement le passage de cette rivière en 1705. Flaminius fut plus heureux que ce grand Capitaine, il ne trouva personne pour le défendre, il se hâta de la passer sur un pont de bateaux. Quand il n'eut plus affaire de ce pont, il le fit descendre, & longeant cette rivière qu'il avoit à sa gauche, il s'arrêta dans un endroit qui lui parut propre pour y attendre l'ennemi, qui marchoit à lui pour le combattre. Là il refit son pont; quoiqu'il paroisse par les paroles de Polybe qu'il n'avoit nul dessein de se conserver un passage pour la retraite au cas que l'événement ne répondit pas à ses espérances, il prit une résolution digne de la grandeur de son courage. Comme il se vit en-delà de la rivière, dans un pays tout ennemi, & ses derrières suspects, & par conséquent sa retraite très-difficile & très-dangereuse, il voulut la rendre impossible; & se fiant peu au pouvoir de son éloquence pour animer ses soldats à bien faire, comme c'étoit la coutume, il trouva le secret, sans qu'il fut besoin de paroles, de les obliger à combattre jusqu'à la dernière extrémité, & par conséquent de remporter la victoire, en leur ôtant toute espérance de retraite. Il paroît qu'il s'y étoit résolu de longue main: car lorsqu'il rétablit son pont, ce n'est pas qu'il eût changé de dessein, le véritable sujet fut sa défiance à l'égard des Cénomans, dont la fidélité lui étoit suspecte; & comme il craignoit que leur secours ne changeât de nature, & qu'ils ne se tournassent contre lui pendant le combat, il leur fit repasser la rivière: & content de les voir au-delà, il fit tout aussi-tôt replier son pont, & par ces précautions injurieuses à des allies, il réduisit encore ses soldats au parti des désespérés de vaincre ou de mourir en gens de cœur.

Cette action de Flaminius me fait souvenir d'une autre toute semblable du Prince Maurice de Nassau. Ce grand Capitaine étant sur le point de donner la bataille de Nieuport contre l'Archiduc Albert, qui étoit à la tête d'une armée infiniment supérieure à la sienne, renvoya tous les vaisseaux qui avoient transporté son armée en Flandres, disant à ses soldats qu'il falloit passer sur le ventre des ennemis ou boire toute l'eau de la mer, qu'ils prissent là-dessus leur parti; que quant au sien ils ne s'en missent pas en peine, puisqu'il étoit résolu ou de vaincre par leur valeur, ou de ne pas survivre à leur honte, s'ils se laissoient battre par des gens qui ne les valaient pas, quand même ils seroient mille fois plus forts. Ces paroles, qui sentoient parfaitement son homme déterminé à tout gagner ou à tout perdre, & tout plein de cette maxime très-sage & très-vraie, qu'une armée qui voit ses derrières libres combat avec moins de courage & moins de résolution; ces paroles, dis-je, firent un tel effet sur le cœur de ses soldats, qu'ils marchèrent à l'ennemi avec tant d'audace & d'espérance de vaincre, qu'ils vainquirent effectivement: tant cette maxime des Anciens est véritable, qu'il y a des occasions où l'on doit plus consulter le courage que la prudence, & que la plus forte raison pour exciter les soldats à bien faire, est de leur montrer qu'ils n'ont de ressources qu'en eux-mêmes pour se tirer des plus grands dangers. Il n'y a pas d'argumens plus persuasifs que ceux-là, ni de meilleur compliment à faire à des troupes qui se trouvent en pareils cas.

Qu'on prenne bien garde à cette réflexion qui me vient à l'esprit. Ni le Consul Romain, ni le Prince Maurice, ne firent rien qui ne fût fondé sur les règles de la prudence, & digne de deux Capitaines qui ne font rien témérairement. L'un avoit passé la mer, & débarqué son armée avec beaucoup de hardiesse & beaucoup de dangers dans sa descente, si les ennemis s'en fussent aperçus; l'autre passe une rivière très-large & très-rapide dans son cours; ni celui-ci ni l'autre n'eussent jamais pu trouver la moindre ouver-

ouverture ni la moindre espérance de retraite, s'ils eussent été vaincus. Où trouver des chaloupes en assez grand nombre pour recevoir les fuyards de toute une armée battue & mise en confusion, le victorieux les suivant sans relâche & les taillant en pièces; de l'autre aiant un pont à passer où à peine peut-il tenir quatre hommes de front? Cette armée s'écoulera-t-elle & défilera-t-elle par ce pont? Cela n'est pas concevable. Il auroit donc été ridicule à Flaminius de laisser son pont, & plus encore au Prince Maurice de compter sur ses chaloupes: l'un marqua une grande sagesse de renvoyer ses vaisseaux, & l'autre n'en fit pas moins paroître en pliant son pont: belle leçon pour les Généraux qui se trouvent en pareil cas.

Bien que ces sortes d'actions ne se rencontrent que de loin à loin dans l'Histoire, cela ne veut pas dire qu'elles soient d'une grande rareté: car quand il y auroit un intervalle d'un ou de deux siècles de l'une à l'autre, le monde est assez vieux pour nous fournir un grand nombre de ces sortes de résolutions, qui sont vraiment dignes non seulement d'un homme ferme, résolu, d'un grand cœur, d'un courage intrépide & d'une ame fort élevée; mais encore d'un homme qui sent ce qu'il vaut, qui n'est pas venu pour faire retraite, & qui veut l'interdire à ses troupes, pour les obliger à bien combattre & à prendre confiance en lui.

L'action de Flaminius, quoique belle & résolue, n'est pas comparable à celle du Prince Maurice: on en conviendra sans difficulté; mais je doute qu'elle soit au-dessus de celle de Tariff, Général de l'armée du Roi Almanzor, qui fut envoyé en Espagne en 714. pour en faire la conquête à la tête d'une armée de si petite considération, qu'il n'avoit en tout que six mille hommes de pied & trois cens chevaux, & cependant cette petite armée en terrassa une de trente mille hommes de pied & de trois mille chevaux. Cette disproportion de forces surprendra peut-être; mais cette disproportion n'est pas dans le nombre, elle est dans la valeur des troupes & dans l'habileté du Général More, & il n'y avoit rien de tout cela dans l'armée Espagnole. Tout autre que Tariff auroit cru faire un trait de grande prudence de se rembarquer & de repasser le détroit à la vue d'une armée si extraordinairement supérieure. Il n'en fit pourtant rien, tant l'honneur d'une si belle conquête lui tenoit au cœur. Il falloit avoir beaucoup de courage pour faire ce qu'il fit; mais comme celui de ses soldats n'étoit pas si grand, il les réduisit au parti des desespérez, en leur ôtant toute voie de retraite. Il s'étoit embarqué sur des vaisseaux marchands; il ordonna secrètement qu'on y mît le feu, de crainte que ses troupes ne regardassent derrière elles pendant le combat, & ne réservât qu'un canot pour porter les nouvelles de sa défaite ou de sa victoire: encore voulut-il qu'il se retirât en pleine mer pendant la bataille, qui fut très-sanglante & très-opiniâtrément disputée, dit l'Historien fort gravement, ce que je n'ai garde de croire. Il vaut mieux dire que le Général Espagnol se gouverna selon sa capacité, qui n'étoit pas grande, & ses troupes firent ce qu'elles purent pour bien fuir.

Fernand Cortez, qui valoit bien Tariff, étant entré dans le Mexique à la tête de cinq à six cens hommes & quelques chevaux, se mit en tête d'en faire la conquête, & en vint à bout; mais pour ôter toute espérance de retraite à ses soldats, & les obliger par là à se battre jusqu'au dernier, ou à remporter la victoire, il fit mettre le feu à sa petite flotte, & marcha à la conquête du país.

*Cela sent son ame Espagnolle,
Et plus grande encore que folle.*

§. III.

Disposition de l'armée Romaine. Ce qu'on pense de celle des Gaulois Insubriens. On blâme souvent le Général par l'endroit qui fournit le plus aux éloges des connoisseurs.

Les deux armées combattirent dans une plaine fort près de la rivière. Les Romains l'avoient à dos. Ils se rangèrent selon la méthode ordinaire sur trois lignes, la cavalerie (2) sur les aîles, sur une seule ligne, & l'infanterie (3) au centre. Il faut remarquer que les Triaires (5) étoient en ce tems-là en si petit nombre, qu'on peut dire qu'ils ne formoient qu'une réserve, chaque corps ne formant que soixante; mais comme c'étoit l'élite des soldats Romains, & qu'ils étoient placez vis-à-vis les intervalles des Princes (6), je les considère comme une ligne étant distribuée de la sorte, contre l'ordinaire de nos réserves.

Il falloit nécessairement que Flaminius eût appuyé ses aîles à l'Adda même : car s'il se fût éloigné de ses bords, il eût été infailliblement surpassé par celles de l'ennemi, & envelopé par sa cavalerie ; il est très-probable que la rivière formoit un coude à l'endroit où le Consul Romain se mit en bataille.

Comme il n'est rien de plus important que de préparer les troupes aux actions que l'on prévoit, & que l'on ne doit pas moins prévoir au milieu d'une paix profonde, que dans le plus fort d'une guerre, par un exercice perpétuel & par une image souvent répétée des grandes manœuvres & de campemens en certain tems de l'année ; les Tribuns ou Colonels des légions n'oublièrent rien de ce qu'il falloit faire pour les instruire en général, dit Polybe, & chaque soldat en particulier de la manière dont on doit s'y prendre. Quel avantage pour un Général lorsqu'on le délivre de ce soin important ! Et quelle gloire pour les Chefs des légions ! Aussi notre Auteur dit qu'elle leur fut attribuée toute entière. On croiroit par ces paroles de l'Auteur, que ces sortes d'exercices des légions chacune en particulier, & de toute une armée ensemble, étoit une nouveauté. Rien de plus ordinaire dans les armées Romaines ; mais il est certain que depuis ce tems-là, & pendant le cours de la seconde Punique, ces exercices généraux devinrent plus fréquens, parce qu'on en connut l'importance, non seulement ils les pratiquoient en tems de guerre, mais encore plus fréquemment dans la paix, parce que les armées campoient toujours. Cette méthode des Anciens étoit admirable, & la seule capable de former d'excellens Officiers dans les grandes parties de la guerre.

M. Le Blanc, Ministre de la guerre, qui n'agit que sur de grandes pensées, & qui voit de loin, a bien senti l'excellence de cette discipline autant que l'importance & la nécessité de l'introduire dans nos troupes, en formant différens campemens dans plusieurs endroits voisins de nos frontières, pour les dresser dans les grandes manœuvres militaires qu'une longue paix a fait oublier. On ne sçauroit trop admirer ce Ministre éclairé dans ce qu'il vient de faire. Plus ce projet est rare, plus il est illustre & glorieux à un génie véritablement militaire.

Pour revenir à l'ordre de bataille du Consul Romain, il est certain qu'une si grande discipline dans ses troupes l'enhardit à commencer cette guerre par un coup de grand éclat. Je présume qu'il se rangea d'abord selon que je viens de l'expliquer. Mais lorsqu'il fut en présence, il changea son ordre de bataille un peu avant le combat. Il fit passer les Triaires (5) à sa seconde, qui s'enchaînèrent dans les distances d'entre les cohortes des Princes (6), sans doute pour se porter entre celles des Hastaires (7) qui formoient la première ligne, au moment qu'on en viendroit aux mains. La raison de ce

ce changement dans les armes, est une marque très-grande de son habileté & de son bon sens. Il n'ignoroit pas à quelles gens il avoit affaire, il craignoit leur premier abord, cette fougue impétueuse & violente contre laquelle il falloit être en garde pour s'empêcher d'être emporté dès le premier choc. Il ne voioit rien de plus redoutable & de plus digne de son attention; il ne pouvoit mieux faire que de leur opposer les Triaires, qui étoient armez différemment des autres : car leurs armes de longueur, semblables à nos anciennes pertuisannes, étoient capables de diminuer beaucoup de leur fougue. Le seul aspect de ces armes portoit la terreur avant même qu'on en eût éprouvé les coups, & sur tout contre un front d'hommes rangez en phalange sur une très-grande profondeur : car les Gaulois combattoient de la forte, méthode qui convenoit parfaitement à leur humeur. Le choc d'un si grand corps parut toujours terrible & redoutable aux Romains contre leur manière de se ranger par corps séparés sur une moindre profondeur, ne combattant que sur dix de file.

Les Insubriens trouvèrent l'armée rangée dans l'ordre dont j'ai parlé plus haut; ils s'y conformèrent à l'égard de la distribution de chaque arme, comme il paroît par le commencement & les suites du combat : car on ne peut rien assurer de certain de leur ordre de bataille. Polybe n'en fait pas la moindre mention. On voit bien qu'ils mirent leur cavalerie (8) sur les aîles; & quant à leur infanterie (9), il y a beaucoup d'apparence qu'ils la rangèrent en phalange, selon leur coutume ordinaire, sur une grande profondeur. Je pancherois fort à croire qu'ils formèrent deux lignes en phalange, vû le prodigieux nombre de leurs troupes, si supérieures à celles de l'ennemi. Je ne me hazarde pourtant pas de la mettre sur deux. Ce que je puis assurer, c'est que les Gaulois ont toujours combattu en phalange, non semblable à celle des Grecs & des peuples de l'Asie, qui sont les premiers qui ont pratiqué cette façon de combattre, mais en phalange coupée par corps irréguliers, c'est-à-dire, qu'ils laissoient de petits intervalles entr'eux, leur coutume étant de se ranger par nations. Cela se voit dans César : (a) *Separatim singularum copias collocaverat*. Tenons-nous-en donc à cet ordre de bataille, puisqu'on voit par tout dans l'Histoire que les Gaulois suivoient cette façon de se ranger & de combattre, qui pour une nation comme la Françoisse n'est pas si mauvaise qu'on pourroit se l'imaginer. Polybe met cette bataille au nombre des plus célèbres *par l'intelligence*, dit-il, *avec laquelle les Romains s'y conduisirent*. J'y consens; mais lorsqu'on fait tant que de nous le dire, il faut nous faire voir qu'elle est telle effectivement, en nous expliquant d'abord la disposition des deux armées. Il ne dit pourtant pas un mot de celle des Gaulois. Comment juger de l'intelligence du Général victorieux, si le gain d'une bataille consiste uniquement dans la valeur des troupes? Pour rapporter la gloire d'une action à celui qui commande, il faut examiner si l'ennemi qu'il avoit en tête n'étoit pas ignorant : ce qui ne se peut qu'en expliquant comment, & dans quel ordre il a combattu : car on accuse Flaminus d'une faute très-capitale, que nous rapporterons bientôt, quoiqu'il paroisse que c'est un sophisme de guerre de ses ennemis jaloux de sa gloire, puisqu'il ne pouvoit s'empêcher d'éviter une faute sans se précipiter dans une plus grande. Il n'y a pas à choisir entre le mal & le pire. Selon ses envieux injustes & les fots de Rome, qui leur applaudissoient, il eût dû prendre ce dernier, c'est-à-dire, qu'il eût mieux fait de s'exposer à une défaite infaillible, en s'éloignant un peu plus des bords de la rivière qu'il avoit à dos, sans songer qu'en s'avancant au-delà il perdoit l'avantage d'assurer ses aîles, & s'exposoit à une défaite évidente par le petit nombre de ses troupes. Je l'ai dit ce me semble ailleurs, qu'avant que de juger d'une action de guerre on doit considérer plusieurs circonstances avec beaucoup d'attention. Il n'y

(a) *Cæs. Comm. de bel. Gal. l. VII.
Tom. III.*

n'y a que les ignorans & les ames basses & sans vrai courage, toujours blessées d'un mérite un peu trop brillant, & toujours absurdes dans leurs raisonnemens, qui puissent gloser sur les entreprises les mieux concertées, & dont le succès fait voir la sagesse.

Toutes les armées sont pleines de ces sortes de gens, ce qui ne seroit pas un grand mal, si les Conseils de guerre que l'on tient pour sonder les sentimens de ceux qui y sont appelez, n'étoient pleins de ces sortes d'esprits timides, ou de prudens ridicules, qui croient voir des précipices dans les routes les plus unies. Ils trouvent des pièges femez par tout, comme si l'ennemi présidoit dans les Conseils. Ils voient tout au travers d'un microscope. Un poltron dans ces sortes d'assemblées est un fort mauvais meuble, & un homme fort contagieux. Il s'oppose à tout, rejette tout : de sorte qu'on ne feroit rien, que l'on n'entreprendroit jamais rien s'il étoit cru, & malheureusement il l'est presque toujours. Ce qu'il y a de plus fâcheux & de plus chagrinant pour le Général qui s'est laissé aller, souvent malgré lui, aux raisons de ces gens-là ; c'est que lorsque l'entreprise est abandonnée, & qu'on s'en plaint ou à la Cour ou à l'armée, ils crient le plus haut contre l'inexécution du projet, ils tiennent alors un langage tout contraire, ils lèvent les épaules. Ce n'étoit pas notre sentiment, disent-ils, nous n'avons proposé les difficultez que pour les applanir & rendre l'exécution plus facile ; ils accusent sans honte le Général de son peu de hardiesse à entreprendre, & même de lâcheté. Il avoit une bonne occasion en main, il n'en a pas profité : ce n'est pas notre faute.

Pour prendre une bonne résolution, dit quelque part Procope, il faut être dégagé de crainte & de honte. Quand la crainte s'est emparée de l'esprit, elle l'empêche de connoître les avis d'un petit nombre de gens de bien, qui sont toujours les plus foibles dans un Conseil. La honte n'empêche pas de les connoître ; mais après qu'ils ont été connus, elle les couvre comme d'un voile qui en dérobe la vûe, & elle porte l'esprit à un autre avis tout contraire. On connoît l'illusion lorsqu'il n'y a plus de remède & que l'occasion s'est échapée, & l'on est au desespoir de l'avoir perdue.

J'ai reconnu la vérité de cette maxime dans la dernière guerre de 1701. à l'égard d'un Général auquel on avoit remis un projet pour le secours de certaine place. Comme il avoit plus de valeur que d'habileté, il ne connut pas la facilité de l'entreprise, & les sophismes du grand nombre qui s'y opposoit, bien plus par les dangers qu'ils pouvoient courir que par les obstacles qu'ils y trouvoient, ou peut-être que leur peu d'esprit & de lumière leur faisoient voir ce qu'un vrai courage n'eût jamais vû. Si un Général d'armée étoit en garde contre ces gens-là, il s'épargneroit bien de la honte, & profiteroit des occasions qui se présentent à tous momens. Un grand Ministre (a) dit fort judicieusement : „ que chacun conçoit les affaires selon sa capacité, les plus grandes semblent aisées aux hommes d'un bon entendement & de grand cœur, & ceux „ qui n'ont pas ces qualitez trouvent tout difficile.

Je panherois fort à croire que ces deux espèces de gens partagerent Rome sur la conduite de Flaminius, & qu'ils ne furent pas tous unanimes dans le blâme. Le parti des fots & des envieux ne triomphe pas toujours contre l'intelligence & la sagesse avérée qui se produisent par des faits d'un plus grand éclat. Il ne s'agissoit pas du projet de cette campagne, il n'y avoit aucun partage dans la louange, c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire de mieux pour en espérer le succès ; mais il s'agissoit de la disposition des troupes par rapport aux lieux, on la trouvoit défectueuse. Je l'ai dit plus haut, le Consul étoit de beaucoup inférieur à l'ennemi. Cela se sent assez par la narration de

l'Auteur,

(a) Le Cardinal de Richelieu.



BATAILLE DE L'ADDA ENTRE LES ROMAINS ET LES GAULOIS INSUBRIENS .

L'Auteur, toute abrégée qu'elle est. Il avoit la rivière à dos ; à quel expédient eût-il pû recourir pour assurer ses aîles, sinon à celui dont j'ai parlé ? Car s'il eût abandonné les bords, il se fût vû environné & doublé à ses aîles.

Polybe & Tite-Live conviennent que cette conduite fut fort blâmée à Rome. L'Auteur Latin, qui ne le justifie pas, ne me surprend point, chacun sçait que la guerre ne fut jamais son métier ; mais l'autre qui l'entendoit si parfaitement, qui raisonne & qui réfléchit presque à chaque page si judicieusement sur les fautes des Généraux, auroit pû, sans trop s'incommoder, se moquer, comme je fais, de ces petits Maîtres ignorans & envieux de l'armée Romaine : car les petits Maîtres sont de tous les tems, & les armées Romaines avoient les leurs comme nous les nôtres. Il y en a de tout état, de tous grades, de toutes conditions & de toutes professions, dans la République des Lettres, dans la Robe comme dans l'Epée. On peut dire que Flaminius essuia bien des chagrins après sa victoire, quoiqu'il soumit tout le pais à la domination des Romains, & finit cette guerre avec beaucoup de gloire. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on n'ait pû trouver à reprendre à sa conduite, & que les Officiers de son armée aient été les premiers à la condamner. Avouons que rien n'attire plus la haine & la glose des envieux que les grandes actions. Celle-ci est très-belle & très-remarquable, & son ordre de bataille, qui lui attira tant d'affaires, étoit tout ce qu'il pouvoit faire de mieux & de plus sage dans la situation où il se trouvoit par rapport au petit nombre de ses troupes. Ce qui est intelligence & sagesse dans un certain tems, est ignorance & bêtise dans un autre, parce que les cas sont différens. Cette maxime me fait souvenir de deux exemples qui finiront ce Paragraphe.

Constantin le Grand dans la guerre contre Maxence, s'étant rendu maître d'une partie de l'Italie, marcha droit à Rome. A cette nouvelle Maxence passa le Tibre & vint à sa rencontre à neuf milles de cette Capitale. Il prit son champ de bataille dans un endroit appelé les *Roches rouges*. Il avoit en front l'armée de Constantin, & le Tibre à dos ; mais ses troupes se trouvoient si près des bords du fleuve, que pour peu qu'elles fussent poussées & perdissent de leur terrain, il falloit qu'elles se jettassent à l'eau. Il étoit aisé de prévoir que cela pouvoit arriver, & en effet la chose arriva, & c'est à cette seule & unique faute que Maxence dut sa défaite & sa honte, parce qu'il avoit assez de troupes pour s'éloigner des bords de la rivière sans crainte d'être accablé & tourné à ses aîles.

Dans l'exemple que je vais citer (a) Flaminius est pleinement justifié. On y voit que les Romains, qui se connoissoient si bien en guerriers, s'égaroient quelquefois dans le jugement qu'ils faisoient des actions sur des ouïs-dire. L'exemple est d'un grand Capitaine de la moienne antiquité, disons plutôt du plus célèbre de son siècle, c'est de Bélisaire dont je vais parler, aussi grand par ses victoires, que par son courage & sa constance dans ses malheurs.

Ce grand Capitaine aiant donné une grande bataille contre Azaréthès Général de l'armée des Perses, après un combat très-rude & très-obstiné, les Romains furent totalement défaits par la lâcheté d'un corps d'Isauriens. Bélisaire tint bon malgré la défaite d'une partie de son armée qui avoit pris la fuite. Il y avoit un autre corps de Romains qui résistoit encore par la valeur d'Ascan. Mais cet Officier aiant été tué, la déroute devint presque générale. Bélisaire se vit dans la nécessité de tout abandonner & de faire retraite le mieux qu'il put. „ Il alla joindre un corps d'infanterie qui tenoit encore „ ferme, dit le Président Cousin dans son Procope ; il descendit de cheval pour com-

„ battre,

(a) Histoire de la guerre contre les Perses, c. 18.

„ battre à pied , & en fit pareillement descendre ceux qui l'avoient suivi. Les Perses
 „ qui couroient après les fuyards cessèrent d'y courir , afin de fondre avec toutes leurs
 „ forces sur Bélisaire. Tout ce qu'il put faire , ce fut de tourner le dos à la rivière ,
 „ de peur d'être envelopé ”, (c'est que l'Euphrate faisoit un coude en cet endroit où
 il appuia ses ailes. Cela est manifeste : car s'il n'eût pas pris cette précaution , il eût
 été environné de toutes parts ;) „ le combat fut extrêmement opiniâtre , mais les
 „ forces n'étoient pas égales : ce n'étoit qu'une poignée de gens de pied qui combat-
 „ toient contre la cavalerie des Perses. Cependant cette poignée de gens ne put être
 „ mise en fuite , ni être forcée. Ils étoient tellement serrez , & tenoient leurs bou-
 „ cliers si bien joints, qu'ils faisoient plus de mal qu'ils n'en recevoient. Les ennemis
 „ poussèrent plusieurs fois leurs chevaux afin de les rompre , mais leurs efforts furent
 „ inutiles. . . . Tout le jour se passa de cette sorte. La nuit sépara les combattans.
 „ Bélisaire aiant trouvé un vaisseau , y entra , & passa dans l'Isle où les autres troupes
 „ Romaines s'étoient déjà retirées après leur défaite ”. Il y a là un exemple formel
 de la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie , & une preuve de sa force qu'elle ignore
 encore.

Je ne prétens pas prouver par ces deux exemples , & par tout ce que j'ai dit de l'ex-
 cellence & de la courageuse conduite de Flaminius , qu'on ne peut aller au-delà de ce
 qu'il fit. Il hazarda beaucoup , je n'ai garde de le nier , & dans ces sortes d'affaires ,
 où l'on ne voit aucun milieu entre la victoire & la ruine entière d'une armée , dont le
 salut nous doit être cher , il faut prendre des mesures un peu plus solides & plus pro-
 fondes , qui puissent nous promettre un succès heureux , ou du moins nous laisser moins
 incertains de l'événement.

César n'eut garde de combattre ainsi dans sa guerre contre les Belges (a) : car après
 avoir passé la rivière d'Aigne qu'il avoit à dos , & s'être campé sur l'autre bord , il vit
 bien à cause de sa foiblesse qu'il ne pouvoit combattre l'ennemi trop près des bords de
 la rivière qu'il avoit à dos , ni s'en éloigner sans éviter d'être investi & envelopé de
 toutes parts. Comme il lui importoit de combattre , de peur que l'ennemi n'augmen-
 tât de forces & de courage par le retardement , & par les secours qui lui venoient de
 toutes parts, il fit tirer un grand retranchement de part & d'autre d'environ quatre cens
 pas , avec deux forts aux deux bouts chargez de machines , pour s'empêcher d'être enve-
 lopé par la multitude des Barbares , lorsqu'il seroit attaché au combat , c'est-à-dire , qu'il
 fit tirer deux branches qui venoient tomber perpendiculairement à la rivière : ensuite il
 laissa ses deux nouvelles légions dans son camp , pour servir en un besoin de corps de résér-
 ve , & rangea les six autres en bataille entre les deux forts , & par cet expédient admi-
 rable il s'assura à ses ailes , dont il se trouvoit même flanqué ; ce qui surprit si fort les
 ennemis , qu'ils n'osèrent l'attaquer , quoiqu'ils s'y fussent d'abord résolus. Exemple
 très-remarquable , & très-digne d'être imité.

(a) *Ces. Guer. des Gaul. l. II.*

§. IV.

Réflexions sur la conduite des Généraux Insubriens. Ils ne perdirent la bataille que par le désavantage de leurs armes. Les Romains ne surmontèrent les Gaulois que par l'avantage des leurs, & ils durent peu à leur façon de se ranger.

Polybe nous ôte tout moien de réfléchir & de raisonner sur les fautes & sur la bonne conduite des Généraux Insubriens. Presque en tout il y a du bon & du mauvais ; beaucoup du premier & peu du second , fait que l'un est vaincu & l'autre victorieux , en faisant pourtant abstraction des événemens imprévûs qui sont au-dessus de la prudence humaine. Ceci peut servir de bon préservatif contre le torrent de l'orgueil & de la vanité des Généraux enflés de leurs succez , & qui s'en font un peu accroire , pour les exciter à la modestie qui sied si bien à un véritable guerrier. Ils souffriront , s'il leur plaît , que nous les avertissions qu'il n'y a point de journée , quelque éclatante & décisive qu'elle puisse être , où le victorieux n'ait quelque petit remors de conscience , quelque reproche à se faire sur sa conduite , & qui ne craigne la glose de certaines gens. Ce ne sont pas les ignorans qui sentent leur faute , après une victoire remportée , mais ceux qui ont beaucoup d'expérience. Ceux-ci dorment moins , parce qu'ils sont plus capables de les connoître ; les autres très-profondément , parce qu'ils ne les comprennent pas. Ils ne comprennent pas même la cause de leur victoire , & ce qui peut avoir produit la défaite des ennemis. Je ne sçai ce que c'étoit que ces Généraux Gaulois Insubriens , & les reproches qu'ils avoient à se faire , notre Auteur n'en dit mot. Nous aurions dû en faire de même ; mais , comme je l'ai dit , nul n'est battu sans cause , & nous sçavons parfaitement qu'ils ont été battus , & qu'ils devoient l'être : s'ils eussent été victorieux de leurs ennemis , j'aurois regardé cela comme une espèce de merveille , & cependant cette merveille est arrivée plusieurs fois à la honte des Romains , qui sûrement n'ont jamais été plus braves que les Gaulois. Un petit moment & nous éclaircirons cette énigme. Mais il faut auparavant examiner s'il y a quelque défaut mêlé de bonne conduite dans ces derniers , outre celui que nous expliquerons en son lieu.

Je m'imagine qu'il se trouvera des Lecteurs appliquez & militaires , qui blâmeront les Généraux Gaulois d'avoir manqué à se porter sur l'Adda , sur le bruit de la marche de l'armée Romaine , pour en défendre le passage. Cela eût été fort prudent à toute autre nation que celle-là. La défensive étoit tellement opposée à leur humeur , qu'il leur arrivoit rarement de s'embarquer dans cette sorte de guerre. Elle convient aussi peu aux François d'aujourd'hui , (car nous n'avons que changé de nom) qu'aux Gaulois des siècles les plus reculez ; une nation vive , pleine de feu & d'ardeur , impatiente & violente en tout , tombera tout de son long dans une défensive. Ce n'est pas la connoître , que de prétendre qu'on puisse espérer d'en tirer parti. Foible , elle est propre aux actions les plus extraordinaires : il suffit de la bien mener. Forte , il y auroit de la lâcheté de la laisser sans action & sans rien entreprendre. Bien loin que les Insubriens pensassent à se porter sur l'Adda , pour en défendre le passage , ils le laissèrent libre aux Romains pour les combattre en deçà , & ne leur laisser aucune espérance de retraite s'ils étoient victorieux , & pour s'en conserver une toute assurée s'ils étoient vaincus : car c'est une erreur & une très-grande imprudence de prétendre qu'il vaut mieux combattre un ennemi en delà d'une rivière qui couvre notre frontière , qu'en deçà , & dans notre propre païs ; la passera-t-il moins , si nous sommes battus après l'a-

voir traversée ? Il vaut donc mieux l'attendre chez soi. Les Généraux Insubriens firent un trait de grande prudence de combattre les Romains dans leur pays : car s'ils eussent été battus, je doute qu'il en fût resté un seul pour porter la nouvelle de leur défaite. Jamais Rome ne joua un plus gros jeu ; car si le Consul eût succombé dans cette guerre, les Romains fussent tombez dans le plus grand de tous les malheurs ; les Gaulois d'au-delà des Alpes fussent rentrez dans l'Italie animez par cette victoire, pour venger la honte de Télamon, dans le tems qu'Annibal se préparoit pour leur faire la guerre. Je m'étonne que cette réflexion ne soit pas venue à l'esprit de Saint-Evremont & de tant d'autres Auteurs politiques qui ont écrit des guerres des Romains.

Je ne sçai si véritablement les Insubriens s'entendoient avec les Cénomans (10), & si ceux-ci n'avoient pas comploté de se tourner contre les Romains pendant le combat. Polybe ne l'assure pas : il falloit que Flaminius agît sur de violentes présomptions, & sur des indices plus que probables de leur perfidie pour les faire passer au-delà de la rivière, & rompre son pont, pour déranger toutes leurs mesures. Car autrement se seroit-il privé d'un secours si considérable contre un ennemi si supérieur en nombre, & si redoutable par sa valeur.

Je doute un peu de ce prétendu complot des Cénomans : car s'ils eussent eu un tel dessein en tête que de se jeter du côté des Insubriens, ceux-ci firent très-mal de mettre leurs affaires en risque par une bataille rangée. Ils n'avoient qu'à se retrancher à deux pas de l'armée Romaine & jeter un pont sur la rivière, pour communiquer avec les Cénomans & empêcher que le Consul ne rétablît le sien pour attaquer les Cénomans. En prenant ce parti, les Romains n'eussent sçu de quel côté se tourner, l'armée des Insubriens en tête, une rivière à dos, & les Cénomans en-delà & au milieu d'un pays tout ennemi, & les vivres absolument coupez. Remarque-t-on bien cela ? Et remarque-t-on qu'il y a des Généraux qui manquent tous les jours une infinité d'occasions de couper les vivres à leurs ennemis, faute de méditer sur leurs mouvemens, dans un pays difficile ? J'ai vû trois fois en Italie les Impériaux s'enclâsser entre des rivières, où il étoit aisé, pour peu que les nôtres eussent pensé à se procurer les occasions, ou à les faire naître par des mouvemens bien concertez, ou à profiter de ceux des ennemis, qui n'étoient pas toujours prudens & réguliers ; où il étoit aisé, dis-je, de les réduire au sort d'Afranius en Espagne, sans aucune espérance de se tirer des mauvais pas où ils s'étoient si souvent engagez. La campagne de 1706. en ce pays-là après le passage de l'Adigé & du Canal blanc, après celui du Pô, pour le secours de Turin, en Flandres, & presque par tout, on a vû de ces sortes d'occasions dont nous n'avons sçu profiter. C'est dommage que je ne puisse les produire ici, comme tant d'autres qui se sont présentées à nos ennemis : tant on médite peu sur le pays, & tant il y a peu d'Amilcars, de Césars & de Turennes dans le monde.

On me répondra peut-être, pour revenir aux Insubriens, que s'ils eussent pris le parti de ne point combattre, & de se retrancher contre un ennemi qui s'étoit engagé dans un mauvais pas après le passage de l'Adda, les Romains n'eussent pas manqué de pénétrer leur dessein, & par conséquent de s'avancer sur eux, & de les attaquer avant qu'ils eussent pris un parti semblable. Je répons qu'en ce cas, ils quittoient les bords de la rivière où ils avoient cramponné leurs ailes, & par-là perdoient le seul avantage qu'ils eussent pour s'empêcher d'être enveloppez & environnez de toutes parts. Peut-être ne courroient-ils pas grand risque, du moins à leur infanterie, & l'on peut dire qu'ils n'en courroient aucun, à moins qu'il n'y eût une telle inégalité à l'égard du nombre, qu'ils en eussent été accablez : ce qui ne paroît pas dans l'Auteur.

Parlons sincèrement, Flaminius tout habile & hardi qu'il étoit, n'eut jamais passé l'Adda, ni songé à attaquer une armée si nombreuse, si brave & si aguerrie que celle des

des Insubriens , s'il n'eût réfléchi sur l'avantage des armes de l'infanterie Romaine , & sur les défauts de celles de ses ennemis. Aussi ne forma-t-il le plan de son entreprise que sur ces prudentes considérations. Malgré ces avantages , les Romains redoutoient extrêmement les Gaulois. Mais oserois-je dire que cette crainte étoit plus dans l'imagination que dans le sujet qui la faisoit naître ? Cette terreur n'étoit fondée que sur les grandes pertes que les Gaulois leur firent éprouver en différentes occasions. Le souvenir de ces pertes , quoiqu'éloigné , leur étoit toujours présent : Car quand je me retrace toutes leurs victoires , quand je vois plusieurs armées Romaines battues & taillées en pièces , quand je me représente Rome prise & ruinée , j'en suis étonné. Je regarde ces événemens comme quelque chose qui tient du prodige , comme incroyables. Peu s'en faut que je ne méprise ces Romains tant vantez , que je ne les regarde comme des ennemis peu redoutables , de n'avoir scû vaincre de tels ennemis autant de fois qu'ils les combattirent , & dont la défaite étoit si aisée.

Bien des gens vont se récrier contre ce que j'avance ici. Quoi , diront-ils , les Gaulois si redoutez & si généralement estimez , par leur valeur , des nations les plus aguerries & les plus belliqueuses , étoient-ils si méprisables & d'une si facile défaite qu'il vous plaît de les représenter ? L'antiquité n'est-elle pas unanime sur la réputation de ces peuples ? Je n'ai garde de le nier : mais un peu de patience , & l'on verra que ce n'est nullement du côté de leur courage que je tourne mes pièces ; je ne m'oppose nullement à l'opinion générale , je conviens de tout. Je dis plus. Les Romains , plus qu'aucun autre peuple , ont toujours considéré les Gaulois comme les seuls ennemis dignes de leur courage. Je vais plus loin , je tiens qu'ils étoient au-dessus des Romains par la valeur , qu'ils valoient beaucoup plus , par cela même qu'ils les ont souvent battus , & qu'il falloit pour les vaincre le courage le plus intrépide. La raison qui me porte à décider de la sorte , est que la force des soldats Romains , quoique dressés par une discipline inspirée qui les portoit à tout oser & à tout faire , étoit bien moins dans la grandeur de leur courage & dans leur tactique , & que dans l'avantage de leurs armes sur celles de leurs ennemis , & plus particulièrement sur celles des Gaulois.

Ceux-ci combattoient presque nus & déarmés contre des gens couverts d'armes défensives de la tête aux pieds , & armez d'épées courtes & tranchantes , & très-avantageuses pour joindre de près l'ennemi , car les plus longues n'avoient guères plus de dix-huit de nos pouces : chaque soldat légionnaire ou pesamment armé étoit muni de deux ou trois dards qu'il lançoit avant que d'en venir aux mains. Il falloit nécessairement que les épées de l'infanterie fussent courtes , sans cela ils eussent manqué dans l'avantage qu'il y avoit de joindre de près les soldats Gaulois : car ceux-ci étant armez de longues épées , qui ne frapotent que de taille & sans pointe , il falloit qu'ils fissent un écart en arrière pour éviter l'abord du soldat Romain ; ce qui n'étoit nullement possible à cause des rangs de derrière , & de la hauteur de leurs files. Il étoit aisé de les joindre , & de gagner le fort de leurs armes ; & quand même cet avantage eût manqué aux soldats Romains , que pouvoient-ils craindre des épées Gauloises , qui ne pouvoient rien sur des casques & contre des cuirasses à l'épreuve de toute arme blanche , & des boucliers qui leur couvroient presque tout le corps ; ce qui , pour ainsi dire , formoit un rempart mobile sur tout le front des cohortes. La phalange toute composée de piquiers , ne pouvoit pas non plus résister contre des armes semblables à celles des Romains. Les Grecs , qui la regardoient comme un corps impénétrable , sinon à une arme semblable , éprouvèrent par leur défaite combien les armes de longueur étoient peu redoutables contre des armes courtes ; & ces Grecs si braves , si bien disciplinez , & infiniment au-dessus des Romains dans la science des armes , n'eurent jamais l'esprit d'apporter le moindre changement dans leurs armes , malgré l'expérience de leurs défaites. Car bien que

que les armes de longueur soient avantageuses, elles perdent toute leur vertu, si elles ne sont soutenues par un plus grand nombre de courtes. C'est pour cela que les Romains armèrent leurs Triaires, c'est-à-dire, l'élite & les plus expérimentez soldats de leur infanterie, de pertuisannes qu'on appelloit *pilum*.

Flaminius comprit parfaitement l'avantage de cette arme, c'est pour cette raison qu'il la fit passer entre les espaces des cohortes de sa première ligne. On peut juger par tout ce que je viens de dire, quels durent être les avantages des Romains dans cette bataille célèbre, contre des gens qui n'avoient pour toute arme défensive qu'une rondelle très-petite & très-légère : car quant aux offensives, rien de plus misérable. Qu'on écoute Polybe. Les Romains avoient observé par les combats précédens, „ que le feu „ & l'impétuosité des Gaulois, tant qu'ils n'étoient pas entâmez & *serrez de près*, les „ rendoit à la vérité formidables dans le premier choc ; mais que leurs épées n'avoient „ pas de pointe, qu'elles ne frapoint que de taille & qu'un seul coup ; que le fil s'en „ émouffoit, & qu'elles se plioient d'un bout à l'autre ; que si les soldats, après le pre- „ mier coup, n'avoient le loisir de les appuyer contre terre & de les redresser avec le „ pied, le second n'étoit d'aucun effet.

Je demande au Lecteur judicieux, si cette manœuvre étoit bien possible contre des troupes qui alloient toujours en avant, qui les pressoient & qui les heurtoient de leurs grands boucliers, pendant qu'avec leurs épées courtes, larges & tranchantes, ils perçoient ces grands corps presque nuds, & qui ne pouvoient prendre aucun espace en arrière pour asséner leur coup, à cause de la profondeur & du pressément des rangs & des files. Encore une fois, leurs coups n'avoient ni force, ni roideur ; & quand ils auroient eu l'un & l'autre, que leurs épées n'eussent eu aucun des défauts dont Polybe parle, elles n'eussent été d'aucun effet sur les casques & les cuirasses des soldats Romains. Ils ne pouvoient surmonter leurs ennemis qu'en s'élançant sur eux, en les accablant du poids de leurs corps & de leur nombre : car cette masse d'hommes, ces rangs multipliez s'entre-poussant & s'animant les uns les autres comme les flots dans une grosse mer, amenoient & emportoient tout. Ce qui étoit devant eux, ce qui s'opposoit à leur passage, étoit moins vaincu qu'accablé. Il falloit que cela arrivât, ou fût arrivé dans les victoires que les Gaulois remportèrent si souvent sur les armées Romaines : car autrement je ne vois pas qu'il fût possible aux Gaulois de surmonter des ennemis qui combattoient avec les avantages dont je viens de parler. Encore une fois, il étoit impossible aux Gaulois, quelque valeur & quelque intrépidité qu'ils eussent, que je pousse bien au-delà de ce que les Anciens en disent, de vaincre, de surmonter de tels ennemis, sans les accabler de leur nombre, les joindre, les embrasser, sans se soucier de la mort & des blessures qu'ils ne pouvoient éviter.

Je supprimerai dans ce Paragraphe les autres avantages des armes des Romains sur celles des Gaulois, & sur celles des autres peuples qu'ils ont soumis à leur domination, car la matière est trop abondante & trop curieuse pour ne pas en parler ailleurs. Ces avantages étoient si grands, que ce doit être un sujet de surprise & d'étonnement, comment des peuples si pitoiablement armez, aient pû remporter tant de victoires sur les Romains. Ceux-ci ne devoient-ils pas être bien honteux d'en être battus ? Pour moi je m'imagine qu'il n'étoit pas possible de l'être armez comme ils l'étoient ; & lorsqu'on ajoutera ces armez à la légère, qui combattoient avec toutes sortes d'armes de jet, car je ne vois pas que les Gaulois s'en servissent communément, si l'on y ajoute encore leurs machines de guerre inconnues aux Gaulois & aux Allemans, je reste comme immobile, lorsque je vois nos Scavans modernes, je ne dis pas élever si haut leur discipline militaire, leur bel ordre dans les armées, leurs armes & leur tactique, tout cela est digne de leurs éloges, & d'être admiré ; mais de trouver un sujet légitime de les louer avec si peu de modération

tion sur la grandeur de leur courage, pour avoir terrassé & anéanti ces prodigieuses armées de Gaulois, qui ont si souvent inondé l'Italie de leur nombre, & pour les avoir ensuite vaincus & soumis dans leur propre pays : comme si c'étoit un grand prodige de vaincre des gens armés aussi misérablement qu'ils l'étoient. Faut-il un Achille armé de toutes pièces, muni d'un ou de plusieurs dards & d'une épée excellente, pour surmonter, un brave homme à la vérité, mais nu, sans dards, & armé seulement d'une méchante épée telle que Polybe nous la représente ? Faut-il, dis-je, un Achille pour vaincre cet homme-là ? Sans doute que non, un Thersite le feroit bien. Doit-on s'étonner après cela, si les Romains sont victorieux de ces peuples, & de tous ceux qui ont combattu contre eux avec des armes Gauloises ? Encore une fois, il y eût eu de quoi s'étonner & de quoi se moquer même que ces Romains tant vantez, dont j'admire tout ce qui mérite de l'être, ne fussent pas sortis victorieux & pleinement de tous les combats qu'ils donnèrent contre de tels ennemis, & cependant c'étoient les seuls de tous les peuples du monde qu'ils regardoient comme les plus redoutables, & ils l'éprouvèrent bien dans la fuite : car lorsque les Gaulois revinrent de leurs erreurs à l'égard de leurs armes, ils secouèrent le joug comme tous les autres.

Mais il y a encore quelque chose de plus surprenant, cela va même jusqu'à l'incroyable, que de tant de nations que les Romains soumirent à leur puissance, sans en excepter les Grecs, aucune n'ait remarqué que leurs défaites ne venoient presque uniquement que du défaut de leurs armes. Se peut-il qu'ils aient été si dépourvus d'esprit & de jugement, ou que les préjugés de la coutume aient tant de force & de puissance, que d'être restés un si long espace de tems sans changer dans leur discipline & dans leurs armes, qui seules furent l'unique cause de tant de malheurs, & de la perte de leur liberté ? L'expérience journalière n'eût-elle pas dû leur ouvrir les yeux ? Qui n'admire-roit l'entêtement qui se remarque dans l'homme, dans certaines pratiques : quelque fausses, quelque mal fondées, quelque insensées, & quelque ruineuses qu'elles puissent être, ils tiennent bon ; tous les soutiennent & les défendent, comme ils défendroient leurs Dieux domestiques, leurs foyers & leurs Autels, lorsqu'ils pourroient s'en défaire pour en prendre de meilleures. Ne sommes-nous pas encore Infubriens, encore Theutons, encore Cimbres dans certains usages dont nous connoissons le faux & l'absurde ? Ce n'est pourtant pas ce que je trouve le plus à reprendre, puisque nos voisins les suivent tout comme nous, & que ce défaut ne porte pas plus sur l'un que sur l'autre ; mais c'est d'avoir abandonné sans aucune raison ce que nous avons de plus redoutable & de plus assuré pour la victoire dans notre manière de combattre, & dont nous avons été en possession depuis un si grand nombre de siècles, & jusqu'après la mort du Maréchal de Luxembourg, un des plus grands Capitaines de son tems. Est-ce ignorance, est-ce caprice, ou faute de courage & de hardiesse ? Car il se peut qu'il y entre de tout cela. Depuis ce tems-là jusqu'à la fin de la guerre de 1701. nos Généraux, du moins la plupart, ont suivi une méthode toute opposée à celle de nos pères & de nos plus grands Capitaines anciens & modernes, & entièrement contraire au génie & à l'humeur d'une nation comme la Française, vive, impatiente, & toute pleine de feu & d'ardeur, dont il importe si fort de profiter, bien loin de la laisser éteindre & d'en arrêter le cours par une prudence mal entendue : cause manifeste de toutes nos infortunes de la dernière guerre. Est-ce au peu de valeur & de fermeté de nos soldats & de nos Officiers qu'il faut les attribuer ? Cela seroit très-injuste. Je ne crois pas qu'on les en accuse, c'est donc à ceux qui les commandent que l'on doit s'en prendre. Je ne tiens ce langage qu'après un grand nombre de vieux Officiers. Qu'on me juge.

Nos soldats ne demandent qu'à être menés à l'ennemi par des gens qui en soient capables. Pourquoi les retenir lorsqu'il est besoin de les faire avancer & de profiter de

leur fougue ? Pourquoi les obliger à tirailler toute une journée sans s'aborder, contre des gens qui ne sont redoutables que par leur feu, & dont on a raison dès qu'ils sentent qu'on va sur eux, & qu'on est prêt à les joindre ? Doit-on s'en prendre à nos soldats, s'ils n'ont pas combattu comme on auroit dû les faire combattre ? Non certainement, mais aux Généraux eux-mêmes qui sont à leur tête. Nous avons donc fait pis, & beaucoup pis que n'ont fait les Gaulois. Ceux-ci entraînés par le torrent, ont suivi de siècle en siècle les préjugés établis, sans examiner les choses à fond à l'égard de leurs armes, avec lesquelles ils avoient remporté de si grandes victoires : comme les Turcs qui n'ont rien changé dans les leurs sur la même opinion. S'ils n'y ont rien changé, du moins ils ont conservé constamment leur ancienne façon de combattre, & leurs Généraux ne s'aviserent jamais de brider & de violenter la nature, qui les portoit à joindre l'ennemi, quelque mal armez qu'ils leur parussent, & cela seul les rendit souvent victorieux, tant cette ardeur étoit difficile à vaincre ; au lieu que nos soldats avec des armes semblables à nos ennemis, avec le même courage, le même feu & la même ardeur Gauloise, qui n'est pas éteinte en eux, ont été obligés de combattre à la façon de leurs ennemis, si contraire à celle qui leur est si naturelle, & qui les porte à l'action.

Qu'on ne cherche point d'autre cause de nos disgrâces que celle-là : car toutes les fois que nos Généraux se sont conduits autrement que la plupart n'ont fait dans la dernière guerre, nos ennemis n'ont eu garde de nous attendre. La boutade de Malplaquet en 1709. en est une bonne preuve. Qu'il me soit permis de faire encore une observation. Je suis persuadé que la suppression de la pique a beaucoup contribué à favoriser l'opinion insensée de ceux qui font consister le succès d'une action au plus ou au moins de feu de nos bataillons : car avant cette suppression nos piquiers, s'ennuyant de servir de but à celui de nos ennemis, excitoient les autres à les joindre. La boutade de Malplaquet ne vint que du grand feu des corps Hollandois, supérieur au nôtre, parce qu'ils tirent avec plus d'art par un continuel exercice, & pour s'en délivrer nos gens firent cette sortie dont j'ai parlé plus haut.

Cette misérable manière de combattre, si estimée des ignorans, & nos bataillons minces, sont tout ce qu'on peut imaginer de moins sensé, de plus mauvais & de plus assuré pour se faire battre par des gens qui ne sauraient soutenir l'ardeur & la violence du choc de notre nation, & dont toute la force est de tirer ; mais il faut combattre sur quatre, c'est l'usage d'aujourd'hui : comme si cet usage étoit de fort vieille date ; mais pour en connoître les défavantages, il faut examiner si ceux qui en sont les auteurs sont plus habiles & plus éclairés que nos pères. Sans doute qu'on me répondra que non, ceux-ci s'en sont bien trouvés : les mauvais succès de la dernière guerre font voir le contraire à l'égard de ceux qui leur ont succédé. Il faut donc revenir à l'ancienne méthode de combattre, & nous ranger sur six de hauteur, quoiqu'il y ait quelque chose de mieux à faire. Tout ce que je viens de dire à l'égard de la coutume, sert à persuader que son empire n'est guères moins puissant aujourd'hui qu'il l'étoit dans les siècles de la plus crasse ignorance.

Rien ne sent moins son vrai courage que de se battre de loin, sans oser se joindre la baïonnette au bout du fusil, & ceux qui défendent cette insensée façon de combattre inconnue il y a trente ans, sont peu dignes d'être à la tête d'une armée Française : car c'est tromper nos soldats & nos Officiers que de forcer ainsi leur humeur & leur inclination : c'est absolument leur abattre le courage.

Ce qui arriva à la bataille de Malplaquet, à la droite des retranchemens de la trouée, est une marque bien convaincante de ce que j'avance : car nos soldats s'ennuyant, derrière le retranchement, d'une défensive si fort opposée à leur humeur, sans prendre conseil que de leur courage, & par une boutade digne de la nation, sortirent tout d'un coup,

coup, tombèrent avec une telle furie sur les assaillans, & les chargèrent si brusquement, qu'ils les culbutèrent & les mirent en fuite, avec un meurtre effroyable, & les poussèrent jusqu'à leur cavalerie. Que si le Général, ou les Officiers Généraux qui commandoient en cet endroit-là, eussent profité de cet avantage, & fait suivre le reste de l'infanterie qui étoit en seconde ligne, & plusieurs lignes de cavalerie, à la tête desquelles étoit la Maison du Roi, qui crévoit de dépit de voir des gens qui ne remuoient & n'agissoient non plus que des statues, la journée étoit terminée, la victoire complète & décisive, & la guerre finie; la retraite de cette armée effroyable devenoit une imagination, sans qu'elle le sût, contre une autre victorieuse, une rivière à dos bordée de marais impraticables, & la meilleure de nos places. Qu'on se détrompe de notre gauche, elle étoit bien : car après avoir été chassée du bois, elle se trouva postée où elle eût dû être au commencement : tant ceux qui furent chargés de choisir un champ de bataille en cet endroit-là, étoient entendus dans l'art de poster des troupes. Encore une fois, si l'on eût saisi une si belle occasion, que la valeur de nos soldats nous avoit fournie, cette armée formidable qui nous attaquoit avec tant de désavantage, eût été perdue, abimée, & taillée totalement en pièces.

Comme ces braves qui sortirent ne furent jamais suivis ni soutenus, comme je viens de le dire, & que celui qui commandoit en cet endroit-là, témoin d'un événement si extraordinaire, ne songea jamais à faire sortir le reste des troupes qui soutenoient cette valeureuse infanterie, elle se retira sans rien faire. Les ennemis voiant cela, admirèrent autant la valeur de nos soldats, que le peu de vûe de celui qui commandoit en cet endroit, qui manqua de profiter d'une occasion si favorable; ils se rallièrent, & se postèrent tous en masse aux retranchemens de la trouée que faisoient les deux bois, qu'ils attaquèrent, & où ils ne trouvèrent qu'une très-foible résistance, tant ceux qui les défendoient avoient de penchant à la retraite; en un mot ils firent une méchante décharge, & puis s'en allèrent.

Je ne pense pas que qui que ce soit s'avise de trouver à dire dans ce récit, je suis témoin oculaire, & par conséquent très-bien informé de ces circonstances, & de beaucoup d'autres que j'écarte pour une meilleure occasion : ajoutez à cela qu'il y a peu d'Officiers qui ne soient en état de décrire cette bataille. La raison de cela est, que nous combattîmes sur un si petit front, qu'on pouvoit voir d'un coup d'œil de la droite à la gauche, la nature des lieux ne permettant pas à une armée de près de cent mille hommes de s'étendre sur un grand front : aussi se rangea-t-on de part & d'autre sur plusieurs lignes redoublées à la cavalerie, ce qui fit qu'on oublia les dix-huit régimens de dragons dont j'ai parlé plus haut, auxquels on eût dû faire mettre pied à terre pour réparer les affaires à notre centre. Il n'en falloit pas à beaucoup près tant pour rejeter l'ennemi dans la trouée; mais on les oublia, & cependant la bataille ne fut jamais perdue, & la défaite des ennemis étoit assurée, si quelques-uns de nos Généraux n'eussent été d'avis de se retirer après la blessure du Maréchal de Villars. C'est dans cette action que l'on peut dire que les soldats furent plutôt trompez que vaincus : car personne n'ignore leur répugnance à faire retraite, & les discours qui furent tenus à la gauche & ailleurs.

Je ne nommerai pas ceux qui proposèrent cette retraite au Maréchal de Boufflers; quoiqu'ils fussent douez d'un très-grand courage. Ce Général combattit toujours à la tête de la Maison du Roi avec cette intrépidité qui lui étoit si naturelle, sans s'être porté autre part, ni s'être informé de ce qui se passoit ailleurs qu'au poste où il étoit : car il n'y avoit que deux jours qu'il étoit arrivé à l'armée, où il n'étoit venu, disoit-il, que sur le pied d'un Volontaire, & soutint ce personnage jusqu'à la fin, de peur de blesser la délicatesse de bien des gens. Quoiqu'il en soit, deux ou trois personnes mal informées de l'état des choses, ignorant encore les desseins du Maréchal de Villars, qui

s'étoit retiré après sa blessure, lui dirent que tout étoit perdu à la gauche, & que le reste panchoit à la fuite, ce qui étoit encore moins véritable : c'étoit bien plutôt nos ennemis qui songeoient à se retirer de ce mauvais pas ; mais il est très-vrai que le Maréchal fut trompé, & qu'outre les dix-huit régimens de dragons toujours oubliez dès le commencement de la bataille jusqu'à la fin, il y avoit près de vingt bataillons qui n'avoient pas encore chargé, & tout cela étoit en état de faire pancher la balance de notre côté, parce que la victoire dépendoit de regagner ce que nous avions perdu dans la trouée ; ce qui étoit d'autant plus facile, que la Maison du Roi, contre laquelle l'ennemi ne vouloit avoir aucune prise, empêchoit par la terreur qu'elle donnoit, qu'il ne profitât de son avantage, puisqu'il n'osa jamais la pousser. On ne connut pas même la facilité de le déloger du poste qu'il venoit de gagner, & que nous abandonnâmes par la courte résistance des troupes dont j'ai parlé : malheur qu'on eût pû réparer, & qui nous conduisoit à la victoire. Finissons ici : car toutes les fois que je pense à cette journée, le dépit me prend par les fautes & les négligences où nous tombâmes.

On peut dire que cette journée a été la pierre de touche, où l'on a éprouvé le peu de mérite de certains Généraux qu'on regardoit auparavant comme des Turennes, & de la vertu de quelques autres, qui en avoient du moins toute la modestie & la valeur, s'ils n'étoient aussi éclairés que lui : car ils sentirent bien, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de gens qui ne font point consultez, & qui ne reçurent jamais aucun ordre, du moins à la gauche ; ils sentirent bien, dis-je, qu'ils avoient été trompez comme les soldats. La victoire se déclara plusieurs fois, il falloit la suivre à la trace ; mais ils avoient les yeux de l'entendement trop bouchés. Combien de Généraux croient tout perdu lorsqu'ils ont en main l'occasion de vaincre, qu'ils laissent pourtant aller faute de lunettes ?

Bien que ces dernières circonstances ne soient pas absolument de l'essence de ma première remarque, je n'ai pourtant pû m'en dispenser, parce qu'elles servent à faire voir combien on s'expose, & combien l'on manque d'occasions, lorsqu'on réduit le soldat à combattre, non selon son esprit & son humeur, mais selon celle de celui qui commande. Il doit agir selon cette humeur. S'il ne peut s'y conformer, il n'est point digne d'être à leur tête, & encore moins s'il ne se fait pas une étude de celle de son ennemi, & de sa façon de combattre : sans cela il est incapable de rien faire. C'étoit le grand talent d'Annibal, qui arma ses Gaulois à la Romaine. Par là il en fit ses meilleures troupes ; il sut profiter de leur ardeur, qui jointe à des armes semblables à celles des Romains les rendit vainqueurs dans tous les combats qu'ils donnèrent.

§. V.

La tactique des Anciens & leur méthode de combattre, est au-dessus de celle des Modernes.

Les Romains changeoient quelquefois leur ordre de bataille, le varioient & fortoient souvent de l'ordre ordinaire de leur milice ; mais on ne remarque pas que ces changemens fussent aussi fréquens que chez les Grecs, plus grands tacticiens que les Romains. On voit mille variations d'ordres tous excellens, profonds, légers & très-sensés dans leurs Historiens & dans leurs Ecrivains stratagématiques. Les Auteurs tactiques Grecs, qui ont échappé des malheurs des tems, ne nous débitent que des façons de combattre, qui n'existent guères que dans leur cerveau : on n'y voit presque rien des siècles antiques plus éclairés. Elien & l'Empereur Leon qui ont écrit des différens ordres de bataille, & dans des siècles où la science militaire étoit toute brillante de lumière

mière & de bon sens, les ont pris des Historiens les plus illustres de la Grèce : tout le reste est pure imagination.

Je trouve les peuples de l'Asie plus sçavans & plus variez dans leurs ordres. Celui de Cyrus contre Crésus dans la plaine de Tymbraia est admirable, & digne d'un grand Capitaine : supposé que Xénophon n'ait pas romanisé l'Histoire de ce célèbre Chef de guerre, ce que je ne sçauois me persuader par une infinité de raisons peu favorables à Hérodote. Je crois en avoir donné quelques-unes dans les Volumes précédens, & ce n'est pas ici le lieu d'épuiser entièrement cette matière.

Les Hébreux sont ceux qui ont le plus souvent varié leurs ordres selon leur foiblesse, leurs forces, les occasions & la capacité des Généraux, & il faut avouer qu'ils surpassoient beaucoup les autres nations sur la tactique, cela se remarque en une infinité d'endroits de l'Ecriture. Ce saint Livre nous fournit de bonnes leçons, des instructions admirables, des ruses & des stratagèmes excellents dans cette partie du Général d'armée. Les Commentateurs ne l'ont pas remarqué : je n'ai garde d'y trouver à dire, ils ont cherché toute autre chose dans l'Ecriture que ce que j'y cherche ; la guerre n'étant pas leur métier, ils se sont tournez sur les choses divines, c'est dequoi je les loue, & je ne crois pas qu'on me blâme de prendre ce qu'ils ont rejeté, dont ils n'avoient que faire, & je m'en accommode très-bien.

Ce que je viens de dire des Grecs, des Romains & des peuples de l'Asie, n'est que pour faire voir l'énorme sottise de ceux qui prétendent que les Anciens n'étoient que des enfans en comparaison des Modernes. Le monde se raffine en vieillissant, dit Tacite, je le veux, mais c'est dans le luxe, dans la débauche, les plaisirs de toute espèce & dans tous les vices imaginables. Mais à l'égard du grand & du beau dans certains arts & certaines sciences, & particulièrement dans celle des armes, il s'en faut bien que nous les aions surpassés. Ceci n'est que pour rendre raison de ma foi, & de ma créance sur la préférence des Anciens sur les Modernes. Je serois très-déraisonnable, si je préférois ceux-ci aux autres. Je ne disconviens pas que les Modernes ne nous aient fourni un grand nombre d'exemples admirables de grands Capitaines qui ont donné des ordres de bataille, des ruses & des stratagèmes, qui, bien qu'imitez des Anciens, ne leur sont pas moins glorieux par cela seul, qu'ils étoient capables de les mettre en exécution, & ceux-là sont en assez grand nombre.

On a pu voir combien je m'écarte de la méthode ordinaire par mon nouveau système, qui s'accommode à tout, parce qu'il est tout vrai & tout simple ; au lieu que notre manière de combattre & de nous ranger, n'est propre que dans certaines situations, qu'elle est assez superficielle, très-foible & trop composée, qu'elle est absolument opposée à l'esprit & à l'humeur de la nation François, & qu'elle ne vaut rien pour l'abord & le choc des corps ; qu'elle n'est bonne que pour se battre de loin, pour faire crever de dépit les gens sensez pleins de cette ardeur martiale, vive & impatiente, si naturelle à notre nation, & pour faire tuer une infinité de braves gens sans nécessité. On peut comparer nos batailles à deux armées navales, qui se canonnent toute une journée, qui se coulent réciproquement à fond & sans s'aborder, manière de combattre qui donne véritablement une très-grande idée de l'intrépidité & de la valeur des troupes ; mais dès qu'on se tourne du côté du Général, & qu'on examine une si étrange conduite, il perd beaucoup de l'estime qu'on pourroit faire de son courage, s'il agissoit tout au contraire de ce qu'il fait. Les Connoisseurs pensent tout autrement de lui que les autres qui ne le sont pas. Ils prétendent que ce courage n'égale pas leur prudence, & que celle-ci est une vraie imprudence.

La méthode de nos Corsaires est bien différente, ils vont au fait très-promtement, abordent sans délibérer & bravement. Par cette méthode ils font un moindre dégât de

poudre & de boulets, ils perdent infiniment moins de monde. & l'affaire est plutôt & plus glorieusement terminée, & la perte beaucoup moins grande, puisqu'en passant toute une journée à se canonner, on perd le vaisseau & tout l'équipage: tant il est véritable que la peur ôte le jugement, puisqu'elle nous porte à éviter & à fuir un petit danger pour nous précipiter dans un plus grand. Je n'avance rien ici que je ne puisse appuyer du sentiment de nos plus habiles marins, ni rien à l'égard de nos combats de terre qui ne soit approuvé des Généraux les plus expérimentez, qui ne sont que trop surpris d'avoir changé l'ancienne méthode d'aller droit à l'ennemi & sans tirer, & de combattre sur une plus grande profondeur que nous ne faisons, & c'est cette profondeur que je considère non seulement comme un axiome de la droite raison, mais comme un des principaux fondemens de la tactique.

§. VI.

On peut éviter les défauts dans lesquels les Romains tombèrent en combattant trop près de l'Adda, par une disposition moins dangereuse, plus simple, plus sûre & plus rusée, tirée des principes de l'Auteur.

SUIVANT la méthode que nous avons établie à l'égard de notre tactique, la disposition de Flaminus n'a rien que de fort commun; elle est même foible, comparée à celle que nous allons proposer. Celle-ci est plus sçavante, plus simple & plus rusée qu'aucune autre. Je l'appelle la triangulaire émoussée; elle a toute la force de l'ordre oblique, parce qu'elle tient toutes les aîles d'une armée en échec, sans qu'il soit possible de l'embrasser.

Il y a quelques exemples dans les Auteurs stratagématiques de ces fortes d'ordres de bataille; mais ils diffèrent beaucoup dans la distribution de chaque arme, & dans la figure, qui ne représente pas un angle tronqué. C'est, je pense, la meilleure façon de se ranger, lorsqu'une armée se trouve inférieure à une autre, & qu'elle se voit dans la nécessité de combattre avec une rivière à dos, dont on ne sçauroit assurer ses aîles sans approcher de ses bords, ou sans choisir un endroit où la rivière forme un rentrant ou un coude, ce qu'on ne rencontre pas toujours: de sorte qu'on est souvent obligé de former une potence à chaque aîle, encore combat-on toujours trop près de l'eau; ce qui expose une armée à mille fâcheux inconvéniens.

Il y a mille mouvemens retrogrades qu'on ne sçauroit guères éviter pendant le cours d'un combat, si l'on n'a un espace de terrain convenable derrière soi. Souvent même le coude, ou le retour de la rivière, que nous avons choisi pour champ de bataille, ne nous permet pas de déplier toutes nos forces, & de nous ranger sur un front conforme au nombre de nos bataillons & de nos escadrons. Il est vrai qu'on peut avoir recours aux Colonnes propres à combattre dans toutes fortes de situations; mais où placer la cavalerie, s'il y en a plus que le rentrant n'en peut contenir? Outre qu'on perd l'avantage que le rentrant fournit pour placer le canon, dont la différente situation des batteries & l'obliquité des tirs font que les boulets prennent l'ennemi. Si le coude est si enfoncé qu'on puisse se ranger sur plusieurs lignes, c'est fuir un mal pour se jeter dans un plus grand, & je ne vois rien de plus dangereux que cette manière de se ranger & de combattre. Je ne l'ai que trop fait voir dans cet ouvrage, il seroit superflu de le répéter. Pour éviter tous ces défauts qui se présentent en foule, nous allons donner un ordre de bataille qui les lève tous, & qui nous met en état de résister contre la supériorité du nombre, & de réduire l'ennemi non seulement à n'opposer qu'un front égal, mais à voir la plus grande partie de ses troupes

pes inutile. Par ce moien il n'en pourra tirer qu'un foible secours à son centre, qui ne scauroit éviter d'être percé & séparé à ses aîles, le plus grand danger que puisse courir une armée.

Le Général aiant fait choix d'un champ de bataille & pris le terrain convenable pour tous les mouvemens qu'il s'est résolu de faire, l'armée s'y rendra dans l'ordre sur lequel il s'est résolu de combattre. Il se formera d'abord sur deux lignes ponctuées & parallèles (2) (3), où il attendra l'ennemi (4), comme s'il étoit dans le dessein de combattre sur ce même terrain. Les choses en cet état, l'infanterie (5) qui fait le centre ne bougera. Au premier signal les deux aîles de la cavalerie feront demi tour à droit, ou tourneront de tête à queue, & courront par un quart de conversion; les traces ponctuées (6) (7) appuiant leurs aîles à la rivière. Par ce mouvement l'armée formera un triangle émouffé, dont la rivière fera la base. Les deux branches (2) (3) seront formées, comme je l'ai dit, de toute la cavalerie entrelassée des Colonnes (8) (9), les escadrons enchâssés de pelotons (10) aux endroits (11). L'infanterie (5) rangée en Colonnes, les deux des aîles (12) de trois sections, le centre fortifié d'une Colonne de deux sections (13), chaque Colonne soutenue d'une compagnie de grenadiers (14) pour lui servir comme de réserve. La seconde ligne (15) de quatre Colonnes & d'une ligne de cavalerie (16); & comme ce sont les têtes qui donnent, & qui décident ordinairement, & qu'il s'agit ici d'un bon effort, & de percer ces bataillons minces (18), sur lesquels nous combattons, il n'est pas possible qu'ils puissent résister contre le choc de mes Colonnes, dont la force est en elles-mêmes & qui n'ont rien à craindre à leurs flancs, où à leurs faces.

La plus grande partie de l'artillerie (20), sera postée en-deça de la rivière, le plus près des bords qu'il sera possible, & dans les endroits où elle pourra prendre des revers obliques & de flanc, s'il prenoit envie à l'ennemi de se replier sur les branches ou côtes (2) (3), ce qui ne me paroît guères praticable sans s'exposer non seulement à un feu prodigieux de canon, auquel il n'est pas possible de répondre, mais encore à une grêle de coups de fusil de l'infanterie (21) qui borde les bords de la rivière en deçà.

Pour bien comprendre l'avantage de cette disposition, il m'importe d'en donner l'analyse, afin que l'on en connoisse plus précisément la force, & pour être mieux éclairci de la vérité, méthode dont je ne m'écarterai jamais dans tous mes ordres de bataille. Je ne vois pas de meilleur moien pour arrêter les faillies de mes Critiques, & les réduire à ne sçavoir où se prendre.

L'ordre triangulaire en avant, ou l'*embolon* vuide de toute une armée, est une ordonnance dont les Grecs, plus grands tacticiens que les Romains, se sont servis en une infinité d'occasions, lorsqu'ils craignoient d'être surpassez & enveloppez à leurs aîles. Elien dans sa tactique nous en fournit quelques-uns; mais je n'en vois aucun de semblable à celui que je propose dans le cas dont il s'agit, ni dans les Auteurs tactiques & stratagématiques Anciens & Modernes, & même dans les autres: car je ne sçache point qu'aucun Capitaine ait émouffé l'angle de telle sorte, qu'on y pût mettre un bon front de soldats d'élite, de sorte que la pointe opposée à l'ennemi étoit tout ce qu'il y avoit de plus foible; au lieu que je fais de la tête (5) mon capital & le seul objet de mon salut & de la victoire, & que je réduis mon ennemi à la nécessité d'attaquer cette tête, sans qu'il lui soit possible de se tourner & de se replier sur les branches ou les faces (2) (3), sans les exposer dans un danger manifeste d'être battus de flanc & à dos par les divers feux établis (20) (21), qui voient ou enfilent toute la plaine.

Végèce ne fait aucune mention de l'ordre triangulaire dans son chapitre.

20. (a) des différens ordres de bataille. Son septième Livre, qui est le dernier, est remarquable: car bien qu'il regarde l'ordonnance étendue, c'est-à-dire, sur une ou deux lignes droites & parallèles, qui est sa première, comme la plus foible & la plus mauvaise de toutes; il propose, dans une situation à peu près semblable à celle de Flaminius, de porter ce qu'on a de meilleure infanterie au centre, & de former plusieurs coins, c'est-à-dire, plusieurs corps sur une grande profondeur & peu de front, pour donner de tête sur le centre de l'armée ennemie, & la séparer de ses ailes. C'est tout ce qu'il trouve, dit-il, de plus avantageux pour remédier au défaut de l'ordre parallèle, lorsqu'on craint d'être doublé & envelopé à toutes les deux ou à une seule, si l'on peut tourner l'autre du côté de la rivière; mais l'on voit bien que Flaminius ne pouvoit le faire sans prêter le flanc. L'ordre triangulaire & émoussé n'est sujet à aucun de ces défauts, ce qui n'est pas difficile à comprendre au premier coup d'œil jetté sur la figure que j'en donne.

Quant à mon infanterie, je la dispose & la range de telle sorte qu'on ne sçauroit l'attaquer que par la tête (5), & la déborder sans courir les mêmes risques qu'on rencontre aux branches (2) (3), les Colonnes offrant une égale force à leur tête & à leurs flancs; outre que cette façon de se ranger est bien moins propre à se défendre qu'à attaquer: de sorte que l'ennemi, quoique supérieur, se trouve lui-même obligé de se défendre, ou pour mieux dire, hors d'état de soutenir le choc de ces Colonnes redoutables, contre le choc desquelles nos bataillons minces ne sçauroient tenir un instant. Il se voit par là coupé en deux, & séparé de ses ailes, pris en même tems en flanc à droit & à gauche. Après le coup fait, & lorsque cela arrive, les branches feront la conversion à droit & à gauche courant les mêmes lignes ponctuées (6) (7), pour tomber en même tems sur les ailes (4).

Il est d'une armée attaquée & ouverte au centre, comme d'une chaîne qui ferme un port dont on romproit le chaînon du milieu, il n'y a plus de remède, il faut que tout passe & tout suive; l'armée se trouvant ainsi séparée à ses ailes, l'une ne sçauroit aller au secours de l'autre. Mes Colonnes victorieuses au centre, faisant les unes à droit les autres à gauche deviennent front, c'est-à-dire, qu'elles attaquent par les faces (22). On me dira peut-être que l'ennemi en tombant sur la tête de mes Colonnes à son centre, suivra le même mouvement de conversion (6) (7) pour attaquer en même tems les branches (2) (3) malgré les feux établis sur les deux bords de la rivière, j'y consens; mais que deviendront ces deux ailes (4), si elles se trouvent ouvertes à leur centre, qui ne sçauroit résister à une masse d'infanterie si bien ordonnée? Alors sa retraite deviendrait impossible, puisqu'il trouvera en front les deux branches (2) (3) & mes Colonnes à dos & à ses flancs, & mes pelotons qui s'introduiront entre les distances des escadrons de sa cavalerie. Encore une fois, je ne vois rien de plus dangereux ni de plus triste à un Général d'armée, que de se voir ouvert & coupé absolument à son centre: aussi voit-on tous les jours des batailles qui ne décident rien, qui n'ont aucune suite qui puisse faire voir qui est le vainqueur, parce que le combat s'engage à quelque aile, & même à toutes les deux; mais lorsqu'on attaque au centre, le désordre influe nécessairement sur le reste, sans qu'il soit guères possible d'y remédier. Pour un ou deux Généraux qui se tirent d'un mauvais pas, il y en a mille qui y restent. La bataille d'Hogstede nous en fourniroit un bel exemple, si c'étoit ici le lieu d'en parler. Une petite armée qui occupe un front de peu d'étendue, se trouvant percée au centre, & victorieuse à quelque aile, pourroit réparer les affaires en tournant subitement sur l'ennemi, sans s'amuser à courir après les fuyards. C'est ce qui arriva à la bataille d'Almanza

en



ORDRE DE BATAILLE D'UNE ARMÉE OBLIGÉE DE COMBATTRE UNE RUIERE A DOS SELON LE SYSTEME DE L'AUTEUR.

en 1707. Le centre commençoit à périliter , ou pour mieux dire les ennemis avoient percé à ce centre. On vit le triste instant que la bataille étoit perdue , si le Maréchal de Bervik n'y fût accouru avec du secours , assuré à ses aîles par les ordres admirables qu'il avoit donnez , & par l'habileté des Chefs ; il eut toujours l'œil à son centre , qu'il sentoît le plus foible : car c'est dans les endroits où il y a le plus à craindre , qu'un habile Général tel que lui doit choisir son poste.

La droite de la première ligne de notre cavalerie , où étoit la Maison du Roi d'Espagne , venoit d'être renversée , sans que l'ennemi profitât de ce premier avantage , qu'il eût dû suivre , & sans que la seconde en fût fort émue. On m'a assuré que le Marquis d'Asfeldt , qui la commandoit , l'avoit préparée à ne point s'étonner si la première venoit à plier , l'ayant avertie , au cas que ce malheur arrivât , qu'elle avoit ordre de plier , & que ce n'étoit qu'un piège. La ruse n'étoit point mauvaise , quoiqu'elle ne soit point nouvelle dans l'Histoire ; mais cela ne laisse pas que d'être fort glorieux à cet Officier Général , qui l'a raconté à plusieurs de ses amis. Cette aîle pourtant , toute composée de troupes d'élite , plia véritablement : mais revenant de sa première fraieur par la belle contenance de la seconde , elle reprit cœur ; & s'étant promptement ralliée , elle fait encore une seconde charge. Elle ne fut pas plus heureuse , elle fut encore poussée & aussi peu suivie. La seconde ligne fit mine de s'ébranler , lorsque la première se remet encore de son trouble , & fait face à l'ennemi , qui ne sçait pas profiter de cet avantage. Tout étoit perdu , quand même la seconde ligne qui la soutenoit eût recommencé un nouveau combat , à cause de ce qui se passoit à notre centre. Nous ne pouvions éviter notre perte , bien qu'on eût tâché de remédier à cette aîle & à ce centre par des troupes tirées de la seconde ligne qui vinrent au secours. Tout cela n'eût fait que retarder de quelques momens notre entière ruine , sans l'avantage que nous remportâmes à notre gauche , où le Marquis d'Avarey commandoit : car après avoir poussé , renversé & dissipé entièrement la droite de la cavalerie ennemie , bien loin de s'amuser à la poursuite , comme c'est la coutume , il tourna subitement sur l'aîle de l'infanterie ennemie , qui restoit encore en son entier , la prend en flanc , & la met dans une confusion épouvantable ; la terreur court jusqu'aux troupes du centre , qui venoient de percer au nôtre , où l'on comptoit tout perdu. Leur gauche , qui se croioit déjà victorieuse , s'apercevant de ce desordre , & voyant le feu & la fumée venir de son côté d'un mouvement tout extraordinaire , s'étonne & ne pousse pas plus loin son avantage sur notre droite , qui , pour ainsi dire , ne tenoit plus qu'à un filet ; elle reprend courage , & s'ébranle pour charger l'ennemi. Tout plie & tout s'enfuit , la déroute devient générale par la sçavante manœuvre & le courage de celui qui commandoit notre aîle gauche , manœuvre qui n'est pas de tous les jours. La cavalerie ennemie s'enfuit , & laisse là l'infanterie sous le couteau. Treize bataillons se retirèrent jusqu'à un bois fort clairsemé qui n'étoit pas loin , & dont ils ignoroient les routes pour pousser plus loin leur retraite. On ne fut pas d'avis de marcher à eux , soit par l'avantage des lieux , qu'on s'imaginoit fort solides , soit de crainte d'avoir à combattre encore contre des gens desespérez qui vendroient chèrement leur vie : mais ils firent voir qu'ils en étoient plus ménagers , ils envoierent un tambour pour se rendre prisonniers de guerre. Le Maréchal de Bervik , qui venoit de s'acquérir une si grande gloire , détacha le Marquis d'Asfeldt avec de la cavalerie , qui les désarma , & les prit tous sans qu'il en coûtât une amorce.

Voilà ce que j'ai appris de cette victoire d'un grand nombre d'Officiers Espagnols , François , & même des ennemis , généralement tous unanimes & dignes de foi. Un narré des principales circonstances d'une action , qui n'est fondé que sur un rapport unique , peut être suspect lorsqu'il ne reste plus de témoins qui puissent assurer qu'on est bien ou mal informé ; mais dans celui-ci les témoignages existent encore. Le Lecteur

peut donc ajouter une entière créance à tout ce que je viens de dire, & fera sans doute très-bien de rejeter tout récit qui s'y trouvera contraire.

Voilà ce que j'avois à dire pour démontrer la vérité & la solidité de mon ordre de bataille, lorsqu'on se voit dans une situation aussi embarrassante que celle où Flaminus se trouva sur les bords de l'Adda, dont il ne pouvoit s'éloigner sans risquer la perte de son armée. Ces sortes de cas arrivent ordinairement au passage d'une rivière, lorsqu'on se rencontre au-delà contre un ennemi supérieur, & dans un terrain qui ne nous permet pas d'assurer nos aîles. Cette bataille, qui est selon mon Auteur une des plus mémorables de l'antiquité, se rapporte dans presque toutes ses circonstances à celle de Cassano en 1705. donnée sur la même rivière, & fort près de l'endroit où les Romains combattirent. J'ai donc cru devoir transporter dans cet ouvrage un événement qui quadre si bien à celui dont je viens de parler dans ces observations, & dont je suis trop bien instruit pour craindre que qui que ce soit puisse trouver à redire au récit que j'en vais faire : car il ne s'est vu de nos jours une si violente affaire d'infanterie, ni qui ait été dépêchée & terminée si promptement. Elle est d'ailleurs si neuve, par la négligence de nos Officiers, qui ne l'ont point décrite, que je ne crois pas devoir me piquer de brièveté dans ce qui n'est pas bien connu : car bien que celle de Malplaquet en 1709. où je me suis trouvé, tout comme à l'autre, ait passé pour une des plus mémorables journées qui se soient vues depuis plus de deux siècles, par la multitude des combattans des deux côtes, & qu'elle ait été très-meurtrière & très-obstinée, on ne pourra s'empêcher de convenir dans ce que je vais dire de l'autre, que la valeur de nos troupes fut poussée au-delà des bornes ordinaires : car les choses parurent si désespérées à la plupart de nos Généraux, qu'ils ne crurent pas qu'on pût jamais y apporter aucun remède, & si pourtant on tint bon dans le desordre même. Dans cette triste situation, où les soldats les plus intrépides, après avoir fait tout ce qui dépend d'eux, peuvent céder au nombre qui les accable, & s'enfuir même sans honte, comme il parut dans quelques-uns, qui ne furent pas imitez des autres, l'on remarqua dans les Généraux la même patience & le même courage qu'on admira dans nos troupes. Bien que la plupart crussent tout perdu, on n'en vit pourtant aucun qui fût d'avis de se retirer. Il eût été à souhaiter que quelques-uns de ceux de Malplaquet eussent marqué un peu moins d'impatience, après la blessure du Maréchal, puisqu'il n'y avoit rien de désespéré, ni rien qui ne pût être aisément réparé, comme il me semble l'avoir dit ailleurs.

Chacun sçait qu'à l'égard du nombre, la disproportion n'étoit pas fort grande ; & quand même elle l'eût été, nos retranchemens suppléeroient assez à ce qui manquoit du côté du nombre : au lieu que dans l'affaire dont je vais parler, qu'aucun jusques ici n'a bien sçû, par l'ignorance des Auteurs (a) qui ont écrit l'Histoire du règne de Louis XIV. les deux armées ne combattirent nullement dans un égal avantage de forces & de terrain, l'un & l'autre se trouvèrent du côté des Impériaux. Notre foiblesse étoit telle, qu'elle sembloit à peine permettre le moindre équilibre : car il s'en falloit de fort peu que nous ne fussions plus foibles de la moitié, outre qu'il fallut combattre adossé contre une rivière ; enfin avec le désavantage qu'avoient les Romains sur cette même rivière.

(a) Larrey & Limiers.

§. VII.

Parallèle de M. le Duc de Vendôme & du Prince Eugene de Savoie.

LE Prince Eugène avoit bien tout autant envie d'entrer dans le Milanois pour en faire la conquête, que les Romains en firent paroître au passage de l'Adda. Ce país si beau, si fertile & si opulent, a été de tout tems un sujet de guerre & de dissensions entre la France & la Maison d'Autriche. La dernière de 1701. a été très-longue & très-ruineuse à la France. Il s'étoit donné une infinité de combats & de batailles très-rudes & très-sanglantes, qui ne décidoient pourtant rien : la victoire passoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le vainqueur se trouvoit souvent avec les marques effectives du vaincu; celui-ci, tout prêt à recommencer, ne perdoit jamais l'espérance de se raquitter de ses pertes. Tout cela produisoit une infinité d'entreprises extraordinaires sur des camps & sur des villes, qui ne réussissoient pas toujours, des marches hardies & très-hazardées, & des retraites honorables; on cédoit deux lieues de país, & pour en gagner deux autres plus loin il falloit une autre victoire. On cherchoit l'occasion, elle ne tarδοit pas à se présenter. Qu'arrivoit-il? Le parti jadis victorieux trouvoit à qui parler, & s'en retournoit honteux & battu, sans que pour cela aucun combat, quoique toujours sanglant & longtems soutenu, décidât de la moindre chose : chacun s'en attribuoit le succès. On remercioit Dieu également des deux côtes, l'un pour s'être conservé dans son poste, & rendu maître du champ de bataille, des morts & des bleffez, & l'autre pour s'être couvert d'un ruisseau, qu'il trouvoit tout à propos dans sa retraite à une demie marche du lieu où la bataille s'étoit donnée, & où il restoit en repos, sans rien faire le reste de la campagne. En un mot tout calcul fait, on trouvoit que tout le monde y avoit perdu, & qu'aucun n'y avoit gagné, si l'on en excepte quelques drapeaux que le vaincu trouvoit de moins dans son armée. Les deux partis vécurent six ans dans cette vie équivoque, lorsque l'action de Turin nous réduisit à céder la place, par la faute de l'un de nos Officiers Généraux.

Ces événemens de compensation ne faisoient que perpétuer la guerre: il est difficile que cela n'arrive pas entre deux armées également aguerries & bien commandées. On voit très-rarement qu'elles remportent de grands avantages l'une sur l'autre, particulièrement dans un país comme l'Italie, où l'on ne sçauroit céder un pas de terrain, qu'un habile homme ne se trouve posté à deux en deçà, & qu'il ne fasse trouver une infinité de pas dangereux & des obstacles sans nombre, qu'un malhabile Général, qui n'aura aucune connoissance du país, ne verra jamais. Il n'y a que le plus ou le moins de capacité entre deux Généraux, qui puisse bien décider dans ces sortes de guerres toutes de conduite.

La fortune nous fut contraire pendant certain tems, l'on n'en ignore pas la cause; mais dès que M. de Vendôme se fût mis à la tête des armées, sans aucun partage dans le pouvoir, M. le Prince Eugène, qui vit toutes ses machines démontées, eut besoin de toute son adresse pour lui résister.

J'ai cru que je ferois plaisir au Lecteur, avant que d'entrer dans le détail d'une bataille si célèbre, si je transportois dans cet endroit tout ce que nous sçavons par nous-mêmes, ou que nous pouvons avoir appris du génie & des qualitez militaires de ces deux grands Capitaines, sans les épargner dans leurs défauts, pour ne pas imiter les Panégyristes, qui ne touchent qu'aux plus beaux endroits. Ces sortes de choses sont le plus souvent inconnues, elles échappent toujours ou presque toujours à ceux qui n'ont pas été les témoins des actions qui se sont passées, & qui, pour n'être pas du métier, ne sçau-

roient jamais bien juger du caractère de deux Généraux opposez l'un à l'autre, de leur capacité ou de leur ignorance : ce n'est qu'en examinant l'enchaînement de plusieurs faits heureux ou malheureux, & en les comparant ensemble, qu'on peut parvenir à cette connoissance.

S'il faut juger du caractère de ces deux grands hommes par les moiens qu'ils ont choisis pour réussir dans leurs entreprises, plutôt que par leurs succès, nous avouerons ingénument qu'il leur est souvent arrivé de s'engager dans des affaires très-difficiles & très-dangereuses, sans prendre des mesures fort concertées.

Tous deux braves, hardis & entreprenans, tous deux également aimez & adorés de leurs troupes : ce qui amène nécessairement leur confiance & l'espérance de vaincre.

M. de Vendôme avoit cet avantage sur le Prince Eugène, qu'il tiroit de ses troupes tout ce qu'on pouvoit attendre de la valeur la plus déterminée. Cette bonne volonté dans ses soldats, sa hardiesse à s'exposer lui-même dans les plus grands dangers, son sang froid dans le malheur des siens, son habileté à les en tirer, le portoient souvent aux desseins le plus extraordinaires, & lui rendoient facile & aisé ce que les esprits communs & les courages médiocres regardoient comme insurmontable : qualitez admirables, qu'on ne remarquoit pas moins dans M. le Prince Eugène; ce qui augmentoit la gloire de l'autre.

Il s'embarquoit souvent dans des entreprises peu méditées & formées moins qu'à demi, où il réussissoit pourtant : mais dans ces cas le succès venoit bien plutôt de son courage, & de la confiance que ses troupes avoient en lui, que de la conduite, de l'ordre & de la direction. Comme il avoit un coup d'œil admirable, & qu'il conservoit tout son jugement au milieu des plus grands dangers, il trouvoit sur le champ les moiens de se tirer des affaires les plus imprudemment engagées, par sa négligence à prendre les devans nécessaires pour les faire réussir : dans d'autres il mettoit en œuvre tout ce que la guerre a de plus grand & de plus achevé. Ceux qui disent que dans tout ce qu'il a fait son bonheur alla toujours plus loin que les lumières de son expérience & de son sçavoir, sont peu équitables. Qu'ils appliquent ce reproche à tout autre qu'à ce grand homme.

Il ne paroît pas qu'il poussât fort loin la prévoyance dans ses projets de campagne, ils avoient peu de suite & de liaison. Il pensoit en gros ce qu'il feroit, sans se mettre souvent trop en peine de méditer sur ce que son ennemi pouvoit faire : la présence des objets sembloit le mettre en ordre & en règle.

Le Prince Eugène lui ressembloit assez de ce côté-là, je dis assez, mais non pas entièrement. Sa conduite & sa manière de faire la guerre, m'ont toujours paru plus suivies & plus régulières, & l'ordre un peu mieux observé ; sa vigilance & sa prévoyance portoient plus loin ; ses vûes étoient, sinon plus longues, du moins plus assurées. Il vouloit sçavoir par lui-même autant que par les yeux d'autrui, & entre ceux-ci il sçavoit mieux choisir. Il ne donnoit pas moins à la fortune que l'autre, & l'on ose dire que dans tous les deux la valeur de leurs troupes réparoit souvent la faute du Général.

La guerre de défensive moins brillante, mais plus sçavante & plus profonde, n'étoit pas le fait de M. de Vendôme. Je l'ai trouvé toujours très-embarrassé lorsqu'il s'y voioit réduit. Le commencement de la campagne de 1706. en est une bonne preuve, la plupart des Officiers Généraux de son armée n'y étoient pas plus habiles : de sorte qu'il se vit dépourvu de tout conseil. J'ignore encore si M. le Prince Eugène excelle dans cette partie de la guerre autant que M. de Staremberg, le seul peut-être de l'Europe qui y excelle le plus particulièrement : je ne la crois pas trop de son goût. Je remarque
que

que ceux qui la proposent sont toujours les moins capables de la soutenir, & sans difficulté les moins entreprenans. Quoiqu'il en soit, les voies les plus courtes convenoient mieux à leur humeur. L'art des précautions n'étoit peut-être pas ce qu'ils connoissoient le mieux, ils n'en prenoient que peu. Ce n'étoit que dans les cas extraordinaires, & dans une nécessité extrême, qu'on s'apercevoit qu'ils s'y entendoient parfaitement, & qu'ils les négligeoient dans d'autres avec connoissance de cause.

Tous deux intrepides, ils pensoient bien moins à se défendre qu'à attaquer. L'avantage d'un poste ou d'un terrain, étoit quelquefois ce qu'ils considéroient le moins; leur impatience naturelle les emportoit, & ne leur permettoit pas d'en profiter & d'y attendre l'ennemi; ils le quittoient pour l'aller chercher & le combattre dans le sien.

M. de Vendôme s'abandonnoit le plus souvent à la valeur de ses troupes, sur laquelle il comptoit entièrement, plutôt que sur la discipline militaire, qu'il négligeoit un peu trop: ce qui est un grand défaut à un Général d'armée. Il étoit plus propre à l'affoiblir qu'à la maintenir en vigueur, & à former de mauvais Officiers que de bons, quoiqu'il leur fournît de grands exemples, autant par ses belles actions que par sa conduite. M. le Prince Eugène étoit plus exact à la maintenir en vigueur, parce qu'il en sentoit le besoin, & formoit par là d'excellens Officiers, & capables de le remplacer un jour.

L'autre s'apercevoit souvent qu'il manquoit de bons Officiers Généraux, il en avoit pourtant; mais ses amis moins habiles, qui le gouvernèrent toujours, prenoient un très-grand soin de lui en diminuer le mérite: ce qui faisoit qu'il n'emploioit pas toujours les meilleurs, plutôt par un trop grand excès de complaisance ou de foiblesse pour ses amis, que par défaut de discernement: aussi n'en tira-t-il jamais de grands secours. En un mot on a toujours remarqué, que ceux qu'il emploioit le plus étoient ceux qui valoient le moins: les autres, comme je l'ai dit, sur l'intelligence & la valeur desquels il auroit pû compter & dormir en repos, étoient le plus souvent négligés. Il reconnut en bien des occasions combien il péchoit en cela: car ces gens se firent toujours battre, & ne réussirent en rien; & bien que ce Prince fût convaincu de son tort, il ne se corrigea pas pour cela, & le dernier (a) qu'il employa, comme le plus ignorant, fut la cause de la perte de l'Italie.

Il ne dut ses succès qu'à lui-même & à ses talens naturels. Il avoit une présence d'esprit surprenante, & il l'avoit toujours égale dans les crises les plus périlleuses. Sa grande résolution augmentoit celle de ses troupes, & lui tenoit souvent lieu de forces & de nombre: le moindre faux mouvement de l'ennemi, la moindre inadvertance, le moindre avantage du terrain étoit saisi & mis à profit, prenant dans l'action ces momens précieux, rapides & imprévus qui le conduisoient à la victoire, lorsqu'on attendoit le moment fatal de sa perte. Et cette victoire, il la devoit autant à ses rares talens, qu'à la passion que ses soldats avoient de mériter son estime en se précipitant dans les plus grands périls, pour rétablir une affaire un peu précipitamment embarquée.

Ces qualitez, & sa hardiesse à entreprendre, furent toujours redoutables à ses ennemis. J'ai remarqué que sa conduite contre M. le Prince Eugène étoit un peu plus circonspecte & plus mesurée, & qu'il ne hazardoit pas toujours comme il auroit pû & même dû faire en certaines occasions; mais cela ne lui arrivoit que lorsqu'il tomboit dans un pays, dont il n'avoit nulle connoissance, par rapport à l'ennemi qu'il croioit souvent plus avantage du terrain qu'il ne l'étoit effectivement, il prenoit alors des précautions extraordinaires. Il connoissoit son ennemi, il sçavoit bien qu'il n'étoit pas

(a) M. de Saint-Fremont.

pas homme à demeurer en repos & à négliger les occasions que son courage & la nature des lieux pouvoit lui fournir. J'ai observé la même conduite & les mêmes circonspections dans son Antagoniste. Je jugeai de là qu'ils se craignoient & s'estimoient réciproquement. Car bien que la défensive fût fort éloignée de leur humeur, ils prenoient souvent ce parti sans grand sujet. La nature du terrain n'y contribuoit-elle pas ? Bien des gens le prétendent : mais je crois que pour en bien juger, il ne faut pas moins connoître le génie de ces deux grands hommes, que le país où ils ont fait la guerre, & ce fera moins un Officier Général qu'un Officier particulier : celui-ci peut aller par tout, c'est ce que l'autre ne sauroit faire s'il n'est bien accompagné, & ce n'est pas là la voie qu'on prend pour cette sorte d'étude ; c'est cependant cette étude qui peut nous mettre en état de juger solidement du caractère militaire des grands Capitaines. Il ne faut jamais trop s'arrêter dans ce qu'ils ont fait, on courroit risque de se tromper dans le jugement qu'on pourroit en porter ; mais dans ce qu'ils ont pu faire & les moïens qu'ils ont eus en main pour exécuter ce qu'ils ont voulu. Je ne vois rien qui puisse nous y conduire plus sûrement, qu'une intelligence parfaite de tout un front de frontière. Sur ce pied-là, je pourrais peut-être décider à l'égard de l'Italie, que je connois parfaitement, & avouer que ces deux grands hommes n'ont pas toujours fait ce qu'ils pouvoient faire, & qu'ils ont souvent laissé passer des occasions qui auroient pu terminer la guerre, bien moins faute de savoir & d'intelligence à la guerre, qu'ils possédoient si bien, que faute de connoissance du país : connoissance qu'ils ne pouvoient avoir, parce qu'il n'y a qu'un Officier particulier qui soit en état de l'acquérir.

Cette circonspection dans ces deux Généraux, n'auroit été rien moins que prudente ailleurs qu'en Italie, du moins à l'égard de quelques-uns des nôtres. Les combats qui s'y sont donnez sont infinis, & M. le Prince Eugène ne les cherchoit pas moins que l'autre, persuadez que celui-là est maître des événemens qui cherche le premier à combattre. Il n'est rien de plus certain, mais il n'est rien de plus vrai aussi qu'il ne faut s'y déterminer qu'à son plus grand avantage ; ce qui se trouvoit rarement dans un país tel que l'Italie. Voilà peut-être le sujet de cette circonspection reciproque.

M. de Vendôme étoit plus ouvert & moins rusé dans ses entreprises ; celles de M. le Prince Eugène étoient plus méditées : en un mot il joignoit l'acquis au naturel, brave, vigilant, infatigable dans ses travaux, caché & couvert dans ses desseins, voiant très-clair dans ceux des autres, toute l'adresse pour agir sans se laisser appercevoir, net dans ses marches, & très-capable de les cacher, admirable sur tout dans l'art des subsistances, vivant où les autres fussent morts de faim, fournissant aux dépenses de la guerre par la guerre même, ce qui est le propre d'un grand Capitaine, se souciant peu des plaintes de ceux qu'il mangeoit. Nous faisons tout le contraire, quoiqu'ils fussent très-méprisables en effet, & que nous eussions pu vivre à leurs dépens. Exact observateur de la discipline militaire qui s'évanouissoit dans les armées de l'autre.

Habile & profond dans la connoissance des Officiers de son armée, qu'il savoit employer selon leurs talens, & dont il tira des services sans nombre. Prudent & libéral distributeur des graces de la Cour, dont il étoit le maître, & ennemi des mauvais Officiers : rarement excusoit-il les fautes, il savoit en faire la différence & en connoître les sources.

M. de Vendôme les excusoit & les souffroit même, il se contentoit de blâmer la lâcheté connue & avérée, sans la punir pour servir d'exemple aux autres, & bien souvent l'a-t-on vûe couronnée. Cela venoit bien moins de son incapacité à connoître les bons sujets, que d'un excès de bonté & de complaisance pour ses amis, auxquels il n'avoit pas la force de rien refuser, & ces amis n'étoient pas toujours des Officiers généraux, c'étoient le plus souvent ses propres domestiques. Il arriva de là que les postes les plus importants

importans de la frontière, qui demandoient d'être remplis par des Officiers habiles & courageux, furent presque toujours la proie des plus mauvais & des moins braves de son armée. Cette conduite tira à de si grandes conséquences, que tous ces Messieurs, qui pouvoient faire une bonne résistance, ne tinrent pas un instant, & se rendirent lâchement & de la manière du monde la plus honteuse & la plus infame. Quand on songe à tout cela, on ne se sent point porté à le louer.

Cette conduite de M. de Vendôme étoit sans doute digne de blâme, & l'on peut dire que la guerre de 1701. jusqu'au Ministère de M. Voisin, a été le règne d'un grand nombre de mauvais Officiers & le découragement des bons, qui n'avoient pas plus de part aux grâces, que s'ils n'en avoient pas eu aux dangers: car ce qui auroit dû reculer & faire mépriser les autres, les menoit grand train à la fortune.

On loue avec raison & avec justice l'application & l'attention de M. le Prince Eugène dans le choix des Officiers de son armée, auxquels il destinoit les postes & les emplois importans; & ceux-mêmes qui lui étoient les plus attachez, n'étoient pas préférez aux autres, s'il leur connoissoit un moindre mérite. Il alloit même plus loin, il tâchoit d'attirer au service de son Maître, par de grandes récompenses, & par de plus grandes espérances, les Officiers habiles qui servoient dans les armées ennemies, dont il tira tous les services qu'on peut attendre raisonnablement de la valeur & de l'expérience.

Puisque j'ai tant fait que d'exposer à mes Lecteurs les qualitez militaires de ces deux excellens Chefs de guerre, je ne crois pas qu'aucun trouve à redire que je les fasse connoître par celles de l'esprit & du cœur. Quant aux mœurs, ce n'est pas ici mon affaire: ils ont eu leurs passions & leurs foiblesses comme les autres hommes; qui est-ce qui en est exempt?

Je n'ai qu'une connoissance fort imparfaite de M. le Prince Eugène dans ce qui regarde les qualitez de l'ame. Ceux qui l'ont fréquenté plus particulièrement, m'ont dit que c'étoit un Prince de beaucoup d'esprit, cultivé par l'étude des belles Lettres & la lecture des Historiens anciens & modernes; grand politique, & qui sçait parfaitement se servir de ces ruses d'intrigues, dont l'art est une des principales parties qui caractérisent le grand Capitaine; juste, équitable, bon ami, affable, désintéressé, noble & grand dans ses pensées, libéral avec discernement, patient dans la disette & dans les adversitez qu'il a souvent éprouvées. La force d'esprit avec laquelle il surmonta tous les obstacles & toutes les difficultez qu'on lui fit trouver en son chemin en Italie, marquent une élévation d'ame, une grandeur de courage, une supériorité & une force d'esprit & de raison, qu'on ne trouve guères que dans les vertus les plus antiques. Ses grands talens pour la guerre, joints à beaucoup d'acquis, la grandeur de son courage dans l'exécution de ses desseins, sa constance à les suivre & à les tourner de différens côtez, se sont fait tellement remarquer par les succès, malgré les infinies difficultez & les disgrâces qu'il eut à essuier dans l'Italie, que si jamais quelqu'un s'avise de décrire cette guerre avec toute l'exactitude qu'elle mérite, il fournira des leçons admirables aux Princes & aux Généraux d'armées, qui leur apprendront qu'il ne faut jamais désespérer, ni se rebuter dans les plus grandes infortunes, & que les ressources sont ordinairement plus grandes dans les malheurs les plus accablans que dans les pétils.

Si l'on excepte les sciences auxquelles M. de Vendôme ne s'est jamais appliqué, & les affaires de politique où il ne fut, si je ne me trompe, jamais employé, toutes les vertus dont je viens de parler étoient renfermées dans ce Prince au plus haut degré qu'elles pouvoient aller.

On voioit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent naturel, l'humeur affable, douce & bien-faisante, incapable de haïr encore moins de se vanger, simple &

sans

sans faste, sans déguisement, sans envie, bon Citoyen, l'ame peu ambitieuse, ne connoissant d'autre récompense d'une belle action que l'action même, se souciant peu de l'applaudissement de la multitude, jouissant de la gloire sans vanité, sans présomption de lui-même, peu délicat dans le manger; il n'avoit même aucun goût. Il aimoit un peu trop à dormir, & à rester au lit lorsqu'il n'y avoit plus que faire; mais je n'ai pas remarqué que ce défaut ait beaucoup nui à ses affaires. C'est le seul endroit par où ses ennemis & ses envieux l'aient attaqué avec quelque apparence de raison, eux qui étoient tout pleins de défauts, encore des plus essentiels, du moins la plupart. Ils ont oublié de nous apprendre qu'il aimoit à rester longtems à table: s'ils l'avoient dit, ils auroient dit vrai; mais comme ce n'est pas un mal lorsqu'on n'imite pas Alexandre le Grand, qui s'y enivroit quelquefois, ils n'en ont point parlé.

Cet Alexandre lui-même n'aimoit pas moins à dormir que M. de Vendôme, & à rester une partie de la nuit à table. Plutarque, qui nous l'apprend dans la vie de ce grand Capitaine, ne lui en fait pas beaucoup de reproches. Son unique défaut, dit-il, étoit qu'il se rendoit quelquefois importun par ses vanteries, en quoi il tenoit beaucoup du fanfaron.

Si l'Auteur n'a pas autre chose à dire, Alexandre étoit parfait. Il n'y a point là de mal de s'entretenir de ses actions en présence de ses Officiers qui en ont été les témoins, pour leur faire comprendre qu'il les devoit toutes à lui-même. Cela est fort innocent, un Général fanfaron est celui qui s'attribue des actions fausses & imaginaires, ou la plupart de celles que les autres ont faites, sans songer à leur en faire honneur. Voilà le fanfaron en matière d'Officiers particuliers, ou de Généraux d'armées. Il s'en trouve de tems en tems, & bien plus chez les Modernes que chez les Anciens. Ce n'étoit pas le défaut d'Alexandre, non plus que celui de M. de Vendôme & du Prince Eugène, & de bien d'autres: ils avoient l'ame & le cœur trop élevez. Que cela serve de leçon aux Grands du monde, & à ceux qui sont destinez pour commander un jour les armées: car de tous les vices celui-là me semble le plus bas & le plus indigne, & celui qui nous rend le plus méprisable dans une armée, puisqu'il ne marche jamais sans l'ingratitude, autre vice mille fois pire que tous les autres ensemble.

Jamais homme ne mérita mieux d'avoir de véritables amis que M. de Vendôme, & jamais Prince n'en eut plus en apparence & moins en effet, tant il sçut mal choisir. Il n'en trouva de fidèles au milieu de la cabale qui s'éleva contre lui, que ceux auxquels il marqua le moins de reconnaissance. Il s'en trouva un entr'autres qui avoit plus de droit qu'aucun d'en attendre de lui, & duquel il avoit tiré de grands services à la guerre; il ne pouvoit ignorer sa mauvaise fortune, tous les honnêtes gens en convenoient avec lui. Jamais il ne prit garde que la situation des affaires de cet ami ne lui faisoit pas beaucoup d'honneur, quoiqu'on le fit souvenir qu'il lui étoit redevable de plusieurs entreprises considérables, dont aucune n'avoit manqué. Ses autres amis, sur l'amitié desquels il comptoit si fort, & qu'il poussa aussi loin que l'étendue de son pouvoir à la Cour le pouvoit permettre, lui furent si peu fidèles, qu'ils se rangèrent du côté de ses ennemis: ingratitude à peine concevable, & que l'Histoire ne leur pardonnera jamais.

Je tais les noms de certains Généraux fort peu contrainsts sur l'honneur, lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs intérêts & leur ambition. J'écarte celui d'un de ses domestiques, qui s'enrichit prodigieusement à son service: ce qui n'étoit pas fort difficile auprès d'un tel Maître, & lorsqu'on possède un emploi qu'on sçait cultiver; mais je ne sçaurois taire l'infidélité du plus cher de ses amis, celui de tous qu'il aimoit le plus, en qui il mettoit toute sa confiance, & pour lequel il s'étoit dépouillé d'une partie de la gloire de Cassano, & de presque toutes ses belles actions, pour aider à son avancement: jamais

jamais ami ne donna des marques plus illustres de son amitié. L'Histoire nous a-t-elle jamais fourni d'exemples d'un héroïsme semblable ? Il n'appartenoit qu'à un cœur tel qu'étoit celui de M. de Vendôme de nous les fournir, & de nous faire voir qu'il y en a de véritables : car il est certain que cet Officier, quoique très-brave, & orné même de grandes qualitez, ne contribua jamais en rien par son esprit & par sa capacité aux victoires de ce grand Capitaine. Qu'on me fasse voir des Guerriers qui aient jamais consenti à ces sortes de partages & de transmigrations de gloire ; & cependant ce grand homme, pour y revenir encore, revêt son ami de sa propre gloire ; il n'est pas content si cet ami ne triomphe avec lui dans le même char, où il ne mérita jamais la moindre place : puisque personne n'ignoroit dans l'armée que Saint-Pater & d'Albergotti s'étoient très-distinguez par leur valeur & par leur conduite, & qu'ils ne desespérèrent jamais ; ils tinrent bon à la tête des troupes. Il est vrai que M. de Vendôme en parla avec beaucoup d'éloge, & qu'il écrivit même à la Cour ; mais son ami eut lui seul part aux graces du Roi, ce qui augmenta d'autant plus l'horreur de son ingratitude envers M. de Vendôme. On l'accuse de s'être attribué tout le succès de cette victoire, & d'avoir écrit au Ministre, & à plusieurs de ses amis de la Cour, qu'il avoit tiré ce Prince d'un des plus furieux embarras où il se fût jamais trouvé, & dans une situation d'autant plus fâcheuse, que la tête lui avoit tourné. Voilà l'homme sur l'amitié duquel cet ami généreux, cette ame noble & grande, comptoit si fort, & dont il fut si longtemps la dupe, comme il l'a été de presque tous, sans rien faire pour ceux qui lui demeurèrent toujours fidèles.

On dit que Dieu est libéral de ses graces à ceux qui le prient incessamment, perpétuellement & sans relâche ; mais il faut avoir le cœur net pour s'en rendre digne. M. le Duc de Vendôme n'y regardoit pas de si près : pourvu qu'on l'importunât sans cesse, il faisoit grace sur le reste. Sans cette importunité on n'avoit rien à espérer, quelque valeur que l'on eût, quelques services qu'on lui rendît. Or la véritable valeur est toujours modeste & peu intrigante ; au lieu que la fausse & la lâcheté même la plus avérée, est toujours immodeste, importune, plaintive & éloquente, parce qu'elle a besoin de beaucoup d'art pour se couvrir. Il n'en falloit pas infiniment auprès d'un Prince d'une vertu si fort à l'antique, si brave & si courageux, qui eut toujours de la répugnance à croire que ses amis manquaient des vertus & des qualitez d'ame qu'il remarquoit en quelques autres, qui ne faisoient pas tant de bruit, & qu'ils pussent enfin le tromper dans le partage des graces qui dépendoient de lui, ou qu'il pouvoit obtenir de la Cour à l'égard des sujets que ces gens-là lui proposoient, ou dans ce qu'ils lui demandoient pour eux-mêmes, & cependant la plupart en étoient indignes, comme il ne parut que trop par leur conduite.

Il étoit né naturellement libéral ; mais les pilleries de ses domestiques, qu'il souffroit, & qui s'enrichirent tous, le laissoient toujours dans cet état violent, où les cœurs généreux se trouvent, lorsqu'ils sont hors d'état de répandre sur les honnêtes gens les biens que les fripons leur ôtent. Sur ce pied on ne peut absolument assurer s'il étoit tel que bien des gens le prétendent ; & si l'on ne peut pas dire de lui, lorsqu'il avoit de l'argent, ce que disoit Saint-Evremont des personnes libérales, qu'ils ne sont pas ordinairement les plus justes, & qu'ils donnent le plus souvent par une impulsion peu régulière. Celui-là a le cœur véritablement grand & généreux, dit-on encore, qui choisit par préférence les sujets où le mérite & la vertu se trouvent joints à la mauvaise fortune.

Il étoit au-dessus de l'argent au-delà de ce qu'on peut dire. Il le méprisoit à un tel point, que lorsqu'il plaisoit à son Intendant de lui en donner, il s'en défaisoit tout aussi-tôt en faveur des premiers venus, sans choix ni sans règle : bien différent de quel-

ques-uns de ses amis, qui en étoient très-avides, & qui eurent grand soin de s'enrichir aux dépens du païs, qu'ils pilloient sans honte: car il y a bien peu de ces ames nobles & généreuses qui soient capables de mépriser ces sortes de moïens pour amasser du bien. Il s'en est pourtant vû un assez bon nombre, j'entens parler ici des Officiers Généraux de l'armée de M. de Vendôme, qui n'avoient pas moins le cœur grand que leur Général à cet égard-là. Le reste ne se faisoit pas beaucoup de scrupule de profiter de l'occasion par tout où ils trouvoient à prendre; mais ils ne rançonnoient point le païs, où ils commandoient, tambour battant, & comme dans une ville prise d'assaut: cette conduite, si peu digne d'un honnête homme, n'appartenoit qu'à Saint-Fremont, célèbre par l'avarice la plus basse qu'on puisse jamais imaginer, & par une rapacité qui tient presque du prodige.

Qu'un Général d'armée souffre & ferme les yeux sur la conduite d'un grand nombre d'Officiers, qui profitent des occasions qui se présentent d'amasser de quoi fournir aux commoditez de la vie, aux dépens du païs où ils font la guerre, & qu'il cherche par ces voies-là les moïens de les récompenser des services qu'ils rendent préférablement aux autres plus à leur aise ou moins utiles; qu'il ferme les yeux, dis-je, sur ces sortes de pratiques, qu'il les permette même, je ne vois rien dans cette conduite qui n'ait été applaudi & pratiqué par les plus grands Capitaines, & qu'en rigueur il ne puisse faire lui-même sans bassesse, sans tyrannie, sans paroître faire la guerre comme un métier, & chercher à s'enrichir, sans nuire aux affaires de son Maître; mais qu'un Général défintéressé, plein d'honneur & sans tâche, les mains nettes comme le cœur, néglige & souffre que ceux qui sont chargez de l'entretien & de la subsistance des troupes, des vivres, des fourrages, des hôpitaux, des malades, des blessez, & leurs Commis, commettent des malversations énormes & des rapines effroiables, capables de porter la désolation dans son armée, & de ruiner entièrement les affaires de son Maître, sans y mettre ordre, & sans s'en prendre même à ceux qui sont chargez de les ranger à leur devoir par un châtement exemplaire: cette négligence n'est pas pardonnable dans un Général, à moins qu'il ne fût pas à son pouvoir de remédier à un si grand mal, qui n'a peut-être aucun exemple, ou que ceux qui entroient dans le mystère d'iniquité rendissent inutiles les plaintes des Officiers, tant sur cet article que sur d'autres beaucoup plus graves dont je parlerai bientôt.

Ces gens-là s'enrichirent si prodigieusement par leurs voleries, qu'il n'est pas possible de rien imaginer de semblable. Ils prenoient à toutes mains sur le Roi, sur les troupes, sur les sains & sur les malades; &, qui pis est encore, sur le païs. Les Commissaires ordinaires & les Ordonnateurs s'en mêlèrent comme les autres, chacun dans son orbe. Le païs ne fut pas non plus épargné, ils le rançonnèrent sans miséricorde. Il n'y eut qu'un très-petit nombre d'Officiers qui firent leurs affaires dans les postes où ils commandoient, ils ne firent que glaner en comparaison de ces autres, qui portèrent leurs mains avides sur les morts & sur les vivans.

La preuve la plus démonstrative d'une probité & d'une intégrité que l'on n'a pû séduire ni tenter par l'intérêt & les promesses, ou la conviction du contraire de ces deux vertus, se trouve toujours dans la grandeur ou dans la médiocrité de la fortune & de la dépense. Sur ce pied-là on peut décider, sans trop craindre de se tromper, de l'honneur ou de l'infamie de certaines gens, & de la cause des misères & des maux d'un Etat ou des armées. M. de Vendôme, qui en soupçonna les sources, n'oublia rien pour y remédier. Il écrivit à la Cour sans beaucoup de succès, parce qu'on ne le trompa pas moins qu'il l'étoit lui-même.

Comme la corruption n'étoit pas générale parmi les Commissaires de guerre, on en

en choisit un (a) d'une vertu & d'une intégrité à l'antique pour avoir inspection sur les Hôpitaux, avec des appointemens convenables pour cet emploi. Il s'en acquitta autant qu'il dépendoit de son pouvoir; mais il étoit si bridé, qu'il n'eut que celui d'ordonner, sans qu'il fût en droit de faire punir les coupables. Tout alloit le mieux du monde dès qu'il paroissoit; mais à peine couroit-il à un autre Hôpital à quelques lieues de là, qu'on reprenoit le train ordinaire; & bien qu'il fût appuyé des plus honnêtes gens, & estimé de toute l'armée, il s'attira une foule d'ennemis très en crédit à l'armée, parce qu'ils en avoient à la Cour, & des desagrémens de la part de celui dont l'emploi le mettoit en pouvoir de remédier à tous ces desordres, & l'obligeoit à le soutenir: ce qui affligeoit extrêmement M. de Vendôme. Flobert ne se rebuta point pourtant de tant de dégoûts qu'il recevoit, il demeura toujours incorruptible. Ce n'étoit pas là le moien de s'avancer ni de s'enrichir comme tant d'autres, aussi sortit-il de l'Italie aussi riche qu'il y étoit entré: vertu rare & mémorable, conservée au milieu de cette forêt de pillards & de corrompus.

Rien de plus triste & de plus surprenant que la misère de nos soldats dans les Hôpitaux, ils y mouroient bien moins de leurs maladies ou de leurs blessures, que faute de soins, de remèdes & de nourriture. Ce qu'il y eut de plus triste & de plus ruineux pour les Officiers, est que les Commis usoient de cette fraude d'être longtems, & presque toujours des années entières sans faire de nouveaux états, & sans effacer les noms des soldats morts pour en avoir la paie.

On n'en demeura pas là, on trouva un autre expédient pour butiner & piller, afin de finir au plutôt la ruine des Officiers par les retenues qu'on faisoit journellement sur toute l'armée, sous prétexte de quelque dégât, ou de maraudes, ou de pillages de quelques châteaux ou villages, qu'ils faisoient monter au-delà du dommage: invention admirable qui nous vint des armées de Flandres, & dont on se trouva encore mieux en Italie. A peine paioit-on vingt mille livres sur cent mille qu'on avoit retenu sur l'armée: friponnerie prodigieuse, & qu'on croiroit à peine, si mille témoins qui vivent encore n'en attestoient la vérité.

Les Officiers & les soldats accablez de tant de misères, sans qu'il fût possible à M. de Vendôme d'y remédier, hors dans les retenues, lorsqu'on s'aperçut de la fraude, tombèrent dans une honteuse misère & dans le dernier découragement. Cela leur abattit tellement le cœur, qu'on ne remarqua plus la même volonté dans nos troupes, & l'on vit une foule de fripons triompher impunément de leurs misères. Ces gens transformez tout d'un coup de pauvres en riches, aux dépens des Officiers & de la vie des soldats, d'inconnus & d'obscurs en illustres & en célèbres, leur dépense étoit telle, qu'il s'en falloit bien que les Généraux dédaignassent de manger à leur table, chacun enchérissoit l'un sur l'autre avec une telle profusion de vins de Champagne & de Bourgogne, & de viandes les plus exquises, qu'on peut dire que la plupart enchérissent sur l'énormité de Vitellius dans certains repas qu'ils donneroient. Ces faits sont véritables, & personne n'oseroit les révoquer en doute. Si l'on se plaint que j'aie trop alongé cette digression, du moins la postérité ne s'en plaindra pas non plus de ce que j'ai poussé un peu trop loin le parallèle de deux Guerriers célèbres, & dignes d'être mis au rang des plus grands Capitaines qui aient paru depuis longtems: cette connoissance ne sera pas inutile, & servira de clef à ce que je pourrai dire ailleurs de leurs actions, qu'on peut mettre en regard avec quelques-unes que mon Auteur rapporte dans son Histoire.

(a) Le Sieur de Flobert, Commissaire de la Gendarmerie.

Bataille de Cassano. Réflexions sur la conduite des deux Généraux.

J'Ai avancé dans le Paragraphe précédent, que dès que M. le Duc de Vendôme parut en Italie, la fortune nous fut favorable. M. le Prince Eugène auroit fort souhaité d'avoir tout autre Général en tête. Il changea un peu dans sa façon de faire la guerre, il devint moins audacieux & plus circonspect : il devoit attendre du tems, & essuier en attendant plusieurs disgrâces. La guerre de Piémont étant déclarée, M. de Vendôme y passa, & le Grand Prieur de France son frère alla commander en Lombardie.

M. le Grand Prieur ne manquoit pas de courage, il en avoit même beaucoup; & quant à l'expérience, il en avoit plus qu'aucun de ses Officiers Généraux. Mais ce beaucoup en tout étoit étouffé par un défaut très-essentiel, parmi quelques autres, & qui n'est pas excusable dans un homme de guerre : il le poussa même aux dernières bornes. C'étoit justement celui qu'un fameux Capitaine (a) mettoit au nombre des plus grands. Un Général d'armée, disoit-il, doit être un homme de toutes les heures, & ne dormir que le moins qu'il peut. Il avoit raison. Henri IV. pensoit de même, & il étoit tel en effet. On disoit de lui qu'il restoit moins au lit que le Duc de Maienne à table : l'on conjectura de là que le premier l'emporteroit sur l'autre.

La conjecture fut encore plus forte à l'égard du Prince Eugène fort éveillé, & le Grand Prieur fort endormi, qui joignoit au défaut de dormir beaucoup, & de rester au lit toute la journée, du moins jusqu'à trois ou quatre heures après midi, celui de M. de Maienne; mais je ne sçai si celui-ci bâvoit un peu trop quelquefois. Alexandre le Grand fut accusé de ces deux défauts; mais ni l'un ni l'autre ne nuisirent jamais à l'avancement de ses affaires, mais beaucoup à sa réputation. On les lui reprocha pourtant en bien des occasions. On peut lire Arrien sur ces deux défauts. A l'égard de son penchant pour dormir, je ne me souvenois plus dans quel Auteur j'avois lu certain conte qu'on rapporte de lui : le hazard me l'a fait trouver dans le Dictionnaire de Bayle. Il dit qu'Alexandre aiant trouvé Diogène endormi, lui cita le vingt-quatrième vers du second Livre de l'Iliade :

Stertere perpetuam non dignum est Principe noctem.

Diogène lui rétorqua tout aussi-tôt la suite du passage d'Homère.

Cui populiæ salus, & tanta negotia cura.

Il ne pouvoit pas lui répondre avec plus de présence d'esprit & plus à propos, dit l'Auteur. Diogène se justifioit, & marquoit en même tems ce qu'Alexandre devoit faire. Il montrait que s'il y a de la faute à dormir, c'est lorsque l'on est chargé du gouvernement des peuples : j'ajoute, & plus encore lorsqu'on est à la tête des armées. Un Prince peut bien dormir quelquefois sur la foi & la vigilance d'un Ministre, à l'égard des affaires qui regardent le gouvernement de son peuple; mais il n'en est pas ainsi du Chef d'une armée. Revenons à Cassano.

Le Prince Eugène ouvrit la campagne le 30. de Mai 1705. par l'insulte de la cassi-

ne

(a) Le Prince Maurice d'Orange.

ne de Moscolini ou la Bouline, que le Grand Prieur avoit fait occuper, & qui n'étoit éloignée que de cinq ou six cens pas de sa droite. Il y marcha en personne avec un grand corps de grenadiers, & d'un autre de cavalerie qui les soutenoit. Le Prince de Virtemberg fut chargé de cette entreprise, mais elle n'eut pas tout le succès qu'il en attendoit. Il y fit assommer une infinité de braves gens. Il la força à la fin après un combat qui dura depuis dix heures du soir jusqu'au crépuscule du jour; mais il ne la prit pas. Il se rendit maître de la basse-cour & d'un colombier avec beaucoup de perte. Il trouva dans un cellier des gens si peu d'humeur à céder, & si résolu, qu'il y perdit son escrime; mais comme les événemens les plus fâcheux irritoient bien plus ce grand Capitaine qu'ils ne l'abattoient, il regarda cette disgrâce comme un non-venu: c'est ce que doit faire tout Chef de guerre qui s'est acquis l'estime & la confiance de ses troupes. Elles s'accoutument par là à se mettre au-dessus des disgrâces les plus accablantes.

Après une action si brillante, où les ennemis perdirent beaucoup de soldats d'élite, le Grand Prieur, qui eût dû se tenir alerte sur les desseins de M. le Prince Eugène, continua toujours dans son train de vie ordinaire, il s'endormit très profondément; pendant que son ennemi actif & vigilant, dormant peu & pensant beaucoup, se sert de l'avantage de la nuit, décampe, nous dérobe une marche pleine & entière, puisqu'il étoit plus de deux heures de jour que nous n'avions nulle nouvelles de ce mouvement. Nous décampâmes & nous forcâmes de marche. Le Prince Eugène revira sur nous dans le dessein d'engager une affaire; mais s'étant ravi sur la bonté de notre poste (a), il ne jugea pas à propos d'y user ses troupes, & tira droit à l'Oglio, qu'il passa à la faveur de son canon. Nous avions six bataillons dans Palazuolo. Celui qui y commandoit (b) ne jugeant pas le poste tenable, ni le Grand Prieur disposé à le secourir sans courre les risques d'une bataille rangée, Toralba aiant pris trop tard son parti pour sa retraite, fut suivi d'un corps de Prussiens qui le joignirent, l'attaquèrent, le battirent, & lui-même fut fait prisonnier: la plus grande partie de ses troupes se sauva par différentes routes.

M. le Grand Prieur apprenant toutes ces nouvelles, ne se crut plus assuré dans son camp de Soncino. Il y avoit un assez bon château, où il jeta du monde, & décampant ensuite, passa le canal Palavicino pour marcher à Ombriano, poste inaccessible; mais qui ne couvroit pas le Cremonois, comme Saint-Fremont l'avoit prétendu. Il étoit aisé de reconnoître, du train dont le Prince Eugène s'y prenoit, qu'il iroit bientôt à son but. Enfin il en fit tant, que le Grand Prieur fut hors de mesure.

M. le Duc de Vendôme, averti des manœuvres du Grand Prieur, quitta son armée de Piémont, qui assiégeoit alors Chivas, & la laissant sous les ordres du Duc de la Feuillade, court en hâte à son frère campé à Ombriano. Sa diligence fut extrême, tant il étoit inquiet des démarches du Grand Prieur, qui se trouvoit d'autant plus embarrassé, qu'il n'avoit presque aucun Officier Général en qui il pût se confier. Deux des principaux concouroient même à sa perte & à sa honte, par des conseils bien différens de ceux qu'ils auroient dû lui donner, sous je ne sçai quelles apparences chimériques de commandement de l'armée; dont quelqu'un leurroit chacun en particulier, s'ils pouvoient faire en sorte d'engager le Grand Prieur dans quelque pas dangereux, d'où il ne se pût tirer, & qui pût fournir matière à le rappeler.

Celui-ci ne s'attendoit pas à la venue de M. le Duc de Vendôme son frère, ni même quelques-uns des Généraux. Certain Officier lui écrivit, comme il en avoit reçu ordre,

(a) *Manerbia.*

(b) *M. de Toralba, Lieutenant Général Espagnol.*

dre, de venir à nous sans perdre aucun tems : car il jugea le Grand Prieur perdu dès ses premières démarches. Il fit si bien connoître à M. de Vendôme le piège où son frère alloit donner, qu'il partit sur le champ, avec ordre à M. d'Albergotti de prendre dix bataillons & autant d'escadrons qu'il tira du siège, & de venir le joindre. D'Albergotti sentit bien la conséquence de cet ordre, il marcha avec une si incroyable diligence, qu'on fut étonné d'apprendre qu'il n'étoit qu'à une marche de nous.

La présence de M. de Vendôme ranima cette armée abattue, & rabattit un peu des espérances des ennemis; mais comme ils avoient fait un nombre de pas qui pouvoient avoir des suites fâcheuses pour nous, & qu'il falloit aller au-devant des autres, qui pouvoient naître des premières, cela inquiétoit beaucoup M. le Duc de Vendôme, lorsque le corps que commandoit M. d'Albergotti arriva fort à propos. Après cette jonction nous décampâmes d'Ombriano pour nous approcher de M. le Prince Eugène, qui sentit par ce mouvement hardi qu'il avoit un tout autre homme en tête que le Grand Prieur. Nous campâmes à Casal-Morano, qui couvroit la gauche, Sorezino à notre droite, que l'on prit pour quartier général : de sorte que les armées étoient en présence. Les ennemis nous avoient déjà prévenus aux quatorze Navilles, c'est-à-dire, quatorze canaux à vingt ou trente pas les uns des autres, poste d'une extrême importance. M. de Vendôme y marcha en personne avec tous ses grenadiers & des troupes détachées, & les fit attaquer tout à la chaude. On força les ponts les uns après les autres; mais on trouva un peu plus de résistance aux derniers. Les soldats de la queue voiant qu'on n'attaquoit que par une tête, & s'ennuyant de leur inaction, perdirent patience; ils se jetèrent à l'eau à droit & à gauche le long des bords pendant qu'on étoit à forcer les ponts, quoiqu'ils eussent de l'eau par dessus les épaules en quelques endroits. Les ennemis étonnez de cette boutade, se voiant au moment d'être pris à dos, & coupez dans leur retraite, à laquelle ils songeoient déjà, abandonnèrent ce poste sans presque aucune résistance.

Les deux armées étoient campées fort près l'une de l'autre, comme je l'ai dit. Nous crûmes quelque tems qu'il y auroit une action; mais il n'y eut qu'une marche de nuit que l'ennemi nous déroba fort finement & fort habilement, ce qui étonna fort M. de Vendôme. Je ne sçai si le Grand Prieur en fut fort fâché, je pense que non : de sorte qu'à cet égard là, les deux freres n'eurent rien à se reprocher, & chacun pouvoit retorquer sur l'autre. Le sujet de cette marche étoit le passage de l'Adda, qui ouvroit le Milanois à l'armée Impériale, & le passage dans le Piémont, où elle vouloit aller secourir M. le Duc de Savoie qui menaçoit ruine.

Il falloit user d'une extrême diligence pour se porter promptement sur cette rivière. M. le Prince Eugène s'y transporta en deux marches forcées dans un endroit si favorable pour la construction de son pont, qu'il ne crut pas que le Marquis de Broglio, qui étoit de l'autre côté avec un ou deux bataillons & quelque cavalerie, osât jamais lui disputer le passage. Il avoit peu de monde, & quand il en auroit eu suffisamment, la partie n'étoit pas égale.

M. de Vendôme n'apprit ce déménagement de l'armée Impériale qu'au grand jour : ce n'est pas qu'il n'eût donné de bons ordres pour être averti; mais ils furent si mal observés, que celui qui en fut chargé, oublia qu'il dût les exécuter lui-même, & le lieu par où l'ennemi pouvoit passer, & se coucha tranquillement, tant le narcotique étoit à la mode dans cette armée.

M. de Vendôme ne perd pas un moment à cette nouvelle, il décampe pour marcher au vieux camp d'Ombriano, & de là à Cassano, pour se mettre à portée de l'ennemi : c'est un village de l'autre côté de l'Adda, où nous avons un pont de bateaux, dont M. le Prince de Vaudemont avoit fait retrancher la tête à l'ouverture

ture de la campagne, par un ouvrage fort considérable, capable de contenir sept à huit cens hommes de défense. Un habile Ingénieur Italien nommé Massoni l'avoit construit, & il fut très-blâmé de ce Prince de l'avoir fait si grand : comme si la tête d'un pont se fortifioit autrement que par de grands ouvrages. On verra bientôt qu'il ne pouvoit rien faire de plus sage, de plus salutaire & de plus conforme aux règles de la guerre. M. le Marquis de Broglio en passant ce pont y trouva fort à redire, & n'ayant heureusement pas eu le tems de le ruiner, en fit faire un autre dans l'intérieur en forme de demi lune, qui ne servit qu'à nous embarrasser.

Nous campâmes dans le bassin que forment l'Adda & le Ritorto. Comme nous n'avions aucun tems à perdre, pour défendre le passage de cette rivière, M. de Vendôme étoit parti un jour auparavant avec quinze bataillons & quelque cavalerie, qu'il tira de son armée, avec ordre au Grand Prieur de décamper le lendemain, & de marcher au pont de Cassano pour s'approcher plus près de l'ennemi, & d'attendre ses ordres dans ce camp-là, pendant qu'il accouroit au secours du Marquis de Broglio, qui étoit à Paradiso, maison de campagne qui appartient aux Jésuites de Bergame, qui est sur le haut Adda, un peu en deça de cette rivière, vis-à-vis laquelle les ennemis avoient commencé de jeter leur pont.

Ce détachement, animé par la présence de son Général, pressa tellement sa marche, qu'il joignit le même jour le corps que commandoit le Marquis de Broglio, qui se trouvoit dans l'état du monde le plus fâcheux, une armée en tête, rien à lui opposer, & cette armée se trouvoit postée d'une manière si avantageuse, qu'il est rare de rencontrer des postes semblables dans un passage de rivière. Jamais terrain ne fut mieux choisi. C'étoit une hauteur assez considérable, qui s'élevoit le long des bords de la rivière, & qui s'abaissant peu à peu des deux côtez, alloit se perdre assez loin, laissant pourtant un espace entre deux, pour le passage des troupes pour aller au pont. Cette hauteur commandoit sur toute la plaine.

Le Prince Eugène, profitant en grand Maître de cette situation, y fit dresser plusieurs batteries & tirer des épaulemens parallèles les uns sur les autres, qu'il garnit d'un feu prodigieux d'infanterie.

C'eût été une imprudence d'approcher des bords de la rivière pour empêcher l'établissement de leur pont. C'auroit été exposer les troupes à un danger manifeste contre un feu si supérieur & si bien établi, & contre lequel il étoit impossible de se couvrir & de s'empêcher d'être vu d'en haut de la tête aux pieds. M. le Duc de Vendôme songe à s'en éloigner, & à laisser la plaine, c'est-à-dire, un espace assez considérable entre la rivière & le terrain qu'il avoit choisi. Mais comme il avoit un coup d'œil admirable, il sut se servir habilement de tous les avantages qu'il pouvoit en tirer ; c'étoit un endroit couvert de haies, de taillis, & d'arbres touffus, & de mille autres chicanes dont on sçait profiter dans l'occasion. Il y ajouta encore tous les obstacles de l'art, de sorte que nos retranchemens formoient comme un arc, dont la rivière faisoit la corde.

Pendant ce tems-là les ennemis jettent leur pont ; mais comme l'Adda roule ses eaux d'un rapide extraordinaire, qui tient beaucoup du torrent, on perdit beaucoup de tems à le dresser, soit que la légèreté des pontons en fût cause, soit que ce fût l'impétuosité du courant, qui empêchoit la liaison des poutrelles. Mais ce qui contribua le plus à faire échouer cette belle entreprise, ce fut le retardement des pontons. M. le Prince Eugène le dit lui-même. Je tiens ceci d'un Officier Général de grand mérite & très-entendu. Je vais rapporter ses propres paroles, pour faire voir combien il importe de faire marcher les pontons à la tête de tout lorsqu'il s'agit du passage d'une rivière. „ Ce „ Prince avoit sur nous une grande marche sur l'Adda, dit-il, & il a prétendu que si „ les pontons étoient arrivez à l'heure qu'ils devoient s'y rendre, le passage se feroit fait „ comme

„ comme celui de l'Oglio sans obstacle; mais quelques chariots rompirent en chemin.

M. le Prince Eugène aiant enfin établi son pont, il y fit passer quelques deux cens grenadiers; mais il s'apperçût bientôt que le débouché de son pont dans la plaine n'étoit pas la chose du monde la plus aisée, qu'il seroit attaqué infailliblement après qu'un certain nombre de ses troupes seroit passé, & que quand même l'ennemi ne prendroit pas ce parti-là, il lui étoit impossible de se former dans la plaine, que nous avions environnée d'un retranchement courbe ou en forme de croissant, dont les deux pointes alloient aboutir des deux côtez à la rivière; que tout cela étoit garni d'un feu prodigieux d'infanterie, & de plusieurs batteries; qu'en s'engageant dans ce coupe-gorge, où il falloit se former, il se voioit battu de tous côtez. Il envisage avec chagrin tout le péril où il alloit s'engager, il vit la perte de son armée, s'il passoit par dessus de si affreuses difficultés. S'il étoit battu dans un endroit si resserré, sa retraite étoit la chose du monde la plus chimérique: une rivière à dos, un pont où quatre hommes pouvoient à peine passer de front, & une rivière d'un cours de torrent & fort profonde, outre la hauteur de ses rives; tout cela lui passa par la tête, qu'il avoit si bonne & si sage: abandonner cette entreprise sans rien tenter de nouveau, & sans la faire suivre d'une autre plus éclatante qui pût lui faire oublier la honte de la première, sa réputation en étoit flétrie. Fâché d'être venu recevoir cette espèce d'affront de si près, il cherche tous les moyens possibles de se tirer de ce mauvais pas avec quelque honneur. L'occasion s'en présenta bien vite. On vint lui dire que le Grand Prieur s'étoit campé dans le bassin de Cassano entre l'Adda, où nous avions notre pont & le canal ou naville du Ritorto, qui dérive de cette rivière, & qui se rejette dans la même rivière, où il y avoit un autre petit naville qui sortoit du premier, & qui va du côté de Rivolta.

Tout ce terrain entre le Ritorto & l'Adda, embrasse un fort petit espace. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que les bords du canal que nous bordions étoient contre nous, fort élevez & bordez de haies, de grands arbres & de taillis. C'est dans un poste si désavantageux où le Grand Prieur s'étoit campé. Nous avions le canal en face & la rivière à dos, & Cassano, qui est au-delà du pont, pour quartier général.

Le Prince Eugène, qui vit son passage de l'Adda réduit à l'absurde, ravi de trouver une si belle occasion, que M. de Colménero lui offroit secrètement, & de tirer profit de l'inutilité de ses démarches, se servant de l'avantage de la nuit, plie secrètement son pont, décampe à la sourdine, & tire droit au Grand Prieur, dans le dessein de le combattre dans un endroit si avantageux pour lui, & si peu soutenable pour nous, & nous dérobe encore cette marche.

Le Duc Vendôme surpris de ces marches si souvent soufflées, & son armée diminuée d'un tiers par les troupes qu'il en avoit tirées, ne pouvoit digérer son chagrin, il se hâte de gagner le pont de Cassano, de le passer, & de se joindre à son frère, à qui il avoit écrit de marcher à Rivolta, où il le croioit déjà. Il ne doutoit point que les ennemis n'eussent tiré de ce côté-là. En effet s'ils se fussent emparez de ce camp, ils nous eussent jetté dans un défilé très-dangereux: rien ne leur étant plus aisé que d'entrer dans le Crémonois, & de nous couper toute communication avec Crémone & Mantoue, où nous avions tous nos magasins. Mais ce n'étoit pas là leur véritable dessein, ce n'étoit que leur pis-aller. Le Grand Prieur le prévint mieux que son frère, & soupçonna même que celui-ci étoit conseillé par quelque traître, comme je le dirai bientôt. Le Prince Eugène avoit des vûes plus grandes & plus profondes, qui le conduisoient plus sûrement & par des moyens plus courts & plus faciles à la conquête du Milanois, où il avoit de grandes intelligences que certain traître lui avoit ménagées, & le mettoit du moins en état de traverser tout le païs pour passer en Piémont au secours du Duc de Savoie:

ce qui changeoit entièrement la face des affaires, & nous réduisoit à ne sçavoir plus où donner de la tête.

Tout le succès dépendoit du passage de l'Adda. Cette entreprise venoit d'échouer du côté de Paradiso, comme je viens de le dire; mais il n'y avoit rien encore de désespéré. Les ennemis n'ignoroient rien de tout ce qui se passoit dans notre armée, ils pénétoient dans le plus secret de nos affaires, non seulement en Italie, mais plus encore en Flandres, l'argent d'Angleterre ayant presque tout corrompu. Ils ne trouvèrent jamais tant de ressources que dans cette campagne-là. En effet nos affaires étoient en tel état par les démarches du Général de l'Empereur, & par la conduite du Grand Prieur, qu'il falloit ou abandonner le Mantouan & le Crémonois, pour sauver le Milanois, ou abandonner celui-ci pour garantir l'autre; il falloit opter. Il est certain que nous prenions le dernier parti sans le sçavoir & sans le prévoir, par l'adresse de Colménero, Lieutenant Général Espagnol, qui avoit des intelligences criminelles avec l'ennemi.

Colménero étoit un homme de fortune, qui étoit monté à tous les honneurs de la guerre dans le Milanois par son esprit & par son courage, plutôt que par les qualitez qui nous rendent respectables & dignes de l'estime des honnêtes gens. Jamais homme peut-être n'eut tant de vices couverts, & si peu de vertus; il s'est rendu autant illustre par sa trahison, qui le conduisoit fort au-dessous de ses espérances, comme il l'éprouva peu de tems après, que par la corruption de ses mœurs: adroit à couvrir les vices qui pouvoient nuire à sa fortune, & encore plus à faire voir dans les honnêtes gens, dont il craignoit la concurrence, des défauts & des vices qu'ils n'avoient pas; fourbe & rusé, vindicatif, injuste, & d'autant plus caché dans ses mauvais desseins, qu'il paroissoit ouvert & libre dans ses paroles; avide du bien d'autrui, qu'il ne se faisoit pas conscience de prendre, & qu'il prodiguoit avec le sien propre, lorsqu'il s'agissoit de satisfaire son luxe & ses passions les plus desordonnées. Adroit & insinuant, & très-propre à se faire des amis par ses libéralitez excessives, & à se faire voir par ses qualitez estimables dans ce qui regardoit les affaires du gouvernement.

Cet homme s'étant acquis la confiance & l'amitié de M. le Prince de Vaudémont, qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs, s'étoit tellement ensuite insinué dans l'esprit de M. de Vendôme, que ce Prince ne lui cachoit rien de ses desseins; & comme il lui voioit une grande intelligence du pays, rarement rejettoit-il ses conseils, tant il sçavoit les appuyer de raisons spécieuses, & faisoit paroître de zèle à lui découvrir les desseins de ses ennemis: car il faisoit même passer ses espions à l'armée Impériale au vû & au sçu de M. de Vendôme; les plus fins s'y fussent laissez prendre. Aussi ce Général donna-t-il dans ses pièges comme les autres.

Colménero, qui avoit dessein d'écarter le Grand Prieur de notre pont de Cassano, comme il est à présumer qu'il l'avoit promis au Prince Eugène, dit à M. de Vendôme au camp de Paradiso, (je tiens ceci de ce Prince lui-même,) qu'il étoit très-bien informé que les ennemis tiroient du côté du Crémonois, que le pont abandonné & plié, & la marche de toute une nuit, étoit le véritable sujet de leur marche pour nous prévenir au poste important de Rivolta; que la conquête du Crémonois & du Mantouan le touchoit bien plus que le salut du Duc de Savoie, qui servoit de prétexte à un si grand dessein; que le meilleur parti qu'il avoit à prendre dans une telle conjoncture, étoit d'y marcher incessamment, & d'envoyer des ordres plus précis au Grand Prieur de laisser là son pont de Cassano, & de courir à Rivolta; que cela lui suffisoit, sans se trop presser de le joindre avec ce qu'il avoit de troupes, de peur qu'en se hâtant trop il ne dégarnît l'Adda, de peur encore que les ennemis ne revirassent par une contremarche sur l'Adda, s'ils la sçavoient abandonnée, ayant laissé leurs ancrs & leurs cordages dans la rivière pour refaire leur pont plus promptement; que s'il prenoit le parti qu'il

lui proposoit , il pouvoit se promettre un heureux succès & de réduire par cette conduite les ennemis à passer la campagne de camp en camp , & sans rien faire.

M. de Vendôme eut le malheur de se rendre en partie aux perfides conseils de cet homme , qui faillit à le précipiter dans le piège du monde le plus dangereux ; il resta pourtant suspendu entre ce conseil & ce qu'on lui avoit mandé des desseins de la Cour de Vienne , qui avoit extrêmement à cœur le secours du Duc de Savoie ; ce qui le détermina à faire une marche forcée , malgré les raisons de l'Espagnol. Il ne laissa pas pourtant d'ordonner au Grand Prieur son frère de marcher sans délai ni excuse au camp de Rivolta , & d'occuper ce poste , de crainte que l'ennemi ne l'y prévînt , ordre donné contre toutes les règles de la prudence : car avant que de donner cet ordre , il falloit auparavant démêler les mouvemens de l'ennemi.

Le Duc de Vendôme se trouvoit extrêmement combattu entre ces raisons & celles qui lui passoient par la tête , ce qui le rendoit inquiet & fort indéterminé dans le parti qu'il avoit à prendre ; il ne voioit qu'embarras & que doutes dans les desseins de l'ennemi. Le Grand Prieur étoit si peu de l'avis de Colménero , qu'il fallut des ordres réitérés pour l'obliger à décamper de Cassano ; il se met en marche , mais si tard & si pesamment , qu'une partie des troupes de son arrièregarde n'étoit pas encore hors du camp à onze heures du matin ; mais la tête étoit arrivée à Rivolta , parce qu'il la fit presser , ayant envie de s'y reposer & d'éviter les grandes chaleurs. Il est certain que si le Grand Prieur fût parti au premier ordre qu'il reçut du Duc de Vendôme son frère , cette marche auroit été le dernier coup de notre perte.

Je ne sçai pas d'où vint l'avis ; mais il courut un bruit sourd dans l'armée dès le matin du 16. d'Août , que les ennemis étoient en pleine marche , & qu'ils tiroient droit à notre pont , car à peine le sçavoit-on peut-être à Paradiso. Je dis à trois ou quatre de nos Généraux , qui assûroient que les ennemis venoient d'échouer au passage de l'Adda , que s'ils venoient à nous pour nous combattre dans ce beau poste , ils auroient bon nez , & que sûrement nous ne nous en tirerions pas sans y laisser bien des chapeaux , & peut-être notre honneur : je dis ceci parce qu'il court un bruit parmi nos soldats qu'ils ont décampé de leur camp de Pembrato dès l'entrée de la nuit. Messieurs le Marquis de Prâlin & de Vaudrai étoient du nombre. *Quoi vous donnez dans cette sottise* , me dit le dernier ? Elle ne l'est pas peut-être tant que vous diriez bien , lui répondis-je ; & je vous déclare que si j'étois à la place du Général de l'Empereur , & que je fusse aussi bien assuré de notre situation que je le suis , & que vous l'êtes , j'aimerois mieux mille fois ne point passer l'Adda , & vous battre ici avec le soin que nous avons pris pour nous empêcher de l'être : après cela je verrois de l'urine de tous tant que vous êtes , & la mine que vous feriez. Ils se prirent tous à rire. „ Allez „ éveiller le Grand Prieur qui dort comme une marmotte , pour lui apprendre cette „ nouvelle , *me dit un autre* , & vous en ferez reçu comme un de la compagnie qui a „ voulu tenter cette aventure , & cependant vous ne lui diriez rien que de fort sensé : „ les précautions ne gâtent rien jamais , & il est toujours bon de prévenir les événemens „ quelque imaginaires qu'ils puissent être ; ce que vous dites peut arriver , mais ne „ l'attendez pas pour cette fois-ci.

Puisque vous ne rejetez pas les précautions , lui dis-je , je vous prie d'agréer que je fasse un pont sur le Ritorto. Il y en a un de pierre à notre gauche , mais ce n'est pas celui qu'il nous faut : il me paroît nécessaire d'en établir un au-dessous de la Pandine , qui est dérivée du Ritorto , & qui laisse un espace de plus de cent cinquante pas entre l'Adda & elle. Nous sommes entassés les uns sur les autres dans un bassin fort resserré ; si nous étions attaqués nous serions perdus , les bords du Ritorto étant contre nous , un pont large de cent pieds nous donne une communication sûre en nous étendant sur

la Pandine, qui forme un angle avec le Ritorto, l'ennemi se trouveroit vû de flanc & de revers de ce côté-là, outre que ce poste nous assure le chemin de Rivolta, puis-que cette rivière y va tout droit. Messieurs de Prâlin & de Vaudrai furent de mon avis, mais les autres y furent contraires. Comme le bruit augmentoit toujours que l'ennemi marchoit, & qu'il tiroit droit de notre côté, je courus au Grand Prieur, qui ne faisoit que de s'éveiller. Il se moqua de moi, & ne se fâcha point; mais il me permit de retrancher les trois quarts de la largeur de mon pont, à quoi je travaillai sur le champ, & ce pont nous fut d'un usage infini, quoiqu'il ne fût pas achevé. Je n'eus pas le tems de mettre de la terre sur les fascines, aussi fut-il baptisé sous le nom de pont de fascines.

M. le Grand Prieur avoit marché à Rivolta, comme je l'ai dit, après l'établissement du pont de fascines sur lequel il avoit passé; mais comme on ne se pressa pas beaucoup, l'arrière-garde passoit à peine le pont, que M. de Vendôme arriva, ce qui fit notre salut. Quelque bataillons mêmes, entr'autres Médoc, Querci, Grancei & autres, dont j'ai oublié les noms, qui s'étoient alongez sur le chemin de Rivolta à la suite des brigades de notre cavalerie, rebroussèrent sans aucun ordre sur l'avis que les ennemis paroissoient, & que la tête des troupes de Paradiso commençoit à passer sur notre pont de l'Adda.

Le Colonel du régiment de la vieille Marine, aujourd'hui Lieutenant Général, Officier de valeur, & distingué par son application & son mérite à la guerre, occupoit avec huit compagnies de grenadiers deux cassines qui étoient fort près de l'autre côté du pont de pierre, & qui n'étoient point retranchées. Du haut de ces cassines, on pouvoit voir tous les mouvemens des ennemis. Il ne douta point qu'ils ne marchassent à nous. Comme ces cassines n'étoient point tenables, il songea à faire rompre le pont qui étoit de pierre, & d'en faire autant à une écluse qui étoit au-dessus, & qui eût rendu le Ritorto tout-à-fait impraticable; mais ce fut inutilement: il falloit un tems considérable, & ce tems lui manquoit, les ennemis se trouvant si près, que nos gens qui tiroient des fenêtres leur tuèrent & blessèrent bien du monde.

M. le Prince Eugène regarda ces cassines comme un objet digne de considération; par les manœuvres dignes de cet Officier, qui sembloit affecter de cacher son monde pour amuser l'ennemi, qui s'imagina que ces tirailleurs n'étoient pas là sans être bien soutenus; ce qui lui fit perdre plus de trois heures de tems, qu'il auroit pû mieux employer, & nous donna celui de nous reconnoître & de prendre quelques mesures.

Sur ces entrefaites les quinze bataillons arrivent de Paradiso. M. de Vendôme, voyant la foule des équipages qui passaient dessus le pont pour gagner Cassano, que chacun tâchoit de sauver, & prévoyant ce qui alloit arriver, ordonna qu'on jettât ces équipages dans la rivière, pour laisser le passage libre aux troupes qui venoient de Paradiso. Il doutoit encore de la marche des ennemis sur nous, ne sachant rien encore de ce qui se passoit au poste des deux cassines d'au-delà du pont, où celui qui y commandoit étoit toujours resté, & la plupart ignoroient son arrivée. Ce fut donc à ce pont de l'Adda que M. de Vendôme apprit que les ennemis paroissoient, & que ce n'étoit point au poste de Rivolta qu'ils en vouloient. Il pouvoit alors mander au Grand Prieur son frère de se rabattre sur Cassano avec ce qu'il avoit de troupes, ou de se tenir à portée de tomber sur la gauche de l'armée Impériale, & de l'envelopper tout entièrement; il n'y pensa pas à propos; & lorsque l'affaire fut embarquée, il n'étoit plus tems. La raison de cela est, qu'il avoit encore la tête remplie des sophismes de Colménero, dont il ne pouvoit se délivrer, quoiqu'il fût informé à chaque instant que l'ennemi venoit fondre sur nous.

Je n'étois pas alors auprès du Duc de Vendôme, j'étois après à chercher mon équipage, qu'on me disoit avoir été pris des ennemis, mes valets aiant fait fausse route, &

il le fut en effet. C'est en courant après que je tombai sur la marche des ennemis, en face d'une grosse Colonne d'infanterie fort serrée & dans un grand ordre; j'en aperçus une autre à deux cens pas au-delà sur la même ligne, & tout cela s'approchoit d'un mouvement lent & grave sur le Ritorto. A cette vûe je tourne bride, & je galope à M. de Vendôme, que je sçavois occupé à faire passer les troupes de Paradiso. Ce Prince s'entretenoit alors avec un Lieutenant-Colonel Suisse, qui avoit deserté de l'armée du Prince Eugène depuis quelques mois pour entrer dans le service de France, avec des avantages qu'on n'accorde guères qu'à des rendus du premier mérite. Cet homme l'assuroit, d'un ton de connoisseur; qu'il avoit longtems examiné les mouvemens de l'ennemi, & que bien loin de venir à nous il prenoit un chemin tout contraire, qu'il sembloit dresser sa marche du côté de Rivolta, & qu'il étoit à une bonne lieue de nous, & cependant il n'en étoit qu'à deux pas.

La hardiesse de ce personnage me surprit. Je pris la liberté de dire à M. de Vendôme, qu'il prît bien garde d'ajouter foi à cette nouvelle; qu'il y alloit du salut de toute l'armée, que cet homme n'avoit rien vû ni rien observé. Il fut fort étonné de m'entendre, il voulut repliquer: je lui dis qu'on verroit bientôt s'il avoit raison, & là-dessus j'appris mon aventure à M. de Vendôme.

Ce Prince, toujours flottant, resta suspendu entre cet homme qui lui mentoit, & moi qui lui disois vrai; mais le Grand Prieur, qui s'entétoit aisément de certaines gens, & le plus souvent à l'avantage de ceux qui avoient le moins de mérite, lorsque presque tous ses amis l'avoient quitté; le Grand Prieur, dis-je, l'avoit si prévenu en faveur de cet Officier, qu'il regardoit comme un oracle, quoique dans le fond ce ne fût qu'une balourde. Pendant cette dispute, qui me faisoit enrager, vû l'importance de la chose, un Officier envoyé du poste des deux cassines nous réunit tous à la vérité, & indigna tout le monde contre ce Suisse, qui n'avoit bougé du quartier général. Il rapporta à M. de Vendôme que les ennemis venoient droit à nous dans un très-grand ordre; qu'il paroissoit une tête à deux cens pas des cassines, & qu'inafailliblement nous les aurions sur les bras dans moins de demie heure; que les huit compagnies de grenadiers se disposoient à passer en deçà du pont de pierre, n'étant pas en état de tenir un instant contre une tête d'armée.

M. de Vendôme encore fort combattu, voulut s'éclaircir par lui-même de la vérité de ce rapport, & courut au pont. Il fut suivi de M. de Chémervault, du Chevalier de Fourbin, de Saint-Fremont, d'Albergotti & de quelques autres. Il arrive au poste du Colonel de la vieille Marine: quelle fut, bon Dieu! sa surprise, lorsqu'il vit l'ennemi qui dispoisoit ses attaques, & un nuage de poussière qui embrassoit tout le Ritorto qu'on approchoit. J'étois à côté de lui, il me regarda d'un air chagrin: vous aviez raison, me fit-il l'honneur de me dire, le mal n'est pas grand, & mes troupes de Paradiso passent le pont. Il ordonne qu'on fasse avancer ce qui étoit déjà en deçà, leur fait border le Ritorto sur une seule ligne A, n'en aiant pas davantage à opposer, laisse celui qui commandoit les huit compagnies de grenadiers pour faire tête au pont; il fit mettre pied à terre à ce qu'il avoit de dragons, qui s'alignèrent avec les corps de l'infanterie, s'étendant le long du naville jusqu'à une écluse B, n'ayant pas assez de troupes pour étendre sa gauche jusqu'à son embouchure; au lieu que les ennemis étendirent leur droite jusqu'à cet endroit: de sorte que nous leur prétions le flanc, le naville formant un coude de ce côté-là, & l'Adda que nous avions à dos en formant un autre. Nous nous trouvions enfermez de toutes parts, ce qui n'étoit pas un si grand mal, si les bords du Ritorto du côté de l'ennemi n'eussent été contre nous.

Notre droite alloit tomber au pont de fascines C, ou pour mieux dire le centre de cette petite armée, qui se replioit au-delà du pont, bordant le petit canal de la Pandine D,

D, jusqu'à une cassine F, en deçà du canal, où Médoc, s'étoit appuyé, qui étoit du nombre des corps qui avoient fait une contremarche, sur ce qu'ils apprirent que les ennemis paroissoient. Les quatre brigades de la tête, qui s'étoient allongées du côté de Rivolta, n'ignoroient pas cette nouvelle; mais bien loin de s'avancer vers Cassano, elles firent halte, & restèrent sur leur terrain, sans imiter les bataillons qui étoient à leur queue. Aussi ne leur en sut-on pas beaucoup de gré; mais cette inaction ne laissa pas de tenir en plus grand respect la gauche de l'armée Impériale, qui pouvoit pourtant tirer un grand avantage d'une manœuvre qui ne sçauroit guères se justifier.

Les deux brigades, qui étoient à la suite des quatre premières, rebroussèrent dès que ceux qui les commandoient s'aperçurent que les régimens de Médoc & de Querci ne les suivoient pas; & comme elles apprirent que M. de Vendôme alloit être attaqué, outre qu'ils voioient l'ennemi qui se formoit le long du ruisseau, & que le bruit du canon & le feu de l'infanterie commençoit de se faire entendre derrière eux, elles coururent du côté d'où le bruit venoit. M. de Cadrieu étoit à la tête de l'une, & M. du Bourg Irlandois commandoit l'autre: ils firent même avertir les Officiers des autres brigades; mais comme ils ne vouloient pas marcher sans ordre, ces brigades n'eurent aucune part au combat non plus que la cavalerie, & ce qui avoit marché à Rivolta avec le Grand Prieur. Ces deux dernières brigades nous furent d'un très-grand secours par l'habileté & le courage de leurs Chefs. Nous avions quelque cavalerie en seconde ligne qui n'eut aucune part au combat, ni par conséquent à la gloire qu'il lui étoit libre de partager avec l'infanterie. Voilà notre disposition.

Les ennemis s'étant approchés du pont, se saisirent des deux cassines qui étoient au-delà, & que nous avions abandonnées, s'étendant le long du Ritorto, & leur infanterie s'en étant approchée à couvert de grands arbres qui en déroboient la vue, se trouva tout d'un coup postée derrière ses bords, couverts de haies épaisses & de taillis, au lieu que ceux de notre côté étoient ras & dominez extrêmement.

La difficulté étoit de passer le pont, auquel le Colonel de la vieille Marine faisoit tête avec ses grenadiers. M. le Prince Eugène le fit reconnoître de fort près à la faveur des haies; mais comme on en avoit fait sauter quelques pierres, le Colonel de la vieille Marine, qui n'avoit pas eu le tems de le faire abattre, avoit fait jeter des branches d'arbres dessus pour servir d'amusette. C'étoit un Aide de camp qui reconnut ce pont. Comme il n'avoit pas les meilleurs yeux du monde, il dit au Prince Eugène qu'il étoit rompu, & qu'on avoit jetté des branches d'arbres dessus, qu'il prit pour un de ces pièges où il n'est permis qu'aux bêtes de donner. Le Général de l'Empereur en jugea tout autrement. La chose lui parut si importante, qu'il s'approcha du pont pour le reconnoître, & pour voir à l'œil quel conseil il devoit prendre s'il étoit rompu; mais s'étant aperçû qu'il ne l'étoit pas, comme ces branches d'arbres sembloient le faire accroire, il se dispose à forcer le pont pendant qu'on faisoit un feu prodigieux de part & d'autre, le Ritorto entre deux, & dont nous nous trouvâmes accablés par la négligence de nos Généraux, qui ne pensèrent guères à se précautionner. Du moins auroient-ils dû faire raser les haies & les taillis de l'autre côté du canal, & les peler de telle sorte, que les ennemis y fussent vus tout à découvert; mais ils furent si peu d'humeur à le faire, que l'on fut trop heureux d'établir le pont de fascines. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Messieurs de Prálin & de Vaudrai, qui crurent toujours ces précautions inutiles, y furent bleffés tous les deux à mort.

A la faveur d'un feu si dominant, & si avantageusement établi à la droite & à la gauche de notre pont, où nous perdions une infinité de monde, sans presque voir qui nous tiroit, les ennemis attaquent notre pont en Colonne, ne pouvant faire autrement, & culbutent les grenadiers par le poids de leur nombre & malgré eux par les rangs de

derrière, qui s'entrepouffoient & s'animoient réciproquement. Un choc si violent & si supérieur n'étoit pas soutenable, le Colonel de la vieille Marine fut emporté avec ce qui lui restoit de son monde : voilà les ennemis dans la plaine.

Les Impériaux ne profitent pas longtems de cet avantage ; ce qui restoit des quinze bataillons qui venoient de Paradiso n'étoit pas tout passé en-deçà du pont de l'Adda, lorsque le feu se trouva tout établi sur le Ritorto ; les ennemis commençoient à se former à la tête de l'ouvrage qui le couvroit, lorsque ces bataillons & les grenadiers qui s'étoient ralliez, s'avancent en bon ordre vers le Ritorto, & fondent avec cette incroyable impétuosité si naturelle à la nation, les mettent dans le desordre le plus affreux, les font sauter hors de la plaine, font repasser le pont aux uns, pouffent les autres dans la rivière, & laissent sur le carreau tout ce qui osa leur faire tête. Nous nous vîmes enfin les maîtres du terrain & du pont perdu.

Toute l'espérance des ennemis consistoit dans l'avantage qu'ils avoient en leur feu sur le bord du Ritorto. Il redoubla avec tant de fureur, & fut si vif & si violent, qu'il ne s'est jamais rien vû de pareil, le canal étant si étroit qu'il n'y avoit pas un coup perdu. Ce meurtre dura près d'une heure. Le Prince Eugène, voyant qu'il n'avançoit point, ordonne à M. de Linange de finir cette sorte de combat, incapable de décider de toute la journée ; le feu cesse tout d'un coup, les ennemis paroissent alors hors des broussailles du côté du pont de fascines, où les bataillons se trouvoient plus clairsemés, & se jettent bravement à l'eau assez étourdiment pour des Allemans, sans penser qu'ils avoient leurs fournimens & leurs cartouches à conserver. On les chauffa si vivement, qu'on leur tua une infinité de monde : comme si leur poudre étant mouillée, il ne leur fût plus rien resté pour se défendre, quoiqu'ils eussent leurs baionnettes au bout du fusil.

Pour revenir au Prince Eugène, il ordonne en même tems une semblable manœuvre à sa droite, au-dessus & entre l'écluse & le pont. Tandis qu'il se prépare à une seconde attaque au pont même d'où il venoit d'être chassé, les deux attaques de droite & de gauche facilitèrent celle du pont de pierre ; les dragons de notre gauche ne soutinrent pas longtems, le régiment jaune de Cailus aiant lâché le premier le pied, & donné l'exemple aux autres. Le pont ne tint plus après ce malheur, il fallut l'abandonner au dernier effort du Prince Eugène, qui conduisoit cette attaque. Toute son infanterie du centre passe dessus avec une rapidité extraordinaire, elle ne laisse rien devant elle qui pût lui résister.

Le Duc de Vendôme, qui voit son infanterie ouverte & percée en trois endroits, ne s'étonne pas ; il retourne promptement son armée du côté du pont de l'Adda, à l'ouvrage duquel il appuie en hâte la gauche de son infanterie G, la cavalerie H, soutenant en seconde ligne seulement pour la mine. Cependant les ennemis passoient le pont, & couloient tout devant eux à travers de la plaine jusques sur le bord de l'Adda, où il y avoit une cassine I, dont ils se saisirent : les troupes des autres attaques se joignant à celles du pont, s'alignèrent avec elles, & se formèrent dans l'ordre K, pour recommencer un nouveau combat, à quoi nous nous préparâmes de notre côté.

Tous ces mouvemens se firent avec une vitesse surprenante, quoique tout l'ordre des deux armées fût renversé. Les ennemis portèrent leur gauche à l'Adda, un peu en-deçà du château de Cassano, & leur centre au pont du Ritorto, qui les séparoit du reste de leur armée, qui s'étendoit au-delà par un repli pour faire front à notre droite, qui s'étendoit le long de la Pandine, ruisseau de rien. Cet événement ne changea pas moins dans notre disposition, comme je l'ai déjà dit ; mais il ne changea rien dans celle de notre droite, où le Prince ne s'étoit point porté, ni aucun des Généraux.

Le Duc de Vendôme jugea bien que cette première action n'étoit qu'un prélude ;

&



PLAN DE LA BATAILLE DE CASSANO.

& qu'il s'en préparoit une autre qui décideroit. Il y eut pourtant une infinité de gens de tuez, & plus de notre côté que de celui des ennemis, qui auront bientôt leur tour. Le Comte de Linange fut tué à son attaque en-deçà du Ritorto: c'étoit un Officier de mérite, qui a été regretté également dans les deux partis. De notre côté Messieurs de Prâlin & de Vaudrai, Lieutenans Généraux, y furent blesez à mort. M. de Moriat, Maréchal des logis de l'armée, resta sur la place, ainsi que le Chevalier de Fourbin & de la Hélinière Brigadier, M. de Mirabeau dangereusement blessé, & le Marquis le Guerchois, Colonel de la vieille Marine, blessé de trois coups de sabre sur la tête, pris prisonnier, & si bien accompagné à coups de bourrade, qu'il se vit couvert de contusions.

Le Prince Eugène s'étant rangé dans l'ordre dont je viens de parler, entre l'Adda & le Ritorto, on ne fut pas longtems sans rentrer dans une seconde action; les deux armées s'étant approchées presque à la longueur de six halebardes, il s'engagea une affaire d'infanterie entre l'Adda & le Ritorto, la plus furieuse qu'on vît jamais. Le Prince Eugène en vouloit sur tout au pont, unique sujet de sa marche rapide & nocturne, plutôt que celui d'une bataille, à laquelle il ne se fût jamais attendu. Il ne songeoit donc qu'à se rendre maître de l'ouvrage du pont par les troupes de sa droite, & ç'eût été un grand coup s'il eût réussi: il les fait avancer; mais il trouva, lorsqu'il l'eût approché de près, des obstacles insurmontables, outre que les avenues se trouvèrent embarrassées d'équipages culbutez & entassez les uns sur les autres. La raison de cela fut, que chacun cherchant à les faire passer en delà du pont pour les sauver à l'arrivée de l'ennemi, & cela empêchant les troupes qui venoient de Paradiso d'entrer dans le bassin par le pont, on empêcha qu'ils ne passassent: on les pilla même, & tout ce qu'on ne pouvoit emporter, coffres & paniers, restèrent là entassez les uns sur les autres. Le desordre fut grand en cet endroit-là, & l'insulte de l'ouvrage alla à rien. Soutenu de toute une gauche qui y étoit appuyée, comment pouvoit-il être attaqué? outre qu'il s'y trouvoit des troupes au-delà de ce qu'il en falloit pour le défendre, bien des gens s'y étant retirez croiant l'affaire desespérée.

Cependant le combat continuoit sur tout le front du bassin, que nous occupions depuis le pont jusqu'à celui des fascines, c'est-à-dire, de l'Adda jusqu'au Ritorto, sans pouvoir même prendre aucun terrain en arrière, aiant encore la rivière à dos, qui faisoit un coude en cet endroit. Les ennemis avoient l'avantage du nombre, soutenu du courage & de la bonne conduite de leur Général, mais il ne put longtems les animer de sa présence & de sa bonne grace dans les plus grands périls; il fut blessé d'un coup de feu qui l'obligea de se retirer pour se faire panser, & de laisser le reste de la fusée à démêler à un autre, lorsqu'il étoit besoin de toute l'adresse & de l'expérience d'un grand Capitaine pour en voir le bout.

Nous n'étions pas gens à céder à nos ennemis en valeur & en audace, ni en bonne conduite. Notre Général n'étoit pas moins grand Capitaine. Nous suppléâmes à notre foiblesse par la nécessité de vaincre, nous soutînmes assez longtems tout le front de l'ennemi: car c'étoit dans ce bassin & vers le pont de fascines que se faisoit le plus grand effort; mais comme les régimens ne sont pas tous d'une égale valeur, le centre & une partie de la gauche sembla perdre de son terrain, & flotter beaucoup en arrière. Il y eut même assez de desordre pour déconcerter tout autre homme que M. de Vendôme, qui s'exposoit comme eût-pû faire un aventurier dont la vie est sans conséquence. Il eut plusieurs Officiers tuez auprès de lui, plusieurs aussi de ses domestiques. Il reçut même un coup dans la botte sans être blessé. D'Argenson, un de ses Aides de camp, Officier de valeur & de mérite, eut le bras cassé auprès de lui: Cotron, son Capitaine des gardes, homme de fortune, & qui

qui lui étoit fort attaché, fut blessé d'un coup de feu au travers du corps, s'étant trouvé heureusement devant lui lorsqu'il le reçut; mais ce ne fut jamais à dessein de lui parer le coup, comme on a voulu nous le faire accroire: ces fortes d'actions n'arrivent que dans les combats de mains, & les deux armées ne prirent jamais ce parti, dont j'ai de quoi m'étonner beaucoup: car si nous l'eussions pris, nous eussions beaucoup moins perdu de monde, & aucun de cette armée ne nous eût échapé. Reprenons notre sujet.

Les dragons Espagnols, auxquels on avoit fait mettre pied à terre, comme aux nôtres, qui donnèrent tant de marques de leur valeur, se firent remarquer par leurs habits jaunes. La peur leur fit oublier qu'ils avoient une rivière à dos très-rapide & très-profonde, ce qui rendoit la retraite presque impossible: le plus grand nombre se jette dedans pour se sauver à la nage; mais la plupart périrent dans les eaux. Il s'en trouva bien d'autres qu'eux qui prirent la même résolution: tant il est vrai que l'esprit une fois troublé par la fraieur, croit que le péril qu'il fuit est toujours plus grand que celui où il se précipite. Les braves aiment mieux se faire tuer avec honneur, que de risquer avec honte un salut plus incertain que celui qu'on peut se procurer par la valeur.

Les ennemis, comme j'ai dit, firent plier quelques régimens; mais ceux qui eurent affaire à celui de la vieille Marine ne le connoissoient pas. Ils trouvèrent à qui parler, ils furent attaquez eux-mêmes, & repoussés vertement avec grand meurtre: régiment digne des plus grands éloges, que M. de Vendôme regardoit comme la dixième légion de son armée, & qui s'est toujours conservé dans cette réputation de valeur, par le bon esprit qui régné dans les Officiers de ce corps, & dont les soldats sont tout remplis.

La brigade qui avoit plié à la gauche de celle-ci s'étant remise de son désordre par l'audace de l'autre, qui lui en avoit fourni le moien, le combat recommença, & s'échauffa de telle sorte, que nous reconnûmes bientôt que les ennemis manquoient plus de tête que de courage, la plupart de leurs Officiers Généraux se trouvant blessés & les autres tuez.

Cette résistance, à quoi l'ennemi ne s'attendoit pas dans une si petite armée, lui apprit à quelles gens il avoit affaire, & ce qui lui seroit arrivé si le Grand Prieur eût donné le moindre signe de vie, & si les quatre brigades qui s'étoient allongées le long de la Pandine, bien loin de notre droite, avoient imité les deux autres. Voilà une partie des choses qui se passèrent dans le bassin, venons à la droite. J'en puis parler avec connoissance, & en homme qui voit au poste où il se trouve, & qui ne néglige pas de jeter les yeux sur les autres. Il ne falloit pas les avoir bien perçans pour découvrir le front d'un terrain d'une si petite étendue.

Les affaires étoient en ces termes entre l'Adda & le Ritorto, lorsque les ennemis s'ébranlèrent à leur gauche du côté de la Pandine, pour tomber en même tems sur notre droite, & nous occuper par tout. Nous avions le ruisseau devant nous, ou pour mieux dire, un filet d'eau & des endroits fourrez & plats du côté de l'ennemi, qui s'avança jusques sur le bord sans tirer un coup, c'est-à-dire, à deux longueurs d'habillage de nous. Le combat s'engagea sur tout le front par un très-grand feu, sans que les ennemis osassent passer, comme ils avoient fait au Ritorto; mais comme ce tiraillement ne convient pas à la nation Françoisse, le régiment de Querci, où j'étois alors Capitaine, & ensuite celui de Médoc, qui étoit à notre droite, s'impatiant de se voir tirez de si près & si longtems, passèrent le naville la baionette au bout du fusil. Cette résolution, qui venoit du soldat même, nous fit connoître ce qu'Homère disoit des Grecs, qu'il n'est pas permis de les combattre de loin, & qui peut les aborder en a bientôt raison, & qu'il en est de même des Allemans: car bien loin de nous recevoir
avec

avec la même grâce que nous allions à eux , ils ne nous attendirent pas ; doit-on attendre autre chose lorsqu'on prend ce parti ? Nous les délogeâmes des endroits fourrez qu'ils occupoient sur le bord du naville : Médoc à notre droite , & Angoumois à notre gauche , passèrent en même tems avec le même avantage. Il n'en fut pas ainsi de quelques régimens qui faisoient le centre de cette aîle , entr'autres Grancei ; les ennemis percèrent en cet endroit , & s'avancèrent jusqu'à une batterie de trois pièces , dont ils furent les maîtres un instant. Ce mouvement retrograde , qui nous partageoit à notre centre , eût causé notre perte , si ce régiment ne se fut aussi-tôt rallié par la valeur des Officiers ; il revint à l'ennemi , qu'il ramena aussi vite qu'il étoit passé : il regagna son premier terrain , & s'y maintint bravement : de sorte que cet avantage de l'ennemi s'évanouit.

Les Impériaux après un feu des plus violens , s'éloignèrent peu à peu de nous sans cesser de nous tirer , ni nous de leur répondre. On peut bien juger que toutes ces charges ne se firent pas sans qu'il en coûtât beaucoup de monde des deux côtez. De toutes les actions où je me suis trouvé , je n'en ai guères vu où la perte des Officiers ait été plus grande à proportion du petit nombre de nos troupes. On aura un peu de peine à comprendre que ceux qui étoient à la tête de la cavalerie , ne se soient pas avisés de donner non seulement de notre côté , mais encore de celui de l'ennemi. Il ne s'est peut-être jamais rencontré d'occasion plus favorable. Je laisse à juger , si ceux qui sont si fort portez pour le grand nombre de cavalerie dans les armées ont raison.

Les ennemis ne firent rien davantage à leur gauche , je ne sçauois trop m'en étonner. J'avois déjà été blessé d'un coup de feu au commencement du combat , qui m'avoit emporté un doigt de la main , lorsque j'en reçus un autre qui me la fracassa entièrement. Je me trouvai hors de combat par cette seconde blessure , mais dans un tems où les ennemis sembloient être fort éloignés de recommencer un nouveau combat. Il n'y avoit pas fort loin de là à notre gauche. Jamais champ de bataille ne fut plus court , & le terrain plus cher & mieux disputé. Je me retirai du côté de l'ouvrage du pont le long de la rivière ; mais à peine en fus-je approché ; que je sentis qu'il ne faisoit pas trop bon en cet endroit-là , pour avoir trop pris sur la droite : il y avoit trente heures que je n'avois mangé , & je me sentois défaillir. Je m'avançai vers le grand ouvrage qui couvrait notre pont , où notre gauche étoit appuïée , auprès duquel & tout autour il avoit été tué une infinité de mulets & de chevaux d'équipage , comme je l'ai déjà dit , qui n'avoient pû passer pour gagner l'autre côté de la rivière , & qui étoient enmoncelez les uns sur les autres péle-mêle avec les bagages & des corps morts en très-grand nombre , derrière lesquels je trouvai de nos gens qui s'y étoient remparés , & d'où ils faisoient un très-grand feu : l'ennemi n'étoit qu'à deux pas , tout me parut dans un assez grand desordre. Je reconnus d'abord M. de Saint-Pater , qui étoit à pied , & qui tâchoit de rallier ce qui sembloit panacher à la fuite , lorsque je trouvai un passage pour entrer dans l'ouvrage , où je restai , ne pouvant passer sur le pont à cause du grand feu des ennemis qui tiroient de ce côté-là. Mon plus grand mal étoit au côté , où j'avois reçu une grande contusion : de sorte que ne pouvant demeurer assis , je montai sur la banquette , où je remarquai que nos drapeaux sembloient s'unir , s'approcher & se confondre les uns les autres en certains endroits. M. de Vendôme , qui se portoit par tout , sentit bien que les affaires prenoient une mauvaise tournure. Je le crus d'autant mieux , que je vis deux ou trois de nos Généraux dans le grand ouvrage , les autres aiant été tuez ou blessés , & le reste étoit encore à charger & à animer les troupes ; & les deux qui se distinguèrent le plus , de l'aveu de toute l'armée , furent Messieurs d'Albergotti & de Saint-Pater : tous les deux chargèrent plusieurs fois à la tête de l'infanterie avec un courage extraordinaire , & ne desespérèrent jamais.

M. le Duc de Vendôme me fit l'honneur de me dire quelques mois après, qu'il douta quelque tems du succès, voyant que son infanterie s'affoiblissoit extrêmement. Je la trouvai, dit-il, dans cette espèce de desordre & d'abattement que produisent plusieurs attaques qui redoublent plutôt qu'elles ne finissent, & je ne trouvois point de remède à cela, n'espérant aucun secours de mon frère; mais je crois qu'il n'en eût pas eu grand besoin, si l'on eût ordonné aux soldats de joindre ces Messieurs-là la baïonnette au bout du fusil, le seul moyen efficace d'en avoir raison.

Malgré les pertes que nous faisions de tant de braves gens de toute espèce, la présence de M. de Vendôme, qui étoit adoré des troupes, leur en faisoit oublier le péril, qu'il partageoit avec eux. Mais comme les soldats sont dans les armées comme les oiseaux dans les volières, comme je l'ai dit je pense ailleurs, où il y en a qui chantent & d'autres qui ne chantent point, il s'en trouva un grand nombre qui se précautionnèrent pour mettre ordre à leur personne, & qui passoient le pont en foule par le revers de l'ouvrage du côté de l'eau. M. de Vendôme, dont l'esprit, l'habileté & le coup d'œil étoient au souverain degré, & lui faisoient trouver des ressources où les autres n'en voioient aucune, tira son salut de la lâcheté de ces fuyards qui passoient le pont. Il entre dans l'ouvrage avec un air gai, comme s'il avoit reçu une bonne nouvelle. Je pris la liberté de lui dire que j'appercevois quelques gens qui tiroient des fenêtres du château qui voioit l'ennemi de flanc, de front & de revers, qu'un plus grand nombre feroit un grand bien. Je le vois & je l'ai vu aussi, me fit-il l'honneur de me dire, & passe le pont en même tems avec les fuyards sans leur faire aucun reproche, & les fait entrer dans le château de Cassano L. Ce château étoit sur une hauteur en amphitéâtre, comme le village & les bords de la rivière; il leur ordonne de faire un grand feu des fenêtres, & de percer des crénaux autant qu'ils pourroient. En même tems il fait décoller le canon qui n'avoit pû passer, & le fait mettre aux emplacements les plus favorables. Tous ces ordres furent donnés en un instant, & en un instant il repasse le pont, où il rencontre la Marguerine, Officier de mérite, Capitaine dans la vieille Marine, qui venoit d'être blessé, qui lui apprend que tout alloit bien vers le centre. Cette nouvelle, jointe à ce que je lui avois rapporté de notre droite, lui firent prendre de nouvelles espérances: mais le feu du château, qui commença alors, le mit en état de reprendre l'ascendant sur son ennemi, & de voir changer la face des affaires.

Ces fuyards y étant entrez, percèrent une infinité de crénaux jusques sur les couverts; on vit tout d'un coup le château en feu: il en partit une telle tempête de coups de fusil, que je ne pense pas qu'il se soit rien vu de pareil, ni un plus beau spectacle militaire. Cette grêle les prenoit de toutes parts, de flanc, de front & à dos. On fit jouer en même tems l'artillerie qui n'avoit pû passer sur le pont, & jusqu'alors nous avoit été inutile. Elle mit un très-grand desordre dans les rangs, les prenant de toutes parts, à cause des différens emplacements des batteries & de l'avantage des lieux. Elles emportoient des files entières, & d'autres placées en oblique faisoient encore un plus grand meurtre.

Les ennemis ne pûrent soutenir contre un feu si prodigieux & si continu, on s'en apperçût bien par leur contenance embarrassée. Car le Général qui commandoit cette armée après la blessure de M. le Prince Eugène, voyant que ce seroit faire périr ses gens sans nécessité que de les laisser plus longtems exposés à un feu si terrible, songea prudemment à faire retraite; ne craignoit-il pas aussi que le Grand Prieur ne se réveillât par un si grand bruit de guerre de son profond assoupissement, & ne vînt tomber sur ses derrières? Cela pourroit bien être, c'est en quoi il se trompoit pourtant: car ce Prince ne pensa jamais à venir à notre secours, ignorant, dit-il à son frère, à son retour de Rivolta, que les deux armées en fussent aux mains. Pour revenir à notre sujet, M. de

de Vendôme s'étant apperçû aux mouvemens des ennemis, qu'ils avoient dessein de quitter partie, pensa à profiter des avantages qui pourroient accélérer leur retraite. Nos soldats comprirent assez qu'il étoit tems de les pousser, de peur qu'ils ne se ravissent : tant ils étoient rebutez & tant ils sentoient que la partie n'étoit pas égale. Les Généraux les eurent disposez en un instant pour un dernier coup de colier, qu'ils comptoient bien qui se donneroit sans peine, vû l'étonnement des ennemis, lorsqu'on s'aperçut qu'ils se retiroient par leur gauche en assez bon ordre par le pont, par l'écluse & par différens endroits du Ritorto, non sans être chauffez vigoureusement dans ce mouvement. Le régiment de Vendôme, qui étoit le plus près de l'ouvrage du pont, & ceux de sa droite, marchèrent à la cassine qui étoit sur le bord de l'Adda, où ils avoient laissé deux ou trois cens hommes qui se rendirent. Voilà la fin de cette sanglante journée ; nous fîmes un pont d'or à nos ennemis avec beaucoup de prudence, ne pouvant leur en faire un de feu & de fer bien acéré, à cause de notre foiblesse, qui ne nous permit pas de les suivre : graces au Grand Prieur, qui ne se remua non plus qu'un mort à Rivolta, où il étoit, & aux quatre brigades d'infanterie postées au coin de notre droite, où elles n'avoient que faire, & où ceux qui les commandoient auroient pû se dispenser de demeurer, & de rejeter les conseils d'un homme du mérite & de la valeur de M. de Cadrieu, aujourd'hui Maréchal de camp, qui n'eût garde de les imiter, & qui vint à notre aide sans ordre, jugeant bien que nous aurions grand besoin de son secours & de son expérience dans cette action, où il fut blessé d'un coup de feu au visage, qui joint à deux autres qu'il avoit reçûs au même endroit dans le cours de la guerre de 1688. acheva de le défigurer un peu plus qu'il ne l'étoit auparavant, si de blessures honorables sont capables de produire un tel effet, & si ce ne sont pas des agrémens dans un homme de guerre.

Cette fameuse bataille se donna le 15. d'Août 1705. le jour de Notre-Dame, & dura depuis deux heures après midi jusqu'à cinq. Les suites aboutirent à ruiner tout le reste de la campagne ; elle eût même fini par la ruine entière de l'armée Impériale auprès de Crème, si M. de Vendôme eût employé un tout autre Officier Général de son armée que M. de Saint-Fremont : car aiant appris que M. le Prince Eugène, qui n'avoit pû passer le Serio à Montodino, s'étoit rabattu du côté de Crème pour le traverser en cet endroit-là, nous tirâmes de ce côté-là. Cette marche étoit importante : car si les ennemis eussent manqué ce coup, nous les eussions réduits à ne sçavoir où donner de la tête. M. de Vendôme détacha Saint-Fremont avec un grand corps de troupes, avec ordre de s'y transporter en diligence, pendant que le gros le suivoit ; mais il en fit si peu, qu'on auroit dit qu'il étoit païé pour une marche pesante : ce qui empêcha la perte entière de l'armée ennemie, que nous aurions même détruite à coups de canon presque sous les murailles de Crème.

Les ennemis laissèrent sur le champ de bataille un grand nombre de leurs morts, & quelques Officiers Généraux, entr'autres M. le Comte de Linange, Lieutenant Général. Ils ont avoué que leur perte pouvoit monter à cinq mille hommes tant tuez que blessez. C'est extrêmement flouter sur les morts & sur les blessez. Les Prussiens furent les plus maltraitez, pour être sortis du Ritorto avec leur poudre mouillée. Notre perte alla à près de trois mille hommes étendus sur le carreau, & un assez bon nombre de Capitaines & de Subalternes, & de blessez. Il est étonnant qu'on eût perdu tant de monde des deux côtes en si peu de tems.

Quoique M. de Vendôme, dans les lettres qu'il écrivit à la Cour, eût célébré, loué & chanté les services de M. de Chémervault dans les termes les plus magnifiques, cet Officier ne fit pas mieux que les autres, tout brave qu'il étoit. Il ne quitta jamais M. de Vendôme, & par conséquent rien ne roula sur lui ; au lieu que Mes-

fieurs d'Albergotti, de Saint-Pater & quelques autres, se distinguèrent extrêmement par leur valeur & par leur conduite. L'on s'aperçut assez qu'il avoit été fort sobre en louanges à leur égard, & qu'il loua beaucoup les morts, qu'on ne pouvoit récompenser. Celui qui avoit amusé si longtems l'ennemi au pont du Ritorto, fut même oublié : les éloges d'un ami occupoient trop le Prince pour penser aux belles actions des autres. Je crois qu'il faut beaucoup rabattre des louanges qu'il lui donna, & cependant Chémernaut fut le seul récompensé. Attribuons-les à l'excès de l'amitié que ce Prince avoit pour lui : car les amis outrent beaucoup les choses en faveur de ceux qu'ils aiment, & cependant cet ami lui étoit infidèle depuis le siège de Verrue. Il fut si peu reconnoissant de ce que M. le Duc de Vendôme avoit fait pour lui après cette action célèbre, qu'il fut le premier à dire & à écrire à ses amis particuliers de la Cour, que la tête avoit tourné à ce Prince, & qu'il avoit passé le pont sans nécessité. On a pu voir si ce reproche étoit bien fondé, & s'il se fût tiré d'un pas si dangereux, sans prendre un parti si digne d'un grand Capitaine tel qu'il étoit.

Quant au *Te Deum* que les ennemis firent chanter à Tréville, pour remercier Dieu du prétendu gain de cette bataille, je n'en dirai rien : ils en usèrent en bons Chrétiens, qui prennent avec une égale joie les biens & les maux de cette vie ; ils le remercient dans leurs plus grandes disgrâces comme dans ses plus grandes faveurs. Cette victoire, vaine & imaginaire, ne laissa pas de passer pour fort solide dans les armées des Alliez contre la France, en Flandres & en Allemagne. On y brûla beaucoup de poudre pour s'en réjouir. Les Musiciens furent fort employez en Hollande & en Angleterre. Larrey, qui a fait l'Histoire de Louis XIV. où il nous donne une relation de cette bataille, sans entrer dans un fort grand détail, ne sçauroit être suspect : bien loin d'en faire un Senef, c'est-à-dire, une victoire fort équivoque, où chacun des Généraux peut se féliciter sans intéresser sa conscience, il paroît surpris de ce *Te Deum* de l'armée Impériale, & semble beaucoup s'en moquer. Il dit nettement que nous la gagnâmes pleinement & sans nulle équivoque.

On fera peut-être surpris que je me trouve si peu conforme au récit de l'Auteur de l'Histoire militaire de Louis le Grand (a), qui a donné une très-ample relation de cette bataille. On cessera bientôt de l'être, si l'on est bien instruit que tout ce qu'il rapporte de la dernière guerre, & même de la précédente, est si rempli de faussetez, qu'on diroit que l'Auteur s'est bien moins proposé de faire une Histoire, que de forger un roman & le panégyrique de tous les acteurs bons ou mauvais qu'il amène sur la scène : de sorte qu'il n'y a de vrai dans sa relation de cette bataille, que la conclusion, qui est que nous l'avons gagnée. Se peut-il rien imaginer de plus romanesque, & qui sente mieux l'Amadis, que ces trois régimens Irlandois, Dillon Galmoi & Figneral, qui ne pouvant agir ainsi que les autres, se mirent, dit-il, dans les fosses, aiant de l'eau jusqu'à la ceinture, & tenoient des branches d'arbres & des broussailles avec leurs dents, pour s'élever & voir les ennemis plus à découvert, & faisoient feu par ce moien sur leur flanc. Ils les incommodèrent beaucoup. On dit que nous ne faisons que récapituler en fait de ruses de guerre, & en voilà une toute nouvelle & très-capable d'orner un roman.

Puisque nous avons tant fait que de pousser le récit de cette journée dans toutes ses circonstances, on fera peut-être bien aise que j'entre dans quelques observations sur la conduite des deux Généraux : car les fautes des grands hommes qui ont paru de nos jours, comme leurs belles actions, sont mille fois plus utiles, & sont beaucoup plus d'impression que celles qu'on tire des siècles les plus reculez.

Les

(a) Tome IV. pag. 613.

Les entreprises de grande importance méritent d'être pesées & méditées longtemps avant que d'en venir à l'exécution. Il n'y en a aucune qui ne puisse être sujette à quelque accident, quel qu'il puisse être. Il n'y en a pas un seul qu'on puisse ignorer, du moins de ceux qu'on peut éviter par des précautions prises d'avance. Lorsqu'il s'agit de passer une rivière, où l'ennemi peut nous prévenir par une extrême diligence, quoique nous aions une marche sur lui, les pontons doivent marcher à la tête de tout, précéder de tous les grenadiers de l'armée. C'est là le point capital dans ces sortes de desseins, lorsqu'on n'a aucun tems à perdre, & qu'on a en tête un ennemi vigilant. M. le Prince Eugène, pour ne l'avoir pas fait, tomba dans une faute semblable à celle du Connétable de Montmorenci, lorsqu'il marcha au secours de Saint-Quentin. J'ai rapporté cet exemple dans mon premier Tome page 43. où je renvoie le Lecteur. Ce n'est pas là la seule des précautions que l'on doit prendre. On doit avoir toujours des haquets de rechange, ou des chariots à pontons, au cas que quelqu'un vînt à se rompre, ce qui n'arrive que trop souvent. Le Prince Eugène l'éprouva dans cette marche, ce qui fut l'unique raison pourquoi son entreprise échoua. Si celle de Denain n'échoua pas, cela ne prouve point que nos pontons eussent été portés où ils devoient être: c'est un bonheur attaché à la fortune du Général. La négligence de celui qui commandoit à Denain, ou plutôt son peu de hardiesse qui l'empêcha de se porter sur l'Escaut, lorsqu'il y vit toutes nos troupes qui attendoient ces pontons qui venoient derrière, renversa tous les desseins des Alliez contre la France: car s'il l'eût fait, cette belle entreprise eût manqué infailliblement.

Un de nos Officiers Généraux du premier mérite, dit dans un précis qu'il a fait de cette bataille, que le Général de l'armée Impériale *avoit bien pris son tems pour venir attaquer M. le Grand Prieur, puisque notre armée étoit séparée*, après que son passage de l'Adda se fût éclipsé. Bien des gens l'ont blâmé d'avoir plié son pont de l'Adda. Ils disent qu'il eût pu donner le change au Duc de Vendôme, en le laissant tout établi avec un petit corps de troupes pour l'amuser, pendant qu'il eût tiré droit à Cassano avec toutes ses forces: alors le passage de l'Adda devenoit infaillible. Il eût passé sur notre pont même, & fût tombé sur notre arrièregarde: la tête de notre armée étant déjà arrivée à Rivolta, qui n'étoit qu'à deux lieues de là.

Pour juger du solide de ce raisonnement, il faudroit écouter le Prince Eugène. A tout hazard nous ne mettrons pas ceci en titre de méprise: car on ne peut pas appeller méprise ce qui n'est fait que pour de bonnes raisons. Ce Capitaine craignoit que le pont de Cassano ne fût rompu ou brûlé par ceux qu'on auroit laissez pour le garder, & qui n'auroient pu défendre l'ouvrage contre une tête d'armée, qui n'eût pas manqué de l'insulter tout en arrivant. Il fit donc fort prudemment de plier son pont, & de le charger sur ses haquets pour s'en servir au besoin.

Ces raisons sont fortes, ce me semble, & je doute que les critiques de ce grand Capitaine y trouvent à reprendre. Mais voici une faute que ces Messieurs n'ont pas remarquée, c'est une de celles qu'on peut mettre au rang des plus capitales, & qu'on ne sçauroit attribuer à M. le Prince Eugène sans injustice; mais uniquement à l'Officier Général qui commandoit la gauche de son armée, & qui n'exécuta pas les ordres de son Général autant qu'il auroit dû faire; puisqu'il devoit voir, s'il n'avoit les yeux tout-à-fait fermés, que non seulement notre droite étoit toute en l'air, mais si foible, & lui si fort, qu'il ne lui étoit pas difficile de nous accabler du nombre de ses troupes, & de nous culbuter dans la rivière, pour peu que nous eussions perdu de notre terrain en arrière.

C'étoit cette droite contre laquelle il falloit faire le capital de cette journée, sans négliger notre gauche, pour empêcher qu'elle ne se portât au secours de la droite. Toute

la valeur imaginable, toute l'adresse de M. de Vendôme, n'eût pû garantir la ruine entière de notre armée. Cette droite, foible comme elle étoit, fut tellement négligée, que tous nos Officiers Généraux s'étoient transportez à la gauche, où tout le sérieux de l'action sembloit avoir passé. Cette droite, encore une fois, eût-elle pû soutenir contre des forces si supérieures? Elle eût été rejetée & repliée sur sa gauche, & obligée de passer le pont de la Ritortella, du moins les troupes les plus proches; ce qui est aisé à concevoir: car la plus grande partie ne pouvoit se sauver qu'en se précipitant dans l'Adda, & les meilleurs nageurs se fussent trouvez très-embarrassés. Cependant la gauche de l'armée, qui nous débordoit de plus de la moitié de notre front, n'attaqua que comme par manière d'acquit, & très-mollement. Ce n'est pas que son feu ne fût tout aussi violent que celui de la droite; mais à quoi servoit cela? Il falloit passer le ruisseau, nous accabler du nombre de tant de bataillons & d'escadrons, & cette aîle qui nous surpassoit si fort eût dû tourner sur notre flanc; les ennemis ignorèrent tous ces avantages. Bien loin de passer le naville, nous le traversâmes nous-mêmes, nous les chassâmes de leur terrain, nous nous y maintenîmes, sans qu'ils témoignassent la moindre envie d'y revenir.

En prenant le parti que je viens de dire, ils eussent non seulement pû nous accabler du premier coup; mais ce qu'il y auroit eu de plus fâcheux, c'est qu'en nous rejetant derrière la Ritortella, ils se fussent trouvez sur nos derrières, pendant que leur droite nous attaquoit de front. Je laisse à penser des suites de cette affaire, elle eût été de celles qui décident de tout un païs.

Toute la faute qu'on peut reprocher au Prince Eugène, ne la pourroit-on pas aussi retorquer contre nos Généraux? Pourroit-on se persuader qu'aucun n'eût pensé, ni proposé de faire passer une partie de notre canon dans l'ouvrage qui couvroit notre pont? Quel désordre n'auroit-il pas fait? Je ne sçai en vérité comment le Duc a pû négliger une pareille chose, & qu'aucun n'eût réfléchi sur cette faute, même après l'événement. A cela près on ne sçauroit lui rien reprocher davantage, pas la moindre inadvertance dans cette action; tout étoit bien dans un terrain si bizarre, & tout alla mieux pour le salut de sa petite armée lorsque les ennemis passèrent le Ritorto; car se trouvant alors obligé de retourner son armée, & de se couvrir en partie de l'Adda à sa gauche, & du Ritorto à sa droite, un peu au-dessus du pont de fascines, il se trouva où il devoit être, & communiquoit à sa droite par ce pont.

Ce Prince m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois, qu'on l'avoit blâmé par l'endroit qui lui donnoit le plus sujet de se faire fête, & qu'il devoit ce blâme à son ami infidèle; c'est d'avoir jetté un coup d'œil sur le château de Cassano, où il s'aperçut que l'ennemi ne pourroit tenir s'il le garnissoit d'un bon feu, puisqu'en effet ce château étoit sur son flanc, & d'avoir mis à profit non seulement des fuyards qui passaient le pont, mais encore des traîneurs en grand nombre des quinze bataillons qu'il avoit amenez de Paradiso: car il s'en falloit bien que tout eût passé. Pareille chose est arrivée au grand Condé, je tiens cette nouvelle historique de M. le Duc de Caderousse, Seigneur d'un très-grand mérite & très-digne de foi, à qui ce grand Capitaine l'a racontée, il lui dit même que le souvenir le flatoit extrêmement. Voici ce que c'est.

Personne n'ignore le combat de la porte Saint-Antoine, que ce Prince soutint avec tant de valeur & de conduite; il dit que ses gens, après un combat très-rude & très-opiniâtre, ne pouvant soutenir l'effort des troupes roiales, lâchèrent le pied, sans qu'il lui fût possible de les rallier & de leur faire tourner visage. Il prit le parti de monter à cheval & de gagner la tête de ses troupes qui fuioient en confusion dans la grande rue, & marcha ainsi avec elles, comme si véritablement il eût pris le même parti. Tous
ses

ses soldats le voioient à leur tête, il alla peu à peu au pas grave; & lorsqu'il fut arrivé vers les halles, il tourna tout d'un coup: car ils s'étoient rangez d'eux-mêmes, leur aiant auparavant dit qu'une retraite en bon ordre étoit leur salut. Comme ils le suivoient, ils tournèrent comme lui par une conversion à droit, qui tenoit pourtant un peu de la foule aux derniers rangs, qui se trouvoient sur plus de quarante de hauteur: de sorte que par ce mouvement cette masse d'infanterie se trouva tout d'un coup en face & à la vue de l'ennemi victorieux, qui fut fort étonné de se voir chargé, lorsqu'il pensoit la journée finie: ce qui sauva M. le Prince, quoiqu'il avouât que le canon de la Bastille, qui commença alors à tirer, ne lui aida pas peu à se tirer glorieusement d'intrigue. Voilà un fait qui n'est pas venu à la connoissance de ceux qui ont écrit des grandes actions de ce Capitaine célèbre, & que peu de gens sçavent. Revenons à notre sujet.

Nous terminerons ce récit par le Grand Prieur. J'ai regret de le trouver en prise & livré à la gloze de toute l'armée: cela est fâcheux. Il étoit à Rivolta à deux lieues de nous. Pourquoi cette inaction? disoit-on. Pourquoi ne marcha-t-il pas au secours de son frère? Mais l'avertit-on? Lui envoya-t-on quelque ordre pour le faire avancer avec ce qu'il avoit de troupes? Il avoit sans doute beau jeu s'il eût pris ce parti, il ne l'a pas nié: en effet il fut tombé dans le flanc de la gauche de l'ennemi, & qui plus est sur ses derrières: il en demeura d'accord; mais vous, Monsieur, dit-il au Prince son frère, qui vous plaignez si fort de moi, & qui écouteriez mes raisons, si vous n'étiez environné de gens qui sont de mes ennemis, & encore plus des vôtres que vous ne pensez, avez-vous fait la moindre démarche pour me donner la moindre nouvelle de l'état où vous vous trouviez? Sur quelle raison m'avez-vous envoyé à Rivolta, malgré tout ce que j'ai pu dire pour m'en défendre? Car on ne fait pas de telles manœuvres sans être auparavant informé des véritables desseins de l'ennemi par leurs mouvemens. Ne diroit-on pas que je suis un écolier, & que je sois encore aux premiers élémens de mon métier? Je n'ai à me reprocher qu'une marche enlevée; ceux en qui vous vous confiez ont failli à vous perdre, vous qui devriez faire à votre tête, & ne pas déférer comme vous faites à des gens qui en sçavent mille fois moins que vous, & dont la plupart vous trahissent. Je crois qu'il avoit un peu de raison dans ce reproche, ce qui causa quelques aigreurs entre les deux frères, & donna moien aux ennemis du Grand Prieur de les brouiller davantage. Parlons franchement, il n'étoit pas si coupable qu'on le prétendit. Cette bataille fut dépêchée en fort peu de tems, & il est certain que l'affaire tiroit à sa fin lorsqu'il apprit la nouvelle qu'on en étoit aux mains à Cassano. Mais deux lieues sont-ce un espace assez grand pour ne rien entendre du canon & de la mousqueterie? Tous ceux qui étoient avec lui prétendent qu'ils n'entendirent rien. Quoiqu'il en soit, ses ennemis, qui étoient ceux-là mêmes que le Grand Prieur désignoit si bien, ne manquèrent point d'augmenter la desunion entre les deux frères, & d'écrire à la Cour ce qu'il leur plut. Aussi ne manqua-t-on pas de regarder par tout le Quétisme du Grand Prieur comme une chose fort grave. Il fut même attaqué par des endroits encore plus sensibles à un Prince, qui n'eut jamais rien à se reprocher du côté du courage: car il en avoit infiniment plus qu'aucun de ses ennemis, bien que la plupart n'en manquaient pas.

C H A P I T R E VII.

Annibal succède à Asdrubal. Abrégé de l'Histoire des Achéens. Pourquoi les peuples du Péloponèse prirent le nom des Achéens. La forme de leur gouvernement rétablie dans la grande Grèce. Ils réconcilient les Lacédémoniens avec les Thébains.

ASdrubal avoit gouverné l'Espagne pendant huit ans , & par la douceur & la politesse dont il usa envers les Puissances du pais , plus que par les armes , il avoit fort étendu la puissance de sa République , lorsqu'une nuit il fut égorgé dans sa tente par un Gaulois , qui vouloit se venger de quelques torts que ce Général lui avoit faits. Annibal , quoique jeune , avoit déjà donné tant de preuves de son esprit & de son courage , que les Carthaginois le jugèrent digne de succéder à Asdrubal. Il n'eut pas été plutôt élevé à cette dignité , qu'à ses démarches il fut aisé de voir qu'il ne manqueroit pas de faire la guerre aux Romains : il la leur fit en effet peu de tems après. Dès-lors les Carthaginois & les Romains commencèrent à se suspecter les uns les autres , & à se chercher querelle ; ceux-là n'épianant que les occasions de se venger des pertes qu'ils avoient faites en Sicile ; ceux-ci se tenant en garde contre les mesures qu'ils voioient prendre aux autres ; dispositions des deux côtez , qui marquoient clairement que la guerre ne tarderoit pas à s'allumer entre ces deux États.

Abrégé
de l'His-
toire de
Achéens

Jusques ici nous avons rapporté de suite le affaires qui se sont passées en Sicile & en Afrique , & les événemens qu'elles ont produits. Nous voici enfin arrivez au tems , où les Achéens , le Roi Philippe & d'autres Alliez entreprirent contre les Etoliens la guerre que l'on appelle Sociale ; où commença la seconde guerre entre les Romains & les Carthaginois , appelée par la plupart des Historiens guerre d'Annibal ; & où par conséquent nous avons promis de commencer notre propre Histoire. Mais avant que d'en venir là , disons quelque chose des affaires de la Grèce , & amenons-les jusqu'au tems où nous sommes ; afin que ce préambule serve également pour tous les pais. Car ce n'est pas seulement ce qui est arrivé chez les Grecs ou chez les Perses , que je me suis proposé d'écrire , comme d'autres ont fait avant moi , mais tout ce qui s'est passé dans toutes les parties du monde connu , dessein pour l'exécution duquel le siècle où nous vivons m'a fourni des secours particuliers , dont je parlerai dans un autre endroit. Touchons donc au moins légèrement , avant que d'entrer en matière , ce qui regarde les peuples & les lieux les plus célèbres de l'univers.

A

A l'égard des Asiatiques & des Egyptiens , il suffira de parler de ce qui s'est passé chez eux depuis le tems que nous venons de marquer. Car outre que plusieurs Auteurs ont écrit l'Histoire des choses antérieures à ce tems , & que ces choses ne sont ignorées de personne ; de nos jours même il n'est arrivé aucun changement dans ces deux Etats , & la fortune n'y a rien introduit qui soit fort extraordinaire, ou qui vaille la peine qu'on fasse mention de ce qui a précédé. Il n'en est pas de même des Achéens & de la famille roiale des Macédoniens : nous ne pouvons nous dispenser d'en reprendre l'Histoire de plus haut , celle-ci étant entièrement éteinte , & la République des Achéens au contraire aiant fait dans notre siècle des progrès prodigieux , graces à l'union qui régné entre toutes ses parties. Dès le tems passé bien des gens avoient tâché de la persuader cette union aux peuples du Péloponèse ; mais comme c'étoit plutôt leur intérêt particulier , que celui de la liberté commune qui les faisoit agir , la division restoit toujours la même : au lieu qu'aujourd'hui la concorde s'y est si heureusement établie , qu'entre eux il y a non seulement alliance & amitié , mais mêmes loix , mêmes poids , mêmes mesures , même monnoie , mêmes Magistrats , mêmes Sénateurs , mêmes Juges. En un mot à cela près que tous les peuples du Péloponèse ne sont pas renfermez dans les mêmes murailles , tout le reste soit en général , soit dans chaque ville en particulier , est égal & parfaitement uniforme.

Commençons par examiner de quelle manière le nom d'Achéens , est devenu dominant dans le Péloponèse. Ce n'est certainement ni par l'étendue du païs , ni par le nombre des villes , ni par les richesses , ni par le courage des peuples. Car ceux qui dès l'origine portent ce nom , ne sont distinguez par aucun de ces endroits. L'Arcadie & la Laconie occupent beaucoup plus de terrain , & sont beaucoup plus peuplées que l'Achaïe. On n'y céderoit non plus à aucune autre partie de la Grèce , pour le courage & pour la valeur. D'où vient donc qu'aujourd'hui c'est un honneur pour les Arcadiens , les Lacédémoniens & tous les peuples du Peloponèse , d'avoir pris les loix des Achéens , & d'en porter le nom ? D'attribuer cela à la fortune , c'est une chose ridicule & folle. Il vaut mieux en chercher la cause , puisque sans cause il ne se fait rien de bon ni de mauvais. Or cette cause c'est à mon sens qu'il n'est point de République , où l'égalité , la liberté , en un mot une parfaite Démocratie se trouve avec moins de mélange que dans celle des Achéens. Entre les peuples du Péloponèse dont elle est composée , il y en a qui d'abord se présentèrent d'eux-mêmes ; d'autres en plus grand nombre eurent besoin qu'on leur fit voir l'intérêt qu'ils avoient d'y entrer ; il fallut user de violence pour y attirer encore quelques autres , qui aussi-tôt après furent bien aises d'y avoir été contraints. Car les anciens Citoiens n'avoient aucun privilège sur ceux qui étoient associés de nouveau. Tout étoit égal pour les uns comme pour les autres.

Pourquoi
les peu-
ples du
Pélopo-
nèse
prennent
le nom
d'A-
chéens.

De cette manière, la République parvint bientôt où elle aspirait. Rien n'étoit plus puissant que les deux moïens dont elle se servoit pour cela, je veux dire, l'égalité & la douceur. C'est à ces deux choses que les Peloponésiens doivent cette parfaite union, qui fait le bonheur dont nous voions qu'ils jouissent présentement.

Le forme du gouvernement des Achéens s'établit dans la grande Grèce.

Or cette forme de gouvernement s'observoit longtems auparavant chez les peuples de l'Achaïe. Voici une ou deux preuves de ce fait, entre mille que je pourrois en rapporter. Après que dans cette partie d'Italie, qu'on appelle la grande Grèce, les Colléges des Pythagoriciens eurent été mis en cendres, cette violence causa de grands mouvemens parmi les peuples, cela ne pouvoit manquer d'arriver, après un incendie où avoient péri misérablement (a) les principaux de chaque ville.

On

(a) *Où avoient péri misérablement les principaux de chaque ville.* Pythagore étoit de Samos, il florissôit au tems de Tarquin dernier Roi de Rome. Il fut le premier qui prit le nom de Philosophe, c'est-à-dire amateur de la sagesse, & jamais homme n'en parla mieux & ne l'exerça plus que celui-ci. Il falloit que ses sermons fussent bien efficaces, & son éloquence bien pressante, pour produire dans le cœur des hommes une si violente irruption sur leurs penchans & leurs passions les plus défordonnées, & les porter aux vertus de plus difficile exécution. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'il rangea les femmes sous l'empire de la sagesse, & fit sur elles une moisson si abondante, que leurs maris ne manquèrent pas de l'en remercier, d'admirer le réformateur, & de le regarder comme un Dieu. A moins que d'être de nature toute divine, & même de la plus épurée, le moïen de déraciner de leur cœur & de leur tête tant d'imperfections & de vices qui y ont pris de si profondes racines pour les péchez de leurs maris ? Il en vint pourtant à bout, & s'il vous plaît les passions de plus forte résistance & qui chicanent jusqu'à la mort, la coquetterie, celle de s'orner & de se parer ; elles mirent tout sous les pieds jusqu'à leurs coiffures, il n'en fut plus parlé. S'il paroissôit un tel homme aujourd'hui dans Paris, je ne lui conseillerois pas d'aller faire un tour au Palais, il y passeroit mal son tems. Je doute qu'il ne mit les enfans de son côté, comme fit Conecte, qui détruisit par leur moïen toutes les coiffures à grands coups de pierres. Je demanderois volontiers à nos Prédicateurs s'ils en feroient autant que Pythagore ? Je pense que non : il y a longtems qu'ils s'épuisent à crier contre le luxe des femmes, & contre leurs passions les plus déréglées, sans pouvoir en venir à bout ; tous leurs traits rebouchent sur leur cœur comme contre un roc, & cependant un Philosophe Païen fait sauter hors toutes ces coiffes, ces fichus, ces mouches, ce blanc & ce rouge, & tomber tous ces paniers de la ceinture en bas.

Lycurgue ne put venir à bout de ranger les

femmes sous l'étendard de la vertu, il fallut qu'il capitulât avec elles à des conditions raisonnables : elles cédèrent leurs parures ; mais comme la coquetterie, c'est-à-dire la bonne, celle qui va au solide étoit la meilleure pièce à conserver, Lycurgue la leur laissa. Écoutons un Auteur moderne (*), qui en deux mots représente Pythagore comme un homme presque divin.

Quand ce grand homme vint en Italie, selon le rapport de Porphyre, „ il changea la police „ d'un grand nombre de villes, & y rétablit la „ liberté en une seule exhortation ; il gagna & „ attacha à sa Philosophie plus de deux mille „ hommes, il leur apprit à dompter leurs passions, à étouffer tous les mouvemens d'avarice „ & d'ambition, à mettre tous leurs biens en „ commun, à aimer la retraite, le silence & la „ contemplation. Que mon Lecteur prenne d'abord garde à ce silence, car c'étoit là le noviciat par où il falloit que ses disciples commençassent pour être ensuite initiés dans les mystères, il duroit plus ou moins selon les sujets, deux & le plus souvent cinq années pour ceux en qui il connoissoit un plus grand penchant à la jaserie. J'ai dit qu'on prit garde d'abord à ce silence, il faut bien se garder de croire qu'il s'étendit jusques sur les femmes, il n'en dit pas un mot : s'eût été exiger l'impossible. Il ne s'agit que des hommes. Le Convertisseur sentoît bien qu'il n'y avoit aucune femelle capable de soutenir, je ne dis pas deux ans de pareil noviciat sans parler ni articuler un seul mot, mais deux minutes : la chose eût trop tenu du prodige. Il les laissa donc caquetter tant qu'elles voulurent : car sans cela sa secte fût tombée bientôt par terre, elles l'eussent déserté. A cela près tout alla le mieux du monde : chacun vivoit en commun, chacun apportoit ce qu'il avoit de patrimoine. On n'entendit plus parler de mien & de tien, on auroit crû que le monde ne faisoit que de naître, & que Saturne en avoit ré-

(*) *Thomassin, Méth. d'étud. & d'enseig. la Philos. Liv. I. chap. 15.*

On ne vit ensuite dans les villes Grèques de ces quartiers que meurtres, que séditions, que troubles de toute espèce. Alors quoique l'on envoie des Députés de presque toutes les parties de la Grèce pour rétablir la paix, il n'y eut que les Achéens, à la foi desquels on voulut bien se remettre & s'abandonner. Et ce ne fut pas seulement en cette occasion que le gouvernement des Achéens fut goûté dans la grande Grèce, quelque tems après on l'y adopta d'un consentement unanime. Les Crotoniates, les Sybarites, les Cauloniates commencèrent de concert par élever un Temple à Jupiter Homorius, & bâtirent un édifice public, où se feroient les assemblées & les délibérations: ils prirent ensuite les loix & les coutumes des Achéens, & convinrent entre eux de se conformer en tout à leur gouvernement. Si dans la suite ils le quittèrent, ce ne fut que parce que la tyrannie de Denys de Syracuse & la puissance des Barbares voisins les y contraignirent.

Après la fameuse défaite des Lacédémoniens à Leuctres, les Thébains, contre l'attente de tout le monde, voulant s'ériger en maîtres de la Grèce, il s'éleva quelques troubles dans tout le pays, mais parti-

Les Achéens reconci-
lient les
Lacédé-
moniens
avec les
Thébains.

pris le timon & le gouvernement, & cette merveille parut dans le plus grand nombre des habitants de Crotoné. Une union si miraculeuse, une concorde si parfaite entre cette société de sages & de sçavans, fut mal interprétée de la canaille. On regarda tous ces gens-là de mauvais œil, on prétendit que leurs intentions n'étoient pas nettes, qu'ils s'assembloient dans un tout autre dessein que celui de parler de la vertu, & de s'exhorter tous à demeurer fermes & constans dans l'exercice des préceptes de leur Maître, & dans la recherche du vrai, & qu'ils conspiroient tous contre la liberté de la patrie. Cela leur sembla sérieux, ou ils l'affectèrent; ils prirent des mesures pour s'en défaire, c'est-à-dire, pour détruire la vertu, qui leur faisoit ombrage.

La haine d'un certain parti contre l'autre monte souvent à un tel degré d'iniquité, que lorsque l'un ne trouve rien d'irrégulier dans les mœurs de l'autre, il s'en prend aux vertus mêmes, & aux actions les plus pures & les plus innocentes, & auxquelles on donne les interprétations les plus criminelles & les plus diaboliques. On le voit ici dans la conduite des Crotoniates contre les Pythagoriciens. Ils entreprirent d'en brûler trois cens, dit Justin (a) qui s'étoient assembles dans une maison, & qui n'avoient aucun commerce avec les autres Citoyens qui n'étoient pas de leur secte. Ils exécutèrent leur détestable dessein, il y en eut soixante qui périrent dans cette sédition, le reste échappa à leur fureur, & s'exila volontairement.

Justin ne dit pas que Pythagore se fût trouvé dans cette assemblée, il dit seulement que ce grand

homme quitta Crotoné pour aller demeurer à Matapont, où il mourut; & qu'après sa mort sa maison fut changée en un Temple: apparemment qu'on le consacra à la vertu, puisqu'il en fut un lui-même pendant sa vie. Si l'on avoit dessein en ce tems-ci d'en consacrer un à la vertu militaire, qui est celui qui refuseroit sa voix à M. de Turénne? Car cette vertu dans toute son étendue renferme presque toutes les autres. Selon Polybe il périt beaucoup plus de monde dans cet incendie qu'il ne paroît dans Justin. Cette violence, dit-il, causa de grands mouvemens parmi les peuples. Cela ne pouvoit manquer d'arriver après un incendie où avoient péri misérablement les principaux de chaque ville. Cela veut dire que les plus raisonnables s'étoient rangés du côté de l'orthodoxie, & que les peuples choisissent les plus honnêtes gens pour les gouverner selon les loix de leur Législateur. Non seulement Pythagore entreprit & vint à bout d'ancêtre le luxe, le libertinage, & de discipliner les mœurs des Crotoniates; mais il les dressa encore pour la guerre. & leur inspira tant de valeur, dit le Père Petau dans son Abrégé chronologique de l'Histoire universelle, que cent mille hommes de ces peuples, sous la conduite du fameux Milon leur compatriote, firent une armée de trois cens mille Sybarites auprès du fleuve Sangar, & forcèrent ensuite leur capitale, qu'ils rasèrent. Il n'y a pas là de quoi se récrier beaucoup sur cette victoire. Dix mille suffisoient de reste pour défaire de telles gens, supposé qu'ils fussent en ce tems-là ce qu'ils ont été par la suite. Je ne crois pas qu'il en fallût davantage aujourd'hui pour défaire deux cens mille Romains modernes.

(a) Lib. XX. cap. 4.

culièrement entre ces deux peuples, les premiers ne voulant point se confesser vaincus, & les autres ne voulant point les reconnoître victorieux. Pour terminer cette contestation, les uns & les autres ne prirent pas d'autres arbitres que les Achéens, portez à ce choix, non par la puissance de ceux-ci, car c'étoit presque le plus petit Etat de la Grèce; mais par la bonne foi & la probité qui éclatoient dans toutes leurs actions, de l'aveu de tous les peuples où ils étoient connus. Alors toute leur puissance ne consistoit que dans la bonne volonté d'en acquiescer. Ils n'avoient encore rien fait ni rien entrepris de mémorable pour l'accroître, faute d'un Chef qui fût capable d'exécuter leurs projets. Dès qu'ils en avoient fait un, qui promettoit quelque chose, les Lacédémoniens aussi-tôt, & plus encore les Macédoniens, s'efforçoient d'étouffer ses desseins, & d'en empêcher l'exécution. Mais quand dans la suite ils eurent enfin trouvé des Chefs tels qu'ils desiroient, ils ne furent pas longtems à rendre leur République illustre par cette action digne d'une éternelle mémoire, je veux dire par l'union qu'ils scurent si bien ménager entre tous les peuples du Péloponèse. Le premier auteur de ce projet, fut Aratus (a) le Sicyonien. Philopœmen le poussa & le conduisit à sa fin, & c'est à Lycortas & à ceux qui sont entrez dans ses vûes, que l'on est redevable du tems que cette union s'est conservée. Je tâcherai dans le cours de cet ouvrage de m'arrêter où il conviendra, sur ce que chacun d'eux a fait, & sur les moïens dont ils se sont servis, en marquant le tems où chaque chose est arrivée. A présent je me borne à un récit succint des actions d'Aratus, parce qu'il a laissé de fidèles Mémoires sur ce qui le regardoit: ce qui touche les autres, nous en traiterons avec plus de soin & d'exactitude. Or il me paroît, que pour faciliter aux Lecteurs l'intelligence de ce que je dois rapporter, je ne puis mieux commencer qu'aux tems, où les Achéens distribuez dans les villes par les Rois de Macédoine, formèrent un nouveau gouvernement par l'union que ces villes contractèrent entre elles,

(a) *Le premier auteur de ce projet fut Aratus le Sicyonien. Philopœmen le poussa & le conduisit à sa fin.* Ce seroit ici un beau sujet de dissertation s'il me plaisoit de m'engager dans cette besogne, ce que je n'ai garde de faire. Je prie seulement mes Lecteurs de lire avec attention tout ce détail de la République des Achéens. On verra comment & par quels moïens elle monta à une si grande puissance par l'union de plusieurs petits Etats qui se couvrent le joug de leurs Tyrans, après que celui-ci leur eût donné l'exemple. Rien ne m'a frappé plus que cela. On y remarquera une image parfaite de la République de Hollande, après qu'elle se fut soustraite au joug de l'Espagne. Il y a une telle conformité d'événemens, que rien ne me semble plus surprenant. On y voit la même conduite & le même courage dans ceux qui

entreprirent un si grand projet, les mêmes loix, la même politique comme les mêmes progrès; en un mot la naissance de la République des Achéens est la même en tout que celle des Provinces-Unies. Aratus la forma par son esprit & par son courage. Philopœmen, le plus grand Capitaine de son tems, la soutint & l'affermi contre les Puissances qui s'élevèrent contre elle. Je m'assure que le Lecteur appliqué prendra un très-grand plaisir de comparer ces deux Républiques ensemble, & de voir un premier Prince d'Orange en la personne d'Aratus, & un Prince Maurice dans celle de Philopœmen: car à l'égard des loix des Achéens, de leur gouvernement & de leurs Magistrats, je ne vois rien qui ne soit conforme à la République de Hollande.

elles gouvernement sur lequel cette nation a fait monter sa puissance au point où nous la voions de nos jours, & dont je parlois il n'y a pas longtems.

CHAPITRE VIII.

Premiers commencemens de la République des Achéens. Maxime fondamentale de son gouvernement. Exploits d'Aratus. Alliance des Etoliens avec Antigonus Gonatas.

C'EST en la cent vingt-quatrième Olympiade que les Patriens & les Duméens commencèrent à s'unir d'intérêts, c'est-à-dire au tems, où moururent Ptolémée fils de Lagus, Lyfimachus, Seleucus, & Ptolémée Ceraunus. Avant ce tems-là, tel étoit l'état des Achéens. Ils avoient eu d'abord pour Roi le fils d'Oreste nommé Tifamène, qui chassé de Sparte au retour des Héraclides, se rendit maître de l'Achaïe. Ses descendans y régnèrent successivement jusqu'à Ogygès, sous les enfans duquel ils changèrent le gouvernement en République, mécontents de ce que ces enfans ne les gouvernoient pas selon les loix, mais en maîtres. Ils se maintinrent dans cet état jusqu'aux tems d'Alexandre & de Philippe, quoique leurs affaires selon les différentes conjonctures eussent varié. Cette République étoit composée de douze villes, qui subsistent encore, à l'exception d'Olen & d'Elyce, qui avant la bataille de Leuctres fut engloutie par la mer. Ces villes sont Patres, Dyme, Phares, Tritée, Leontium, Ægire, Pellène, Ægium, Boure, Ceraunie, Olen & Elyce. Depuis Alexandre & avant l'Olympiade citée ci-dessus, les Achéens furent si maltraitez, sur tout par les Rois de Macédoine, que les villes furent divisées les unes des autres, & eurent des intérêts différens: d'où il arriva que Démétrius, Cassander, & depuis eux Antigonus Gonatas, mirent garnison dans quelques-unes, & que d'autres furent occupées & soumises par des Tyrans. Car c'est de cet Antigonus que sont venus la plupart des Tyrans de Grèce. Mais vers la cent vingt-quatrième Olympiade les villes d'Achaïe commencèrent à revenir à leur première union, environ dans le tems de l'irruption de Pyrrhus en Italie. Les premières villes qui se joignirent, furent Dyme, Patres, Tritée & Phares, & c'est pour cela qu'il ne reste plus à présent de monument de cette jonction. Environ cinq ans après les Ægéens aiant chassé leur garnison, entrèrent dans la République. Après eux les Bouriens firent mourir leur Tyran. Les Caryniens se joignirent aussi en même tems. Iseas leur Tyran voiant la garnison chassée d'Ægium, le Roi des Bouriens massacré par Marcus & les Achéens, & qu'on alloit fonder bientôt sur lui de tout côté, il se dé-

mit du Gouvernement, après avoir reçu des Achéens des assurances pour sa vie, il laissa cette ville se joindre aux autres.

Maxime
fonda-
mentale
de son
gouver-
nement.

On me demandera peut-être pourquoi je remonte si haut. C'est pour faire connoître comment & en quel tems s'est établi pour une seconde fois le gouvernement dont se servent aujourd'hui les Achéens, & qui sont les premiers qui ont travaillé à ce rétablissement. C'est en second lieu afin de justifier par l'Histoire même de cette nation ce que nous avons avancé de l'esprit de son gouvernement, sçavoir qu'il consiste uniquement à s'attirer les peuples par l'égalité & la liberté dont on jouit dans leur République, & de ne jamais quitter les armes contre ceux qui par eux-mêmes ou par des Rois veulent les réduire en servitude. C'est par cette maxime qu'ils sont parvenus au point où nous les voions, agissant tantôt par eux-mêmes & tantôt par leurs alliez. Ce qu'ils ont fait par ceux-ci dans la fuite pour l'établissement de leur République, doit encore se rapporter à l'esprit du gouvernement. Car quoiqu'ils aient souvent partagé avec les Romains les plus belles entreprises, ils n'ont cependant jamais souhaité qu'il leur en revînt quelque avantage en particulier. L'unique récompense qu'ils se soient jamais proposée en aidant leurs alliez, a toujours été la liberté commune & l'union du Peloponèse. C'est ce que l'on verra plus clairement par les faits.

Exploits
d'Aratus.

Toutes les villes que nous avons nommées plus haut étoient restées sous une même forme de gouvernement pendant vingt ans, créant chaque année un Secrétaire commun & deux Préteurs. On jugea ensuite à propos de n'en créer qu'un, & de lui confier le soin des affaires. Le premier sur qui cette charge tomba, fut un Carynien nommé Marcus. Pendant la quatrième année de ce gouvernement, Aratus le Sicyonien, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans, délivra par sa valeur & par son courage sa patrie du Tyran qui la possédoit, & charmé dès le commencement de la forme de République des Achéens, il y établit les mêmes loix. Elû Préteur pour la seconde fois huit ans après, il surprit par adresse l'Acrocorinthe où commandoit Antigonos, & s'en rendit maître. Par là il délivra d'une grande crainte tous les peuples du Peloponèse, & mit en liberté tous les Corinthiens qu'il joignit à la République des Achéens. Il fit la même chose des Mégariens, dans la ville desquels il étoit encore entré par surprise, un an avant cette défaite des Carthaginois qui leur fit perdre entièrement la Sicile, & où ils furent contraints de paier tribut aux Romains. Aiant fait en peu de tems de grands progresz, tout le reste du tems qu'Aratus fut à la tête de la République, il ne se proposa d'autre but dans tous ses desseins & dans toutes ses entreprises, sinon de chasser les Macédoniens du Peloponèse, d'y abolir les Monarchies, & d'assurer à ses compatriotes la liberté où il les avoit établis, & dont leurs pères avoient joui. Tant qu'Antigonos Gonatas vécut, Aratus ne cessa de s'opposer à ses intrigues. Il ne s'op-
posâ,

posa pas avec moins de fermeté & de constance à l'avidité & à l'ambition des Etoliens. Et il avoit besoin de toute sa vigilance contre la hardiesse & l'injustice de ces deux ennemis. Car le complot étoit déjà formé entre eux de perdre les Achéens.

Après la mort d'Antigonus, les Achéens aiant fait alliance avec les Etoliens, & s'étant joints avec eux dans la guerre contre Démétrius, les anciennes inimitiez se dissipèrent, & firent place à l'alliance & à l'amitié. La mort de Démétrius, qui arriva la dixième année de son règne, & vers le tems de la première irruption des Romains dans l'Illyrie, avança encore le projet des Achéens. Car tous les petits Rois du Péloponèse se virent par cette mort dans une fâcheuse extrémité. Ils avoient perdu leur Chef, pour ainsi dire, & celui dont ils attendoient toute leur récompense. D'un autre côté Aratus les pressoit, résolu de leur faire entièrement quitter l'autorité & la domination. Il combloit de présens & d'honneurs ceux qui entroient dans ses sentimens, ceux qui résistoient, il les menaçoit de plus grands malheurs. Il fit tant qu'enfin ces petits Rois se déterminèrent à mettre bas leur roiauté, à rendre la liberté à leurs peuples, & à se joindre à la République des Achéens. Lyfiadas de Mégalo polis, homme prudent & sage, prévoyant bien ce qui devoit arriver, se dépouilla de bon gré de la puissance roiale du vivant même de Démétrius, & entra dans le gouvernement des Achéens. Il fut suivi d'Aristomachus Tyran des Argiens, de Xenon Tyran des Hermioniens, & de Cléonyme Tyran des Philiaciens.

Ces jonctions aiant augmenté considérablement la puissance des Achéens, les Etoliens, naturellement mauvais & avides d'acquiescer, en conçurent de la jalousie. Comme ils avoient autrefois partagé les villes des Acarnaniens avec Alexandre, & qu'ils s'étoient proposés de partager encore celles des Achéens avec Antigonus Gonatas, ils espérèrent encore pouvoir faire la même chose. Dans cette vûe ils eurent la témérité de faire alliance avec Antigonus, qui commandoit alors dans la Macédoine, & qui étoit Tuteur du jeune Philippe, & avec Cléomène Roi des Lacédémoniens. Ils voioient qu'Antigonus, qui étoit paisible maître de la Macédoine, haïssoit à mort les Achéens, & se déclaroit ouvertement leur ennemi, parce qu'ils lui avoient emporté l'Acrocorinthe par surprise : ils croioient que s'ils pouvoient inspirer cette haine aux Lacédémoniens, & joindre les forces de ce peuple aux leurs, les Achéens ainsi enveloppez & attaqués à propos seroient facilement accablés. La chose n'auroit pas manqué de réussir selon leur projet ; mais ils ne pensoient pas à ce qui méritoit pourtant toutes leurs réflexions, qu'ils avoient affaire à Aratus, l'homme du monde qui entendoit le mieux à se tirer des conjonctures les plus embarrassantes. Ils eurent beau vouloir brouiller & faire une guerre injuste aux Achéens, rien de ce qu'ils avoient projeté ne leur réussit. Tous leurs efforts ne servirent qu'à augmenter

Alliance
des Eto-
liens avec
Antigonus
Gonatas.

gagner la puissance d'Aratus, qui étoit alors à la tête des affaires, & celle de la nation : Aratus s'opposant à tous leurs desseins, & renversant tous leurs projets. Nous allons voir comment toutes choses se passèrent.

C H A P I T R E IX.

Guerre de Cléomène. Raison qu'avoit Aratus pour l'entreprendre. Il pense à se liguier avec Antigonus. Députation de la part des Mégalo-politains pour ce sujet.

Aratus voiant que si les Etoliens avoient honte de déclarer ouvertement la guerre aux Achéens, ce n'étoit qu'à cause des services qu'ils venoient tout récemment d'en tirer dans la guerre contre Démétrius, mais que cela ne les empêchoit pas d'avoir des intelligences secrètes avec les Lacédémoniens; qu'ils portoient tellement envie aux Achéens, qu'après que Cléomène leur avoit enlevé par surprise trois villes de leurs alliez & associées à leur gouvernement, sçavoir Tegée, Mantinée & Orchomène, non seulement ils n'en avoient point été fâchez, mais encore leur avoient assuré cette conquête; que, quoiqu'autrefois la passion de s'agrandir leur fit saisir le moindre petit prétexte pour leur faire prendre les armes contre les gens qui ne leur avoient fait aucun tort, ils ne faisoient cependant alors nulle difficulté de violer les Traitez, & perdoient volontairement de fort grandes villes, uniquement pour mettre Cléomène plus en état de faire de la peine aux Achéens; sur ces considérations lui & les autres Magistrats voulurent bien n'entreprendre aucune guerre contre personne, mais ils résolurent en même tems de s'opposer de toutes leurs forces aux projets des Lacédémoniens. C'est pourquoi dès que Cléomène, en bâtissant Athénée dans le pais des Mégalo-politains, se fût déclaré ouvertement ennemi de la République; alors les Achéens assemblèrent le Conseil, & il y fut résolu que l'on se déclareroit aussi ouvertement contre les Lacédémoniens. Telle fut l'origine de la guerre appelée de Cléomène, & c'est en ce tems-ci qu'elle commença.

Raisons
qu'avoit
Aratus
pour l'en-
trepren-
dre.

Ce fut alors que les Achéens prirent pour la première fois les armes contre les Lacédémoniens. Il leur parut beau de ne devoir la défense de leur ville & de leur pais qu'à eux-mêmes, & de ne mandier le secours de personne. Par là aussi ils se conservoient dans l'amitié qu'ils devoient à Ptolémée pour les bienfaits qu'ils en avoient reçus. La guerre faisoit déjà des progres. Déjà Cléomène avoit aboli l'ancienne forme du gouvernement, ce n'étoit plus un Roi légitime, mais un Tyran, qui

qui pouſſoit cette guerre avec toute l'habileté & la vigueur poſſible. Aratus avoit prévu ces révolutions, & craignant les maux que la malice & l'audace des Etoliens pourroient attirer ſur ſa République, il crut qu'il devoit commencer par rompre leurs projets. Il connoiſſoit Antigonus pour un Roi appliqué aux affaires, prudent & d'une fidélité à toute épreuve; porté à faire des alliances & fidèle à les observer; au lieu que les autres Rois ne croient pas que la haine & l'amitié viennent de la nature, n'aiment ou ne haïſſent qu'autant qu'ils trouvent leur intérêt (a) dans l'une ou l'autre de ces diſpoſitions. Il prit donc le parti de ſ'aboucher avec Antigonus, de le porter à joindre enſemble leurs forces, & de lui faire voir quelle ſeroit la ſuite & le ſuccès de cette jonction. Il ne crut pourtant pas qu'il fût à propos de ſ'ouvrir là-deſſus à tout le monde. Deux raiſons l'obligeoient de ſe tenir ſur la réſerve. Car il devoit ſ'attendre que Cléomène & les Etoliens ſ'oppoſeroient à ſon deſſein; & de plus il n'auroit pu demander ouvertement du ſecours aux ennemis ſans abattre le courage aux Achéens, qui par-là n'auroient pas manqué de ſentir qu'Aratus ne comptoit pas beaucoup ſur leurs forces & ſur leur valeur. Ces raiſons firent qu'il penſa à exécuter ſon projet le plus ſécètement qu'il lui ſeroit poſſible. Ce qui fut cauſe qu'il dit & fit bien des choſes au dehors qui paroïſſoient contraires à ſon deſſein, & qui cependant ne tendoient qu'à le couvrir. C'eſt auſſi pour cela qu'on ne trouve pas certaines choſes dans ſes Mémoires.

Quand il vit d'un côté que les Mégaloſopolitains ſoutenoient la guerre à re-

Il penſe
à ſe li-
guer
avec An-
tigonus.

(a) *Au lieu que les autres Rois. . . n'aiment & ne haïſſent qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt.* Démoſthène le déclare dans ſa quatrième Philippique comme Polybe. Les Rois ne ſçavent ce que c'eſt qu'ami & ennemi, les bienfaits ne les lient point; ils s'aiment, ils ſ'uniffent d'intérêts, ſauf à ſe haïr dès qu'il importera à leurs affaires. Il en eſt ainſi de toutes les Puiffances de la terre. Les Achéens n'avoient pas trop à ſe fier à Antigonus, c'étoit un ennemi de leur République. Aratus reconnoît cette maxime, que les Puiffances qui nuiffent aujourd'hui, nous ſeront très-utiles & très-ſalutaires demain. Le tems & les conjonctures font cela. Cet habile Préteur ſe liguait avec Antigonus fort à propos, de peur que ſes ennemis ne ſe joigniſſent à cette Puiffance, & que la République ne ſ'en trouvât accablée. Cela a quelque apparence de raiſon: mais il paroît tout le contraire dans Plutarque, qui accuſe Aratus d'avoir fait une très-mauvaiſe action en livrant le Péloponèſe à l'ennemi commun par le Traité qu'il fit avec Antigonus, pour ſe venger des Lacédémoniens, qu'il n'aimoit pas. Il fit tous ſes efforts pour empêcher les Achéens d'accepter les conditions que Cléomène leur propoſoit de lui céder ſeulement le commandement de la Grèce: que pour le reſte il n'avoit aucun différend avec eux, & qu'il leur rendroit leurs priſonniers & leurs places. Ces

conditions étoient raiſonnables, mais Aratus ſ'opiniâtroit à les reſuſer; mais comme les Achéens n'adhéroient point à ſon ſentiment, dit Plutarque plus bas, parce qu'ils étoient effrayés de l'audace de Cléomène, & que d'ailleurs ils trouvoient très-juſte & très-raiſonnable le deſſein des Lacédémoniens de remettre le Péloponèſe dans l'état où il étoit anciennement, il entreprit une action qui n'auroit été ni ſeante ni honnête à aucun des Grecs, qui étoit très-ſouffrante pour lui, & qui répondoit mal à tant de grandes choſes qu'il avoit faites & dans la paix & dans la guerre; il appella Antigonus en Grèce, & remplit le Péloponèſe des mêmes Macédoniens qu'il en avoit chaffés dans ſa jeuneſſe, & leur ayant arraché la citadelle de Corinthe, & s'étant rendu ſuſpect à tous les Rois, & leur ennemi déclaré, ſur tout le mortel ennemi d'Antigonus, dont il dit mille maux, comme cela paroît dans les écrits qu'il a laiſſés. Dans le reſte de ce paſſage, que je n'inſère pas ici, Plutarque déclame contre Aratus, & dépeint avec beaucoup de force toute l'horreur de cette action: car il eſt certain que Cléomène, qui étoit un grand Capitaine, ne demandoit rien qui ne fût raiſonnable. Polybe juſtifie Aratus autant qu'il lui eſt poſſible; mais je ne vois pas comment il eût pu ſe tirer d'affaires ſans des flatteries baſſes & impies mêmes.

à regret, tant parce que, voisins de Lacédémone, ils avoient porté le poids de cette guerre avant tous les autres, que parce qu'ils ne recevoient nul secours de la part des Achéens, qui étoient aussi fort pressés; & de l'autre, que depuis les bienfaits qu'ils avoient reçus de Philippe fils d'Amyntas, ils étoient fort prévenus en faveur de la Maison royale de Macédoine, il ne douta point que se sentant accablés ils n'eussent au plutôt recours à Antigonus, & n'implorassent les forces des Macédoniens. Il communiqua son secret à Nicophanés & à Cercidas, deux Mégalo-politains, qui avoient chez son père droit d'hospitalité, tous deux fort propres à son dessein. Par leur entremise il lui fut aisé de persuader aux Mégalo-politains de députer aux Achéens, & de les prier d'envoyer demander du secours à Antigonus. Les Mégalo-politains choisirent pour Députés Nicophanés & Cercidas, & leur ordonnèrent d'aller d'abord chez les Achéens, & de là aussi-tôt chez Antigonus, en cas que les Achéens y consentissent.

Députa-
tion de
la part
des Mé-
galopoli-
tains à ce
sujet.

Les Achéens l'ayant bien voulu, Nicophanés entre en conférence avec Antigonus. Sur sa patrie il ne dit que peu de chose, & que ce qu'il ne pouvoit se dispenser de dire; mais il s'étendit beaucoup sur les affaires présentes, selon les avis & les instructions qu'il avoit reçues d'Aratus. Il fit voir à ce Prince ce que l'on devoit attendre de la ligue qu'avoient faite ensemble les Etoliens & Cléomène, & où elle tendoit: que les Achéens seroient les premiers à en souffrir; mais qu'il avoit aussi des mesures à prendre pour s'en mettre lui-même à couvert; qu'il étoit évident que les Achéens attaqués de deux côtes ne pouvoient manquer de succomber; qu'il étoit encore plus visible que les Etoliens & Cléomène, après s'être rendus maîtres des Achéens, ne s'en tiendroient pas à cette conquête; que la Grèce entière suffiroit à peine pour rassasier la passion qu'ils avoient de s'agrandir, loin qu'ils voulussent la contenir dans les bornes du Péloponèse; que Cléomène pour le présent sembloit se contenter de commander dans cette Province; mais qu'il ne s'y feroit pas plutôt établi, qu'il ambitionneroit de dominer sur toute la Grèce, à quoi il ne pouvoit parvenir que par la ruine des Macédoniens: qu'il n'avoit donc qu'à se tenir sur ses gardes, & à examiner lequel des deux convenoit mieux à ses affaires, ou de se joindre avec les Achéens & les Béotiens pour disputer à Cléomène dans le Péloponèse l'Empire de la Grèce; ou, en manquant de se lier avec une nation très-puissante, de défendre dans la Thessalie son Roiaume contre tous les peuples de l'Étolie & de la Béotie joints aux Achéens & aux Lacédémoniens: que si les Etoliens par reconnaissance pour les services qu'ils avoient tirés des Achéens du tems de Démétrius, se tenoient en repos comme à présent, eux & les Achéens prendroient les armes contre Cléomène; que si la fortune leur étoit favorable; ils n'auroient pas besoin d'être secourus; mais que si elle leur étoit contraire, & qu'outre cela les Etoliens vinssent tomber sur eux, qu'il prît garde de ne

ne point laisser échaper l'occasion , & de secourir le Péloponèse pendant qu'on pouvoit le sauver : qu'au reste il pouvoit être sûr de la fidélité & de la reconnoissance des Mégalopolitains ; qu'Aratus trouveroit des assurances qui plairoient aux deux partis , & qu'il auroit aussi le soin de lui donner avis du tems où il faudroit venir au secours. Antigonus trouva les avis d'Aratus fort sages & fort sèntez , & suivit dans la suite les affaires avec beaucoup d'attention. Il manda aux Mégalopolitains qu'il ne manqueroit pas de les secourir , si les Achéens le trouvoient bon.

Les Ambassadeurs à leur retour rendirent la lettre du Roi , & se louèrent fort de l'accueil favorable qu'il leur avoit fait , & des bonnes dispositions où il sembloit être. Les Mégalopolitains rassurez par ce récit, coururent au Conseil des Achéens pour le presser de faire venir Antigonus , & de le mettre à la tête des affaires. Aratus de son côté s'étant fait instruire en particulier par Nicophanès des sentimens où étoit le Roi à l'égard des Achéens & de lui-même , il ne se possédoit pas de joie. Il voioit par là combien il avoit eu raison de former ce projet , & que d'ailleurs Antigonus n'étoit pas tant de ses ennemis , que les Etoliens l'avoient espéré. Il lui sembloit encore très-avantageux que les Mégalopolitains voulussent charger Antigonus du soin des affaires par l'entremise des Achéens. A la vérité il souhaitoit fort n'avoir pas besoin de secours ; mais en cas qu'il fût contraint d'en demander , il aimoit encore mieux le faire par les Achéens en corps que par lui-même. Car il craignoit qu'Antigonus, après avoir défait Cléomène & les Macédoniens , ne prît de mauvais desseins contre la République des Achéens , & que ceux-ci ne le rendissent responsable de tout le mal qui en arriveroit ; ce qu'ils croiroient faire avec d'autant plus de justice , qu'il étoit auteur de l'injure faite à la Maison roiale des Macédoniens par la prise de l'Acrocorinthe. C'est pourquoi après que les Mégalopolitains eurent montré dans le Conseil des Achéens la lettre du Roi , qu'ils eurent fait connoître la bonne volonté où il étoit , qu'ils eurent prié de l'appeler au plutôt , tout le peuple commençant à goûter ce sentiment, Aratus entra dans le Conseil , parla avec éloge de la protection que le Roi vouloit bien leur accorder , & approuva fort la résolution que vouloit prendre le peuple. Mais il s'arrêta beaucoup à faire voir qu'il falloit essayer de défendre par eux-mêmes la ville & le païs , que rien ne seroit plus glorieux , rien de plus conforme à leurs intérêts ; que si la fortune refusoit de les favoriser , il ne falloit avoir recours à leurs amis qu'après avoir de leur côté mis tout en usage , & ne les appeler qu'à la dernière extrémité.

Succès
de la Dé-
putation.

Les A-
chéens
après
plusieurs
défaites
ont re-
cours à
Antigo-
nus.

Il n'y eut personne qui n'approuvât cet avis , & l'on conclut qu'on devoit s'y arrêter & soutenir cette guerre par soi-même. Mais après que Ptolémée desespérant de conserver les Achéens dans son parti , &

de traverser les vûes des Rois de Macédoine , se fut mis en tête de fournir des secours à Cléomène pour l'animer contre Antigonus ; après que les Achéens dans une marche en furent venus aux mains avec Cléomène & en eurent été vaincus près de Lycée ; qu'ils eurent été défaits une seconde fois dans les plaines de Mégalopolis, appelées Léodicienes ; que Leusiadas eut été battu ; que toutes leurs troupes eurent été mises en déroute pour une troisième fois aux environs de Dyme près de l'endroit qu'on appelle Hécatombee ; alors les affaires ne souffrant plus de délai, ils furent obligés de recourir unanimement à Antigonus. Aratus envoya son propre fils pour Ambassadeur, & confirma ce qui avoit été réglé pour le secours. Une chose embarrassoit. Antigonus ne sembloit pas devoir venir au secours, qu'on ne lui eût auparavant rendu l'Acrocorinthe, & que la ville même de Corinthe ne lui eût été donnée pour en faire sa place de guerre, & cependant les Achéens n'osoient livrer Corinthe aux Macédoniens contre le gré des habitans. On différa donc de délibérer sur ce point jusqu'à ce qu'on eût examiné quelles sûretés on pourroit donner.

C H A P I T R E X.

Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus. Les Achéens prennent Argos. Prise de plusieurs villes par Antigonus. Cléomène surprend Messène.

CLéomène aiant répandu la terreur de ses armes par les succès dont nous avons parlé, passoit ensuite d'une ville à l'autre sans crainte, gagnant les unes par douceur, les autres par menaces. Après s'être ainsi emparé de Caphie, de Pellène, de Phenée, d'Argos, de Phlie, de Cléone, d'Epidaure, d'Hermione, de Trésène, & enfin de Corinthe, il fut mettre le camp devant Sicyone. Ces expéditions tirèrent les Achéens d'un très-grand embarras. Car les Corinthiens aiant fait dire à Aratus & aux Achéens de sortir de la ville, & aiant député vers Cléomène pour la lui livrer, ce fut pour les Achéens une occasion favorable, dont Aratus se servit heureusement pour céder l'Acrocorinthe à Antigonus. En lui donnant cette place, la Maison Royale n'avoit plus rien à lui reprocher ; il donnoit une sûreté suffisante de la fidélité avec laquelle il agiroit avec Antigonus dans la suite, & outre cela il fournissoit à ce Roi une place de guerre contre les Lacédémoniens. Dès que Cléomène eut avis du Traité fait entre Antigonus & les Achéens, il leva le camp de devant Sicyone, alla le mettre à Isthme, & fit entourer d'un fossé & d'un retranchement tout l'espace, qui est entre

entre l'Acrocorinthe & les monts Oniens, se tenant comme assuré de l'Empire du Péloponèse.

Antigonus se tenoit prêt depuis longtems, & n'attendoit que l'occa-
 sion d'agir, jugeant bien, sur les conjonctures présentes, que Cléomé-
 ne & son armée n'étoient pas loin. Il étoit encore dans la Theffalie ^{Les Achéens prennent Argos.}
 lorsqu'il envoya dire à Aratus & aux Achéens de s'acquitter de ce qu'ils
 lui avoient promis. Il vint ensuite par l'Eubée à l'Isthme. Car les
 Etoliens, non contents de ce qu'ils avoient fait, voulurent encore em-
 pêcher Antigonus de porter du secours. Ils lui défendirent de passer
 avec son armée dans Pyle, & que s'il le faisoit, ils s'y opposeroient à
 main armée. Ces deux Capitaines donc marchèrent l'un contre l'autre,
 Antigonus s'efforçant d'entrer dans le Péloponèse, & Cléomène tâchant
 de lui en fermer l'entrée. Malgré les pertes qu'avoient faites les Achéens,
 ils n'abandonnèrent pas pour cela leur premier projet, & ne cessèrent
 pas d'espérer une meilleure fortune. Mais dès que certain Argien nom-
 mé Aristote se fut déclaré contre le parti de Cléomène, ils coururent
 à son secours, & sous la conduite de Timoxène prirent par adresse la
 ville d'Argos. C'est à ce succès qu'on doit principalement attribuer
 l'heureux changement qui se fit dans les affaires des Achéens. Ce fut
 là ce qui arrêta l'impétuosité de Cléomène, & ralentit le courage de ses
 soldats, comme il est aisé de voir par les suites. Car quoiqu'il se fût
 emparé le premier des postes les plus avantageux, qu'il eût des vivres
 & des munitions en plus grande quantité qu'Antigonus, qu'il fût plus
 hardi & plus avide de gloire, cependant il n'eut pas plutôt appris que
 la ville des Argiens avoit été emportée par les Achéens, qu'il oublia ses
 premiers succès, qu'il se mit en marche, & fit une retraite fort semblable
 à une fuite, dans la crainte que les ennemis ne l'envelopassent de tout
 côté. Il entra dans Argos par surprise; mais il en fut ensuite chassé
 courageusement par les Achéens & par les Argiens mêmes, qui avoient
 du dépit de lui en avoir auparavant ouvert les portes. Ce projet ren-
 versé, il prit sa route par Mantinée, & s'en retourna ainsi à
 Sparte.

Sa retraite ouvrit l'entrée du Péloponèse à Antigonus, qui prit aussitôt possession de l'Acrocorinthe. De là sans s'arrêter il marche à Ar-
 gos, d'où, après avoir loué la valeur des habitans & réglé les affaires
 de la ville, il partit promptement & mena son armée en Arcadie. Il
 chassa les garnisons de tous les forts qui avoient été élevez par ordre
 de Cléomène dans le pais des Egiens & des Belminates, & y aiant mis
 une garnison Mégalopolitaine, il vint à l'assemblée des Achéens à Egée.
 Il y rendit raison de sa conduite, il proposa ses vûes sur l'avenir, &
 on lui donna le commandement sur tous les alliez. Ensuite après avoir
 resté quelque tems en quartier d'hiver autour de Sicyone & de Corin-
 the, le Printems venu, il fait marcher son armée & arrive en trois
 jours à Tégée, où les troupes des Achéens le vinrent joindre. Il y mit

Prise de
 plusieurs
 villes par
 Antigo-
 nus.

son camp, & commença d'en faire le siège, qui fut poussé par les Macédoniens avec tant de vigueur, que les Tégeates ne le pouvant soutenir, ni se défendre contre les mines des assiégeans, vinrent en peu de tems à composition. Antigonus s'étant assuré la ville, passe à de nouveaux exploits, & se hâte d'arriver dans la Laconie. Il s'approche de Cléomène qui en gardoit les frontières, & tâche de l'engager à un combat par quelques escarmouches. Cependant il apprend par ses coureurs qu'il venoit à Cléomène du secours d'Orchomène. Il lève aussitôt le camp, & s'avance vers cette ville. Il l'emporte d'insulte, & va mettre le siège devant Mantinée, qui prit d'abord l'épouvante, & ouvrit ses portes. Il marcha aussitôt vers Erée & Telphysse, dont les habitans se soumirent volontairement. Enfin l'hiver s'approchant, il revint à Egée pour se trouver à l'assemblée des Achéens. Il renvoia les Macédoniens prendre des quartiers d'hiver dans leur pais. Pour lui il resta à Egée pour délibérer avec les Achéens sur les affaires présentes.

Cléomène
ne sur-
prend
Messène.

Dans le tems qu'il y étoit, Cléomène voyant que les troupes étoient licenciées, qu'Antigonus n'avoit avec lui à Egée que des soldats étrangers, qu'il étoit éloigné de Mégalopolis de trois journées de chemin, que cette ville étoit difficile à garder, à cause de sa grandeur & du peu de monde qu'il y avoit, qu'actuellement elle étoit mal gardée, parce qu'Antigonus étoit proche, & ce qui le flattoit davantage, que les deux batailles de Lycée & de Laodicie avoient fait périr la plupart des habitans en âge de porter les armes, il gagna quelques fuyards Messéniens qui se trouvoient alors dans la ville, & par leur moyen y entra pendant une nuit sans être apperçu de personne. Mais à peine le jour parut, que les Mégalopolitains se défendirent avec tant de courage, que non seulement Cléomène fut chassé, mais courut encore risque d'une défaite entière. Même affaire lui étoit encore arrivée trois mois auparavant, lorsqu'il entra par adresse dans la ville par l'endroit qu'on appelle Colée. Mais alors comme son armée étoit plus nombreuse, & qu'il s'étoit emparé le premier des postes les plus avantageux, il vint à bout de son dessein. Il chassa les Mégalopolitains & se rendit maître de la ville, qu'il saccagea & qu'il détruisit avec tant de cruauté, que l'on avoit perdu toute espérance qu'elle pût jamais être habitée. Je crois qu'il n'en usa avec tant de rigueur, que parce qu'en ce tems-là il ne pouvoit ni chez les Mégalopolitains, ni chez les Stymphaliens, trouver personne qui fût d'humeur à épouser ses intérêts au préjudice de la patrie. Il n'y eut que chez les Clitoriens, peuple courageux & passionné pour la liberté, qu'il se rencontra un scélérat nommé Thearcés, qui se couvrit de cette infamie. Aussi les Clitoriens soutiennent-ils & avec raison, que ce traître n'est pas sorti de chez eux, & que c'étoit un enfant qui leur étoit resté des soldats qu'on leur avoit envoyez d'Orchomène.

Comme dans ce qui regarde la guerre de Cléomène j'ai cru devoir préférer Aratus à tout autre Historien, & que quelques-uns donnent la préférence à Phylarque, qui souvent raconte des choses tout opposées, je ne puis me dispenser de justifier mon choix : il est important que le faux n'ait pas dans des écrits publics le même degré d'autorité que le vrai. En général cet Historien a écrit beaucoup de choses sans discernement & sur les premiers Mémoires qui lui sont tombez entre les mains; mais sans entrer ici en discussion, & sans le démentir sur une grande partie de ce qu'il dit, contentons-nous de considérer ce qu'il rapporte sur le tems dont nous parlons. Cela suffira de reste pour faire connoître quel esprit il a apporté à la composition de son Histoire, & combien il étoit propre à ce genre d'ouvrage. Pour montrer quelle a été la cruauté d'Antigonus, des Macédoniens, d'Aratus & des Achéens, il dit que les Mantiniens n'eurent pas été plutôt subjugués, qu'ils tombèrent dans des maux extrêmes; que cette ville, la plus ancienne & la plus grande de toute l'Arcadie, fut affligée de si horribles calamitez, que tous les Grecs en étoient hors d'eux-mêmes, & fondoient en larmes. Il n'omet rien pour toucher ses Lecteurs de compassion, il nous parle de femmes qui s'embrassent, de cheveux arrachez, de mammelles découvertes; il nous représente les pleurs & les sanglots des hommes & des femmes, des enfans & de leurs vieux parens qui étoient enlevés péle-mêle. Or tout ce qu'il fait là pour mettre les événemens fâcheux comme sous les yeux de ses Lecteurs, il le fait dans tout le cours de son Histoire. Manière d'écrire basse & efféminée que l'on doit mépriser, pour ne s'attacher qu'à ce qui est propre à l'Histoire, & qui en fait toute l'utilité.

Il ne faut pas qu'un Historien cherche à toucher ses Lecteurs par du merveilleux, ni qu'il imagine les discours qui ont pû se tenir, ni qu'il s'étende sur les suites de certains événemens. Il doit laisser cela aux Poètes tragiques, & se renfermer dans ce qui s'est dit & fait véritablement, quelque peu important qu'il paroisse. Car la Tragedie & l'Histoire ont chacune leur but, mais fort différent l'un de l'autre. Celle-là se propose d'exciter l'admiration dans l'esprit des Auditeurs, & de le toucher agréablement, par des discours qui approchent le plus qu'il est possible de la vraisemblance; mais il faut que celle-ci par des discours & des actions vraies instruisse & persuade. Dans la Tragedie, comme il n'est question que de divertir les spectateurs, on emploie le faux sans façon, pourvû qu'il soit vraisemblable: mais dans l'Histoire, où il s'agit d'être utile, il ne faut que du vrai. Outre cela Phylarque ne nous dit souvent ni la cause des événemens qu'il rapporte, ni la manière dont ils sont arrivez. Sans cela néanmoins on ne peut raisonnablement ni être touché de compassion, ni se mettre en colère. C'est un spectacle fort triste que de voir frapper de verges un homme libre. Cependant si ce n'est qu'une punition d'un crime qu'il a commis, cela passé avec

Juge-
ment
que Po-
lybe por-
te de
Phylar-
que.

rai-

raison pour justice ; & si cela se fait pour corriger & instruire ; non seulement on loue, mais on remercie encore ceux qui ont ordonné cette punition. Mettre à mort des Citoiens, c'est un crime abominable & digne des derniers supplices. Cependant on fait mourir publiquement un voleur ou un adultère sans crainte d'en être puni, & il n'y a point de récompense trop grande pour un homme qui délivre sa patrie d'un traître ou d'un tyran. Tant il est vrai que pour juger d'un événement, on ne doit pas tant s'arrêter aux choses qui se sont faites, qu'aux raisons & aux vûes qu'on a eues en les faisant, & aux différences qui sont entre elles. Voici donc la vérité du fait.

C H A P I T R E X I.

Les Mantiniens quittent la ligue des Achéens, & sont reconquis par Aratus. Ils joignent la perfidie à une seconde désertion, & ils en sont punis. Mort d'Aristomaque, Tyran d'Argos.

LEs Mantiniens se séparèrent d'abord volontairement de la ligue des Achéens, pour se livrer eux & leur patrie aux Etoliens, & ensuite à Cléomène. Ils avoient pris ce parti & se gouvernoient selon les loix des Lacédémoniens, lorsque quatre ans avant qu'Antigonus les subjugât, ils furent conquis par les Achéens, & leur ville emportée par l'adresse & les pratiques d'Aratus. Or dans ce tems-là même il est si peu vrai que leur séparation ait eu pour eux des suites fâcheuses, que ce dernier événement devint célèbre par le changement subit qui s'étoit fait dans le génie de ces deux peuples. En effet Aratus n'eut pas si-tôt été maître de la ville, qu'il défendit à ses troupes de toucher à rien de qui ne leur appartenoit pas : & ensuite ayant assemblé les Mantiniens, il leur dit de ne rien craindre, & de demeurer comme ils étoient; que tant qu'ils resteroient unis à la République des Achéens, il ne leur feroit faire aucune peine. Un bienfait si peu espéré & si extraordinaire changea entièrement la disposition des esprits. On oublia les combats qui venoient de se donner; & les pertes qu'on y avoit faites; on se fréquenta les uns les autres, on se donna réciproquement des repas, c'étoit à qui se témoigneroit le plus de bienveillance & d'amitié. Et certes les Mantiniens devoient cela aux Achéens & à leur Chef, dont ils avoient été traitez avec tant de douceur & d'humanité, que je ne sçai si jamais personne est tombé au pouvoir d'ennemis plus doux & plus indulgens, ni si l'on peut se tirer de plus grands malheurs avec moins de perte.

Ils joignent la perfidie à une seconde désertion, & ils en sont punis.

Dans la suite voyant les séditions qui s'excitoient parmi eux, & ce que machinoient contre eux les Etoliens & les Lacédémoniens, ils dépêchèrent des Députez aux Achéens pour leur demander du secours. On leur tira au sort trois cens hommes, qui laissant leur patrie & leurs biens,

biens, partirent aussi-tôt pour Mantinée, & y restèrent pour défendre la patrie & la liberté de ce peuple. Les Achéens ajoutèrent encore à cette garde deux cens soldats mercénaires, qui devoient faire à Mantinée la même fonction. Peu de tems après une nouvelle sédition s'étant élevée parmi eux, ils appellèrent les Lacédémoniens, les mirent en possession de leur ville, & égorgèrent tous les Achéens qui s'y trouvèrent. On ne pouvoit commettre une infidélité plus grande & plus criminelle. Car après avoir effacé de leur souvenir les bienfaits qu'ils avoient reçus des Achéens, & l'alliance qu'ils avoient contractée avec eux, il falloit du moins ne leur faire aucun tort, & donner un saufconduit à ceux de cette nation qu'ils avoient dans leur ville. C'est ce que le droit des gens ne permet pas de refuser même à ses ennemis. Ce droit néanmoins, les Mantiniens osent le violer, & se rendent coupables du plus grand des crimes, & cela pour persuader Cléomène & les Lacédémoniens de la bonne volonté où ils étoient à leur égard. Oser massacrer de leurs propres mains des gens qui les aiant auparavant conquis eux-mêmes, leur avoient pardonné leur désertion, & qui alors n'étoient chez eux que pour les mettre eux & leur liberté à couvert de toute insulte, se peut-il rien de plus odieux & de plus perfide? Quelle vengeance peut-on tirer de cet attentat qui paroisse en approcher? On dira peut-être qu'après en avoir fait la conquête on devoit les vendre à l'encan avec leurs enfans & leurs femmes. Mais selon les loix de la guerre on punit de cette peine ceux mêmes qui n'ont rien fait de criminel. Il auroit donc fallu faire souffrir aux Mantiniens un supplice plus rigoureux: de sorte que quand même il leur seroit arrivé ce que dit Phylarque, les Grecs n'auroient pas dû en être touchés de compassion; au contraire ils auroient dû applaudir à la punition qu'on auroit faite de ce crime. Cependant on ne leur fit rien autre chose que mettre leurs biens au pillage, & vendre les personnes libres à l'encan. Malgré cela Phylarque, pour dire quelque chose de merveilleux, invente une fable, & une fable qui n'a aucune apparence. Il pense si peu à ce qu'il écrit, qu'il ne fait seulement pas attention à ce qui se passa presque en même tems à l'égard des Tégeates. Car après que les Achéens les eurent conquis, ils ne leur firent rien de semblable à ce qu'il rapporte des Mantiniens. Cependant si c'est par cruauté qu'ils traitèrent ceux-ci avec tant de rigueur, apparemment qu'ayant fait la conquête des autres dans le même tems, ils ne les auroient pas plus épargnés. Puis donc qu'ils n'ont traité plus rigoureusement que les seuls Mantiniens, il faut que ceux-ci aient été plus coupables.

Il conte encore qu'Aristomaque Argien, personnage d'une naissance illustre, descendu de Tyrans, & lui-même Tyran d'Argos, étant tombé entre les mains d'Antigonos & des Achéens, fut relégué à Cenchrée, & qu'on l'y fit mourir dans les supplices les plus injustes & les plus cruels qu'on ait jamais fait souffrir à personne. Mort
d'Aristo-
maque
d'Argos.

me, & gardant toujours le même style, il feint qu'Aristomaque pendant les supplices jettoit des cris dont tous les environs retentissoient; que les uns eurent horreur de ce crime, que d'autres ne pouvoient le croire; qu'il y en eut qui indignez coururent à la maison où ces cruautés s'exerçoient. Mais ç'en est assez sur les déclamations tragiques de cet Historien. Pour moi je crois que quand Aristomaque n'auroit fait aucune injustice aux Achéens, ses mœurs seules & les crimes dont il a deshonoré sa patrie, le rendoient digne des derniers supplices. Phylarque a beau dire, pour en donner une grande idée, & pour inspirer à ses Lecteurs les sentimens d'indignation où Aristomaque souffrant étoit lui-même, qu'il n'étoit pas seulement Tyran, mais qu'il étoit encore né de Tyrans; c'est ce qu'il pouvoit avancer de plus fort & de plus atroce contre son Héros. Ce nom seul renferme tout ce que l'on peut imaginer de plus exécration. A l'entendre seulement prononcer, l'on conçoit tous les crimes & toutes les injustices qui se peuvent commettre. Je veux qu'on ait fait souffrir à ce personnage des tourmens très-cruels, comme l'assure notre Historien, mais un seul jour de sa vie devoit lui en attirer encore de plus cruels. Je parle de celui où Aratus entra par surprise dans Argos, accompagné d'un corps d'Achéens. Après y avoir soutenu de rudes combats pour remettre les Argiens en liberté, & en avoir été chassé, parce que les conjurez, qui étoient dans la ville, retenus par la crainte du Tyran, n'avoient osé se déclarer; Aristomaque, sous prétexte qu'il y avoit des habitans qui étoient entrez dans la conspiration, & avoient favorisé l'irruption des Achéens, se saisit de quatre-vingt des premiers Citoiens, tous innocens de la trahison dont il les soupçonnoit, & les fit égorger sous les yeux de leurs amis & de leurs parens.

Je laisse là les crimes du reste de sa vie, & ceux de ses ancêtres. On ne tariroit pas sur une si belle matière. Concluons que ce n'est point une chose indigne que ce Tyran ait souffert quelque chose de ce qu'il avoit fait souffrir aux autres; mais qu'il seroit indigne qu'il n'en eût rien souffert, & qu'il fût mort dans l'impunité. On ne doit pas non plus se récrier contre Antigonus & Aratus, de ce qu'après l'avoir pris de bonne guerre, ils l'ont fait mourir dans les supplices. Ils l'auroient traité de cette manière pendant la paix, que les gens sensés leur en auroient sçu bon gré. Que ne méritoit-il donc pas après avoir ajouté à tant d'autres horreurs la perfidie qu'il a faite aux Achéens? Réduit peu de tems auparavant aux dernières extrémités par la mort de Démétrius, & s'étant dépouillé du titre de Tyran, il avoit contre toute espérance trouvé un azyle dans la douceur & la générosité des Achéens, qui non seulement l'avoient mis à couvert des peines qui étoient dûes à sa tyrannie, mais l'avoient encore admis dans leur République, & lui avoient fait l'honneur de lui donner le commandement de leurs armées. Le souvenir de ces bienfaits s'évanouit presque aussi-tôt

aussi-tôt qu'il les eût reçus. Dès qu'il vit quelque jour à se rétablir par le moien de Cléomène, il ne tarda guères à soustraire sa patrie aux Achéens, à quitter leur parti dans un tems où ceux-ci avoient le plus besoin de secours, & à se ranger du côté des ennemis. Après une pareille infamie, ce n'étoit pas à Cenchrée qu'il le falloit appliquer aux tourmens & le faire mourir pendant la nuit, on devoit le traîner par tout, & donner son supplice & sa mort en spectacle à tout le Péloponèse. Cependant on se contenta de le jeter dans la mer pour je ne sçai quels crimes qu'il avoit commis à Cenchrée.

C H A P I T R E XII.

Fidélité des Mégalo-politains pour les Achéens leurs alliez. Autres méprises de Phylarque.

LÉ même Historien, persuadé qu'il est de son devoir de rapporter les mauvaises actions, exagère & raconte avec chaleur les maux qu'ont endurez les Mantiniens, & ne dit pas un mot de la générosité avec laquelle ils furent soulagez par les Mégalo-politains. Comme si le récit des mauvaises actions appartenoit plus à l'Histoire que celui des actions vertueuses; comme si le Lecteur tiroit moins d'instructions des faits louables, que de ceux que l'on doit avoir en horreur. Pour faire valoir la générosité & la modération dont Cléomène usa envers les Mégalo-politains, Phylarque décrit la manière dont il prit leur ville, l'ordre qu'il y mit pour qu'il ne lui fût fait aucun tort: il parle des courriers que ce Roi leur dépêcha aussi-tôt à Messène, pour leur demander qu'en reconnaissance des ménagemens qu'il avoit eus pour leur patrie, ils voulussent bien s'unir d'intérêts & agir de concert avec lui. Il n'oublie pas non plus que les Mégalo-politains ne pûrent pas souffrir qu'on achevât la lecture de la lettre du Roi, & qu'ils assommèrent les messagers à coups de pierre. Mais ce qui est inséparable de l'Histoire, ce qui lui est propre, sçavoir les faits où l'on voit briller la constance & la générosité, il ne daigne pas seulement en faire la moindre mention. Il en avoit cependant ici une belle occasion. Ceux-là passent pour honnêtes gens, pour gens d'honneur, qui pensent bien de leurs amis & de leurs alliez, & qui ont le courage de faire connoître ce qu'ils en pensent: on loue, on remercie, on récompense ceux qui pour la défense de leurs amis & de leurs alliez regardent d'un oeil sec leur ville assiégée & leur patrie ravagée. Que devons-nous donc penser des Mégalo-politains? Ne méritent-ils pas que nous en aions l'idée du monde la plus grande & la plus magnifique? D'abord ils virent leur pais désolé par Cléomène, leur fi-

délité pour les Achéens leur fit ensuite perdre entièrement leur patrie, & enfin malgré une occasion presque miraculeuse qui se présenta de la recouvrer, ils aimèrent mieux rester privez de leur pais, de leurs tombeaux, de leurs sacrifices, de leur patrie, de leurs biens, en un mot de tout ce que les hommes ont de plus cher, que de manquer à ce qu'ils devoient à leurs alliez. S'est-il jamais rien fait, ou se peut-il rien faire de plus héroïque? Est-il quelque chose sur laquelle un Historien puisse à plus juste titre arrêter un Lecteur? Pour porter les hommes à garder la foi des Traitez, & à former des Républiques justes & solides, y a-t-il un fait plus propre que celui-là? Cependant Phylarque n'en dit pas un mot; c'est que manquant de discernement, il ne sçavoit choisir & distinguer les faits qui avoient le plus d'éclat, & qu'il convient le plus à un Historien de rapporter.

Il dit encore que sur le butin fait à Mégalopolis les Lacédémoniens prirent six mille talens, dont selon la coutume il devoit en revenir deux mille à Cléomène. Qui ne sera surpris ici de voir cet Auteur ignorer ce que tout le monde sçait des richesses & des forces des Grecs, chose cependant dont un Historien doit être parfaitement instruit? Pour moi j'ose assurer que quand on vendroit tous les biens & les effets des peuples du Péloponèse, en exceptant néanmoins les hommes, on ne ramasseroit pas une pareille somme. Et je ne parle pas seulement de ces tems malheureux, où cette Province fut entièrement ruinée par les Rois de Macédoine, & encore plus par les guerres civiles, mais même de nos jours, où cependant les Péloponnésiens, vivant dans une parfaite union, sont dans l'abondance de toutes choses. Ce que j'avance ici, ce n'est pas sans raison. En voici la preuve. Il n'y a personne qui ne sçache que quand les Athéniens, pour faire avec les Thébains la guerre aux Lacédémoniens, envoient dix mille hommes & équipèrent cent galères, on ordonna qu'il se feroit une estimation des terres, des maisons, & de tout le reste des biens de l'Attique, pour lever ensuite l'argent nécessaire aux frais de la guerre. La chose fut exécutée, & l'estimation ne monta en tout qu'à cinq mille sept cents cinquante talens. Après cela peut-on douter de ce que je viens d'avancer du Péloponèse?

Que l'on ait tiré alors de Mégalopolis plus de trois cents talens, c'est ce que l'on n'auroit osé assurer, quelque envie que l'on eût d'exagérer les choses. Car il est constant que la plupart des libres & des esclaves s'étoient retirez à Messène. Et une autre preuve à laquelle il n'y a point de réplique: selon Phylarque lui-même, les Mantiniens ne cèdent aux peuples d'Arcadie ni en forces ni en richesses. Cependant après que leur ville eut été prise, quoique personne n'en fût sorti, & qu'il ne fût pas aisé aux habitans de rien cacher, tout le butin, en comptant même les hommes, ne passa pas trois cents talens.

Ce qu'il assure au même endroit est encore plus surprenant, que dix
jours

jours avant la bataille, il vint un Ambassadeur de la part de Ptolémée dire à Cléomène, que ce Prince ne jugeoit plus à propos de lui fournir de l'argent, & qu'il l'exhortoit de faire la paix avec Antigonus; que celui-ci, après avoir entendu l'Ambassadeur, jugea qu'il falloit au plutôt donner la bataille avant que cette nouvelle parvint aux oreilles de l'armée, parce qu'il ne croioit pas pouvoir par lui-même paier ses troupes. Or si dans ce tems-là il avoit eu six mille talens, il auroit surpassé Ptolémée même en richesses; quand même il n'en auroit eu que trois cens, ç'auroit été autant qu'il en falloit pour soutenir tranquillement la guerre contre Antigonus. Notre Historien n'y pense donc pas, lorsqu'après avoir fait Cléomène si puissamment riche, il le met en même tems dans la nécessité de tout attendre du secours de Ptolémée. Il a commis grand nombre de fautes pareilles par rapport au tems dont nous parlons, & dans tout le cours de son ouvrage. Mais ce que nous venons de dire suffit pour en faire juger, & d'ailleurs le dessein que je me suis d'abord proposé ne me permet pas d'en relever davantage.

C H A P I T R E XIII.

Irruption de Cléomène dans le país des Argiens. Détail des forces de Cléomène & d'Antigonus. Prélude de la bataille. Disposition des deux armées.

Après la prise de Mégalopolis, pendant qu'Antigonus passoit son quartier d'hiver à Argos, Cléomène au commencement du Printems assembla ses troupes, & leur aiant dit, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures demandoient, il se jeta sur le país des Argiens. Il y eut bien des gens qui regardèrent cela comme une témérité, parce que les avenues de la Province étoient bien fortifiées. Mais à penser juste, il n'avoit rien à craindre, & il fit en homme sage. Les troupes d'Antigonus congédiées, il étoit aisé de juger premièrement qu'il pouvoit sans risque fondre sur le país; & que quand il auroit fait le dégât jusqu'au pied des murailles, les Argiens, sous les yeux desquels cela se passeroit, ne manqueroient pas d'en sçavoir mauvais gré à Antigonus, & d'en faire des plaintes amères: que si Antigonus pour calmer le murmure du peuple sortoit de la ville & hazardoit une bataille avec ce qu'il avoit actuellement de troupes, Cléomène avoit tout lieu de croire qu'il remporteroit aisément la victoire: & qu'au contraire, si Antigonus demouroit dans son premier dessein & restoit tranquille, son irruption aiant donné l'épouvante aux ennemis, & inspiré de la confiance à ses troupes, il pourroit sans danger se retirer dans son país. Tout cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévu. Les Argiens ne

pûrent voir fans impatience leur païs faccagé ; assemblez par troupes, ils blâmoient hautement la conduite d'Antigonus. Ce Prince en grand Capitaine ne voulant rien entreprendre qu'avec bonne raison, se tint en repos. Cléomène suivant son projet ravage le païs, & par-là jette l'épouvante parmi les ennemis, encourage ses troupes contre le péril, & retourne dans son païs sans avoir eu rien à souffrir.

Détail
des for-
ces de
Cléomé-
ne &
d'Anti-
gonus.

L'Eté venu, les Macédoniens & les Achéens étant fortis de leurs quartiers, Antigonus se mit à la tête de son armée, & s'avança vers la Laconie. Il avoit avec lui une phalange de Macédoniens composée de dix mille hommes, trois mille rondachers, trois cens chevaux ; mille Agrianiens & autant de Gaulois ; des étrangers au nombre de trois mille fantassins & trois cens chevaux ; autant de fantassins & de cavaliers du côté des Achéens, tous hommes choisis, mille Mégalopolitains armez à la façon des Macédoniens, & commandez par Cercidas, un de leurs Citoiens. Les alliez étoient, les Béotiens au nombre de deux mille hommes de pied & deux cens chevaux ; mille piétons & cinquante chevaux des Epirotes ; autant d'Acarnaniens, & seize cens Illyriens que commandoit Démétrius de Pharos, en sorte que toute cette armée montoit à vingt-huit mille hommes de pied & douze cens chevaux. Cléomène s'attendant à cette irruption, avoit fortifié tous les passages par des gardes, des fossés & des abattis d'arbres, & avoit mis son camp à Sélasie, aiant environ vingt mille hommes. Il conjecturoit sur de bonnes raisons que ce seroit par là que les ennemis s'efforceroient d'entrer dans le païs : en quoi il ne fut pas trompé. Le détroit est formé par deux montagnes, dont l'une s'appelle l'Eva & l'autre l'Olympe. Le fleuve Oenus coule entre les deux, & sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléomène aiant tiré une ligne devant ces montagnes avec un retranchement, posta sur le mont Eva son frère Euclidas à la tête des alliez, & se mit lui sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens & les étrangers. Au bas le long du fleuve des deux côtez il logea de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Prélude
de la ba-
taille.

Antigonus en arrivant voit que tous les passages étoient fortifiés, & que Cléomène avoit assigné avec tant d'habileté les bons postes aux parties de son armée les plus propres à les défendre, que son camp ressembloit à un gros de soldats sous les armes & prêts à combattre, qu'il n'avoit rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer & de défendre ; qu'enfin la disposition de son camp étoit aussi avantageuse que les approches en étoient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie de tenter l'ennemi, & d'en venir si-tôt aux mains. Il fut camper à peu de distance, & se couvrit du Gorgyle. Il resta là pendant quelques jours à reconnoître la situation des différens postes, & le génie des nations qui composoient l'armée ennemie. Quelquefois il faisoit mine d'avoir certains desseins, & tenoit en suspens les ennemis sur ce qu'il devoit exécuter. Mais comme ils étoient par tout sur leurs gardes, & que tous
les

les côtes étoient également hors d'insulte, enfin l'on convint de part & d'autre qu'il en falloit venir à une bataille décisive. Il plut à la fortune de mettre aux mains ces deux grandes armées, qui ne cédoient en rien l'une à l'autre.

Contre ceux qui étoient au mont Eva, Antigonus fit marcher les Macédoniens armez de boucliers d'airain, & les Illyriens par cohortes alternativement. Cette première ligne étoit conduite par Alexandre fils d'Acmète, & Démétrius de Pharos. La seconde ligne étoit d'Acar-naniens & de Cretois. Derrière eux étoient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réserve. Sa cavalerie, il la rangea sur la rivière, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, & la fit soutenir de mille piétons Achéens & d'autant de Mégalopolitains. Pour lui prenant les étrangers & les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléomène. Les étrangers étoient à la première ligne. La phalange Macédonienne suivoit partagée en deux, une partie derrière l'autre, parce que le terrain ne lui permettoit pas de s'étendre sur un plus grand front. Le signal donné aux Illyriens pour commencer l'attaque au mont Eva, étoit un linge qu'on devoit élever proche du mont Olympe, parce qu'ils avoient passé le Gorgyle pendant la nuit, & s'étoient attachez au pied de la montagne. Pour les Mégalopolitains & la cavalerie, c'étoit une cotte d'armes de couleur de pourpre qu'on élèveroit en l'air d'auprès du Roi.

Disposi-
tion des
deux ar-
mées.

CHAPITRE XIV.

Bataille de Sélasie entre Cléomène & Antigonus.

Lorsque le tems de l'attaque fut venu, que le signal eut été donné aux Illyriens, que chacun eut été averti de ce qu'il devoit faire, tous se montrèrent & commencèrent le choc au mont Eva. Alors les armez à la légère qui avoient d'abord été joints à la cavalerie du côté de Cléomène, voyant que les derrières des cohortes Achéennes n'étoient pas couverts, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçoient de gagner le haut de la montagne se virent alors fort pressés & dans un grand péril, menacés en même tems de front par Euclidas qui étoit en haut, & chargez en queue par les étrangers, qui donnoient avec fureur. Philopœmen comprit le danger, & prévoyant ce qui alloit arriver, il voulut d'abord en avertir les Chefs, qui ne daignèrent seulement pas l'écouter, par la raison qu'il n'avoit jamais commandé, & qu'il étoit fort jeune. Alors aiant mis le feu sous le ventre à ses Citoiens, il fond avec impétuosité sur les ennemis. Les étrangers, qui chargeoient en queue, entendant les cris & voyant la cavalerie aux mains, quittèrent les

les Illyriens pour courir à leurs premiers postes & secourir la cavalerie de leur parti. Pendant ce tems-là les Illyriens, les Macédoniens & ceux qui avec eux étoient à la première ligne, débarrassés de ce qui les arrêtoit, montèrent hardiment & avec confiance aux ennemis. Cela fit connoître dans la suite, que si l'attaque réussit de ce côté-là, on en eut l'obligation à Philopœmen. On dit à ce sujet qu'après l'action Antigonus aiant demandé à Alexandre, qui commandoit la cavalerie, pourquoy il avoit commencé le choc avant que le signal fût donné, & celui-ci aiant répondu que ce n'étoit pas lui, mais un jeune soldat de Mégapolis qui avoit commencé contre ses ordres, il dit : ce jeune homme en saisissant l'occasion s'est conduit en grand Capitaine, & vous Capitaine vous vous êtes conduit en jeune homme. (a)

Eucli-

(a) *Ce jeune homme en saisissant l'occasion s'est conduit en grand Capitaine & vous Capitaine vous vous êtes conduit en jeune homme.* On est quelquefois plus redevable, dit un Auteur éclairé, du gain entier d'une bataille à l'adresse d'un inconnu, qu'à l'expérience & aux soins des premiers Officiers. Le Général profite de l'obscurité des personnes intelligentes dans le métier, & s'attribue tout l'honneur de plusieurs choses auxquelles il n'a pas souvent la moindre part. Il y en a même qui cachent autant qu'ils peuvent les services de ceux auxquels ils doivent les desirés & les succès de leurs entreprises. Cela ne s'est que trop souvent remarqué, & particulièrement de nos jours. Nous avons vu de simples Capitaines subalternes être la cause de grands événemens, sans que le Général en ait appris un seul mot à la Cour, ni rien fait pour eux. Ils n'en ont pas même fait honneur aux Officiers Généraux de leurs armées, lorsqu'ils ont eux seuls accéléré ou remporté la victoire. Je ne vois rien de plus indigne que cela, ni de moins soutenable; puisque toute une armée est témoin des actions de ces gens-là, on ne manque jamais de gens qui rendent justice au mérite. Voici Antigonus qui attribue tout ce qui arriva d'heureux à sa gauche à Philopœmen, un simple Capitaine de cavalerie. Quel plus bel éloge que celui de dire à Alexandre, que ce jeune homme en saisissant l'occasion, malgré les ordres contraires, s'est conduit en grand Capitaine, & vous Capitaine vous vous êtes conduit en jeune homme? c'est-à-dire, en Officier sans expérience.

J'ai rapporté dans mon second Tome un bel endroit de Sylla, qui démontre visiblement la grandeur d'ame & la magnanimité de ce fameux Général Romain. On ne sçauroit trop le répéter, & je serois presque tenté de le faire, afin que ceux qui liront mon Livre, & particulièrement les Grands du monde, qui sont nez pour être un jour à la tête d'une armée, ne tombent pas dans le défaut de ceux qui cachent, comme beau meurtre, les actions des Officiers de leur armée, auxquels ils sont souvent redevables de leurs victoires, sans sçavoir qu'en leur rendant justice, & en leur procurant les grâces dont ils sont dignes, ils relèvent

leur gloire bien loin de l'abaisser. M. de la Rochefoucault a raison de dire, que c'est en quelque chose se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur : à plus forte raison un Général d'armée. Je ne vois rien de plus grand & de plus digne d'un cœur magnanime, que de publier les actions & les services qu'on lui a rendus dans certaines entreprises. Qu'en coûte-t-il à sa gloire? On ne peut pas pour cela attribuer à d'autres l'honneur du succès & de l'exécution, parce que le meilleur avis devient inutile, si le Général auquel on le donne n'est pas capable d'en faire usage.

Dans la guerre de Spartacus, que Crassus défit avec tant de gloire, on vit Pompée s'en attribuer tout l'honneur, quoiqu'il n'y eût pas la moindre part, & qu'il ne se fût pas même trouvé à cette bataille; sinon qu'il rencontra en son chemin en venant au secours de Crassus quelques misérables restes de fuyards qu'il défit sans peine. Ce Pompée, le plus grand larron de l'honneur & des actions d'autrui qu'aucun de l'antiquité, n'a presque jamais rien fait qu'il ne le dût à quelqu'un de ses Lieutenans, ou à quelque Général qui avoit le premier défriché le champ. C'étoit un homme vain, plein d'ostentation, qui méprisa éternellement les services des autres, & qui rappelloit à lui seul toute la gloire des bons succès. Je lui ai reproché ce défaut dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Plutarque le traite très-mal, & Cicéron encore plus. Pompée, dit l'Auteur Grec, aiant heureusement rencontré ceux qui s'étoient enfuis de la bataille, il les mit en pièces : de sorte qu'il écrivit sur le champ au Sénat, „ que Crassus avoit bien „ défait en bataille rangée ces fugitifs, mais que „ la racine de cette guerre, c'étoit lui seul qui „ l'avoit coupée. Voilà une impudence insupportable, & une action bien indigne. Le bon est qu'il fut crû à Rome, mais uniquement de la populace & des Sénateurs peuple, c'est-à-dire, aussi fots que lui. Là-dessus M. Dacier fait une remarque qui entrera toute entière ici, tant elle me plaît. Il paroit étrange, dit-il, que Pompée, pour avoir achevé de détruire ces fugitifs, que Crassus venoit de battre, ait voulu s'attribuer la gloire d'avoir termi-

né

Euclidas voiant les cohortes venir à lui, ne pensa plus à se servir de l'avantage du poste qu'il occupoit : au lieu qu'il falloit venir de loin au-devant des ennemis, fondre sur eux, rompre les rangs, reculer petit à petit, & gagner ainsi sans danger la hauteur. Par cette manœuvre il eût jetté la confusion dans les rangs des ennemis, il les eût empêché de faire usage de leurs armes & de leur ordre de bataille, & avancé comme il l'étoit par la situation des lieux, il les eût entièrement mis en fuite. Mais se flattant que la victoire ne pouvoit lui manquer, il

né cette guerre, qui n'étoit plus rien. Mais c'est là le caractère des ambitieux, ils tournent tout à leur profit, & les actions mêmes des autres, encore se plaignent-ils qu'on ne les loue jamais assez. On en voit souvent des exemples. Pompée auroit eu plus d'honneur à laisser à Crassus la gloire qui lui étoit due, & il méritoit que le Sénat lui répondit ces mots de TERENCE :

*Labore alieno magnam partam gloriam
Verbis sape in se transmovet qui habet salem,
Quod in te est.*

Le grand Turenne avouoit lui-même qu'il avoit dû la gloire de plusieurs entreprises importantes & de très-difficile exécution aux gens du pais & à de simples Officiers de son armée, auxquels il en faisoit tout l'honneur, & auxquels il donna toujours des marques de sa reconnaissance par le soin qu'il prenoit de leur fortune. Il étoit trop illustre par lui-même, & trop juste pour trouver étrange qu'on rendit justice à la gloire des autres, & qu'on répandit dans le public ce qu'il disoit lui-même publiquement à la Cour & à l'armée, pour exciter chacun à bien faire. La gloire est délicate & modeste, dit je ne sçai quel Auteur, plus elle est fondée & plus elle s'éloigne de l'ostentation; elle n'a besoin pour se soutenir que de l'éclat des actions qu'elle fait faire. Les hommes ne sont pas toujours estimables par les vertus qu'ils font briller aux yeux du monde, on veut éprouver si leurs actions partent d'un fond de raison & d'honneur qui se soutienne également par tout. Il y a bien aussi des Officiers Généraux qui n'ont fait simplement que leur devoir, & exécuté les ordres de leur Général, & qui cependant s'attribuent le succès d'une bataille ou d'un combat sans y avoir même eu part. Cela s'est remarqué en plusieurs actions de la dernière guerre. Cette impudence est à peine concevable. Les Romains la laissoient si peu impunie, dit Polybe, qu'ils y attachoient une note infamante; la chose leur parut de si grande conséquence, qu'ils faisoient mourir à coups de bâton (a) les soldats qui s'attribuoient de fausses actions. Les armées sont toujours bien fournies de ces sortes de gens. Ecoutez les Officiers Généraux après

la perte d'une bataille, il n'y en a pas un seul qui n'ait fait des choses surprenantes, & des actions qui orneroient fort un roman, & cependant la bataille se trouve perdue. Ils rejettent toute la faute sur le Général, & l'on sçait pourtant qu'ils n'ont rien compris dans ses ordres, ou qu'ils ne les ont pas exécutés, ou qu'ils n'ont pas sçu profiter des occasions qui naissent nécessairement de l'exécution de ces ordres. Ces gens-là eussent été punis du tems des Anciens; mais dans celui-ci toute la mauvaise humeur tombe sur le Chef. Je ne vois rien de moins équitable que cela.

La jalousie qu'un Général fait paroître à l'égard de certains Officiers Généraux de son armée, qui se distinguent par leur habileté, par leur expérience & par des actions éclatantes, est toujours injuste, mais moins basse que celle qui nous porte à cacher les services des Officiers particuliers. Il est des Généraux comme du Ministre d'un Prince; tout ce qu'il fait de grand & de beau n'a jamais diminué la gloire du Maître, dit Baltazar Gracian, si je ne me trompe: au contraire tout l'honneur du conseil retourne à la cause première, & pareillement tout le blâme. La renommée s'adresse toujours aux premiers Auteurs. Elle ne dit jamais, cet homme a eu de bons ou de mauvais Ministres, mais il a été bon ou mauvais ouvrier. Il faut donc tâcher de bien choisir les Ministres, puisque c'est d'eux que dépend l'immortalité de la réputation. On peut de même dire aux Généraux d'armées, choisissez de bons Officiers Généraux, servez-vous de leurs avis, profitez-en & rendez-leur justice, faites connoître qu'ils sont dignes de plus grandes récompenses & de monter plus haut: car ce n'est pas peu de chose que d'exciter l'émulation parmi les Chefs d'une armée, c'est beaucoup gagner encore que de la répandre dans toute une armée, & parmi les Officiers particuliers. C'est rendre un très-grand service au Prince que de les connoître, de s'en faire aimer, & d'avoir une attention toute particulière à faire valoir leurs services & leurs actions. Un Général d'armée qui fait tout le contraire, est digne d'un mépris éternel; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il abat le cœur de ses troupes, & rien ne les réjouit davantage que de le voir tomber dans quelque rude mortification. Les mauvais Généraux sont sujets à ces défauts-là, parce qu'ils

(a) Gerardi Siehterman de poenis milit. Rom.

il fit tout le contraire de ce que je viens de dire. Il resta sur le sommet où il avoit été d'abord posté : croiant apparemment qu'on ne pouvoit laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente roide & escarpée. Cependant il n'en fut rien. Au contraire comme il ne s'étoit pas gardé de terrain pour reculer, & que les cohortes approchèrent entières & en bon ordre, il se vit enfin si ferré qu'il fut obligé de combattre sur la croupe même de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas longtems la pesanteur de l'armure & de l'ordre de bataille. Les Illyriens aussi-tôt se mirent en état de combattre. Mais Euclidas, qui n'avoit de terrain ni pour reculer ni pour changer de place, fut bientôt renversé & obligé de prendre la fuite par ces descentes roides & escarpées, qui achevèrent de mettre son armée en déroute.

Pendant ce tems-là la cavalerie étoit aux mains. Celle des Achéens se battoit vivement, & sur tout Philopoemen, parce que cette bataille devoit décider de leur liberté. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui, & combattant à pied il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses.

Au mont Olympe les deux Rois firent commencer le combat par les armez à la légère & les étrangers, dont ils avoient environ chacun cinq mille. Comme l'action se passoit sous les yeux des deux Rois & des deux armées, ces troupes s'y signalèrent, soit qu'elles combattissent par parties, soit que la mêlée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang se battoient avec la dernière opiniâtreté. Cléomène voiant que son frère avoit été mis en fuite, & que la cavalerie qui étoit dans la plaine commençoit à plier, il craignit que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous les côtez, & se crut obligé de renverser tous les retranchemens de son camp, & d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes aiant donné aux armez à la légère le signal

qu'ils sont vains & présomptueux; & lorsqu'ils se sont fait connoître tels qu'ils sont, & que la fortune les laisse là, on ouvre les yeux, on les remercie, & chacun en dit ce qu'il en pense.

Puisque nous sommes en train sur cette matière, il faut l'épuiser. Les Princes guerriers qui commandent leurs armées, ne sont pas toujours exemts de foiblesses & d'injustices. Philippe Roi de Macédoine, & père d'Alexandre le Grand, en étoit très-bien fourni. Démosthène dans ses harangues n'a pas négligé cette passion de jalousie. *Si quelques-uns de son armée se distinguent par leurs actions, dit-il, aussi-tôt le Monarque jaloux les éloigne de sa personne.* Sa jalousie à cet égard paroissoit visiblement, quoiqu'il n'oubliât rien pour la couvrir & pour la cacher. Ceux qui se distinguoient le plus parmi ses Généraux, étoient assurés d'être les plus maltraités & les plus mal auprès de lui. Je ne sçai si j'ai rapporté ailleurs certain passage de Polyen, qui dit que ce Prince avouoit qu'il étoit plus touché du succès d'un stratagème que

du gain d'une bataille. *L'honneur du stratagème, disoit-il, n'est uniquement dû, au lieu que j'ai à partager la gloire du combat avec mes soldats & mes Capitaines.* L'on peut dire qu'Alexandre ne lui cédoit nullement en matière de jalousie. Il ne pouvoit souffrir dans Perdicas, dans Lisymachus, dans Seleucus, dans Antigonus, dans Attalus, les qualités militaires qui leur attiroient l'estime de toute l'armée. Leur valeur faisoit ombrage à la sienne, le succès des entreprises dont ils étoient chargés étoit une diminution dans sa qualité de grand Capitaine; enfin toute vertu guerrière, toute prospérité un peu trop marquée, toute réputation trop étendue lui faisoit de la peine & l'empêchoit de dormir; au lieu que les autres reposent tranquillement à l'ombre des trophées & de la vertu de leurs Généraux, qu'ils respectent, qu'ils chérissent & qu'ils couronnent autant qu'ils peuvent. Tel fut toujours Louis le Grand, qualité admirable, & qui n'est pas une des moindres de sa vie.

signal de se retirer de l'espace qui étoit entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grands cris de part & d'autre, tournent leurs sarisles & commencent à charger. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculoient pressés par la valeur des Lacédémoniens; tantôt ceux-ci étoient repoussés par la pesanteur de la phalange Macédonienne. Enfin les troupes d'Antigonos s'avancant piques baissées, & tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chassèrent de leurs retranchemens. Ce fut une déroute générale, une grande partie des Lacédémoniens furent tuez, le reste prit la fuite en désordre. Il ne resta autour de Cléomène que quelques cavaliers, avec lesquels il se retira à Sparte; de là dès que la nuit fut venue, il descendit à Gytium, où il s'embarqua sur les vaisseaux qu'il faisoit tenir prêts depuis longtems, & fit voile avec ses amis à Alexandrie.

Antigonos entra d'emblée dans Sparte. On ne peut rien ajouter à la douceur & à la générosité dont il usa envers les Lacédémoniens. Il remit leur République dans l'état où leurs pères la leur avoient laissée, & peu de jours après, sur la nouvelle qu'il reçut que les Illyriens s'étoient jettez sur la Macédoine & la ravageoient, il en partit avec toute son armée. Ainsi se termina cette grande affaire, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Ce sont là les jeux ordinaires de la fortune (a). Si Cléomène eût

(a) Ainsi se termina cette grande affaire, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Ce sont là les jeux ordinaires de la fortune.] De la façon dont Polybe s'explique, ne diroit-on pas qu'il dépendoit de Cléomène de refuser le combat? Il le sembleroit d'abord par ce passage, *enfin l'on convint de part & d'autre qu'il en falloit venir à une bataille décisive.* Mais pour cela il falloit que Cléomène se fût déterminé à sortir de ses retranchemens, ce qui ne paroît nulle part dans le détail que Polybe fait de cette bataille. L'on voit au contraire que Cléomène ne sortit de ses lignes, que lorsqu'Antigonos étoit au moment d'y entrer, & que les affaires étoient réduites à l'extrémité; *comme il craignit, dit l'Auteur, que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous les côtes, par la défaite de sa droite, il se crut obligé de renverser tous les retranchemens de son camp, & d'en faire sortir par un côté toute son armée de front.* Il falloit donc qu'Antigonos eût attaqué les retranchemens de Cléomène, puisque celui-ci dans l'extrémité où il se trouvoit voulut tenter la fortune. L'Auteur ne dit pas que les Lacédémoniens sortirent de leurs retranchemens, il sembleroit pourtant qu'Euclidas en vrai étourdi en fût sorti. La description de cette bataille est fort embarrassée, du moins aux deux ailes: car pour ce qui est du centre, où étoit la cavalerie, on ne voit pas qu'on se fût retranché de ce côté-là. Pour moi je crois qu'Euclidas fut

forcé dans ses retranchemens, & qu'il pouvoit encore combattre en profitant de la hauteur qu'il avoit sur l'ennemi; mais il s'en alla comme fait tout mauvais Général qui ignore ses avantages, autant par son ignorance que par sa lâcheté, & celle d'Euclidas ne pouvoit être plus grande.

S'il dépendoit de Cléomène de traîner la guerre en longueur, & de ne point hazarder une affaire générale, qui décide toujours du sort du vaincu, & sur tout lorsqu'il est plus foible d'un tiers comme Cléomène, il tomba sans doute dans une faute impardonnable. Comme Plutarque n'a fait que suivre Polybe, son autorité ne prouve rien, non plus que celle des autres qui l'ont suivi en queue sur un rapport unique. Véritablement il paroît par ce que dit Polybe en deux endroits, qu'il dépendoit de Cléomène d'éviter le combat. Mais lorsque je le vois sortir de ses retranchemens avec tout ce qu'il a de forces après un rude combat, qui ne put se passer qu'à l'attaque de ses lignes, j'avoue que je suis fort balancé dans mon sentiment. Passons le passage de Polybe sur la fortune, elle lui joua un mauvais tour. *L'on peut presque assurer, dit Plutarque dans la vie d'Agis & de Cléomène, que si ces courriers qui portèrent la nouvelle à Antigonos qu'une armée de Barbares jointe aux Illyriens étoit entrée dans la Macédoine, fussent arrivés un moment avant le combat, & lui eussent rendu leurs lettres, il se seroit retiré sur l'heure, &*

ANROIS

eût reculé la bataille de quelques jours, ou si retiré à Sparte il y eût un peu attendu une occasion favorable de rétablir ses pertes, il se feroit maintenu dans la Roiauté.

A Tégée Antigonus remit encore la République dans son premier état, & en partit deux jours après pour Argos, où il arriva au tems que l'on célébroit les Jeux Neméens. De là, après avoir reçu de la République des Achéens en général & de chaque ville en particulier tout ce qui pouvoit immortaliser sa gloire & son nom, il s'avança à grandes jour-

auoit laissé là les Achéens. Mais la fortune, qui décide des plus grandes affaires, & qui en décide souvent par un seul petit instant, qui étant manqué produiroit des événemens tout contraires, marqua en cette occasion quel est le poids & la force d'un seul moment. Voilà bien de la morale de fortune que Plutarque debite après l'avoir tirée du fond de mon Auteur, qui raisonne souvent fort sensément & toujours après l'événement, car après tout Cléomène ne pouvoit deviner qu'il entreroit une armée de Barbares dans la Macédoine. Si Antigonus eût été battu, on l'auroit accusé de s'être un peu trop pressé, & qu'en attendant encore deux jours il se fût retiré sans honte.

Pompée avoit raison de ne vouloir rien hazarder contre César, & de traîner la guerre en longueur, parce qu'il sentoît bien qu'il alloit se ruiner dans la Thessalie faute de vivres : car bien qu'il fût plus fort que César, il voioit bien que son armée n'étoit pas si aguerrie que celle de son Antagoniste. Il sentoît plus encore dans le fond du cœur qu'il avoit en tête un Guerrier au-dessus de lui par son habileté & par son courage. Il donna bataille à Pharsale, où il fit voir qu'il n'étoit pas moins malhabile Général que son armée étoit mauvaise; bien différent de Cléomène, qui étoit plein de valeur & entendu, à la tête encore de soldats braves & agueris; mais il falloit que celui qui commandoit sa droite lui ressemblât dans ces qualités, au lieu qu'il n'en eut jamais aucune. „Cassius & Brutus, dit Montagne (a), achevèrent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils étoient protecteurs, par la précipitation & témérité, de quoi ils se tuèrent avant le tems & l'occasion. A la journée de Serisoles M. d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'épée dans la gorge, désespéré de la fortune du combat, qui se porta mal à l'endroit où il étoit, & cuida par précipitation se priver de la jouissance d'une si belle victoire. J'ai vu cent lievres se sauver sous les dents des levriers.

*Aliquis carnifici suo superstes fuit. (b)
Multa dies variisque labor mutabilis evi,
Retulit in melius, multos alterna revisens
Lusis, & in solido rursus fortuna locavit. (c)*

(a) Liv. II. ch. 3.

(b) Sen. epist. 13.

(c) Æn. I.

Cela n'est pas arrivé à l'infortuné Cléomène, il continua de l'être jusqu'à la mort. S'il ne se fût pas embarqué pour l'Egypte, & qu'il se fût même livré à son vainqueur, tout plein de générosité & de grandeur d'ame, il eût sans doute mieux fait. Nous raconterons en son lieu ses tristes & malheureuses aventures, qui tiennent presque du roman. Je m'étonne que nos Poètes dramatiques n'en aient pas fait un sujet de Tragédie, rien n'étoit plus aisé que de lui trouver une maîtresse, & sur tout à Alexandrie. Chacun sçait combien cette ville fut féconde en coquettes, & de celles dont les bons tours ont passé jusqu'à nous. Nous ignorons ceux des Bourgeoises, qui ne le cedoient point à leur Reine. Là dans un pais où la coquetterie avoit ses temples & ses autels, & où la tête des maris étoit offerte en sacrifice, celle des Rois n'en étoit pas plus exemte que celle du moindre des sujets. Cléopâtre entr'autres sçavoit de bons tours. César se trouva pris dans les pièges qu'elle lui tendoit, & de laquelle il eut un enfant; mais il sçut secouer le joug de ses charmes & se remettre en liberté, selon la pratique des Guerriers habiles, qui sçavent surmonter leurs passions par d'autres beaucoup plus glorieuses. Il n'en fut pas ainsi d'Antoine avec la même Princesse, qui sçut si bien enlasser son amant de ses filets & de ses chaînes, qu'il y demeura comme un fût. Cette passion ridicule, indigne d'un grand Capitaine, & de tout Guerrier jaloux de sa gloire, causa la perte de son honneur, de sa réputation & de sa vie, qu'il finit après l'extinction de l'une & de l'autre. Belle fin en vérité. Ce qu'il y a de pis, c'est que de Guerrier intrépide il devint très-lâche & très-efféminé.

Voiez je vous prie où m'a conduit cette sentence de Polybe, qui fait le texte de cette note? A rien moins qu'à un secret historique, que jusqu'ici aucun de nos Historiens ne s'est avisé de nous apprendre, & si pourtant bon nombre de gens dans le monde le sçavent; mais il y en a aussi une infinité qui l'ignorent, & par conséquent ce que je vais dire mérite d'être transmis à la postérité.

Nos affaires en Flandres prenoient un si mauvais train, que nous étions au moment de succomber sous les efforts de toutes les Puissances de l'Europe unies & conjurées contre nous, bien que l'Angleterre se fût détachée de la ligue; & le feu Roi sentit bien que la prise de Landreci laissoit la Champagne toute à découvert, en un mot tout le

jours vers la Macédoine. Il y surprit les Illyriens, les défit en bataille rangée. Mais les efforts qu'il fit en animant ses soldats & en criant pendant l'action, lui causèrent une perte de sang, laquelle fut suivie de je ne sçai quelle maladie dont il ne releva point. C'étoit un Prince sur l'habileté & la probité duquel tous les Grecs avoient établi de grandes espérances. Il laissa en mourant le Roiaume à Philippe fils de Démétrius. Je me suis un peu étendu sur cette guerre, parce que ces tems-là touchant à ceux dont nous devons faire l'Histoire, j'ai cru qu'il seroit

païs jusqu'à la Capitale du Roiaume. Je ne sçai si ce grand Prince fit part de son dessein au Maréchal de Villars; ou s'il le lui fit sçavoir après la prise du Quesnoi. Je ne vois pas qu'il y ait lieu d'en douter un instant; mais je suis bien assuré qu'il ne s'ouvrit qu'à celui-ci & au Maréchal d'Harcourt. Je tiens ce que je vais décrire d'un Seigneur digne de foi, & d'un Maréchal de France, auxquels M. de Harcourt en fit confidence.

Le Roi lui dit donc, dans un entretien qu'il eut avec lui, qu'il regardoit le Quesnoi comme perdu dès le moment que son armée couvroit Cambrai, & qu'il ne croioit pas que Landreci fût capable d'arrêter long-tems l'ennemi. *Ma vie, lui dit-il, a été trop glorieuse, & ma réputation trop nette pour en ternir l'éclat par une foiblesse. Mon parti est pris, Maréchal, je ne m'engagerai point dans un pays où l'on puisse me chicaner, & m'obliger à ne rien faire. La prise de Landreci & l'entrée dans la Champagne me déterminera, car c'est là le champ qui décidera de la fortune de mon Roiaume ou de ma gloire. Je suis donc résolu de me mettre à la tête de mon armée, & de la commander en personne. Je gagnerai la bataille, où je me ferai tuer en combattant. Je n'ai pas d'autre parti à prendre que celui-là; c'est le plus honnête, le plus glorieux & le plus digne de moi.* Le Maréchal lui dit: „ puisque

Votre Majesté s'y trouve absolument résolue, je la supplie de considérer qu'elle me donne sa meilleure cavalerie; qu'elle agrée, s'il lui plaît, que je ne lui sois point un Serviteur inutile, & que je ne demeure pas les bras croisés sur le Rhin & sans rien faire. Votre Majesté combattrà à la tête de son armée en Flandres, je la supplie très-humblement de me permettre de lui amener toute sa cavalerie, d'être tous auprès d'elle, les armes à la main, de mourir ou d'avoir part à la gloire, si nous sortons victorieux. A cela le Roi répondit: *Je le veux, Maréchal, soyez en repos, j'aurai attention de vous avertir à tems.*

Dès que le Maréchal fut arrivé à son armée du Rhin, il prit les mesures nécessaires, & disposa les choses de telle sorte, qu'il pût brusquement jeter toute son infanterie dans les places, & marcher droit en Champagne avec toute la hâte possible à la tête de sa cavalerie. Dans cette situation il apprit par un trompette de l'ennemi, que le bruit s'étoit répandu que nous avions été défaits à De-

nain. Dans ce moment le Maréchal prend son parti, & sous prétexte de conserver les fourrages, il fit marcher toute sa cavalerie sur la route qu'il avoit dessein de prendre, avec ordre de camper jusqu'à nouvel ordre à certain endroit qu'il lui indiqua, pour avoir deux ou trois marches d'avance. La cavalerie marcha; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit le lendemain arriver le même trompette dans son camp avec une lettre du Général de l'armée Impériale, par laquelle il lui mandoit de ne pas croire que son trompette eût voulu lui en imposer sur ce qu'il lui avoit appris de ce qui s'étoit passé à Denain; qu'il en feroit ce qu'il lui plairoit: mais qu'il étoit obligé de lui apprendre qu'il étoit fort innocent, qu'il ne lui avoit rien dit que ce qui étoit public dans l'armée; qu'il étoit bien aise de le tirer d'inquiétude, & de lui donner occasion de lui rendre justice; qu'il souhaitoit de tout son cœur d'être le premier à lui apprendre que non seulement nous n'avions pas été battus à Denain, mais qu'il avoit reçu avis que nous y avions remporté un très-grand avantage, dont apparemment il auroit bientôt la confirmation & le détail, & il la reçut le même jour: ce qui changea toutes ses dispositions, comme la face des affaires de l'Europe.

Franchement j'aurois fort souhaité pour la gloire du Roi, que le Maréchal de Villars eût été privé de celle de Denain, qu'il eût laissé prendre Landreci sans coup ferir, & que les ennemis fussent entrez dans les plaines de la Champagne. Un grand Roi à la tête de son armée, brave, entendu, grand en tout, & aimé de ses troupes, qui ne demandoient pas mieux que de l'avoir pour témoin de leur valeur, & des Généraux qui ne cédoient en rien à ceux de nos ennemis; que seroit-il arrivé de cette affaire? Rien que la ruine entière de leurs forces, composées la plupart de troupes sans expérience: car ce qu'ils avoient de vieux soldats avoit péri à Malplaquet, ou dans les sièges qu'il avoient faits; la seule réputation des succès précédens les soutenoit, chose imaginaire: ni leurs soldats ni leurs Officiers ne valoient pas les nôtres; ce qui ne s'est que trop remarqué à Denain, & aux sièges qu'ils ont soutenus après cette action. Ils eussent été infailliblement défaits & taillés en pièces sans miséricorde, leur retraite se trouvoit trop éloignée pour être assurée. Je veux que les débris se fus-

roit utile & même nécessaire, suivant mon premier dessein, de faire voir clairement quel étoit alors l'état des Macédoniens & des Grecs.

Vers le même tems Ptolémée étant mort, Ptolémée Philopator lui succéda. Après la mort de Seleucus fils de Seleucus Callinicus, qu'on appelloit aussi Pogon, Antiochus son frère régna dans la Syrie. Il arriva à ces Rois quelque chose d'à peu près semblable à ceux qui après la mort d'Alexandre avoient possédé ces Roiaumes, c'est-à-dire, que,

com-

sent jettez dans les places les plus proches, ce qui n'étoit pas fort aisé; en étoient-ils moins perdus? Se seroit-on amusé à les y assiéger? On les eût investis & bloquez, pendant que le Roi eût marché aux places les plus avancées, qu'il eût trouvées entièrement dégarnies & sans troupes, comme le Maréchal de Villars trouva Douai, bien que cette place fût de grande importance. Personne n'ignore qu'il n'y avoit que trois bataillons à Tournai, deux à Lille, un à Bethune, trois cens hommes à Saint-Venant, & presque rien dans les autres lors de l'affaire de Denain. Le Roi les eût-il trouvées mieux garnies, & les garnisons fort résolues après une victoire complète, décisive, & remportée par un Roi irrité & vainqueur d'un ennemi, qui cherchoit bien moins la paix qu'on lui proposoit que la conquête imaginaire d'un Roiaume tel que la France? Il est certain que tout se fût soumis après cette victoire. Je conclus de là que la prise du Quesnoi eût produit le bonheur & le salut de la France, & la ruine entière des Alliez. Qu'on ne me dise pas que c'est ici une imagination semblable à celle de Tite-Live sur sa guerre imaginaire d'Alexandre le Grand contre les Romains, nullement. Ceux qui connoissoient ce grand Roi, dont le règne a été si mémorable par tant d'événemens & d'actions éclatantes; ceux, dis-je, qui le connoissoient, penseront tout comme je pense. Mais ce ne seront pas des Orateurs de toute espèce, & des Régens de Rhétorique dans leurs Pièces sonores, fastueuses & d'apparat; on seroit fort embarrassé de trouver dans ces sortes de Pièces le moindre éloge tant soit peu supportable. Qu'y trouve-t-on qui puisse contenter les esprits solides? Bien peu de choses: des mots, des termes empoulez, de grandes pensées, la plupart fausses, quoique belles, fort approchantes du poétique, & très-dignes d'être tournées en Sonnets ou en Epigrammes; enfin ils se sont tous épuisés à ne rien dire. Disons vrai: me le permettra-t-on? Il n'y a qu'un homme de guerre éclairé, qui est au fait des évènements, qui en a été le témoin, qui soit peut-être capable d'en connoître le grand & le beau, qui puisse le louer dignement: je ne dis pas par son éloquence, par la noblesse de son stile, par l'élevation de ses pensées & par la richesse des termes; non il ne faut pas attendre cela de lui, mais par une noble simplicité que la vérité relève, & qui lui sert d'unique ornement. Il prendra son Héros par les endroits par où l'on doit toujours le prendre, par l'excellence & la conduite de ses guerres,

de ses projets, dans le détail de ses entreprises; il les accrochera les unes aux autres, & étalera en même tems la profonde politique, sans jamais se séparer des faits qui seuls louent. Les trois grandes guerres qui ont produit des évènements si mémorables, & que ce Monarque a soutenues contre toute l'Europe conjurée contre lui, sont trois guerres au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de grand & de surprenant: l'antiquité ne nous offre rien de semblable. Qu'on me le fasse voir. A-t-on jamais loué ce grand homme par les seuls faits? En a-t-on fait connoître quelqu'un par ce qu'il y a de plus profond & de plus digne d'être admiré? Une perpétuelle prospérité est un grand sujet d'éloge, je l'avoue; mais connoît-on bien le cœur & l'esprit d'un Héros toujours victorieux? Il faut le voir dans l'adversité, envelopé & plongé, pour ainsi dire, dans un abîme de malheurs & d'infortunes. La guerre de 1701. a fait connoître Louis le Grand, je le reconnois digne de ce titre dès qu'il a su soutenir la mauvaise fortune. Finissons ceci par un passage de Montagne (a), que je trouve admirable, si je suis capable de juger du grand & du beau.

„ La bêtise & la sagesse se rencontrent en même point de sentiment & de résolution à la souffrance des accidens humains: les sages gourmandent & commandent le mal, & les autres l'ignorent. Ceux-ci sont, par manière de dire, en-deçà des accidens, & les autres en-delà, lesquels après avoir bien pesé & considéré les qualitez, les avoir mesurées & jugées tels qu'ils sont, s'élancent au-dessus par la force d'un vigoureux courage: ils les dédaignent & foulent aux pieds, ayant une ame forte & solide, contre laquelle les traits de la fortune venant à donner, il est forcé qu'ils réjaillissent & s'émoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression. L'ordinaire & moienne condition des hommes loge entre ces deux extrémités, qui est de ceux qui apperçoivent les maux, les sentent, & ne les peuvent supporter.

Louis le Grand ne s'est point trouvé dans cette dernière sphère, mais dans celle des ames grandes & nobles, & jusqu'au dernier moment de sa vie. L'oserois-je dire? Les étrangers ont mieux connu les vertus de ce grand homme, ils l'ont mille fois plus admiré & plus révééré que la plupart de ses Courtisans & des Grands de son Roiaume.

(a) *Essais de Montagne, Liv. I. chap. 54.*

comme Seleucus, Ptolémée & Lyfimachus moururent vers la cent vingt-quatrième olympiade, ceux-ci moururent vers la cent trente-neuvième.

Après avoir jeté les fondemens de toute notre Histoire, & avoir montré dans ce Préluce en quel tems, de quelle manière & pour quelles raisons les Romains, n'ayant plus rien à conquérir dans l'Italie, commencèrent à étendre au dehors leur domination, & osèrent disputer aux Carthaginois l'empire de la mer; après avoir encore fait connoître quel étoit alors l'état où étoient les Grecs, les Macédoniens & les Carthaginois; puisque nous sommes enfin arrivés aux tems où nous nous étions proposés d'abord de venir, je veux dire à ces tems où les Grecs devoient entreprendre la guerre sociale, les Romains celle d'Annibal, & les Rois d'Asie celle de la Cœlesyrie, nous ne ferons pas mal de finir ce Livre où finissent les événemens précédens, & où sont morts les Princes qui en ont été les auteurs.

OBSERVATIONS.

Sur la bataille de Sélasie entre Cléomène & Antigonus.

§. I.

De la guerre des montagnes, qu'elle est très-difficile & très-profonde. Cléomène engage Antigonus dans cette sorte de guerre. Disposition des deux armées.

L'Analyse de cette grande action me mènera un peu loin. Elle me fournit l'occasion de traiter de deux grandes & sçavantes parties de la guerre, l'attaque & la défense des armées retranchées. Si je m'engageois de leur donner toute l'étendue qu'elles méritent, j'aurois trop à faire, mais c'est à quoi je ne m'engagerai pas. Je me bornerai seulement aux choses qui ont rapport à cette fameuse action, & en examinant la conduite des deux Rois nous entrerons dans les deux parties de la guerre qui regardent l'attaque & la défense des armées retranchées dans les détroits & sur les hauteurs des montagnes. Je ne m'éloignerai pas de ces deux sujets, supposé que l'envie ne m'en prenne pas, car c'est autre chose dans les plaines. Les méthodes sont autant différentes dans la défense & dans l'attaque, que les pays diffèrent les uns des autres. C'est une chose qu'on doit bien remarquer. Chacune de ces deux parties de la guerre est subdivisée en plusieurs autres, & les faits sur cette matière, dont cette Histoire est remplie, répondent à chaque partie. Nous ferons en état de les traiter chacune en particulier. Nous irons véritablement des unes aux autres par sauts & par bonds, cela ne peut être autrement. Il faut suivre mon Auteur; mais qu'importe par quel chemin, pourvu que nous allions au but, & que ce soit avec moins de peine, plus agréablement, & peut-être avec plus de fruit que si nous allions par une méthode plus suivie & plus régulière, en prenant chaque partie selon son rang? puisque les unes ne dépendent point des principes des autres, comme dans la Géométrie.

Avant

Avant que d'entrer dans les suites & les circonstances de cette grande journée, l'Auteur nous donne d'abord un état des forces des deux Rois; il entre ensuite dans la description du camp retranché de Cléomène, qui est tout ce que l'habileté & l'expérience la plus consommée peuvent représenter de plus parfait dans cette sçavante partie de la guerre: je dis sçavante; car si l'on considère les différentes sortes de guerres, les différentes manières de combattre, j'ose avancer qu'il n'en est point de plus difficile, de plus digne d'un grand génie que celle des montagnes, de quelque nature qu'elle puisse être. Il n'appartient aussi qu'aux Généraux du premier ordre de s'en bien démeler; & quoiqu'on ne connoisse jamais mieux la capacité & l'étendue du génie & des vûes d'un grand Capitaine que dans une guerre défensive, il se fait encore plus admirer dans les pays de montagnes que dans aucun autre; mais cette partie de la science militaire n'est connue que de peu de personnes. C'est ce que nous avons vû dans la dernière guerre de 1701, sans remonter plus haut.

La guerre offensive peut être à portée d'un Général médiocre & courageux; dans toute autre guerre que celle-ci, je doute qu'il puisse jamais bien réussir, si le hazard ne s'en mêle. Dans celle dont je vais parler, quand même il auroit en tête un ennemi très-inférieur, & qui l'entendrait mieux que lui, il faudroit qu'il succombât contre le foible. J'ai cru devoir dire ce que je pense de la guerre des montagnes avant que d'entrer en matière.

Cléomène, quoique brave & très-entendu, se crut trop foible pour résister à Antigonus, & le combattre en rase campagne. La défensive fut son unique ressource. Il songea de bonne heure à s'emparer des passages par où l'on entre dans le pays de Sparte. Il se campe sur les hauteurs des deux montagnes qui bordent l'entrée de la vallée de Sélasie qui verse dans la plaine, où Antigonus se campa. Il voioit de son camp l'ordre & la distribution des troupes des ennemis, & tous les mouvemens qu'ils pouvoient faire dans la plaine, qu'il avoit devant lui. Le poste ne suffisoit pas de lui-même pour le garantir des entreprises de son ennemi, qui étoit autant habile & entreprenant que sage & avisé.

Cléomène eut besoin de toute sa prévoyance & de toute son habileté pour se mettre en état de défendre ces passages, & de se maintenir dans son poste. Il connoissoit parfaitement le pays où les Macédoniens pouvoient pénétrer. Il fit rompre tous les chemins & les endroits qui lui parurent praticables, tira un retranchement le long des deux montagnes, & n'oublia rien de toutes les précautions que l'art put lui suggérer. Assuré de ce côté-là, il songea à fortifier les deux montagnes sur lesquelles il avoit assis son camp, & profita en grand Capitaine de tous les avantages que la nature du terrain pouvoit lui offrir.

La rivière d'Oenus, qui roule ses eaux au milieu de la vallée, & l'Eva & l'Olympe, le séparoit de l'autre partie de son armée. Il jette des ponts pour communiquer de l'une à l'autre. Cette vallée forme une plaine partagée par cette rivière. Il y poste sa cavalerie (2) (3), appuiee à l'une & à l'autre montagne, il entrelasse cette cavalerie de pelotons de son infanterie légère (4) (5), l'infanterie (6) (7) borda les retranchemens des deux montagnes. Voilà en peu de mots la description du camp retranché de Cléomène, & la disposition de ses troupes, qui fut un sujet d'admiration pour Antigonus.

Celui-ci ne fit pas moins connoître par sa conduite qu'il ne cédoit pas en intelligence à son ennemi, comme on le remarquera dans tout ce qui précéda & dans les suites de cette fameuse journée, qui est bien moins considérable par le nombre des troupes qui combattirent des deux côtes, que par l'intelligence, la valeur & la bonne conduite des deux Rois. Les gens de guerre, comme ceux qui ne le sont pas, verront ici le chef-d'œuvre de l'antiquité dans cette excellente partie de la science des armes. Pour moi j'avouerai

j'avouerai franchement que je ne vois rien dans les Modernes qui puisse entrer en parallèle avec ces deux grands exemples : car c'est purement l'art, & non pas le nombre des combattans, qui illustre une action.

Le Père Dom Bernard de Montfaucon, célèbre par son sçavoir & par tant de beaux ouvrages dont le public lui est redevable, parmi quelques batailles des Anciens, qu'il a insérées dans son Livre de l'*Antiquité expliquée*, nous donne une traduction de la bataille de Sélasie, où Polybe s'est surpassé dans le narré qu'il en fait en vrai guerrier. Un homme de guerre le plus expérimenté n'auroit sçu mieux choisir. Cela me surprit dans un homme de sa profession, dont il est rare que le goût soit tourné à ces sortes de choses ; mais je cessai bientôt de l'être, lorsqu'on m'eut appris que ce sçavant Bénédictin avoit servi & fait trois campagnes dans les armées de M. de Turenne, avant que d'entrer dans son Ordre ; ce qui suffit aux gens qui ont un grand sens, une grande lecture & beaucoup d'esprit, pour distinguer entre plusieurs grands exemples ceux qui peuvent être au goût des plus habiles du métier, & orner un ouvrage tel que le sien, où j'ai fait mon cours d'antiquité autant que mes forces l'ont pu comporter.

Pour revenir à mon sujet, il me paroît qu'Antigonus se trouva fort incertain du succès de son entreprise à la vûe de ce camp fameux de Cléomène. Il se campe d'abord en présence, & se couvre du ruisseau du Gorgile, qu'il mit devant lui. Il resta quelques jours dans son camp (8) sans rien entreprendre, toujours dans l'incertitude & dans la crainte de manquer son coup. L'affaire lui parut sérieuse, & digne d'être examinée avec beaucoup de maturité avant que d'en venir à l'exécution. Il y trouvoit des difficultés infinies, & les obstacles de l'art plus grands que ceux de la nature ; mais ils ne lui parurent pas insurmontables. Il prit sa résolution en brave & habile guerrier, à qui les desseins qui ne sont que hardis ne paroissent jamais au-dessus de sa capacité, de son courage & de sa prudence, qui est toujours la règle de sa conduite.

Antigonus observe avec une extrême attention la situation du camp des Lacédémoniens, la nature de leurs retranchemens, la disposition & la distribution de chaque arme, la pente de la montagne, & tout le terrain pour aller à eux. Il lève son camp pendant la nuit, & fait passer l'Oenus à toute la droite, pendant que sa gauche resta en deçà, avec ordre de passer le Gorgile & de s'avancer vers le pied de la montagne, en même tems qu'il en fait autant à sa droite. A la pointe du jour les deux armées se trouvèrent fort près l'une de l'autre pour entrer en action. Voici l'ordre sur lequel Antigonus combattit du côté du mont Olympe, qui étoit la droite, où il se mit à la tête.

La première ligne de son infanterie étoit composée des Macédoniens & des étrangers soudoiez (9) rangez selon la nature du terrain, dont la droite appuioit à la montagne, & la gauche s'étendoit jusqu'à la cavalerie (10) qui faisoit le centre de l'armée avec un corps de mille Achéens, & d'autant de Megalopolitains partagez par pelotons (11) d'en-deçà comme d'en-delà de l'Oenus selon la coutume des Grecs.

La seconde ligne étoit formée de la phalange Macédonienne ; & comme le terrain ne lui permettoit pas de s'étendre sur un plus grand front, à cause des inégalitez de la montagne à l'endroit où il jugea que Cléomène feroit le plus grand effort, soit dans la défense, soit qu'il lui prît envie de sortir avec toutes ses forces ; après avoir repoussé les différens corps qui combattoient à la tête, comme il ne doutoit point que cela n'arrivât, il double une partie de la phalange à la queue de l'autre en manière de Colonne (12) c'est-à-dire, qu'il la fit combattre sur trente deux de file, corps impénétrable disposée de la sorte & contre lequel rien ne pouvoit résister qu'en se rangeant dans un

ordre semblable. C'est dans cette ordonnance que l'armée d'Antigonus combattit. Comme le terrain étoit différent à la gauche il changea quelque chose dans la disposition.

Les Macédoniens & les Illyriens (13) composoient la première ligne; la seconde (14) étoit formée des Acarnaniens & des Crétois soutenus d'une réserve (15) de deux mille Achéens, la cavalerie étoit épaulée d'un corps de mille fantassins, divisez par pelotons entre les distances des escadrons pour combattre avec eux.

Antigonus ouvrit l'action par la gauche, il ne le fit pas sans de grandes raisons, & ces raisons que nous allons déduire peuvent être d'une grande instruction aux Généraux d'armées qui peuvent en avoir besoin.

Comme ce grand Capitaine doutoit de la capacité & de l'expérience d'Euclidas, il jugea par-là que le côté du mont Eva devoit être le plus foible, puisque ce n'est pas tant l'avantage du terrain, les fortifications & la valeur des soldats qui vous assurent la victoire, que la science, l'expérience & le courage de ceux qui les commandent. Ce n'étoit pourtant pas-là l'unique raison qui l'obligea à attaquer d'abord l'Eva, il me paroît qu'il en eût d'autres qui n'étoient pas moins sensées & moins prudentes.

Comme l'élite des deux armées étoit du côté du mont Olympe, & que Cléomène y étoit en personne, il jugea bien qu'il y trouveroit une grande résistance & que s'il étoit repoussé il avoit lieu de craindre que sa gauche ne se décourageât à la vûe de quelque événement sinistre, & qu'elle n'attaquât avec moins d'espérance & moins d'ardeur, au lieu qu'il évitoit cet inconvénient si elle entroit la première en action; car il est certain que la vûe d'un mauvais succès eût fait un effet contraire dans les troupes qui défendoient l'Eva, elles eussent augmenté de courage & de vigueur par l'avantage de celles de l'Olympe, ce qui pouvoit tirer à des conséquences facheuses pour Antigonus, rendre les troupes de la gauche inutiles & causer la perte de la bataille. D'ailleurs en commençant par la gauche & peu après à la droite, les troupes occupées au combat n'auroient pas le tems de réfléchir & de s'appercevoir de ce qui se passeroit autrement.

Antigonus ne fut pas trompé dans ses conjectures; peu s'en fallut que la victoire ne lui échapât par l'imprudence de ceux qui attaquèrent le côté des retranchemens les plus proches de la cavalerie de la droite de Cléomène. Ce mauvais succès fut aussitôt réparé par une plus grande imprudence de armez à la légère, qui soutenoient cette cavalerie dont Philopœmen qui n'étoit alors que Capitaine de cavalerie & qui fut depuis un des plus fameux guerriers de la Grèce, scût bien profiter, car sans l'adresse & le courage de cette habile Officier, Antigonus n'eût pû garentir sa gauche d'une entière défaite, ce qui eût influé sur sa droite, où la victoire fut longtems incertaine & fort balancée.

§. II.

Réflexions militaires sur cette fameuse journée. Fautes de Cléomène. Antigonus n'en fut pas exempt.

SI l'on examine avec soin la conduite de Cléomène, on ne verra rien qui ne soit digne d'un grand Capitaine: s'il fut battu, on ne doit attribuer son malheur qu'à l'ignorance & à la lâcheté d'Euclidas; l'une porte des reproches qui nous servent souvent de leçons pour nous exciter à l'étude de notre métier & pour mieux faire à l'avenir, & l'autre nous couvre d'une honte éternelle. Il dépend de nous de nous rendre capables de commander, mais la lâcheté coule dans le sang: il ne dépend pas de nous d'être



BATAILLE DE SELASIE ENTRE ANTIGONUS ET CLEOMENE.

d'être braves & courageux, à moins d'une irruption violente du tempérament. Encore un coup il ne dépend pas de nous d'être braves, mais il dépend de nous d'être habiles. Que cette maxime soit imprimée fortement dans la tête de ceux qui sont nez pour la guerre, grands & petits, & que les pères la répètent sans cesse à leurs enfans, comme faisoit le Maréchal de Biron aux siens. Ce trait de morale militaire est venu au bout de ma plume. En profite qui voudra. Revenons à Cléomène.

On ne doit pas moins l'estimer grand Capitaine par sa défaite, qu'Antigonus par sa victoire; mais la mauvaise fortune ne se justifie guères qu'auprès d'un petit nombre de personnes intelligentes: les autres ne jugent que par l'événement, & ceux-là sont les fots dont ce monde est tout rempli.

Un Général ne peut-être par tout, il donne ses ordres: c'est à ceux qui en sont chargés de voir à l'œil, & les exécuter & de se régler selon le tems & les occasions; & s'ils n'agissent conformément, c'est sur eux que doit tomber tout le blâme. Cela est fort bien, mais il s'agit de savoir s'ils sont tous capables de donner de bons ordres, comme Cléomène; il ne s'en trouve que trop qui prétendent s'être trouvés par tout où l'on a bien fait sans y avoir pourtant été, ni donné aucun ordre pour bien agir, ou qui s'y trouvent par hazard sans rien voir de ce qu'il faut faire & que d'autres font pour eux sans pourtant qu'ils leur en marquent leur reconnaissance, ni qu'ils en fassent mention dans les relations qu'ils envoient à la Cour. Ici Euclidas ne fit rien de tout ce qu'il devoit faire, la faute des armes à la légère pouvoit être aisément réparée, comme nous le dirons bientôt.

Notre Auteur s'embarrasse extrêmement dans ses réflexions sur les fautes d'Euclidas; on ne sçait si les retranchemens furent d'abord abandonnés, ou s'il n'y en avoit point. Or il est évident que toute cette droite étoit retranchée comme la gauche. „ Euclidas voyant les cohortes venir à lui, *dit l'Auteur*, ne pensa plus à se servir de l'avantage du poste qu'il occupoit; au lieu qu'il falloit venir de loin au-devant des ennemis, mis, fondre sur eux & rompre les rangs, reculer petit à petit, & regagner ainsi la hauteur sans danger. „ J'ai lieu de beaucoup soupçonner que les retranchemens furent abandonnés, & qu'Euclidas s'étant retiré sur la hauteur, il négligea encore d'en profiter. Il n'étoit pas possible qu'il sortît de la ligne pour aller au-devant de l'ennemi, la retraite eût été impossible s'il eût été battu: cela n'étoit point dans les règles; on ne prend un tel parti qu'à la dernière extrémité, comme cela arriva à la droite de Cléomène. C'étoit la méthode des Romains. Les Commentaires de César nous offrent une foule d'exemples de cette nature.

Celui qui commandoit la cavalerie du côté d'Euclidas, commit une faute impardonnable, quoiqu'assez ordinaire aux gens sans expérience; il se priva du secours de l'infanterie légère pour l'envoyer contre ceux qui combattoient sur la hauteur à sa droite, quoiqu'il eût l'ennemi à deux pas de lui & prêt à le charger. C'étoit l'avertir de profiter de l'occasion, & c'est à quoi il ne manqua pas. Alexandre qui la commandoit n'eut pourtant pas l'esprit de s'apercevoir de la bévûe de son ennemi, ou s'il l'aperçut, l'on dira de lui comme de bien d'autres, que la prudence excéda de beaucoup sur le courage. Philopœmen, qui vit tout le péril où l'infanterie de la gauche s'étoit précipitée par son imprudence contre les armes à la légère de Cléomène, qui la prenoient à dos & en flanc, en craignit les conséquences; *il voulut d'abord avertir les Chefs, qui ne daignèrent pas l'écouter*. Persuadé que tout étoit perdu s'il n'attaquoit la cavalerie de Cléomène avant que les armes à la légère se ravissent, il prit son parti, & attaqua avec ce qu'il avoit de gens à ses ordres: ce qui fut l'unique cause du gain de cette bataille, & lui acquit une grande réputation. De là on jugea qu'il seroit un jour un des plus grands Capitaines de la Grèce.

Un Officier brave & entendu, qui voit les affaires en péril par l'ignorance & le peu de courage de celui qui les commande, est en droit de dire son sentiment, lorsqu'il voit qu'on néglige le parti qu'il faudroit prendre en certaines occasions, & de faire ce qui dépend de lui, s'il n'est point écouté lorsqu'il s'agit du salut commun; c'est ce que Philopœmen ne manqua pas de faire, & il en fut loué du Général.

Agéfilas (a) disoit que dans les cas de cette nature on devoit considérer la chose en elle-même, & voir si elle n'est point d'une absolue nécessité, & que c'étoit très-bien agir de faire de son propre mouvement, sans attendre que l'on commande, ce qu'on connoît être utile au bien public. Notre Auteur ne manque pas de rapporter le compliment qu'Antigonus fit à Alexandre après cette victoire, pour n'avoir pas connu l'occasion de vaincre. Il loue publiquement Philopœmen de son action, & d'avoir pris sur lui une affaire si importante, & où il s'agissoit du salut de toute l'armée. C'est en pareil cas que la défobéissance doit être louée plutôt que punie.

Euclidas eût bien pû s'apercevoir de la faute de celui qui commandoit à sa cavalerie, & prévoir ce qui pouvoit en arriver. Il eût pû la secourir par les troupes de sa gauche; & bien qu'il ne l'eût pas fait, & que sa cavalerie fût défaite, il n'y avoit rien encore de désespéré. Il eût dû la rallier dans la vallée, & faire border la hauteur du côté de la rivière par la même infanterie qui avoit si imprudemment attaqué la cavalerie.

Rien n'empêchoit celle-ci, qui ne pouvoit être poursuivie dans la vallée, de passer l'Oenus, & de se joindre à la cavalerie de l'autre côté de la rivière: car si la victoire se l'eût passée, elle n'eût pû l'attaquer sans un désavantage manifeste. On peut voir par là que la défaite de la cavalerie d'Euclidas ne décidoit rien, si celui-ci eût eu la moindre expérience & la capacité nécessaire pour réparer ce malheur; mais il manquoit de l'une & de l'autre, & qui plus est de courage, sans lequel toute l'habileté imaginable ne sert de rien. Passons aux observations sur les manœuvres d'Antigonus à sa droite.

Bien des gens pourroient blâmer ce grand Capitaine de n'avoir pas attaqué le camp de Cléomène tout en arrivant, pour ne pas lui donner le tems de se reconnoître. Cette maxime est bonne lorsqu'il s'agit d'insulter une armée retranchée dans une rase campagne; mais c'est autre chose sur des montagnes de difficile accès, & pleines de ravines & de rochers. Il faut y aller la sonde à la main, & avec de grandes précautions.

Antigonus marqua beaucoup de sagesse & de prudence dans cette conduite. Il lui importoit d'avoir une connoissance exacte de la situation du camp des ennemis, & des obstacles qu'il pouvoit rencontrer pour aller à eux, avant que de s'engager dans une entreprise si délicate. Je m'étonne que Cléomène, si habile & si éclairé, ne se soit pas aperçu d'une faute qu'il fit qui me paroît très-considérable, & dont Polybe ne parle pas; il avoit tout le tems d'y remédier. Rien ne l'empêchoit de se retrancher à sa cavalerie, & de tirer une ligne au travers de la vallée qui joignît à l'Eva & à l'Olympe. Il ne le fit pourtant pas. Le bon sens & les règles de la guerre exigeoient une semblable précaution, car dans les affaires de cette nature on engage toujours par les endroits les plus foibles. Il eût dû donc se fermer du côté de cette vallée, & Antigonus eût beaucoup mieux fait d'ouvrir la scène par cet endroit-là.

Cléomène se tiroit sans doute d'un grand embarras s'il eût pris un semblable parti. Son infanterie légère, qu'il avoit entremêlée avec sa cavalerie, eût pû border le retranchement, soutenue par toute sa cavalerie. Cette faute me paroît très-essentielle: car s'il se fût retranché, il étoit victorieux à sa droite, malgré la lâcheté d'Euclidas.

(a) *Plut. Agel.*

clidas, par ce que fit cette infanterie légère qui s'étoit détachée de sa cavalerie pour tomber sur ceux qui attaquoient la gauche d'Euclidas, qui furent battus; la cavalerie d'Antigonus eût-elle attaqué un retranchement, quoique dépouillé d'infanterie? On y eût pensé plus d'une fois, ou du moins on eût eu le tems de faire revenir l'infanterie légère. Je ne vois rien dans l'antiquité & parmi nous qui soit comparable à l'ordre & à la distribution des forces des deux armées; chaque arme se trouva dans son avantage, & soutenue l'une par l'autre, & cette action, qui fut d'un détail extraordinaire, mérite d'être admirée & bien méditée.

Ce que Cléomène fit à sa gauche est tout ce qu'on peut tirer de l'intelligence la plus profonde & des courages les plus intrépides. Sa résistance fut surprenante, & conduite avec tout l'art possible. Il ne désespéra jamais de se tirer glorieusement d'affaire, & Antigonus vit le moment de sa perte où il étoit, & sa gauche fort maltraitée au commencement du combat. Philopœmen le tira d'inquiétude, ce qu'il n'auroit jamais pu espérer ni attendre d'un simple Capitaine de cavalerie. Il reprit cœur par cet avantage, & prit de nouvelles espérances, pendant que Cléomène, qui contemploit du haut de la montagne la lâcheté & les misérables manœuvres d'Euclidas, crevoit de dépit. Il vit bien qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il ne pouvoit réparer tant de sottises & l'étourderie des armes à la légère, que par une résolution prompte & vigoureuse: car s'étant aperçû de la déroute de la cavalerie de sa gauche, & de la courte résistance de l'infanterie, & craignant que les victorieux ne tombassent sur les derrières du reste de sa cavalerie qui étoit de l'autre côté de l'Oenus, pendant qu'on l'attaqueroit de front, & que les ennemis n'aient plus rien à faire de ce côté-là ne vinsent prendre les revers de ses retranchemens, après avoir gagné ceux de sa droite, il ne trouva point d'autre expédient, dans un état si pressant, que celui d'une sortie générale. Il ramasse donc tout ce qu'il avoit de forces en cet endroit-là, sort de ses lignes par les barrières & par les ouvertures qu'il dut y faire pratiquer, & fond d'en haut avec toute l'audace & la fierté possible: le choc fut rude & bien soutenu des deux côtes, & la victoire longtems balancée. Le malheur de Cléomène étoit trop grand pour être en état de le réparer par sa valeur & par sa conduite. Il succomba, sans avoir rien perdu de sa gloire & de sa réputation.

Antigonus dut à l'ignorance & à la lâcheté d'Euclidas son salut & sa victoire. La manière dont il fit combattre sa phalange ne contribua pas peu au succès de sa droite, ou pour mieux dire il dut tout à cette façon de combattre. L'avantage de la hauteur que ses ennemis avoient sur lui, leur courage & la bonne conduite de Cléomène lui parurent si redoutables, qu'il ne vit pas de meilleur moien pour résister au poids & au choc de ces soldats intrépides, que de doubler les files de sa phalange pour la rendre impénétrable à la valeur de celle de Cléomène, qui combattit sans doute sur moins de profondeur. Il eût peut-être pu la doubler, ce mouvement étant la chose du monde la plus aisée, la plus simple & la plus rapide. S'il eût pris ce parti, il eût extrêmement embarrassé son ennemi. „ Enfin les troupes d'Antigonus, *dit notre Auteur*, s'avancant piques baissées, & tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait „ la force de la phalange doublée, ils les chassèrent de leurs retranchemens. „ Antigonus ne pouvoit opposer une plus grande force aux Lacédémoniens qu'un corps sur trente-deux de profondeur, & bien lui valut qu'il eût songé de bonne heure à se ranger de la sorte contre un Général autant habile & résolu que Cléomène.

Quoiqu'il en soit, celui-ci se conduisit avec tant de bon sens, d'adresse & d'intelligence, qu'on n'a rien à lui reprocher dans son infortune. Il est toujours injuste, disoit le grand Turenne, d'imputer à d'habiles gens ce qui n'a pas un succès heureux, lorsqu'on n'a rien négligé de ce qui dépend de l'art & de l'intelligence pour tourner

la victoire de son côté. Et quant à Antigonus il eût été bien malheureux s'il ne fût pas sorti glorieux de ce second combat après le succès décisif de celui de sa gauche.

§. III.

De la défense des armées retranchées dans les vallées & sur les hauteurs, des montagnes. Que celui qui se défend ignore ses avantages, & que ses craintes sont toujours chimériques; que l'assaillant n'est pas bien fondé dans les siennes. Excellente méthode de se retrancher.

Cette bataille nous offre deux grands sujets à traiter: l'un regarde l'attaque, & l'autre la défense des armées retranchées sur les hauteurs & les défilés des montagnes de difficile accès. Je ne me suis pas aperçu jusques ici qu'aucun de nos Auteurs militaires ait encore écrit sur ces deux importantes parties de la science des armes, ce qu'ils en ont dit dans leurs ouvrages nous en donne à peine une idée, les Anciens n'ont même touché cette matière qu'historiquement. Disons la vérité, les Modernes nous en apprennent encore moins, ils s'en sont tenus à certaines règles générales, à certain nombre de maximes, sur lesquelles on ne sçauroit rien établir de certain & d'assuré. La plupart sont fausses & absurdes. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que le plus grand nombre des gens de guerre les envisage & les considère comme des axiomes infaillibles, tant les préjugés de l'enfance ont de pouvoir sur les hommes. Il est bon qu'on soit désabusé. Si nous ne gagnons rien sur ceux qui s'y trouvent trop enfoncés, nous avons confiance que les autres, qui en sont exemts, & qui aiment à être conduits à la vérité par principes & par raisonnemens, trouveront ici tout ce qui peut être capable de les convaincre de la fausseté de l'ancienne méthode, & de l'évidence de celle que je propose.

Je ne sçauois donc tirer mes principes d'aucun Auteur ancien ni moderne. Ce que les premiers peuvent en avoir écrit n'est pas parvenu jusqu'à nous; & quant aux seconds, ils n'ont rien débité sur ce point qui mérite notre estime & notre attention. Je ne vois d'autre ressource pour traiter ces deux matières si importantes & si graves, que de tourner les faits en préceptes & d'en inventer de nouveaux: ce qui ne suffit pourtant pas. Il y a bien des endroits où je manque de tout secours, & où je me vois obligé de mettre en usage mes propres lumières, & de tirer de mon propre fond ce que je ne puis tirer de l'exemple: car bien que la première idée de mon Système des Colonnes me soit venue à l'esprit avant que de les avoir remarquées dans les Anciens, & que cette découverte n'ait fait que m'exciter à le porter à une plus grande perfection; j'ai poussé ce Système si loin, qu'il est devenu entre mes mains comme la matière première, qui s'est accommodée à toutes sortes de formes pour produire divers effets & diverses figures. Tout est nouveau ou presque nouveau dans ce que je vais traiter, dans la méthode de se retrancher, ordre & distribution d'attaque, de défense & de conduite. Je me suis entièrement éloigné du chemin battu, qui m'a semblé n'être point celui qu'on doit suivre: persuadé qu'il n'y a point de prescription en faveur de l'ancienne, que je reconnois fautive, & presque en tout à l'égard de ces deux grandes parties de la guerre. Nous allons commencer par la défense pour finir par l'attaque, ou nous mêlons toutes les deux ensemble lorsque nous ne pourrions l'éviter.

Un Chef d'armée qui s'est porté sur les hauteurs des montagnes pour en défendre les gorges & les entrées, doit avant toutes choses examiner le terrain & les endroits les plus

plus difficiles, comme les plus aisez, avec toute l'attention imaginable, & les endroits de revers par où l'ennemi pourroit se couler, & consulter les gens du pais avant que de se fixer au poste qu'il veut occuper : après quoi il reconnoitra lui-même sa ligne de communication pour communiquer aux autres vallées, tâchant de mettre derrière lui celles qui versent dans celles qu'il veut défendre. Son parti pris & son camp formé, il se retranchera sur les hauteurs qu'il veut occuper, & tirera une ligne qu'il fera passer sur les endroits les plus avantageux d'une montagne à l'autre, passant au travers de la vallée, pendant qu'il fera abattre tous les arbres, les chênes, les haies, pour ne laisser rien devant lui qui puisse servir à l'ennemi, laissant toute la montagne pelée jusques dans la plaine. Il fera en même tems rompre les chemins par où l'ennemi pourroit se glisser, & les valons d'un accès facile, qu'il fera boucher par des abattis d'arbres, ou par de bonnes redoutes. Enfin il n'oubliera rien de tout ce que l'art pourra lui fournir pour rendre tout ce front impraticable.

Après s'être mis l'esprit en repos de ce côté-là, il ne négligera rien pour se bien retrancher, profitant de tous les avantages que le terrain pourra lui offrir, observant sur toutes choses de pratiquer à trente ou quarante toises de ses retranchemens, & d'espace en espace, des redoutes ou des flèches avancées, avec des communications, & ces communications doivent être entre deux terres bien palissadées de tous côtez, & où il puisse passer quatre hommes de front entre les deux banquettes : car il faut nécessairement que l'ennemi attaque ces ouvrages avant que d'aborder les retranchemens, ce qui n'est pas la chose du monde la plus aisée & de fort facile exécution, ces flèches se trouvant soutenues & flanquées de tout le feu de la ligne ; & si l'ennemi les laisse derrière, il s'expose à une tempête de feux différens qui le voient de la tête aux pieds, de flanc & à dos, pour peu qu'il lui plaise de s'engager dans ces coupe-gorges. Passons maintenant à la disposition.

La règle inviolable dans toutes les actions & les opérations de la guerre, est de mettre non seulement chaque arme en sa place, & au poste qui lui convient ; mais il faut encore que l'une soit soutenue par l'autre : c'est ce que je n'ai guères vû pratiquer dans les affaires générales de toute espèce. Rarement la cavalerie se trouve protégée & appuyée de l'infanterie, & celle-ci de l'autre, aux endroits où toutes les deux puissent se soutenir & s'entre-secourir réciproquement. D'où vient cela ? Je le dirois bien, mais ce n'est pas ici le lieu ; c'est une matière importante que je n'ai pas encore épuisée, & qui mérite de bonnes observations.

Dans ce qui regarde généralement l'attaque & la défense des armées retranchées, on manque rarement dans la maxime dont je viens de parler plus haut ; mais je remarque qu'il n'y a aucune différence dans l'ordre & la distribution des deux armées. Il n'y a rien qui m'étonne davantage. Celui qui se défend devroit, ce me semble, l'emporter sur l'autre, malgré la supériorité du nombre, (car je suppose ici une égalité de courage,) qui ne doit être d'aucune considération contre le petit bien retranché, qui le réduit à combattre sur le même front, & qui supplée encore à sa foiblesse par l'avantage des lieux. Je le répète encore, celui qui se défend à couvert d'un bon retranchement, doit surmonter l'autre. Cependant il est rare que celui-ci soit repoussé, il sort presque toujours victorieux : autre sujet d'étonnement. Quelle en peut être la raison ? diront quelques-uns. Il est aisé de la trouver : elle est dans l'opinion, qui fait tout. Ajoutons encore l'insuffisance des Chefs, qui ne réfléchissent sur rien, & qui par là ignorent leurs véritables avantages. Semblables à leurs soldats, ils s'en forment de chimériques dans leurs ennemis ; ils ne considèrent que le petit nombre qu'ils ont à leur opposer, sans penser ni réfléchir sur les avantages réels qui suppléent à leur foiblesse : car s'ils les connoissoient, ou si les connoissant ils ne laissoient pas leurs troupes dans une

rance crasse là-dessus, ces sortes d'entreprises échoueroient presque toujours, & on réduiroit l'assaillant à ne rien espérer de la victoire que dans la sagesse des mesures prises de loin, & dans l'excellence de son ordre de bataille, & cette excellence est une fort grande rareté. On ne la remarque point dans une tactique telle que celle dont nous nous servons aujourd'hui.

Que peut-on espérer d'une armée qui ignore tous les avantages qu'elle a sur celui qui attaque? Les soldats ne savent rien, sinon qu'on se retranche, & que leurs Généraux se précautionnent extraordinairement; leurs Officiers n'en savent pas davantage, & là-dessus tous s'imaginent qu'ils ont grand peur, & qu'ils en useroient tout autrement s'ils ne sçavoient l'ennemi plus fort, plus brave, plus audacieux qu'ils ne le font eux-mêmes, & mieux commandé: tout cela leur passe par la tête; & comme on les laisse dans cette opinion sans chercher à les en guérir, & qu'on ne les instruit pas des raisons que l'on a, vraies ou simulées, pour les encourager, (comme il importe de le faire selon la méthode des Anciens, lorsqu'on s'attend à être attaqué,) & qu'on ne prend pas même la peine de leur faire connoître aucun des avantages qui peuvent les obliger à une vigoureuse résistance, ils restent dans l'ignorance de toutes choses. Toutes ces premières idées, qu'ils se sont mises dans la tête, & dont on ne les a pas guéris, leur reviennent incessamment à l'esprit, & sur ce fondement ils ne font presque aucune résistance. Fâcheuse disposition d'esprit que la défensive produit le plus ordinairement, lorsqu'un malhabile Général s'en mêle.

Celui qui attaque combat sur des opinions bien différentes; il croit l'ennemi d'autant plus foible, & le méprise d'autant plus, que ses précautions sont plus grandes. Il combat avec plus de confiance, & ne craint rien, sinon que l'ennemi ne lui échape. On voit de tems en tems & de loin à loin des exemples contraires à ce que je viens de dire; mais c'est lorsque celui, qui se défend, a un Turenne, un Condé, ou quelque autre guerrier de cette force en tête. Nous allons donner la disposition que nous croions la meilleure, la plus sûre & la plus vraie dans la défense des armées retranchées, & la manière de combattre avec avantage. On peut bien juger que je ne puiserai pas dans la routine.

Je suppose un terrain semblable à celui où Cléomène se retrancha contre Antigonus. On tirera un retranchement de l'une à l'autre montagne, qui traversera en même tems toute la vallée. L'infanterie (2) (3) bordera le retranchement, rangée sur une seule ligne, les bataillons au moins sur six de file, avec des réserves (4) (5) d'un bataillon chacune, rangées en Colonnes à une certaine distance les unes des autres, & plus près-à-près aux endroits où l'on jugera que l'ennemi formera ses principales attaques.

Les cavaliers démontez, car à la guerre il faut mettre tout à profit, jusqu'aux valets de l'armée,) seront entremêlez avec quelque infanterie aux postes les moins accessibles pour la montre seulement, & pour que ces postes ne paroissent point trop dégarnis: car il arrive souvent que l'ennemi attaque par les endroits les plus impraticables, & où l'on se doute le moins. C'est à quoi l'on doit prendre garde.

La cavalerie (6) (7) sera rangée dans la plaine entre les deux montagnes; & comme elle se trouve coupée en deux par la rivière, on y dressera plusieurs ponts (8), quand même elle seroit guéable, pour pouvoir communiquer sur tout le front de la ligne. On dressera deux grosses redoutes du côté de ces ponts pour faciliter le ralliement des troupes, afin qu'elles puissent se rallier sous leur feu, au cas que l'ennemi vînt à percer en ces endroits.

L'infanterie (9) (10) bordera la ligne, soutenue par la cavalerie en ces endroits-là comme par tout. On conservera un nombre d'arbres coupez avec toutes leurs branches pour jeter sur les brèches, ou pour former au plutôt un second retranchement de ces

ces arbres, au cas qu'on craignît d'être emporté au premier : méthode excellente, & à laquelle on n'avoit jamais pensé. A l'égard du canon, on le postera dans les endroits les plus avantageux. Voilà en peu de mots l'ordre & la distribution des troupes d'une armée qui s'attend à être attaquée dans ses lignes, dans une situation de pais telle que celle que je viens de représenter. Il suffit qu'on se règle dans l'esprit de cet ordre de bataille dans une situation différente. Quant à la manière de combattre, elle s'accommode à toutes sortes de situations. Mais avant que d'entrer en matière, on croit qu'il ne sera pas inutile d'attaquer l'opinion d'un grand nombre de gens de guerre, qui s'imaginent faussement qu'il n'y a pas de meilleure méthode à observer que de combattre par détachemens plutôt que par corps. Cet aveuglement est à peine concevable. Il ne nous sera peut-être pas difficile de leur ouvrir les yeux, puisque tout ce que nous allons dire est fondé sur la connoissance que nous avons de l'infanterie, & que le bon sens seul suffit pour le faire concevoir.

Les Anciens, & les plus habiles parmi les Modernes, n'ont jamais défendu leurs retranchemens par piquets, mais par corps entiers, qu'ils faisoient soutenir par la cavalerie dans les endroits où elle pouvoit manœuvrer. Je ne vois point qu'on puisse se défendre autrement, si l'on veut faire une défense vigoureuse. On répondra que ces piquets se succèdent les uns aux autres, & que leur feu est plus vif, plus uni & plus suivi. Outre que cette méthode ne vaut rien, & qu'elle peut causer du desordre & du trouble, elle est encore très-pernicieuse : car si l'ennemi attaque par corps ceux qui relèvent, & qu'il les repousse par la supériorité du nombre, ils sont bientôt intimidés par le désavantage & les mauvais succès des premiers qui ont été repoussés, & la peur influant sur ceux qui les soutiennent, & qui se voient obligés de repousser l'ennemi prêt à forcer un retranchement, & qui s'avance en masse, l'épouvante a déjà gagné tout ce qui a combattu & couru sur presque toute la ligne, & lorsqu'on voit un fossé comblé on croit tout perdu, par la raison que les soldats & le plus grand nombre des Officiers ignorent leurs avantages. C'est se faire battre en détail que de suivre une méthode si insensée. Il y a plus, cette opinion ne paroît pas seulement dans la défense ; il y a des gens en très-grand nombre, & malheureusement bien des Généraux s'y trouvent mêlés, qui prétendent qu'on doit se servir de cette méthode dans l'attaque comme dans la défense. Pour ceux-là il n'y a qu'à prier Dieu pour eux.

Je ne sçai où j'ai lû, mais cependant je l'ai lû, que du tems que les Cardinaux commandoient nos armées de terre & de mer, le Cardinal de la Valette ayant assiégé Chivas, le Duc de Leganez marcha au secours de cette place ; mais pour avoir attaqué nos lignes par détachemens, il fut repoussé plusieurs fois, sans que pour cet avantage le Cardinal passât pour grand Capitaine, non plus que l'autre. J'ai en vérité honte de m'être amusé à réfuter un sentiment si étrange & si contraire aux règles de la guerre : car c'est affoiblir l'évidence, dit un Philosophe, que de perdre son tems à argumenter sur un point de controverse si insoutenable.

§. IV.

Conduite des Généraux pendant l'attaque & dans les cas inopinez.

IL y a une infinité de mesures & de précautions à prendre dans la défense d'une armée retranchée. Elles ne consistent pas toutes dans l'ordre de combattre & de se ranger. Il y a beaucoup d'autres choses à observer, qui ne sont pas moins importantes ; la plupart, pour éviter toute dispute de rang, postent les troupes & les Officiers Généraux, non selon la réputation des unes, & l'intelligence ou les talens des autres,

mais selon leur ancienneté : ce qui est très-mauvais , le poste devant être celui où l'on craint le plus. M. de Turenne sentit bien les conséquences de cette coutume. Certain Général de son armée , qui s'étoit fait une étude particulière de cette espèce de jurisprudence , peu digne d'y perdre son tems , & qui étoit l'oracle que les Officiers alloient consulter dans leurs doutes , fut le premier que ce grand Capitaine entreprit ; il lui donna tant de dégoûts , qu'il fut obligé de se retirer chez lui , dit Saint-Evremond , avec cette capacité bagatelle & incommode , & dont il n'avoit que faire. Tout fut tranquille , & tout n'en alla que mieux.

Il seroit à souhaiter qu'un abus si pernicieux fût aboli pour une bonne fois ; mais il a pris aujourd'hui de trop profondes racines. En vérité n'est-ce pas une chose bien ridicule , que de voir un Officier Général , qui a servi toute sa vie dans la cavalerie , comme je l'ai dit ailleurs , commander à l'infanterie , qu'il n'entend ni ne connoît pas , & le Général Fantassin à la cavalerie , où il n'entend rien ? C'est tout comme si l'on faisoit mettre pied à terre à la cavalerie pour combattre en titre de fantassins , pendant que l'infanterie monteroit sur les chevaux en guise de cavaliers.

Tout Général qui imitera M. de Turenne , fera fort bien : car lorsqu'il craignoit quelque action , & qu'il s'apercevoit de quelques endroits plus forts & plus avantageux les uns que les autres , & qu'il en remarquoit de plus propres à être attaqués , il se faisoit une loi d'y poster les corps sur lesquels il comptoit le plus , & les Généraux auxquels il avoit le plus de confiance , sans que qui que ce fût le trouvât étrange , parce qu'en effet cela est dans l'ordre.

Le Général ne doit pas seulement voir par lui-même le terrain qu'il occupe , & le pays aux environs , mais en avoir encore un plan très-exact : ce qui fournit des pensées qui peuvent souvent nous échaper à vue de pays. C'est sur ce plan , comme sur les lieux , qu'on règle son projet de défense , & qu'on se précautionne sur l'attaque & sur ce que l'ennemi peut faire. L'étude & l'expérience nous mettent souvent en état de prévoir ce qui peut arriver de fâcheux , & les devants qu'il faut prendre pour y couper court.

Le Général aiant bien examiné son terrain & réglé son ordre de bataille , avec le nom des brigades , des régimens , & des postes que chacun occupe , il fera faire plusieurs copies du plan & du projet de défense , qu'il fera distribuer non seulement aux Officiers Généraux ; mais encore aux Brigadiers & aux Colonels de l'armée.

Ce que je dis ici n'est pas la seule chose qui me soit venue à l'esprit , il y a quelque chose de beaucoup plus grande importance. Il faut ajouter encore un fréquent exercice dans les troupes , les mettre souvent en bataille , leur faire border les retranchemens , les accoutumer à tirer par rangs ou par pelotons , les exercer à de feints combats , pour leur apprendre à connoître les divers obstacles qu'on peut faire trouver à l'ennemi dans son entreprise. Il n'y a sortes de combats , il n'y a sortes d'actions militaires , où les Grecs & les Romains ne fussent dressés , & où ils ne sçussent ce qu'ils avoient à faire. C'est ainsi qu'un Général habile & prévoyant prépare ses troupes à une vigoureuse résistance , & qu'on accoutume le soldat à ce qui lui importe le plus de sçavoir : il n'est aujourd'hui que trop nouveau dans ces sortes d'affaires , comme dans les autres.

En suivant cette méthode , les troupes connoissent leurs forces & leurs avantages , lors même que l'ennemi a percé en quelque endroit. Je vais plus loin que cela dans une affaire d'aussi grande importance que celle de défendre l'entrée de tout un pays. Dans ces cas il faut aller à la conviction , & faire connoître aux soldats & aux Officiers que leurs avantages sont si grands , qu'il n'est pas possible qu'ils puissent être forcés dans leur poste , sans une lâcheté manifeste & sans une honte éternelle. Tout dépend de leur faire connoître la force des retranchemens en eux-mêmes , & la difficulté de les franchir.

franchir. On fera descendre un nombre de soldats dans les fossés en présence de tous les autres ; on leur ordonnera de passer les fossés , & de tâcher de monter sur les parapets. Il leur sera alors aisé de remarquer la difficulté de cette besogne : ce qui vaut plus que tous les raisonnemens & les harangues du monde , pour leur faire connoître leurs avantages dans la défense. Ils connoîtront alors par l'expérience combien l'ennemi trouvera d'obstacles à surmonter , lorsqu'on lui résistera : car s'il est difficile d'attaquer un retranchement avec tous ses avantages , quand on ne le défendrait pas , il est à plus forte raison plus difficile quand on le défend les armes à la main ; au lieu que les armes de ceux qui veulent monter les embarrassent , & ne leur servent de rien.

Ce que je viens de dire est excellent ; mais il faut encore exercer les troupes à tirer selon la méthode que le Comte de Saxe a introduite dans son regiment : méthode dont je fais un très-grand cas , autant que de son inventeur , qui est un des plus beaux génies pour la guerre que j'aie connu , & l'on verra à la première guerre que je ne me trompe point dans ce que j'en pense.

En suivant cette méthode , les troupes n'ignorent rien de leurs avantages & de leurs forces , lors même que l'ennemi a percé en quelque endroit de la ligne : car il n'y a rien encore de désespéré , quoiqu'aujourd'hui on croie tout perdu : tant l'opinion est maîtresse , lorsqu'on agit sur d'autres principes que ceux que je propose. On verra que l'assaillant n'a pas beaucoup avancé en son chemin , lors même qu'il a surmonté tous les obstacles qu'on lui a fait trouver , & qu'il s'est enfin ouvert un passage ; il faut encore déboucher par les ouvertures du retranchement , se former en deçà , toujours dans cette espèce de désordre où l'on se trouve après un combat fort opiniâtre. Je ne vois rien de plus difficile à la guerre. L'avantage est toujours très-grand dans celui qui se défend , qui peut sans peine obliger le victorieux de repasser au plus vite en l'attaquant brusquement , sans lui donner le tems de se former & de profiter de son avantage.

La principale attention du Général d'armée qui voit l'ennemi disposé à l'insulter dans ses retranchemens , est d'observer avec soin l'ordre sur lequel il marche. Il jugera par là quelles peuvent être ses fausses & ses véritables attaques , & l'on se règle en un moment sur ce que l'on voit. Si dans quelques endroits l'ennemi attaque par Colonnes , on doit s'y fortifier plus qu'aux autres endroits , à cause de la pesanteur & de l'impétuosité d'un corps difficile à rompre , & contre lequel il n'est pas aisé de résister. S'il pénètre une fois dans cet ordre , l'unique remède est de l'attaquer sur un ordre semblable sans délibérer , & à l'instant qu'il a percé.

Lorsqu'il est à une certaine distance , on fait un grand feu de canon à cartouche. Les troupes borderont le retranchement sur huit de profondeur , & les corps qui servent de réserve seront rangez en Colonnes , & les compagnies de grenadiers séparées pour les accidens inopinez , armées de pertuisannes , s'il est possible d'en avoir.

On se conduira de cette manière jusqu'à ce que l'ennemi s'approche du fossé , & qu'il se jette dedans pour attaquer le retranchement , ou qu'il le comble. Il faut alors le chauffer autant qu'il sera possible de faire , & lorsqu'il entrera dedans l'accabler de grenades des plus grosses & de petits sacs à poudre , dont on doit avoir bonne provision. S'il s'opiniâtre à passer , & qu'enfin il gagne le parapet , on mettra l'arme blanche en usage ; on fera passer aux premiers rangs les piques ou les pertuisannes alternativement mêlées avec les fusiliers , ou les seules armes blanches ; l'on combattra toujours ferré & collé contre le parapet. Si l'on s'apperçoit qu'on ne puisse pas longtems résister , on fera avancer les Colonnes des réserves & les grenadiers , pour attendre en bon ordre lorsque l'ennemi entrera ; ou s'il y a brèche , l'on jettera dessus des arbres entiers avec toutes leurs branches , derrière lesquels l'on se défendra.

Les compagnies de grenadiers (11) formeront un corps à la queue de chaque brigade, pour ne les employer qu'à la dernière extrémité. A l'égard des réserves, l'on en usera de même.

Si l'on s'apperçoit que les troupes se rebutent, que les affaires prennent un mauvais train, & que l'on se voie dans un danger éminent d'être emporté, une sortie prompte & subite par l'endroit où l'on n'est point attaqué ou le moins pressé peut changer la face des affaires; c'est, je pense, le meilleur & l'unique parti que l'on puisse prendre: c'étoit la méthode ordinaire des Romains. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que leurs ennemis s'y trouvoient toujours nouveaux. Celle d'Alexia est une des plus belles que César ait fait. On en trouve une infinité dans ses Commentaires & dans l'Histoire; mais on n'en faisoit que dans les cas d'extrémité. Celle de Walstein attaqué dans son camp par Gustave-Adolphe, est célèbre dans l'Histoire. Celle de Malplaquet l'est encore plus. On la doit uniquement à la vivacité Française, car elle se fit sans ordre: aucun Général n'y eut part. Si ces braves soldats & ces Officiers déterminés eussent été suivis, c'étoit fait de cette formidable armée, qui s'étoit engagée dans une entreprise très-mal entendue; mais comme nos gens ne furent pas suivis du reste, après avoir taillé en pièces tout ce qui osa les regarder en face, & les avoir poussés jusqu'à leur cavalerie, ils s'en retournèrent tranquillement. Je rapporterai cette bataille en son lieu, elle fait trop d'honneur à la nation, & à quelques Officiers Généraux auxquels on n'a guères rendu justice. L'extrémité fait naître ces sorties, qui ne manquent jamais de réussir, tant elles sont rares en ces tems-ci. M. de Turenne a commencé de se faire connoître par la défense d'un camp retranché. Encore une fois, rarement voit-on échouer ces sortes de stratagèmes; outre qu'il est peu ordinaire que celui, qui ne songe qu'à attaquer, pense beaucoup à se défendre.

Si l'on ne juge pas à propos de se servir de cet expédient, soit par manque de résolution ou par ignorance, ou qu'on soit attaqué vivement sur tout le front de la ligne, on se défendra comme je l'ai d'abord proposé; & si malgré la résistance opiniâtre des troupes, l'ennemi venoit à pénétrer en quelque endroit, & qu'une Colonne se fit jour, (car je suppose ici des Colonnes, des bataillons rangés selon la routine ne sont pas dignes d'attaquer mon système de défense,) on doit lui en opposer promptement une autre. Cela ne suffit pas, on doit alors changer toute la disposition de cette attaque, & se ranger par Colonnes chacune d'une section ou sur deux, si les bataillons sont de huit cents hommes, & attaquer dans cet ordre tout ce qui fera entré. Ces sortes de combats ne se font pas de loin & à coups de fusil, ce seroit tout perdre, mais à coups de main. Pendant ce tems-là on tâchera de se couvrir avec des arbres coupez. On ne sçauroit trop en avoir provision.

Si les ennemis font leur principal effort du côté de la plaine, ou qu'ils attaquent en même tems de ce côté-là, on suivra la même méthode à l'égard de la défense; & dès le moment que l'ennemi aura percé en quelque endroit, la cavalerie s'abandonnera sur lui l'épée à la main, pendant que les Colonnes chargeront par les faces.

J'ai deux observations à faire avant que de passer à l'attaque des armées retranchées. La première est d'avoir une attention particulière à la droite & à la gauche, & aux endroits qui paroissent les plus impraticables, & où il semble que l'ennemi n'a aucun dessein. On doit y avoir l'œil, car rien ne prête plus à la ruse que les situations impraticables en apparence ou bizarres, où l'on peut cacher & détourner un corps de troupes qui se portent par où l'on s'attend le moins d'être attaqué, & où l'on se croit le plus en sûreté. Il n'y a pas de meilleur moyen pour se garantir de ces sortes de surprises, que de suivre la méthode dont j'ai parlé: outre les cavaliers démontez, & même les valets de l'armée, on doit y faire porter de faux drapeaux; l'ennemi s'imagine alors qu'il

qu'il y a beaucoup de monde, & qu'on est averti, & perd l'envie de tenter par ces endroits. Bien valut à César d'avoir attaqué le camp de Ptolomée par l'endroit le plus fort, & par où les Egyptiens s'attendoient le moins de l'être : car sans cela son entreprise tomboit en ruine. L'exemple mérite d'être cité, quoique je pense l'avoir rapporté ailleurs.

„ Ptolomée, sur l'avis que César marchoit à lui pour se joindre à Mithridate de Pergame, „ se retrancha sur une montagne en un poste très-avantageux, qui étoit „ bordé d'un côté de la rivière du Nil, (a) & de l'autre d'un marais ; de sorte qu'il „ n'y avoit qu'une avenue du côté de la plaine, car l'autre face du camp étoit coupée „ en précipice. On n'en pouvoit aborder que par deux endroits, l'un du côté de la „ plaine, dont l'accès étoit très-facile, mais défendu par le plus grand nombre des ennemis & les plus vaillans ; l'autre du côté du Nil, par un petit intervalle qui étoit „ entre la rivière & le camp ; mais on avoit à dos leurs vaisseaux, qui étoient bordez „ de gens de traits. César voyant avec quelle ardeur ses gens donnoient de part & d'autre „ sans aucun fruit, & aiant pris garde que la face du camp, qui étoit sur le haut de „ la montagne, étoit comme abandonnée, à cause de l'avantage du lieu, outre que „ ceux qu'on y avoit mis pour la défendre, soit par valeur ou par curiosité, étoient „ descendus vers le lieu où l'on combattoit ; il envoya de ce côté-là Carfulenus, avec „ des troupes, qui tournèrent la montagne, & donnèrent par-là avec tant de vigueur, „ que les ennemis qui combattoient de l'autre côté, étonnez du bruit qu'ils entendoient „ à leurs épaules, abandonnèrent la défense pour se sauver deçà & delà. Le „ camp fut donc forcé de tous côtez presque en même tems ; premièrement par l'attaque „ de Carfulenus, brave & expérimenté Capitaine, qui s'étant rendu maître du „ sommet de la montagne, vint fondre sur les ennemis, & en fit un grand carnage. Ce que je viens de dire ici n'est pas moins ordinaire chez les Modernes. Il y a mille exemples de ces sortes de ruses. Rien n'est plus commun dans l'attaque des lignes, que de voir que ce qu'on avoit cru le plus fort est emporté le premier.

La seconde chose à quoi l'on doit avoir attention, est de bien imprimer dans l'esprit du soldat de ne point s'étonner s'il arrivoit que l'ennemi forçât & pénétrât à quelqu'une de ses attaques ; mais de marcher tout aussi-tôt & de tomber brusquement sans tirer un seul coup, pour ne point lui donner le tems de se former & de profiter de cet avantage, qu'il est aisé de lui enlever par ce coup de résolution. Il suffit quelquefois que trente ou quarante hommes passent en quelque endroit pour jeter l'épouvante, & faire croire qu'il en a passé un grand nombre. Toute l'Histoire est parsemée de ces sortes d'exemples, sans que cela empêche les Généraux d'armées de se faire inserer dans le catalogue des errans dans ces sortes de faits : tant les malheurs d'autrui, quelque grands qu'ils soient à cet égard-là, les rendent peu prévoians, peu sages & peu avisés, & tant leur présomption est grande.

L'insulte du rocher d'Aorne, qu'Arrien rapporte dans la Vie d'Alexandre le Grand, est un des plus beaux endroits de son Histoire ; mais comme je l'ai cité dans mon second Tome, j'y renvoie mon Lecteur. Je supprime même un grand nombre d'exemples fort remarquables pour une meilleure occasion, puisque ces observations ne sont qu'un précis d'un ouvrage régulier de l'attaque & de la défense des armées retranchées. Je ne m'étendrai pas davantage sur celle-ci pour passer à l'autre. Mais je ne sçaurois finir, sans faire part à mes Lecteurs d'un exemple de nos jours, qu'il se peut fort bien qu'une infinité de ceux qui se sont trouvez à l'action de Turin en 1706. ignorent encore. Tant une affaire est mêlée d'événemens tout mauvais, lorsqu'un Général

(a) *Ablanc. dans Cef. Comment. Guer. d'Alex.*

Général se trouve contrecarré par un ordre de la Cour par un autre fort inférieur; fort malhabile, que celui-ci a tous ses semblables de son côté, c'est-à-dire les plus mauvais, & que chacun de ceux-là fait à sa tête, qui lui a déjà tourné avant que l'ennemi puisse rien entreprendre.

L'armée ennemie aiant du côté de la Doire attaqué nos lignes, qui ne valurent jamais rien, & où l'on eut grand soin d'envoyer peu de monde pour les défendre, parce qu'on s'attendoit que M. d'Albergotti, qui commandoit sur la hauteur des Capucins, y enverroit du moins vingt bataillons, en aiant vingt-cinq de plus qu'il ne lui en falloit pour se défendre contre des gens qui n'avoient garde de l'attaquer. On se trouva trompé, il crut qu'on lui en vouloit. Les ennemis, qui n'y pensèrent pas, & qui ne pouvoient jamais aller à lui, le Pô entre deux, attaquèrent nos retranchemens au-delà de la Doire, & tout-à-fait à la droite, où étoit la brigade de la vieille Marine. Cet endroit étoit si peu garni, que cette brigade fut obligée de border la ligne sur deux de hauteur contre toute une armée. Inutilement cria-t-on au secours aux troupes qui étoient sur la hauteur des Capucins, on fut sourd. M. le Prince Eugène fit attaquer tout ce front, où il fut repoussé; mais ce Prince, qui se rebutoit difficilement, & dont le coup d'œil est admirable, remarqua un endroit tout-à-fait à la droite où il n'y avoit qu'une compagnie de grenadiers; il vit de plus qu'on pouvoit y aller à couvert d'un rideau de terre, pendant qu'il occuperait toute cette droite. Il y fit aller quelques cinquante hommes pour tenter l'aventure, qui entrèrent par cet endroit-là. On s'imagina d'abord qu'il y en étoit entré un plus grand nombre; de sorte que ce poste, qu'on ne pouvoit soutenir, à cause d'un gros qui suivoit, fut emporté: ce qui jeta l'épouvante par tout. Il ne seroit pas moins arrivé à cause de notre foiblesse. Si celui qui commandoit au poste des Capucins eût envoyé les vingt bataillons que feu Son Altesse Roiale lui demandoit, cette entreprise des ennemis sur nos lignes échouoit infailliblement, malgré le Maréchal de Marfin & ses partisans.

§. V.

De l'attaque des armées retranchées. Ordre de bataille. L'avantage d'un camp retranché sur la hauteur est plus imaginaire qu'il n'est réel.

Avant que de s'engager dans une entreprise aussi difficile & aussi scabreuse que celle d'attaquer une armée retranchée dans un pays de montagnes & de vallées, on doit faire reconnoître avec beaucoup de soin & d'exactitude le pays & la nature du terrain pour aller à l'ennemi, les hauteurs qui dominent, & la force de ses retranchemens: ce qui me paroît assez difficile. Il faut une grande expérience pour cela, & un coup d'œil admirable pour en bien juger: encore s'y trompe-t-on bien souvent. On ne sçauroit guères bien les remarquer dans l'exactitude militaire que par deux moïens. D'abord en le faisant reconnoître plusieurs fois & en différens endroits par des Officiers expérimentez & entendus, & écrire à leur retour le rapport de chacun en particulier, & attendre celui des transfuges ou des prisonniers, qu'on doit tâcher de faire autant qu'il se peut pour comparer le tout ensemble: ceux qui vont reconnoître ne le faisant pas sans danger de se faire prendre ou de se faire tuer, outre que la nuit nous dérobe bien des connoissances. Il est d'ailleurs difficile d'approcher de fort près, à cause des patrouilles fréquentes & des petites gardes avancées qu'on envoie la nuit, divisées par petites pelottes de cinq ou six hommes chacune couchees sur le ventre à cinquante ou cent pas hors des retranchemens, pour n'être pas découverts, & par des sentinelles entre deux qui forment

ment comme une chaîne , qui ont ordre de laisser passer ceux qui vont reconnoître , pour les suivre ensuite , les enveloper ou les tuer , s'ils paroissent faire la moindre résistance. Je sçai bien que ces sortes de précautions ne se pratiquent guères , du moins je ne m'en suis jamais apperçu en pareilles occasions. Mais il peut arriver que quelqu'un s'en avise ; & lorsque cela arrive , cette première voie devient très-difficile , ou presque impossible. Il ne reste donc que celle des transfuges & des prisonniers , qu'il ne faut jamais négliger , parce qu'elle est la plus sûre.

Lorsqu'on sera pleinement instruit de tout ce qu'il importe de sçavoir pour l'exécution d'une si grande entreprise , le Général réglera là-dessus son projet d'attaque. L'heure la plus propre pour ces sortes d'entreprises , est d'attaquer deux bonnes heures avant le jour. On ôte par là à l'ennemi tout moyen de distinguer les véritables attaques d'avec les fausses , & de rien voir dans la disposition sur laquelle il est attaqué. Mais le plus important est sans doute l'ordre & la distribution des troupes , & des attaques fausses ou vraies. On n'est pas beaucoup embarrassé aujourd'hui , nous n'avons qu'une méthode aussi mauvaise , aussi fausse & aussi superficielle qu'on puisse jamais imaginer ; de façon que celui qui doit être attaqué ne sçauroit ignorer l'ordre de bataille , comme l'assaillant celui de son ennemi : de sorte que c'est au hazard ou à l'opinion où l'on est , que le plus fort doit l'emporter , à décider de la journée. Comme nous traitons cette matière sur des principes certains & démontrés , nous nous garderons bien de nous régler sur l'ancienne méthode dans la disposition que nous allons proposer.

On règle le nombre des véritables attaques sur le plus ou le moins de troupes que l'on a ; c'est encore le front qui détermine : car lorsque le terrain ne permet pas de former plusieurs attaques éloignées les unes des autres , comme cela est assez ordinaire dans un pays de montagnes , on fait une attaque générale , ainsi qu'il arriva à celle de Sélasie.

L'infanterie (a) formera la première ligne , entremêlée des Colonnes (b) en plus grand nombre & plus près-à-près aux endroits (c) , où l'on veut faire le plus grand effort. Les bataillons d'entre les intervalles des Colonnes sur dix de profondeur.

La seconde ligne , ou pour mieux dire la réserve (e) , sera partagée en plusieurs corps , pour se transporter selon les événemens : les compagnies de grenadiers (f) entre les espaces d'entre les Colonnes pour leur servir comme de réserve. Dans les attaques du côté de la plaine , la cavalerie (g) soutiendra l'infanterie (h).

Les dragons (k) , qu'on ne distingue plus aujourd'hui de la cavalerie , & dont il semble qu'on ignore l'usage , mettront pied à terre , combattront avec l'infanterie & s'aligneront avec elle. Si l'on remarque des endroits sur la hauteur où la cavalerie puisse être de quelque usage , les dragons monteront à cheval pour soutenir l'infanterie. Nous nous dispenserons de pousser plus loin l'analyse de cet ordre de bataille , supposant le Lecteur au fait de mon Système des Colonnes. Je dirai seulement que je compose mes Colonnes de deux sections , c'est-à-dire , de deux bataillons chacune. La raison de cela est d'avoir toujours deux Colonnes toutes portées , au cas qu'on vienne à pénétrer , & pour faciliter le passage aux autres , pour se mettre à côté & s'ouvrir pour donner entrée aux bataillons qui combattent entre elles. Ces bataillons doubleront alors leurs files pour former chacun une Colonne d'une section , & tout s'étendant à droit & à gauche le long du retranchement , tout entrera , & la brèche s'élargira peu à peu.

Comme je suppose que l'ennemi a porté des redoutes ou des flèches en avant à une certaine distance sur tout le front du retranchement , & qu'il importe de s'en rendre le maître , on les fera insulter par les grenadiers (f) , ou par les dragons (k). L'attaque de ces flèches se doit faire en même tems que le combat s'engage aux retranchemens : ce

qui ne me paroît pas la chose du monde la plus aisée. Lorsqu'on craint d'y trouver une trop grande résistance, il faut y joindre des bataillons, les attaquer avec toute la diligence possible, & employer tous les moyens imaginables pour s'en rendre les maîtres. J'expliquerai ces moyens à la fin de ce Paragraphe.

Lorsque l'ennemi est posté & retranché sur des hauteurs d'une pente douce & facile, on ne doit pas regarder cela comme un avantage dans celui qui se défend, & ne doit être d'aucune considération dans un Général habile. Il ne l'est que dans l'imagination des gens de petite intelligence. Le véritable avantage est dans les hauteurs roides & de difficile accès. On doit monter celles-ci au petit pas, de peur qu'en allant trop vite les troupes ne perdent les forces & l'haleine, comme cela est arrivé à plusieurs Généraux qui ont échoué dans leurs entreprises, pour avoir marché avec trop de précipitation : car alors l'ennemi sortant tout d'un coup frais & résolu de ses retranchemens, s'il est capable de profiter d'une manœuvre si étourdie, il est en état de les défaire sans peine.

Celui qui attaque l'ennemi retranché sur des hauteurs, & qui marche à lui d'un pas grave & en bon ordre, est beaucoup moins exposé aux coups d'en haut qu'un autre qui agiroit dans la plaine. La raison est évidente, c'est que le soldat qui tire derrière un parapet se voit obligé de s'élever beaucoup, & de montrer tout son corps; & comme il s'en trouve peu qui osent le faire, de crainte de servir de but à ceux d'en bas, ils tirent en l'air ou plongent trop. Il est aisé de voir par-là qu'ils ne sçauroient guères incommoder que le premier rang. Le feu de bas en haut, c'est-à-dire, de celui qui monte la hauteur escarpée ou roide, n'est pourtant pas moins faux que l'autre; il est même moindre, n'y ayant que le premier rang qui puisse tirer; en un mot c'est fort peu de chose. La figure A. suffit pour le faire comprendre sans aucune explication.

Je crois qu'il ne sera pas hors de propos de fortifier ceci par quelques remarques importantes sur le désavantage d'une armée qui a la hauteur sur l'autre, pour faire connoître à ceux qui s'imaginent y trouver un si grand avantage, qu'ils peuvent se tromper dans leur opinion, & guérir les autres, qui le croient si redoutable, de la crainte où ils sont d'entreprendre au-delà de leurs forces & de leur courage. Selon ceux-ci on doit abandonner toute entreprise lorsque l'ennemi se trouve posté sur un tel terrain qu'il nous voit à plomb de la tête aux pieds, & qu'il nous découvre de toutes parts, sur quelque profondeur que nous puissions être, & où aucun de nos mouvemens ne sçauroit jamais être caché dans le plein jour.

Je répons à cela, que la hauteur n'est favorable que dans un cas bien différent de celui dont il est question ici, c'est-à-dire, lorsque l'on combat sans aucun retranchement, & qu'on attend l'ennemi sur le haut, ou à mi-côte, pour fondre sur lui de haut & l'accabler par la pesanteur du choc, que la pente favorise, & qui augmente selon qu'elle est plus ou moins roide. Mais cet avantage ne regarde que l'infanterie, tout le contraire se rencontrant à l'égard de la cavalerie : car si celle-ci peut monter sans peine, l'autre ne sçauroit descendre ni attaquer sans beaucoup de désavantage, puisque personne n'ignore que les chevaux ont plus de force en montant qu'en descendant. J'ai cru devoir fonder cette difficulté, qui m'a paru considérable, & faire voir en même tems qu'il est beaucoup plus avantageux à la cavalerie d'attendre le choc sur la crête ou sur le plateau que forme la hauteur, que de combattre sur la pente. A l'égard de l'infanterie, il est toujours plus avantageux d'attendre l'ennemi sur le haut bien ferrée, & sur plusieurs Colonnes d'une section chacune, en laissant des intervalles entre elles capables de recevoir deux escadrons, pour les faire descendre au premier signal; & lorsque l'ennemi approchera à cinquante pas du haut de la montagne, elle s'ébranlera à l'instant pour fondre sur lui sans tirer.

Dans la bataille que Marius donna contre cette armée formidable de Teutons & d'Ambrons



ORDRE DE BATAILLE POUR L'ATTAQUE ET LA DEFFENSE D'UNE ARMÉE RETRANCHÉE DANS LES MONTAGNES SELON LE SYSTEME DE L'AUTEUR.

d'Ambrons auprès d'Aix en Provence, il s'étoit retranché sur le haut d'une montagne, où il passa la nuit, après un combat où il avoit taillé en pièces une grande partie des Ambrons. „ Le lendemain au point du jour, (dit Plutarque,) il mit son armée en „ bataille sur la hauteur devant son camp, & envoya devant sa cavalerie dans la plaine. „ Ce que voyant les Teutons, ils n'eurent pas la patience d'attendre que les Romains „ fussent aussi descendus, afin de les combattre de plein pied & avec un égal avantage „ pour le terrain; mais transportez de colère, ils prennent leurs armes, & vont de furie „ les attaquer sur la hauteur. Marius envoie par tout ses Officiers, & leur donne ordre „ d'attendre l'ennemi sans branler; & dès qu'il se feroit avancé à la portée du trait, de „ lancer leur javelot, de mettre ensuite l'épée à la main, & de les repousser en les „ heurtant avec leurs boucliers: car les lieux étant glissants à cause de leur pente, ni les „ coups que ces Barbares donneroient n'auroient de roideur, ni leur ordonnance ferrée „ ne pourroit se maintenir, leurs corps étant toujours dans un branle inégal & conti- „ nuel, comme dans une tourmente, à cause du penchant & de l'inégalité du ter- „ rain.

Voilà l'avantage d'une armée qui a la hauteur sur son ennemi, & combat hors d'un retranchement comme celle de Marius. Alors l'avantage est très-grand; mais il devient très-dangereux contre un ennemi qui borde la plaine, contre une armée qui a la hauteur sans oser sortir de son avantage, supposé que cette hauteur ne soit pas extrêmement roide, c'est-à-dire, de telle sorte que les rangs de derrière puissent tirer par-dessus la tête de ceux qui les précèdent. En ce cas il ne feroit pas bon pour celui qui seroit dans la plaine, & qui voudroit mesurer son feu avec celui de l'autre; mais si cet avantage manque, celui qui sera dans la plaine l'aura par-dessus lui. C'est ce qui arriva à Crassus contre les Parthes, car jamais Général de l'antiquité ne couronna sa défaite que celui-ci. L'exemple mérite d'avoir place ici.

„ Chemin faisant (les Romains) virent assez près d'eux, (dit Plutarque,) une „ butte de sable assez élevée, où ils se retirèrent. Ils attachèrent les chevaux au milieu, „ & firent tout autour une enceinte de leurs pavois pour se retrancher, espérant „ que cela les aideroit beaucoup à les défendre contre les Barbares; mais il en „ arriva tout autrement: car dans un lieu uni les premiers couvrent les derniers, & leur „ procurent quelque relâche; au lieu que sur cette colline l'inégalité des lieux, (ou pour corriger le Traducteur, qui ne s'explique pas clairement par le terme d'*inégalité*, la hauteur,) „ faisant paroître les uns au-dessus des autres, & découvrant davantage „ celui qui étoit derrière, les offroit aux coups; de sorte que ne pouvant se dérober „ aux flèches, que les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en étoient „ tous également atteints, & ils déploroient leur malheureuse destinée de ce qu'ils „ périssent si misérablement, sans pouvoir se servir de leurs armes, & faire sentir leur „ valeur à leurs ennemis.

Si la tête n'eût absolument tourné à Crassus, non pas seulement dans cette dernière action de la colline, qui décida de la perte de son armée & de sa vie, mais même avant le premier combat, comme la disposition de son armée en est une bonne preuve, rien ne lui étoit plus aisé que de se garantir des flèches des Parthes, en ordonnant à toute son armée de former la *tortue*, comme fit Antoine contre les mêmes Parthes, contre lesquels il faillit d'éprouver un semblable sort. Mais il fit paroître plus de jugement que lui, & par conséquent plus de courage: car sans celui-ci dans les grands périls tout le reste se perd.

J'ai expliqué dans mon second Tome ce que c'étoit que la tortue, mais je n'ai point parlé de celle de toute une armée. Antoine est, je pense, le premier des Romains qui la mit en exécution dans sa fameuse retraite. Plutarque rapporte dans la Vie de ce grand

Capitaine, que les Romains, s'étant mis à descendre quelques côteaux dont la pente étoit roide, & où ils ne pouvoient marcher que fort lentement, (les Parthes) les attaquèrent encore à grands coups de flèches. L'infanterie, qui étoit armée de grands boucliers, tourne tête, & enfermant au milieu d'elle ceux qui étoient légèrement armez, le premier rang met un genouil à terre, & se couvre de ses grands pavois, le second rang en fait de même, élevant ses pavois au-dessus du premier, le troisième de même: de sorte que cette continuation de pavois, comme un toit d'airain, présente à la vue comme les degrez d'un théâtre, & forme la plus sûre des défenses contre les traits & les flèches, qui ne font que couler dessus. Les Parthes prenant ce mouvement des Romains, qui avoient mis un genouil à terre, comme une marque qu'ils étoient recrus, jettent leurs arcs & leurs flèches, & les piques baissées ils s'approchent pour combattre à coups de main. Dans ce moment les Romains se lèvent avec de grands cris, & se servant de leurs épieux, ils renversent morts les plus avancez, & mettent en fuite les autres. La même chose arriva les jours suivans, car ils faisoient peu de chemin.

Il me paroît par tout ce que je viens de dire, qu'à l'égard des armées retranchées l'avantage est toujours plus grand pour ceux qui se défendent à couvert d'un retranchement, que du côté de ceux qui attaquent, & qu'il l'est encore plus lorsqu'on a la hauteur sur son ennemi à corps découvert, & qu'on prend le parti d'en venir aux mains. Malgré tous les avantages des armées retranchées, dont nous avons parlé, on ne peut s'empêcher d'être surpris de les voir forcées en fort peu de tems, lorsqu'elles sont vigoureusement attaquées. Selon les règles de la guerre, cela ne devoit pas arriver, pour peu de fermeté que l'on ait à se défendre. Ce qui me surprend encore plus dans tout ceci, & l'expérience ne nous le démontre que trop, c'est que le soldat est moins brave & moins résolu derrière un retranchement qu'en rase campagne, & dans un avantage égal, sans sçavoir pourquoi, & sans que personne se soit encore avisé de lui expliquer ces avantages contre l'assaillant, & ces avantages sont infinis. C'est encore une question que nous résoudrons ailleurs. Tout ce que je puis avancer sûrement, c'est que ma méthode d'attaquer rend l'entreprise moins difficile & moins épineuse. Il faut en convenir.

Le plus difficile & le plus dangereux dans un camp retranché, est sans doute le comblement du fossé. On se sert de fascines: chaque soldat en porte une devant soi, ce qui sauve bien des coups de fusil avant qu'on arrive, lorsqu'elles sont bien faites & composées de menus bois. Lorsqu'on est arrivé sur le bord du fossé, les soldats se les donnent de main à main, pendant qu'on les passe par les armes. Il faut avouer que cette méthode est fort incommode & fort meurtrière. Apparemment qu'on n'en a pas d'autre, & que la vie des hommes est une chose trop bagatelle pour chercher quelque autre invention qui expédie un peu plus promptement une telle besogne; ce qui fait que le soldat s'impatiente & se rebute avant l'œuvre faite, & pour se garantir des bordées de ce nombre infini de feux de toute espèce qu'il est obligé d'essuyer pendant tout ce tems-là, il se jette en confusion dans le fossé, & tâche de monter de là sur le retranchement, aimant mieux combattre avec un extrême désavantage que de s'exposer de sang-froid à un ouvrage si long & si périlleux.

Cette audace, ou pour mieux dire cette folle témérité, dont l'ennemi pourroit profiter pour la victoire, produit sa défaite & sa honte. Bien loin de connoître sa force, & le peu d'avantage de celui qui attaque, il est étonné d'une telle hardiesse: il perd de sa résolution pour en trouver trop dans l'ennemi, il croit qu'il lui suffit qu'il soit dans le fossé pour se défier du succès; il le croit déjà sur le parapet, quoiqu'il soit très-aisé de l'empêcher de monter. Il n'en faut pas davantage à la guerre pour perdre toute espérance.

espérance, & lorsqu'il paroît la moindre ouverture, pour peu de monde qu'il soit entré, ou qui paroisse vouloir percer, l'épouvante gagne bientôt en cet endroit-là : rarement est-il repoussé. On croit le mal sans remède, lorsqu'il n'y a rien de plus aisé que d'y en apporter, de repousser ceux qui sont entrez, & de les culbuter dans le fossé sans danger & sans risque contre des gens qui ne sont jamais en ordre & bien assurés, outre qu'ils sont toujours sans avoir un seul coup à tirer. L'on ne fait pourtant rien de ce qu'on est en état de faire. L'ennemi entre en foule, se forme, & l'autre se retire, & la terreur courant alors le long de la ligne, tout s'en va & tout se débande sans sçavoir souvent même où l'on a percé; & lorsque les deux partis se trouvent de sang froid, le victorieux admire son bonheur avec raison : & l'autre, s'il lui en reste la moindre parcelle, n'est pas moins étonné d'avoir été battu au milieu de tant d'avantages sur son ennemi, dont il n'a sçu profiter : ce qui fait voir la lâcheté dans toute son étendue.

A l'occasion de ceci nous allons rapporter un exemple, dont j'ai dit quelque chose dans mon premier Tome pag. 238. qui remplit tout le sujet que je traite, & qui fait voir en même tems que l'opinion produit souvent les plus grandes disgrâces, & cette opinion ne vient d'autre chose que du défaut d'expérience & d'incapacité dans le métier, ou si l'on veut d'indigence d'esprit & de jugement. On pardonnera tout cela au soldat si l'on veut; mais que cette opinion soit encore dans les Chefs, voilà ce qui n'est pas excusable. Il leur seroit facile de s'en guérir & de prendre les devants par la réflexion, & de se délivrer eux & les troupes d'un défaut qui est seul la cause de leur honte & de leur perte.

Nous occupions le poste du Pas de l'Ane pour couvrir Suze en 1707. Nous nous étions si puissamment retranchés, qu'il ne sembloit pas qu'il fût possible de nous y forcer. Ce poste est situé sur une hauteur rase & escarpée en bien des endroits, fort élevée & si roide, qu'il est très-difficile d'y pouvoir monter. Mais comme la difficulté d'une entreprise n'est pas tant dans l'avantage du terrain & de l'art, que dans l'intelligence de ceux qui se défendent, les Généraux ennemis formèrent leur projet sur le peu d'opinion qu'ils avoient de ceux qui commandoient dans ce poste : apparemment qu'ils avoient raison.

Ils tâchèrent de nous ôter tout soupçon qu'ils en voulussent à Suze, dont ils souhaïtoient de faire le siège, pour se consoler de l'entreprise sur Toulon, où ils échouèrent très-honteusement. Ils firent mine d'en vouloir à Fenestrelles, & d'attaquer M. le Comte de Muret, qui commandoit un corps de troupes au poste de la Pérouse, qui fermoit les deux vallées de Prajelas & de Saint Martin. Celui qui commandoit dans ces vallées, pressé par les lettres du Comte de Muret, qui lui mandoit qu'il avoit toutes les forces ennemies sur les bras, & que le salut de cette place dépendoit de la conservation de son poste, ne fit pas réflexion que le siège de Fenestrelles étoit une chose impossible, tant que les peuples de la vallée de Saint Martin seroient pour nous, & que nous serions les maîtres des hauteurs, dont il n'étoit pas aisé de nous chasser. S'il eût raisonné à vûe de pais, il auroit pû s'apercevoir que les ennemis ne cherchoient qu'à couvrir leur véritable dessein, qui étoit de faire diversion de nos forces, & de nous affoiblir du côté de Suze, dont ils avoient résolu de faire le siège, & où ils n'eussent pas mieux réussi qu'à celui de Toulon, si le Maréchal de Tessé, qui avoit cinq marches sur eux, eût fait plus de diligence. Cela fut la cause de notre malheur. On tira une partie des troupes campées sous cette place, & nous marchâmes en hâte au secours du Comte de Muret, sans qu'on eût trop raisonné sur une démarche si délicate.

Les ennemis, qui s'aperçoivent que nous donnions dans le piège, qui n'étoit pas des plus fins, font un grand détachement de leur armée, à la tête de laquelle le Prince Eugène étoit, & marchent avec tant de secret & de diligence, qu'ils entrèrent dans la

valée de Suze avant que nous en eussions la moindre nouvelle. Cette marche, quelque bien compassée qu'elle fût, ne pouvoit nous être cachée. Elle nous le fut pourtant, tant nous dépendions en espions. M. le Prince Eugène arriva inopinément, & se présente au Pas de l'Ane. De Urène Maréchal de camp, qui commandoit à ce poste, & qui se trouvoit alors hors d'état d'agir, accablé de maladie & de caducité, laissa cette fusée à démêler à de Bar(*) Brigadier, sujet tout-à-fait incapable de se charger d'une telle besogne.

Les ennemis connoissoient bien à qui ils avoient affaire; mais comme l'avantage du poste, la force des retranchemens & l'expérience des troupes corrigeoit quelquefois l'insuffisance du Chef, le Général de l'Empereur ne comptoit pas si fort sur le succès, qu'il ne cherchât dans son esprit tous les autres moïens qui peuvent nous l'assurer, & qu'on ne doit jamais négliger dans les affaires de cette nature. Un païsan lui ayant fait remarquer un endroit dans les rochers assez loin de nos retranchemens, par où l'on pouvoit faire couler quelque monde, & s'emparer d'une hauteur sur les derrières de nos retranchemens, on n'eut garde de négliger cet avis. On employa toute la nuit à faire passer une cinquantaine de soldats, qui se saisirent d'une Chapelle sur le haut de la montagne. On les découvrit à la pointe du jour. Ils affectèrent même de se faire voir dans le dessein de nous étonner, puisqu'ils se trouvoient sur nos derrières; mais il étoit assez aisé de s'apercevoir que le mal n'étoit pas grand, & qu'ils n'étoient pas en assez grand nombre pour nous nuire. Tout autre que de Bar les eût fait attaquer: il en fut au contraire si épouvanté, qu'il se crut perdu.

Les Alliez, pour nous ôter le tems de revenir de notre surprise, s'approchent de la hauteur du Pas de l'Ane, y grimpent comme ils peuvent, & s'approchent de nos retranchemens, où il suffisoit pour rendre leurs efforts inutiles de faire rouler de gros quartiers de pierres, sans qu'il fût besoin d'autres forces, & ces pierres avoient été apportées pour cela. Mais celui qui commandoit, épouvanté & tremblant de la hardiesse des ennemis, songea à se retirer, & le fit de fort bonne heure sans avoir perdu un seul homme, pour ne pas exposer les troupes à une défaite manifeste.

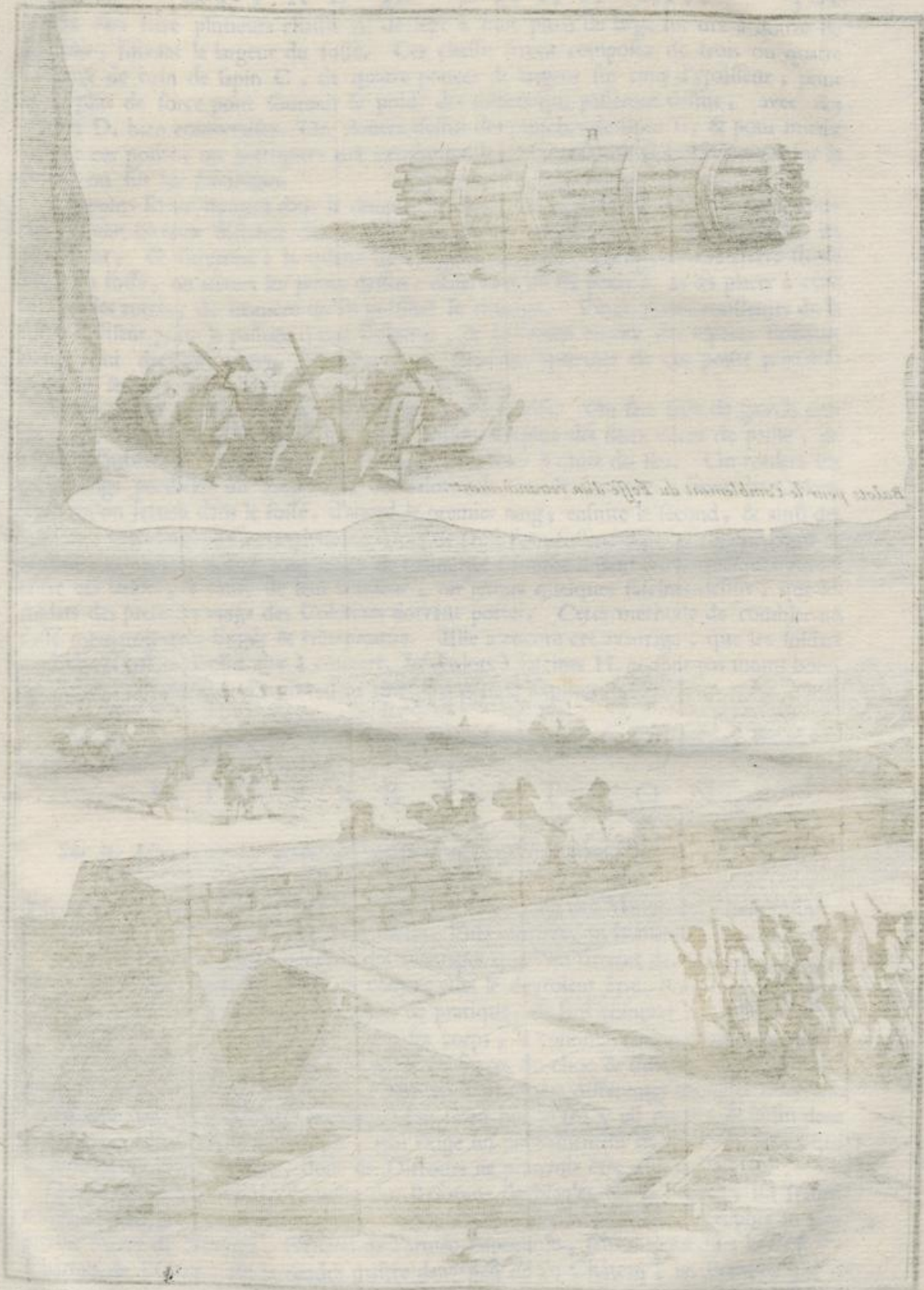
On peut voir par cet exemple combien il importe à celui qui attaque comme à celui qui se défend, de bien reconnoître les passages des montagnes. Celui-ci ne doit pas non plus s'étonner quand il auroit passé quelques soldats, on n'a qu'à les faire attaquer sans abandonner son poste: hors l'opinion, qui souvent blesse plus que la réalité, comme je l'ai dit ailleurs, les accidens qui arrivent à la guerre sont moins grands qu'on ne pense, lorsqu'on sçait se posséder, qu'on ne se laisse point abattre, & qu'on y met promptement remède; mais pour cela il faut un degré d'esprit & d'intelligence, où peu de gens parviennent.

Il me reste maintenant à parler de deux choses assez importantes: l'une regarde le comblement du fossé, & l'autre la conduite qu'on doit observer lorsqu'on aura forcé quelque endroit des retranchemens. A l'égard de ce dernier chef, nous n'en dirons qu'un mot en passant: nous aurons occasion d'en parler ailleurs dans un ouvrage régulier. Il nous suffit de dire qu'une Colonne formée de vingt-quatre de front & trente de hauteur, peut aisément combattre, se maintenir dans son terrain, résister à toutes les attaques & aux efforts de celui qui se défend par d'autres principes que les miens, & donner le tems aux autres Colonnes de se joindre à celle qui a percé à la faveur des travailleurs qui leur ouvriront des passages.

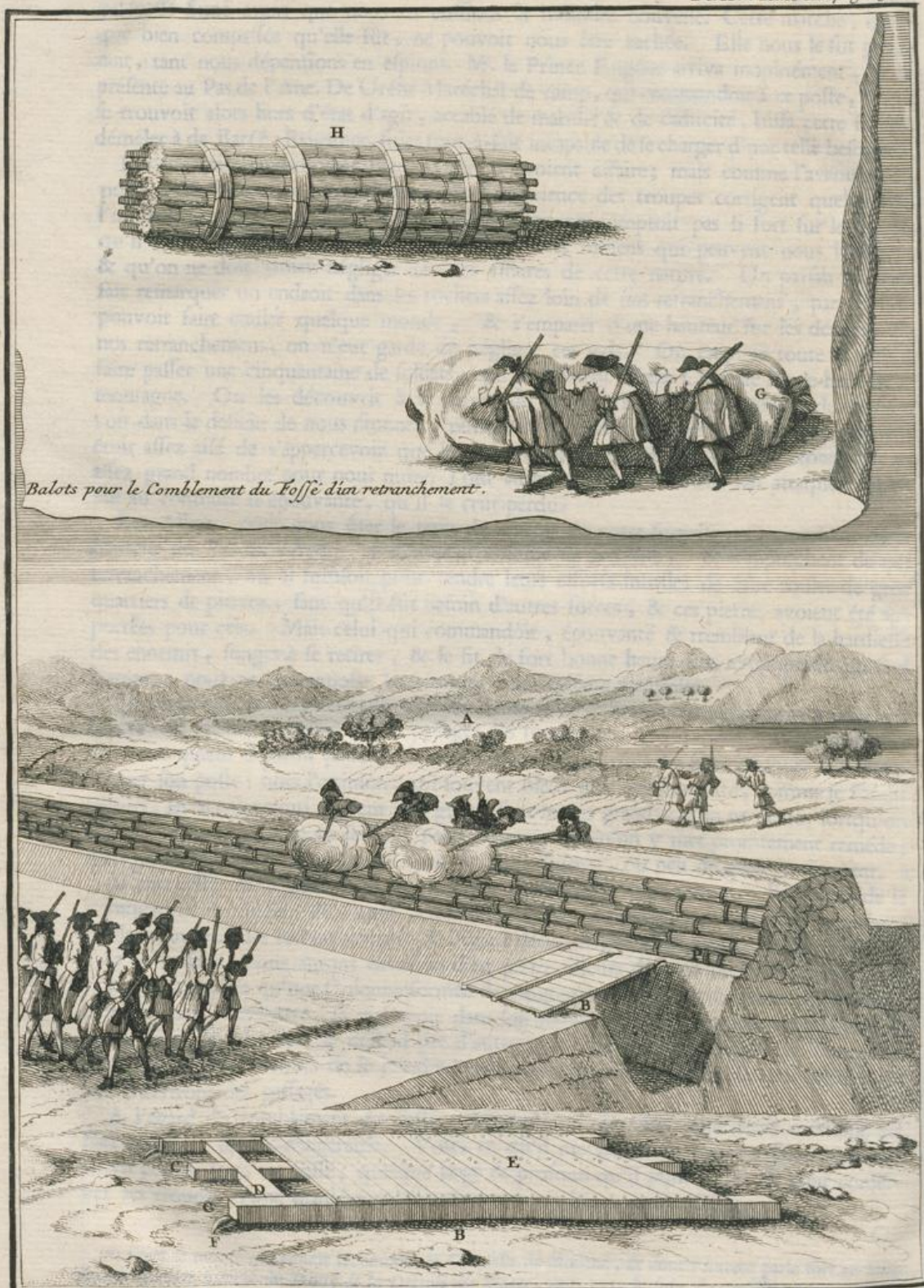
A l'égard du comblement du fossé, j'ai expliqué plus haut que notre méthode est fort mauvaise & très-dangereuse. Voici ce qu'il me paroît de mieux à faire pour passer en peu de tems un fossé, quelque large & profond qu'il puisse être, & pour conserver ses troupes d'une manière qu'elles n'aient pas beaucoup à risquer.

On

(*) C'est le même qui rendit lâchement la Citadelle de Modene, & dont l'Auteur parle fort au long dans le dernier Article du *Traité de la Défense des Places*, pag. 111. & suiv. de ce Volume.



CHARENT ATTAQUE D'INSULTE.
 L'ONT PORTATIF POUR LE PASSAGE DU FOSSE D'UN RETRAIT.



Balots pour le Comblement du Fossé d'un retranchement.

PONT PORTATIF POUR LE PASSAGE DU FOSSE D'UN RETRAN-
CHEMENT ATTAQUÉ D'INSULTE.

On fera faire plusieurs chassis B. de sept à huit pieds de large sur dix à douze de longueur, suivant la largeur du fossé. Ces chassis seront composés de trois ou quatre solivaux de brin de sapin C, de quatre pouces de largeur sur cinq d'épaisseur, pour avoir plus de force pour soutenir le poids des soldats qui passeront dessus, avec des travers D. bien enmortaisez. On clouera dessus des planches de sapin E; & pour mieux assurer ces ponts, on pratiquera aux extrémités les grappins F, qui s'enfonceront sur la berme ou sur les fascinages.

Ces ponts seront montés dans le camp, & portés sur des chariots derrière les Colonnes, à une certaine distance des retranchemens : après quoi des soldats commandez les prendront, & suivront à la queue de chaque Colonne. Lorsqu'on sera arrivé sur le bord du fossé, on jettera les ponts dessus, observant de les poser & de les placer à côté les uns des autres, de manière qu'ils puissent se toucher. Vingt ponts construits de la sorte suffisent pour le passage d'une Colonne, & laisseront encore des espaces suffisants pour celui des grenadiers. En 1708. je fis faire quarante de ces ponts portatifs pour le secours de Lille.

Voici encore un moyen qui exige moins de préparatifs. On fera faire de grands sacs de grosse toile G. de huit pieds de long, qu'on remplira des deux côtés de paille, de feuilles d'arbres ou de fumier, qui est encore meilleur à cause du feu. On roulera sur trois rangs parallèles un nombre de ces balots à la tête & sur tout le front des Colonnes, qu'on jettera dans le fossé, d'abord le premier rang, ensuite le second, & ainsi des autres, s'il en faut plusieurs : deux ou trois de ces balots suffiront de reste pour combler le fossé, si on leur donne cinq pieds de diamètre. Comme il peut rester quelques vides entre ces balots, à cause de leur rondeur, on jettera quelques fascines dessus, que les soldats des premiers rangs des Colonnes doivent porter. Cette méthode de combler un fossé me paroît très-simple & très-promte. Elle a encore cet avantage, que les soldats roulent ces balots devant eux à couvert. Les balots à fascines H. ne sont pas moins bons. La figure nous dispense d'entrer dans une plus grande explication.

DISSERTATION

Sur les Mines, & les avantages que l'on en peut tirer pour la défense des Places.

JE ne donne point dans cette Dissertation la construction des Mines, des Contremines, la position des Ecoutes, des Fourneaux, leurs charges, ni la manière de s'en servir.

C'est seulement une idée générale des avantages que l'on tireroit des Contremines, si elles étoient construites & défendues comme elles le devroient être. Pour bien expliquer le tout, il faudroit entrer dans un détail de pratique, & sans compter la Trigonométrie entrer aussi dans une théorie sur le choc des corps, la communication des mouvemens, sur la résistance des solides, sur les différentes forces du choc & du ressort de la flamme des différentes quantitez de poudre, sur les tems & les différentes manières dont elle s'enflamme dans les différentes bouches à feu selon que le feu y est porté; & enfin dans une science Physico-mathématique, qui exige un enchaînement de démonstrations qui demandent un gros Volume, dont ce Discours ne pourroit être que la Préface.

Quand l'Espagne fit la conquête du Roiaume de Naples sur la France, un Italien nommé François George, entretenu à Naples en qualité d'Architecte, proposa au Capitaine Pierre de Navarre, Général de l'armée Espagnole, faisant pour lors le siège du Château de l'Oeuf, de le rendre maître dans peu de ce Château, les François qui le

défendoient eurent le sort d'éprouver le premier effet de la poudre dans les Mines. L'Architecte y travailla, & il parvint soit avec connoissance de cause, soit par hazard à placer des poudres de manière, qu'il renversa une partie de la Forteresse & de la garnison dans la mer. Voilà l'origine de ces volcans artificiels, inventez pour faciliter la prise des places; mais il se trouve au contraire, & l'on n'y fait point assez d'attention, que c'est ce qu'il y a de meilleur pour leur défense.

On sçait que la perfection des Arts & des Sciences est réservée à la succession des tems. A l'égard de la science des Mines, à en juger par ce qui s'y est pratiqué, il y a des vérités qui selon toute apparence n'ont point encore été connues; il s'en déduit des faits & des moïens si avantageux pour la défense des places, qu'il seroit déraisonnable de les avoir négligés.

Ce que j'ai vû de plus précis, sur la construction & sur l'effet des Mines, ce sont des Mémoires tirez de plusieurs expériences faites il y a environ vingt-cinq ans. On y donne suffisamment juste la charge des Fourneaux, & les différentes ouvertures qu'ils produisent dans les terres, selon leurs différentes lignes de moindre résistance (a); je dis suffisamment juste, parce qu'il y a un ordre & une précision géométrique en ces choses dont on ne parle point dans ces Mémoires: par exemple on y remarque bien que la pratique a fait connoître, qu'il faut moins de poudre, en proportion des masses, pour une grande ligne de moindre résistance que pour une petite, & la raison spécieuse que quelques-uns en donnent, est qu'une grande quantité de poudre a plus de force à proportion qu'une petite quantité; mais ceux qui ont pensé ainsi auroient senti la fausseté de cette opinion, s'ils avoient pris garde qu'il faut faire attention au fardeau à enlever, & à la tenacité des parties qu'il faut séparer; que ce fardeau est toujours en raison triplée de la ligne de moindre résistance, & que la tenacité des parties à séparer n'est qu'en raison doublée; qu'entre les corps semblables les grands ont moins de superficie par rapport à leur masse, que les petits par rapport à la leur; que les tenacitez étant mesurées dans les masses semblables & homogènes, par les superficies, elles suivent les mêmes proportions, & qu'enfin les charges des Fourneaux selon qu'ils sont plus grands, & par conséquent plus profonds, doivent se diminuer selon la proportion des tenacitez, ou ce qui est la même chose selon la raison doublée de leurs lignes de moindre résistance, & que cette diminution doit se faire sur la charge premièrement établie par la raison triplée de ces lignes de moindre résistance.

Ce discours sur la seule proportion des charges, fait connoître la nécessité de la Géométrie pour l'usage certain des Mines. La simple pratique, non seulement n'entendra point ce qui vient d'être dit, mais même il se rencontre des cas à l'occasion desquels elle ne réussit que rarement; elle suffit cependant pour l'attaque d'une place où il n'y a point de Contremines, parce que quand rien ne s'oppose au passage du Mineur, il est facile de renverser une Contrescarpe & d'ouvrir un Bastion; & si quelquefois avec cette facilité on voit des Mines ne point réussir, c'est une ignorance qui n'est pas pardonnable à ceux qui se mêlent de les faire construire, à moins que d'ailleurs quelque hétérogénéité que l'on n'a pas pû appercevoir, ne nécessite la poudre à un autre effet que celui qui doit résulter dans une masse homogène; mais la faute arrive plus souvent par ignorance que par les inconvéniens, d'autant qu'un homme qui sçait son fait distingue ordinairement les lieux où il doit craindre quelqu'un de ces inconvéniens; & s'il ne voit pas les moïens d'y remédier, il doit du moins avertir le Général de ce qu'il craint.

On n'a point assez pris garde à quel point le nom de Contremine convient aux Mines

(a) J'appelle ligne de moindre résistance celle qui partant du centre du Fourneau tombe perpendiculairement sur le plan le plus voisin: c'est par

ce plan que la poudre agit, & cette ligne est la même chose que l'axe du prétendu Cone.

nes (a) préparées pour la défense des Places, personne n'ignore combien elles imposent à celui qui attaque ; mais le mal qu'il en a reçu jusqu'à présent n'est rien en comparaison de celui qu'on peut lui faire, & des difficultez qu'on peut lui opposer. Je n'avancerai pas que ces Contremines peuvent rendre une Place imprenable ; mais j'avouerai qu'à ruse égale, je ne vois pas les moïens de surmonter les obstacles, ni de réussir à une attaque qui seroit contreminée avec ordre, & défendue avec intelligence.

On juge bien que j'entens parler d'une Place située en lieu convenable pour les Mines, fortifiée sur les principes d'un bon système, avec une garnison suffisante pour la défense ordinaire, provisionnée de munitions de guerre & de bouche, & de toutes les choses dont l'expérience a fait connoître la nécessité.

Celui qui saura se servir des Contremines, construites comme elles le devroient être, pourra arrêter le Mineur ennemi, l'étouffer, ou gâter son ouvrage ; en sorte qu'il ne fera pas possible à d'autres de revenir au même endroit. Il pourra aussi s'il veut le laisser entrer dans des galeries, lui barrer le chemin par où il sera venu, & le prendre sans lui faire du mal. Il y a des cas où il est bon de le surprendre & de le poignarder dans son trou. Enfin l'assiégé qui sçaura profiter de tous ces avantages, sera absolument maître du sort de son ennemi, & sans entrer dans le détail des pièges & des ruses que le Mineur ennemi ne pourra prévoir ; se trouvant dans l'impossibilité d'avancer, toutes les routes sous terre lui étant interdites, & ne pouvant faire de Mines qui lui soient d'aucune utilité ; alors l'assiégeant nécessité de braver les Mines de la place, & de conduire son attaque selon l'art ordinaire, sera d'une valeur plus opiniâtre qu'on ne peut l'imaginer, si sa constance est à l'épreuve de tous les maux que l'assiégé pourra lui faire, non seulement dans ses approches, mais encore à son logement du chemin couvert, & par tout où il aura la témérité de se porter.

S'il chemine par sappe au chemin couvert, il est bon de tems à autre de l'avertir par quelque fourneau du péril où il est : s'il l'attaque de vive force, les Mines dans ce tems me paroissent inutiles. Il est vrai qu'elles peuvent ébranler les troupes pendant l'attaque, & leur enterrer quelques hommes ; mais les entonnoirs servent de logemens, & il vaut mieux garder les fourneaux pour déranger le travail, & par conséquent gagner du tems ; d'autant mieux qu'il ne faut charger ces premiers que quand on veut s'en servir, afin d'être toujours à tems d'empêcher le Mineur ennemi d'y arriver, ce qui ne se peut quand ils sont chargez. L'ennemi étant arrivé au chemin couvert, pendant qu'il perfectionnera son logement, il pourra de nouveau tenter de rentrer sous terre : mais il sera encore arrêté, & trouvera les mêmes difficultez de toutes parts qu'il a déjà rencontrées. Si-tôt qu'il travaillera aux épaulemens de ses batteries pour brèches, il sera bon de faire sauter & de déranger ce logement entier de chemin couvert par les Mines superficielles. Il y a de bonnes raisons pour en user ainsi, & pour ne point attendre cette première fois que le canon soit en batterie. Ces premières Mines dégagent & allègent les terres aux endroits où le canon se doit placer, ce qui facilite les autres Mines à porter ce canon du côté de la place. Quand il aura rétabli ce logement, ce qui ne se fait pas en peu de jours, & qu'il aura placé son canon ; les fourneaux que je suppose disposez avec ordre, & chargez comme il convient, le porteront dans le fossé de la place. Une aventure pareille doit étonner un ennemi, autre logement à recommencer, & autre canon à rétablir ; mais d'autres Mines qui culbuteront encore ce canon dans ce même fossé de la place, auront lieu de le surprendre. S'il a l'audace d'en remplacez une troisième fois, il essuiera encore le même inconvénient. Et enfin dans une
hauteur

(a) Parce qu'étant bien entendues, elles sont absolument contre l'assiégeant, & le mettent dans l'impossibilité d'en faire aucune.

hauteur de 25. ou 30. pieds de terre, il est facile de faire sauter jusqu'à six & sept fois une même superficie, qui avoisine le chemin couvert, & certainement c'est plus qu'il ne faut pour rebuter l'ennemi le plus opiniâtre.

Toutes ces Mines doivent être disposées de manière à ne point endommager le parapet du chemin couvert; ainsi il demeurera toujours en état d'être occupé à chaque fois que le logement sera renversé. Pendant ce tems il ne faut point épargner les sapes, les communications, & les parallèles d'où l'ennemi soutient son logement de chemin couvert. Il faut toujours quelque fourneau en jeu, avec cette attention de ne faire sauter que les travaux que l'on connoît être les plus perfectionnez.

Il faut remarquer ici que si la profondeur du terrain est convenable à pouvoir faire sauter six & sept fois la superficie qui avoisine le chemin couvert, il est facile en plein terrain, qui aura la même profondeur, de disposer les fourneaux de manière à enlever vingt fois les mêmes endroits dans toute la superficie du glacis ou de la campagne, & cela parce qu'on n'est point assujetti à un seul côté comme auprès de la palissade.

Si les Contremines ont mis l'ennemi hors d'état de faire brèche avec son canon, & qu'il s'opiniâtre à la réussite de son entreprise, quel parti pourra-t-il prendre? Aura-t-il recours à l'escalade? Ce projet est assez chimérique, & peu à craindre pour une garnison qui sçait se défendre. J'en parle cependant, parce que je me suis trouvé dans une place, dont la garnison toute valeureuse qu'elle étoit aiant fait tout ce qu'on en pouvoit attendre, craignit d'être escaladée, ce qui obligea après deux jours de contestation à mettre l'eau assez mal à propos dans nos fosses. Reviendra-t-il à son Mineur? Ce Mineur n'a que deux moïens pour arriver au corps de la place ou de l'ouvrage attaqué; l'un de passer du chemin couvert par dessous le fossé, travail de longue haleine, & dans le cours duquel il sera certainement arrêté; l'autre de renverser la contrescarpe, ou faire la descente du fossé, pour le passer à la faveur d'un épaulement. Dans l'un & dans l'autre de ces deux ouvrages on peut encore l'inquiéter suffisamment pour le rebuter. Mais supposé qu'il parvienne au corps de l'ouvrage, une galerie Magistrale avec ses écoutes, derrière l'escarpe, le mettra dans l'impossibilité de réussir.

Dans ces derniers tems les ennemis se sont avisez d'arriver au chemin couvert par des sapes couvertes, ou pour mieux dire par des galeries sous terre, laissant seulement un pied ou demi pied de terre sur leurs têtes: après quoi faisant tomber ce ciel, leurs logements se trouvent presque faits. Rien n'est plus facile que d'arrêter ces ouvrages, & de les contraindre à prendre un autre parti, si l'on veut.

Les Contremines seules faisant le mal dont je ne donne ici qu'une idée générale, joint à cela la bonne conduite d'une garnison, qui peut & doit, par des manœuvres entendues & faites à propos, contribuer à la desolation entière de l'ennemi, en profitant des différens dérangemens qui lui arrivent par les effets des Mines. Il faut convenir que c'est la meilleure, & peut-être l'unique défense dont on puisse tirer d'aussi grands avantages.

Comme on n'a point encore vû ni ouï parler d'une défense de cette nature, on pourra soupçonner, d'être imagination, ce que je viens de dire en faveur de l'usage des Contremines. Je n'avance rien qui ne soit fondé sur une théorie expérimentée: la chose git en fait, & j'en assure non seulement la possibilité, mais aussi la facilité.

Je n'ai point vû de Contremines préparées avec l'art requis; de plus je n'ai point vû en différentes attaques contreminees où je me suis trouvé, que les ennemis aient tiré de leurs Contremines un parti tel qu'ils le pouvoient. Car de telle construction qu'elles puissent être, il y a toujours de certains avantages dont on doit profiter; mais la connoissance de ces avantages roule sur une mécanique aidée d'une certaine ruse géométrique.

métrique, s'il est permis d'en parler ainsi, à laquelle il faut avoir l'esprit préparé.

On me permettra de représenter que quinze ou vingt Mineurs détachés, comme on fait ordinairement pour jeter dans une place menacée, ne sont pas suffisants; ils peuvent au plus établir quelques fourneaux çà & là sous le glacis, ce qui intimidera l'ennemi; mais le mal qu'il en reçoit n'est pas grand, & le peu que cela l'arrête ne vaut pas la peine d'y faire attention. D'ailleurs faute de communications on est obligé de charger ces fourneaux quand il approche du chemin couvert, ce qui est un grand désavantage. J'ajouterai encore que quand le nombre de ces Mineurs seroit plus grand, sitôt que leurs travaux ne se commencent que presque en même tems que ceux de l'ennemi, la situation des lieux fait souvent qu'il n'y a pas une grande ressource à en espérer.

Pour la préparation des Contremines que je propose, il faut du tems & de la dépense: l'un & l'autre ne sont pas si considérables qu'on pourroit se l'imaginer. En trois ou quatre mois, s'il ne se rencontre point de roc vif, on peut perfectionner une place en Contremines, & se rendre maître de la campagne jusqu'à soixante & soixante-dix toises au-delà de la palissade, bien entendu avec le nombre suffisant de travailleurs.

Pour la dépense, je l'estime peu de chose, par rapport aux millions que coûte la batic des places, à l'occasion desquelles il est important & nécessaire d'employer toute l'industrie possible pour les conserver.

Je dirai donc que sur un front de Polygone de deux cens toises, je compte qu'il faut deux mille toises de galeries: ce qui pourroit coûter tant en matériaux qu'en main d'œuvre environ 35000. livres, & outre cela cent milliers de poudre à cette destination.

Une attention qu'il faudroit avoir si l'on entreprenoit de ces ouvrages, seroit de ne point travailler lentement & par parties. Il seroit à propos d'envelopper les parties susceptibles des Contremines d'une même place toutes à la fois, parce qu'il seroit fâcheux d'avoir un front préparé & d'être emporté par un autre; outre que cela apprendroit à l'ennemi une construction qu'il ne devinera toujours que trop-tôt.

La science des Contremines a un avantage sur celle des fortifications. Cette dernière est en partie arbitraire; mais la position & la construction des Contremines sont nécessitées par trois choses principales. La première, par le système de fortification de la place dont il s'agit; la seconde, par les différentes dimensions du solide des terres qui avoisinent la place, & la troisième par la nature de ces terres. Un autre avantage non moins considérable, est que cette position peut être différemment située: ce qui ôte toute connoissance à l'ennemi, quelque habile qu'il puisse être.

Les galeries coffrées en bois sont plus faciles à défendre, & sont plus commodes pour éviter certains accidens que celles qui sont maçonnées; mais comme on est obligé de revêtir de maçonnerie ces ouvrages pour qu'ils durent, il faut pour éviter ces mêmes accidens, que le ciel de la galerie soit plat, c'est-à-dire que la voûte en dedans soit plate, & non en ceintre, comme on les fait.

J'espère être en état de lever les objections que l'on pourra faire sur cette pratique de Contremines. Une des plus considérables, je croi, est la difficulté de manœuvrer dans des galeries, & de percer des terres, lorsqu'il y a eu plusieurs fois de la poudre brûlée aux environs. En effet les parties nitreuses & sulphureuses de la poudre, mêlées avec les vapeurs souterraines, en répandent une si épaisse & si insupportable dans les galeries & dans les terres, que les Mineurs ne peuvent y résister. Souvent ils s'évanouissent & meurent, si on n'a pas le soin de les retirer au plus vite; mais dans la construc-

tion des galeries, il y a des précautions à prendre pour y purifier & faire circuler l'air, ce qui remédie à cet inconvénient.

Je souhaite pour le bien du service qu'on ait égard à ce que je propose. J'ose même assurer que l'on y feroit une sérieuse attention, si une fois l'on avoit expérimenté l'usage parfait des Contremines.

E X P L I C A T I O N

Des Figures, & de la disposition des Fourneaux.

Pour observer la précision nécessaire dans la construction des Mines, il est à propos de connoître la figure de l'escavation que produit un Fourneau quand il joue.

D E F I N I T I O N S.

L'escavation ou l'ouverture que produit l'effet d'un Fourneau dans les terres, est un Conoïde parabolique, ou un Paraboloïde : c'est la même chose.

A la guerre on donne le nom d'entonnoir à cette escavation.

Fig. 1. Quelques-uns ont cru que cet entonnoir étoit un Cone tronqué AOZD, dont le diamètre OZ. de la petite base, est moitié du diamètre AD. de la grande base.

Fig. 2. D'autres ont mieux aimé donner à cet entonnoir la figure d'un simple Cone rectangulaire AFD.

Fig. 1, 2. & 3. Il faut remarquer que dans ces deux Cones, ainsi que dans le Conoïde AHO-BISD, que l'axe ou la ligne FR, prise du centre du Fourneau F, jusqu'au point R. dans le plan de la base de l'entonnoir, est toujours égale à la moitié du diamètre de cette base.

Cette ligne FR, je la nomme ligne de moindre résistance.

Fig. 3. En examinant avec un peu d'attention l'entonnoir formé par l'effet d'un Fourneau, on s'apperoit aisément que les côtes de cet entonnoir sont des lignes courbes, & non des lignes droites, comme il paroît par les Figures 1. & 2.

Pour connoître les dimensions de cet entonnoir, j'ai opéré ainsi que je vais l'expliquer.

R E M A R Q U E S.

Je dirai auparavant que les mesures, dont je vais parler, ne peuvent se prendre que lorsque le Fourneau a joué dans des terres vierges, douces & homogènes.

Les éboulis ne permettent pas de prendre ces mesures dans les terres que les Mineurs appellent folles, ou sans cervelle.

Il faut aussi sçavoir que l'hétérogénéité du roc & de la maçonnerie font que la poudre opère presque toujours des effets irréguliers.

E X P E' R I E N C E S.

J'ai mesuré un grand nombre de ces entonnoirs avec toute la circonspection que j'ai pû y apporter. A plusieurs j'ai fait sortir & nettoier les terres qui retombent dedans, quand le Fourneau a joué. J'ai aussi à quelques-uns fait approfondir des puits KMLI.

Après

Après bien des tatonnemens & des répétitions, je suis parvenu à la connoissance de certaines lignes qui gardent toujours entre elles les mêmes rapports dans chaque entonnoir, de quelque profondeur que soient lesdits entonnoirs.

Voici ces lignes. Le centre du Fourneau est F, la ligne de moindre résistance est FR. du Triangle isocelle rectangle AFR. J'ai pris la diagonale AF, je l'ai portée de B. en T. J'ai trouvé TR. égal à FB. B. est le fond de l'entonnoir, où les terres se trouvent noires & recuites par la flamme de la poudre. TR. égal à FB, m'a fait juger que F. pouvoit être le foyer d'une parabole, dont B. est le sommet: RA. une ordonnée, & TR, ou FB, le quart du Paramètre.

J'ai pris arbitrairement BV, j'en ai retranché VE. égal à FB, j'ai tiré l'ordonnée EH, & j'ai trouvé FH. égal à BV.

J'ai trouvé FO. égal à 2 FB.

J'ai trouvé FK. égal à 2 FB, moins EX &. Ces égalitez des lignes sont des propriétés de la parabole. J'ai trouvé les mêmes choses quand j'ai fait BC. égal à BF, en approfondissant les puits KMLI, & que j'ai pris du point C. les distances des ordonnées sur l'axe. Le point C. est l'intersection de l'axe prolongé & de la directrice LM. CF. égal à la moitié du paramètre.

Ainsi on peut conclure que l'entonnoir est un Paraboloïde, dont le centre du Fourneau F. est le foyer & dont FR, partie de l'axe comprise entre le foyer & le plan de la base, que j'appelle ligne de moindre résistance, est toujours moitié du diamètre AD. de la base, ou égale à l'ordonnée RA.

REMARQUE.

Comme la ligne de moindre résistance FR. est toujours perpendiculaire sur le plan extérieur AD, le plus voisin du Fourneau; la position du Conoïde après l'effet est déterminée par la situation de ce plan extérieur, soit qu'il soit horizontal, vertical ou incliné: par conséquent la position du Fourneau dépend de ce plan extérieur AD. Fig. 4. 5. 6. 7. & 8.

J'ai dit ci-devant que la position du Fourneau dépend de la situation du plan extérieur le plus voisin, cela est vrai; mais pour s'énoncer sans équivoque, il faut dire la position du centre du Fourneau. La place de ce foyer dépend aussi de la masse que l'on veut pousser, chasser ou enlever. Cette masse détermine aussi la charge, & par conséquent la capacité du Fourneau.

Pour défendre par les Mines les approches & le chemin couvert d'une place, ménager juste le terrain, faire aux assaillans tout le mal possible, & selon toute apparence les rebuter par lesdites Mines; il y a un art, quoique fort simple, auquel on n'a point pensé, que je sçache jusqu'à présent.

Tout l'artifice consiste à imaginer un plan dans le solide des terres, qui coupe le plan du glacis sous un angle de quarante-cinq degrez.

DEFINITIONS.

Ce plan imaginé dans le solide des terres, je le nomme plan des Fourneaux, ou plan des foyers; parce que c'est sur ce plan que le foyer ou le centre de chaque Fourneau doit être placé. Il est ici marqué par les lignes AA, BB, avec les Fourneaux. C. marque les premiers Fourneaux, E. les seconds, B. les troisièmes. La ligne AN, est la largeur du plan. La ligne AA, est la directrice.

Le plan du glacis est marqué par les lignes PP, XX. PP. est la somité du chemin couvert,

Fig. 10. couvert, DD. est la directrice. Les points 2, 3, 4. marquent sur le plan du glacis la correspondance perpendiculaire des foiers, ou si l'on veut les extremités des lignes de moindre résistance. Les petits cercles marquent l'ouverture, ou l'effet de huit des premiers Fourneaux; les moiens marquent l'effet de quatre des seconds Fourneaux; les grands marquent l'effet de deux des troisièmes Fourneaux.

La commune section du plan des foiers avec le plan du glacis, donne la directrice AA, ou DD.

P R O F I L S.

Figure 11. glacis horizontal ou de niveau. Figure 12. glacis dont le talus incline ou descend vers la campagne. Figure 13. glacis à revers dont le talus incline ou descend vers la place. La ligne GH. est la coupe du plan PP, XX. La ligne FL. est la coupe du plan AA, BB; ainsi FL. convient avec AB. Le point G. convient avec la ligne PP. le point directeur F. convient avec la directrice AA, ou DD. le point O. avec les foiers C. M, avec les E. L, avec les B. Z, X, Y, avec les 2, 3, 4.

Pour ne point endommager le parapet du chemin couvert par l'effet des Fourneaux, il faut observer de placer le point directeur F. ou les directrices AA, DD, à une distance du parapet G. ou PP, comme de trois, quatre, cinq ou six pieds, en cet exemple F. est à quatre pieds de G.

C O N S T R U C T I O N.

Si les convenances me déterminent à placer le premier étage de Fourneaux à dix pieds sous le glacis, je fais FZ. égal à dix pieds. Du point Z. j'abaisse sur FZ, la perpendiculaire ZO, qui rencontre la diagonale FL. au point O, qui donne le foier O. OZ, est la ligne de moindre résistance. Elle est par la construction égale à dix pieds.

Sur la ligne AN, je fais AI, égal à FO. par le point I. Je tire la ligne CC, parallèle à AA. Sur la ligne CC, je marque de dix pieds en dix pieds les premiers Fourneaux C, qui par conséquent se trouvent éloignés les uns des autres de leur ligne de moindre résistance égale à dix pieds.

Pour les seconds Fourneaux.

Sur la distance de deux foiers voisins CC, comme base, je décris un Triangle isocèle CEC, dont je fais les côtes CE, CE, égaux chacun à la ligne de moindre résistance OZ. du Fourneau O. ou C. Par le sommet E. de ce Triangle, je tire la ligne EE. parallèle à CC, ou à AA. je marque les seconds Fourneaux E. sur cette ligne EE, en sorte que chaque E. se trouve vis-à-vis le milieu de l'espace qui est entre deux C. voisins, alternativement de deux en deux. Sur la ligne AN, je prens la distance CE, je la porte au profil de O. en M. pour avoir le point M, centre du second Fourneau; je tire MX, parallèle à OZ, & j'ai MX. pour ligne de moindre résistance des seconds foiers M.

Pour les troisièmes Fourneaux.

Sur la distance de deux foiers voisins M, M, comme base, je décris un Triangle ifocelle EBE, dont je fais les côtes EB, EB, égaux chacun à la ligne de moindre résistance MX. du second foier M ou E. Par le sommet B. je tire la ligne BB. parallèle à EE, sur laquelle je marque les troisièmes foiers B. dans le même ordre à l'égard des seconds, que celui qu'on a observé en marquant les seconds à l'égard des premiers. Sur la ligne AN, je prens la distance EB, je la porte au profil de M. en L, pour avoir le foier L, centre du troisième Fourneau; je tire la ligne LY. parallèle à MX, & j'ai LY. pour ligne de moindre résistance des troisièmes foiers L.

PAR LE CALCUL.

Premiers Fourneaux.

La ligne de FZ ou ZO = 10. pieds = a . Ainsi FO ou AI = $\sqrt{2aa} = 14.$ pieds 1. pouce 9. lignes.

Seconds Fourneaux.

Au Triangle ifocelle CEC, par la construction CE = a . Ainsi $\sqrt{aa} - \frac{aa}{4} = \overline{OM}$ ou CE, prise sur la ligne AB $\sqrt{aa} - \frac{aa}{4} = 8.$ pieds 7. pouces 9. lignes. = b . Ainsi $\sqrt{\frac{bb}{2}} = ZX = MX - a = 6.$ pieds 1. pouce 6. lignes.

Troisièmes Fourneaux.

Au Triangle ifocelle EBE, soit EB = M $x = c$. or EE. = $2a$. Ainsi EB. sur la ligne AB. ou ML. = $\sqrt{cc} - aa = 12.$ pieds 7. pouces 2. lignes. = d . Ainsi $\sqrt{\frac{dd}{2}} = XY = LY - c = 8.$ pieds 11. pouces 4. lignes

On voit que pouvant approfondir, perpendiculairement sous un glais de vingt-cinq pieds & environ un pouce, les premiers Fourneaux à dix pieds de profondeur; on voit, dis-je, qu'il y a de quoi placer trois étages de Fourneaux, sans que les premiers qui jouent endommagent les autres. Il est facile de placer autant d'étages de Fourneaux que la profondeur du terrain le permettra. En suivant la construction qui vient d'être expliquée, on voit que le profil & le plan des foiers s'aident mutuellement; le profil détermine certaines dimensions du plan des foiers, & le plan des foiers en détermine au profil.

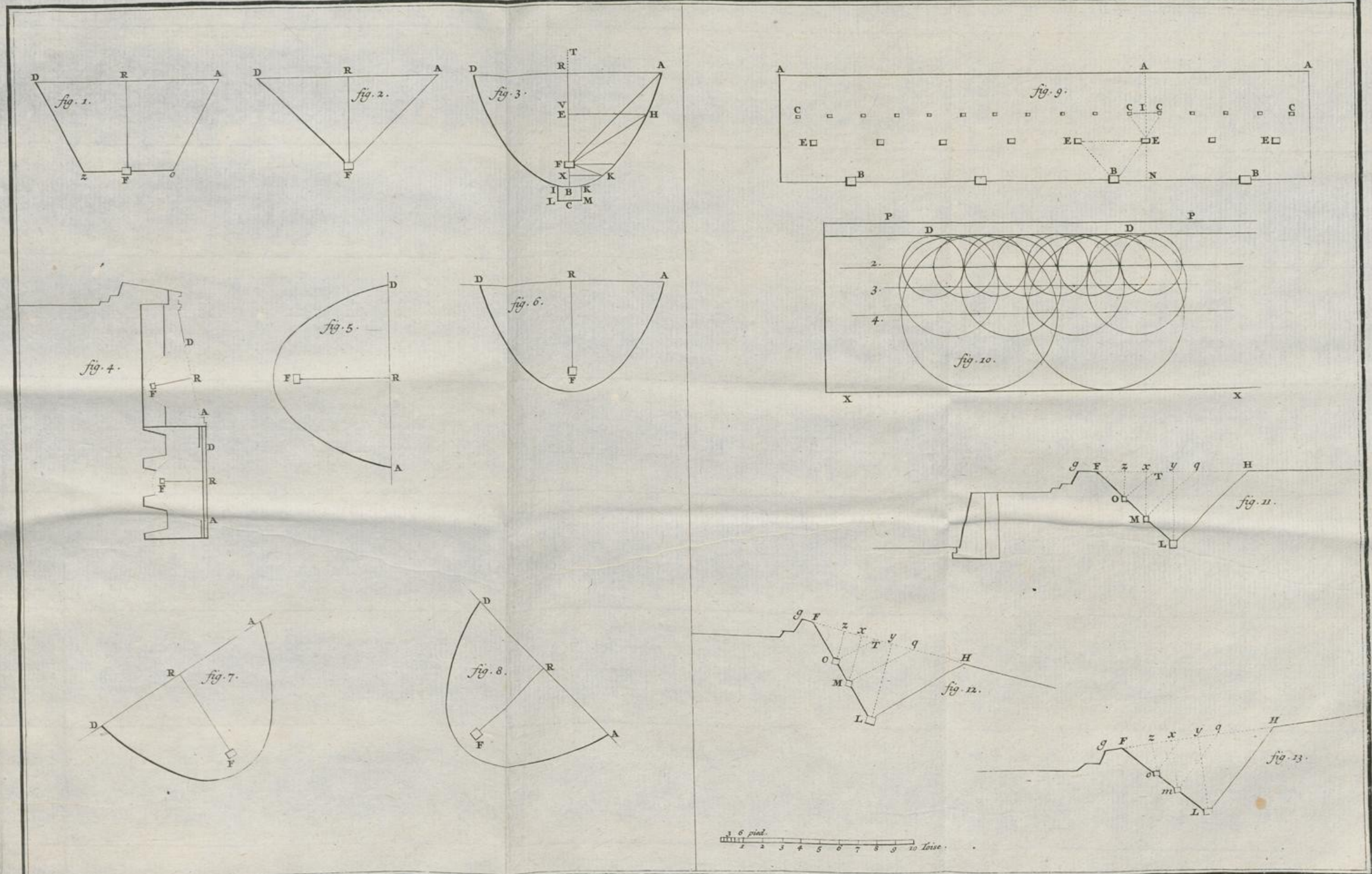
La ligne de moindre résistance OZ. des premiers Fourneaux C. détermine la distance de C. à C. Elle donne aussi la distance des C. aux E. La ligne de moindre résistance MX. détermine la distance des E. aux B & ainsi la distance des foiers inférieurs aux foiers supérieurs, est toujours la moindre résistance des supérieurs; mais il se rencontre des terres foibles, qui nécessitent à augmenter les lignes de moindre résistance pour l'es-

310 DISSERTATION SUR LES MINES.

pacement des Fourneaux. Je n'ai pas vû que cette augmentation ait passé $\frac{1}{2}$; c'est-à-dire, si la ligne de moindre résistance est de 12. pieds, l'espacement des foiers sera de 16. pieds. La pratique donne cette connoissance, du reste la construction est toujours la même.

Fin du troisiéme Tome.





3 6 pias.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Toise.

PLANCHE POUR LA DISSERTATION SUR LES MINES.